

Université de Montréal

Guerre, communication, public :
Walter Lippmann et l'émergence d'un problème

par
Dominique Trudel

Département de communication
Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures et postdoctorales
en vue de l'obtention du grade de Philosophiæ Doctor (Ph.D.)
en communication

Mars 2013

© Dominique Trudel, 2013

Université de Montréal
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Cette thèse intitulée :

Guerre, communication, public :
Walter Lippmann et l'émergence d'un problème

Présentée par :
Dominique Trudel

a été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Thierry Bardini, président-rapporteur
Line Grenier, directrice de recherche
Brian Massumi, co-directeur de recherche
Martin Allor, membre du jury
Jean-François Thibault, examinateur externe
Samuel Tanner, représentant du doyen de la FES

Résumé

Cette thèse interroge l'émergence de ce que j'appelle le problème guerre-communication-public dans le travail de Walter Lippmann (1889-1974), le célèbre journaliste et écrivain, pour ensuite aborder le déploiement ultérieur de ce problème au sein de deux formations contemporaines de pouvoir, le spectacle et la société de contrôle biopolitique. Au niveau théorique et méthodologique, cette thèse réactive l'analytique du pouvoir en tant que guerre proposée par Michel Foucault (1997), laquelle solidarise l'enquête historique et l'analyse du pouvoir. Adoptant cette perspective, cette thèse relève tout à la fois de l'enquête historique et de l'analyse du pouvoir et vise simultanément à produire un savoir historique original et à mobiliser ce savoir afin d'éclairer certains aspects de l'exercice contemporain du pouvoir, notamment quant aux savoirs qui y sont mobilisés. La première partie de cette thèse aborde le renversement de la relation clausewitzienne entre guerre et politique caractéristique du travail de Lippmann, lequel est central au problème guerre-communication-public. Afin d'exposer ce renversement, cette thèse revisite la question des influences intellectuelles de Lippmann à partir d'une enquête archivistique ainsi que par une analyse généalogique de la notion de guerre froide (qui est généralement attribuée à Lippmann). Ce faisant, cette partie de la thèse contribue aux débats historiographiques portant sur l'apport de Lippmann aux théories de la communication (débats avec lesquels cette thèse s'engage), notamment en proposant une nouvelle analyse du débat Dewey-Lippmann et des rapports de Lippmann à la philosophie pragmatiste. La deuxième partie de cette thèse interroge le fonctionnement contemporain du pouvoir en tant que spectacle et société de contrôle biopolitique à partir du problème guerre-communication-public. Cette démarche permet de préciser certains aspects de ces formations de pouvoir, notamment quant à leurs événements historiques, leurs modes de fonctionnement, leurs ancrages dans la guerre et la stratégie ainsi que leurs rapports mutuels.

Mots-clés : *Fabian Society*, histoire de la communication, guerre et politique, guerre et pouvoir, débat Dewey-Lippmann, pragmatisme, *Outlawry of War*, société de contrôle, biopolitique, spectacle.

Abstract

In this dissertation, I question the emergence of what I call the war/communication/public problem in the work of renowned journalist and writer Walter Lippmann (1889-1974), before addressing the subsequent unfolding of two contemporary power formations, namely the spectacle and the biopolitical control society. At a theoretical and methodological level, this dissertation is based upon Michel Foucault's (1997) analytics of power as war, which links historical enquiry and power analysis. Through this perspective, this dissertation relates both to historical inquiry and to power analysis, and aims both to produce original historical knowledge and to mobilize that knowledge in order to shed light on some aspects of contemporary exercise of power, especially with respect to the knowledge it mobilizes. The first part of this dissertation addresses the reversal of Clausewitz's relation between war and politics, which characterizes Lippmann's work and is central to the war/communication/public problem. In order to highlight this reversal, this dissertation revisits the question of Lippmann's intellectual influences, thanks of archival work as well as to the genealogical analysis of the notion of cold war (which is usually attributed to Lippmann). In doing so, this first part of the dissertation contributes to the historiographical debates relating to the Lippmann's contribution to communication theory (debates with which this dissertation converses), especially by suggestion a new outlook on the Dewey-Lippmann debate and the latter's relationships to pragmatist philosophy. The second part of this dissertation questions the functioning of contemporary power as a spectacle and as a biopolitical control society, through the war/communication/public problem. This endeavor allows pinpointing some aspects of these power formations, especially with respect to their historical events, their modes of operation, their anchoring in war and strategy, as well as their respective relationships.

Keywords : Fabian Society, history of communication, war and politics, war and power, Dewey-Lippmann debate, pragmatism, Outlawry of War, control society, biopolitics, spectacle.

Liste des illustrations

1. Reçu pour le renouvellement de l'adhésion de Walter Lippmann à la *Fabian Society*, 1913. WLP, 2001-M-077, 1/27. p. 108
2. Walter Lippmann, Graham Wallas et Harold Laski, États-Unis, vers 1920. *London School of Economics Archives*, image 1365. p. 129

Table des matières

RÉSUMÉ.....	i
ABSTRACT.....	ii
LISTE DES ILLUSTRATIONS.....	iii
INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.....	vi
REMERCIEMENTS.....	ix
I La série guerre-communication-public au cœur d'un nouveau problème.....	1
II Éléments théoriques et méthodologiques.....	28
Guerre et pouvoir.....	29
Guerre et histoire.....	35
Articulation des éléments théoriques et méthodologiques.....	38
<u>PREMIÈRE PARTIE</u>	
LA POLITIQUE COMME GUERRE OU LA GUERRE COMME POLITIQUE?	
Introduction.....	46
III Walter Lippmann et la <i>Fabian Society</i> : Quelles influences?.....	52
La <i>Fabian Society</i> , la politique, la guerre.....	54
De la socialisation politique à un prosélytisme discret.....	60
Le mentorat de Graham Wallas.....	67
Les propositions fabiennes de <i>Public Opinion</i>	72
IV Lippmann en Fabien ou que reste-t-il du débat Dewey-Lippmann?.....	79
Le débat Dewey-Lippmann : Enjeux historiographiques et politiques.....	80
Lippmann et le pragmatisme.....	86
Une conception fabienne de la démocratie.....	92
<i>The Outlawry of War</i> ou « l'autre » débat Dewey-Lippmann.....	96
V La guerre froide : Généalogies et politiques du signifiant.....	109
De « X » à Lippmann.....	110
Pur signifiant et souveraineté.....	116
Généalogies de la guerre froide.....	119

DEUXIÈME PARTIE
LE PROBLÈME GUERRE-COMMUNICATION-PUBLIC ET
LES FORMATIONS CONTEMPORAINES DE POUVOIR

Introduction.....	130
VI Le spectacle et le problème de l'image.....	136
La guerre du temps.....	138
Le problème des images.....	144
Lippmann : D'une critique à une apologie de l'image.....	150
Debord : L'image retournée contre le spectacle.....	160
VII La société de contrôle biopolitique et l'art libéral de gouverner.....	172
Un libéralisme de guérilla.....	175
Capitalisme affectif et psychanalyse.....	183
Le public comme objet d'un pouvoir à rotation rapide.....	192
*	
VIII Conclusion.....	198
Pistes de recherches dégagées par la thèse.....	198
Contribution à l'analyse du pouvoir en communication.....	203
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	209

Indications bibliographiques

Afin de ne pas alourdir le texte inutilement, les références aux livres de Walter Lippmann sont indiquées au fil du texte par les abréviations ci-dessous. Les traductions françaises existantes ont été préférées aux éditions originales (voir les références complètes des éditions utilisées en bibliographie). Certains articles journalistiques et textes rares sont reproduits dans les compilations *The Essential Lippmann* et *Early Writings*; les abréviations « EL » et « EW » sont alors privilégiées. Les articles de journaux (mis à part *A Test of the News*, publié en tant que supplément du *New Republic*), les articles scientifiques et les monographies par d'autres auteurs font l'objet de renvois au fil du texte selon le modèle privilégié par l'*American Psychological Association* (style APA). Les références aux archives de Walter Lippmann sont indiquées par des notes en bas de page et par l'abréviation « WLP » (*Walter Lippmann Papers, Manuscripts and Archives, Yale University Library, MS 326*) suivie du numéro de série (l'archive est divisée en séries numérotées de I à X et comprend une série supplémentaire identifiée 2001-M-077), du numéro de boîte et du numéro de dossier. Les références aux archives d'Edward Mandell House (*Edward Mandell House Papers, Manuscripts and Archives, Yale University Library, MS 466*) sont indiquées par l'abréviation « EMH ». Les références au dossier du FBI sur Walter Lippmann, aujourd'hui déclassifié et disponible en ligne, sont indiquées par l'abréviation « FBI ».

Livres de Walter Lippmann

1982 *The Essential Lippmann* (EL)

1970 *Early Writings* (EW)

1955 *Essays in the Public Philosophy*, traduction (1956) intitulée *Crépuscule des démocraties* (CD)

1947 *The Cold War* (CW)

1940 *Some Notes on War and Peace* (SNWP)

1937 *The Good Society*, traduction (1938) intitulée *La Cité libre* (CL)

1927 *Men of Destiny* (MD)

1925 *Phantom Public*, traduction (2008) intitulée *Le Public fantôme* (PF)

1922 *Public Opinion* (PO)
1920 *Liberty and the News* (LN)
1920 *A Test of the News* (avec Charles Merz) (TN)
1915 *The Stakes of Diplomacy* (SD)
1914 *Drift and Mastery* (DM)
1913 *A Preface to Politics* (PtP)

Liste des abréviations

AFP : Agence France-Presse
BBC : *British Broadcasting Corporation*
CIA : *Central Intelligence Agency*
CPI : *Committee on Public Information (Creel Committee)*
EMH : *Edward Mandell House Papers, Manuscripts and Archives, Yale University Library*
FBI : *Federal Bureau of Investigation* / dossier de Lippmann au FBI
FS : *Fabian Society*
G-2-D : *Military Intelligence, Censorship and Press Division*
GPU : *Gossoudarstvénnoïe polititcheskoié oupravlénié*, police d'État de l'Union soviétique (1922-1934)
KGB : *Komitét gosudarstvennoy bezopasnosti*, service de renseignement de l'Union soviétique (1954-1991)
ISS : *Intercollegiate Socialist Society*
LSE : *London School of Economics*
NYT : *New York Times*
OWI : *Office of War Information*
POUM : *Partido Obrero de Unificación Marxista* / Parti ouvrier marxiste espagnol (1935-1980)
SDN : Société des Nations
WLP : *Walter Lippmann Papers, Manuscripts and Archives, Yale University Library*

À la mémoire d'Étienne Robillard

Remerciements

Je tiens tout d'abord à remercier Line Grenier et Brian Massumi pour leur contribution significative à l'achèvement de cette thèse. Line, merci pour tes lectures et relectures attentives des différentes versions de cette thèse ainsi que pour nos nombreuses discussions. Brian, merci de m'avoir mis sur la piste de la question des rapports entre guerre et pouvoir il y a déjà bien des années.

Je remercie mes parents, Alain Trudel et Francine Bradley, ainsi que leurs conjoints respectifs, pour leur amour et leur support au cours de mes études. Il y a quelque chose de votre fascination parentale pour l'histoire et de ces visites hebdomadaires à la bibliothèque dans cette thèse. Je remercie également mon frère, Alexandre Trudel, qui fut une source d'inspiration et un modèle tout au long de mon parcours académique. Un gros merci à Éliane, l'élue de mon cœur, ainsi qu'à ma belle-famille.

Je tiens à saluer et à remercier ceux et celles qui ont été, à un moment ou un autre de mes études, les compagnons de mon parcours : Nicolas Bencherki, mon ami et collègue de longue date; Maxime Juneau-Hotte et Sylvain Raymond, mes vieux complices; Laurent K. Blais, un garçon sans défaut; Joëlle Basque et Marie-France Vermette, deux amies formidables et généreuses; Fannie-Valois Nadeau, dont le soutien et l'amitié durant les derniers mois ont été d'un important secours.

Dans le désordre, j'aimerais également saluer l'amitié et le soutien de Samuel-Philippe Dugré, Olivier Bélanger, François-Olivier Lachaine, Xavier Robert, Alexandre Laurin, Émilie Pelletier, Normand Landry, Étienne Martel, Damien Charrieras, Bertrand Fauré, Émilie Archambault, Consuelo Vasquez, Pascal Gagné, David Bélanger, Ghislain Thibault, Sarah Choukah, Frédéric Matte, Élisabeth Routhier, Hélène Laurin, Jonathan Martel, Élisabeth Mercier, Fabien Dumais, Maude Gauthier, Alvaro Herrera, Marie-Ève Carignan, Omar Cheick Traoré, Véronique Lambert, Sophie Richard et Roberto Ortiz Nuñez.

À l'Université de Montréal, j'aimerais remercier Chantal Benoît-Barné pour son précieux encadrement lors de mes travaux de maîtrise. À l'Université de Sherbrooke, je

remercie François Yelle pour ses nombreux éclaircissements sur l'histoire de la communication ainsi que pour son appui dans mes différents projets. À *New York University*, je remercie Brett Gary d'avoir accepté de partager avec moi la nouvelle aventure intellectuelle que sera mon stage postdoctoral.

J'aimerais également remercier – sans ordre particulier – d'autres professeurs ayant significativement contribué à mon parcours : Charles Acland, Martin Allor, Chantal Nadeau, Enrico Carontini, Julianne Pidduck, Christine Rolland, Daniel Robichaud, Céline Lafontaine, Serge Proulx, Thierry Bardini, Malcolm Cecil et feu Michel Duquette.

Mes remerciements et mes salutations vont également à mes étudiant(e)s de Montréal et de Sherbrooke qui ont été, pour le meilleur et pour le pire, les cobayes de certains des développements de cette thèse.

Merci à Monic Dugré pour sa révision minutieuse d'une version antérieure de ce manuscrit.

Pour leur soutien financier, je remercie le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada, le Fonds québécois de recherche sur la société et la culture, la Faculté des études supérieures et postdoctorales de l'Université de Montréal, le Département de communication de l'Université de Montréal, le Forum international des universités publiques, l'*Universita di Bologna*, la *State University of New York (Levin Institute)*, le Ministère des Relations Internationales du Québec, COGECO et Allard Johnson Communications.

Chapitre I – (Introduction)

La série guerre-communication-public au cœur d'un nouveau problème

During the Great War, the Nations realized the necessity of selling their national aims and politics. They had special marketing problems. The attitudes and actions of their own people, of neutrals and of enemies towards them, depended to a great extent on how effectively they "sold" themselves. They discovered that arms and armaments are not the only weapons, that ideas are weapons too.

–Edward Bernays, *The Marketing of National Policies : A Study of War Propaganda*, 1942.

Tous les efforts pour esthétiser la politique culminent en un seul point. Ce point est la guerre.

–Walter Benjamin, *L'Oeuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, 1939.

Le 12 avril 1917, six jours après l'entrée en guerre des États-Unis, Walter Lippmann, qui est alors un des coéditeurs du *New Republic* (NR),¹ écrit cette lettre à l'intention d'Edward Mandell House – dit « le Colonel » – le conseiller spécial du Président Woodrow Wilson :

Dear Colonel House,

I am leaving for Washington tonight and shall see Secretary Lane² tomorrow. I want to take this opportunity to give you an outline of the progress of the work which you asked me to do yesterday :

The chief item of importance is that I have found the nucleus of an organization already in existence which is ready and competent to take up the work of a press bureau. It is an organization built up by Professor Pitkin³ at the Columbia School of Journalism and is fully trained and ready. Professor Pitkin is going to

¹ Le *New Republic* est un magazine hebdomadaire (bimensuel depuis 2007) américain fondé en novembre 1914. Initialement proche du *Bull Moose* de Theodore Roosevelt, le NR eut tôt fait de se ranger derrière Woodrow Wilson et d'appuyer l'entrée en guerre des États-Unis (je reviendrai brièvement sur les débuts du NR au chapitre III). À ce sujet, voir également Lippmann (1930), Forcey (1961), Seideman (1986) et Noble (1951).

² Franklin K. Lane (1864-1921), qui est alors *Secretary of the Interior* dans l'administration Wilson.

³ Après avoir débuté une carrière de philosophe académique, Walter B. Pitkin (1878-1921) a écrit certains des premiers *bestsellers* de la psychologie populaire dont *The Secret of Happiness* (1929), *The Secret of Achievement* (1930) et *Life Begins at Forty* (1932).

Washington with me tonight and we shall look over the ground there together. We are also drawing up the budget and the administrative chart, which I shall be ready to give you on Tuesday. The task of the bureau I have tried to phrase for myself somewhat as follows :

"American strategy in this war has raised a peculiar psychological problem. For a year at least the nation's enthusiasm cannot be focused upon great naval and military operations. Bread and boats and training camps, finances and taxes, organization, manufacture, and munitions are all prosaic, but they are the fundamental and decisive things. The enthusiasm which in other wars is reflected from the battlefield will have somehow to be centered on a gigantic industrial operation. Moreover, the objects for which we are at war are delicate and difficult. We are fighting not so much to beat an enemy as to make a world that is safe for democracy. We shall be working this next year for objects which are new to warfare by methods which are new in warfare."

This is the justification and the chief spirit of the bureau I have in mind. As for its more concrete activities, I conceive them as follows :

- 1: It must be a clearing house of information for the activities of the government.
- 2: It must invent a form of publicity which will enlist attention in the comparatively prosaic tasks of industrial warfare.
- 3: It must be able to supply special articles supporting the government policy.
- 4: It must keep a close watch on the movement of public opinion in this country in order to supply the government with ideas and criticisms and to be able to advise and warn and suggest to editors.
- 5: It must follow and report upon the allied, neutral and enemy press.
- 6: It must deal with the moving picture situation.
- 7: It must be prepared to run down rumors and lies.

The type of organization I have in mind would consist of a very small council, one member of which would be the executive head of the organization. Another member would be the state, military and naval censors; a staff of reporters; a staff of men from the trade journals who can popularize technical news; a group of copy readers and a corps of special writers who would volunteer their services.

All the lower positions in this organization would be easy to fill. The main difficulty will come in selecting the men for the top. My own best judgment is that the ideal man for the chief of this bureau would be Mr. Vance McCormick, and if his services could be secured I feel that the thing would be in the right hands. Mr. Wooley would be just the right man to deal with the distributing end of the organization, and I would like to suggest Mr. Pitkin as the proper man to act as director of staff. The members of the advisory council would be more difficult to pick. They must be of course men deeply in sympathy with the president's spirit and intention in this whole matter, and I am afraid there are not as many of them as we would like to find.

The main thing I wanted to let you know by this letter was first, that a preliminary plan was in existence and the nucleus of an organization was in existence, that Mr. Pitkin and I were ready to give all our time to the organization of the thing, and that when we can present to you on Tuesday a

definite plan the main thing then will be to secure the active approval of the President. Mr. Pitkin and I estimate that we can have the thing started in two weeks if the government will give us the word.⁴

« The thing » deviendra, deux jours plus tard, le *Committee on Public Information* (CPI, parfois également appelé *Creel Committee* d'après le nom de son dirigeant, George Creel), une organisation qui se conforme largement au plan de Lippmann (Vaughn, 1980, p. 5-6; Ewen, 1996, p. 108; Schapsmeier et Schapsmeier, 1969, p. 29). Durant ses vingt-huit mois d'existence, le CPI s'emploiera à convaincre la population américaine du bien-fondé de l'entrée en guerre des États-Unis, et cela alors que Woodrow Wilson avait gagné l'élection présidentielle de 1916 en promettant de garder le pays hors du conflit européen (son slogan électoral était *He kept us out of war*).

La mise sur pied d'une telle organisation est un précédent historique significatif. Jamais la dimension psychologique d'une guerre n'avait pris une telle importance (Bruntz, 1938, p. 61). Jamais une organisation médiatique centralisée d'une telle ampleur n'avait encore existé (Creel, 1920, p. 3; Mock et Larson, 1939). En utilisant tous les moyens de communication imaginables (l'*Official Bulletin* quotidien, des productions cinématographiques, des expositions itinérantes sur la guerre, du matériel pédagogique à l'usage des enseignants, des *cartoons*, des affiches, etc.), notamment les célèbres *Four Minute Men*,⁵ le CPI est parvenu à modifier – au-delà des simples opinions individuelles – « l'environnement perceptuel », la texture même de la vie quotidienne (Ewen, 1996, p. 116-119). Le CPI encouragea également la mise sur pied de différents groupes (*American*

⁴ WLP, série I, 14/564. Cette lettre est également reproduite dans le recueil *Public Philosopher. Selected letters of Walter Lippmann* (J. M. Blum, 1985, p. 65-66). Sur le même sujet, voir la lettre de Walter Lippmann à Charles Merz du 22 mars 1917, WLP, série I, 20/812.

⁵ Les *Four Minute Men* étaient des bénévoles mandatés par le CPI pour prononcer des discours dans les cinémas durant les changements de bobines (une opération d'environ quatre minutes). Il était ainsi possible de diffuser très largement un message en simultané à travers tout le pays, les thèmes changeant environ aux deux semaines. Mock et Larson font un intéressant parallèle entre les *Four Minute Men* et la radio, inventée après la guerre. Les *Four Minute Men* constitueraient une des premières formes de *broadcasting* : « a device as ingenious and effective for its days as broadcasting systems are for us [...] Instead of the voice of a single speaker carried through the ether to distant points [...] so many separate loud-speakers, reproducing with greater or less fidelity the words of Woodrow Wilson as interpreted by the CPI » (1939, p. 113).

Protective League, Boy Spies of America, Seditious Slammers, etc.) chargés de surveiller l'opinion publique et de dénoncer toute opposition à la guerre.

Ce mode d'action particulier est à l'origine de résultats surprenants. Selon Noam Chomsky, le CPI est parvenu, en seulement six mois, « à transformer un peuple pacifiste en une population hystérique et belliciste qui voulait détruire tout ce qui était allemand, mettre en pièces les Allemands, entrer en guerre et sauver le monde » (2002, p. 9-10).

Il faut donc considérer l'extraordinaire *effectivité* de la lettre de Lippmann, laquelle anime et organise différentes organisations et leurs pratiques, lesquelles ont des effets sur l'environnement perceptuel et sur l'opinion publique, qui à leur tour infléchissent le déroulement d'une série d'événements qui suscitent aujourd'hui les discussions d'historiens et de commentateurs politiques, etc.⁶ Bref, c'est une lettre qui a eu des effets qui ont eu des effets, et ce, bien au-delà de Lippmann lui-même, dont les liens avec le CPI semblent assez limités. Ironiquement, Lippmann est largement reconnu comme l'un des principaux critiques des activités du CPI, à qui il reproche notamment de ne pas considérer la propagande comme un véritable instrument diplomatique (Steel, 1980, p. 145-147; Jansen, 2008, p. 86; Luskin, 1972, p. 36).⁷

*

⁶ Telle que précisée par Lawrence Grossberg, la notion d'effectivité « describes an event's place in a complex network of effects – its effects elsewhere on other events, as well as their effects on it; it describes the possibilities of the practice for effectuating changes or differences in the world. Such a description then asks how something comes to exist in its singularity (what Foucault calls its "rarity") and how it functions » (Grossberg cité dans Vigneault, 2011, p. 30).

⁷ La nature et l'ampleur de l'implication de Lippmann au sein du CPI demeurent des questions nébuleuses. Pendant la guerre, Lippmann occupe le rôle d'assistant du Secrétaire d'État à la guerre (Newton D. Baker) en plus d'être le Secrétaire de *The Inquiry* et de travailler au sein d'une unité de propagande de l'armée stationnée en France, le G-2-D. En sa qualité d'assistant de Baker, l'un des quatre dirigeants du CPI, Lippmann a probablement été impliqué à différents niveaux dans les activités de l'agence, surtout que les activités outre-mer du CPI recoupent celles de *The Inquiry* et du G-2-D. Selon Vaughn : « This unit [G-2-D], though separate from the CPI, often coordinated its effort with the committee's » (1980, p. 336; à ce sujet, voir également Mock et Larson, 1939, p. 245). Baillargeon (2008), Garcia (2010, p. 3), Perry et Smith (2006, p. 81) et Gary (1999, p. 32) affirment que Lippmann a participé aux activités du CPI, tandis que Jansen (2008, p. 86) affirme le contraire. L'épais brouillard entourant les activités du CPI n'est pas près de se dissiper, le trois-quarts des archives ayant mystérieusement disparu tandis que les spéculations demeurent (Mock et Larson, 1939, p. VIII).

En liant les changements dans l'exercice de la guerre à d'énigmatiques nouvelles formes de publicité, la lettre de Lippmann nous permet d'interroger la prise de consistance d'un problème original, celui des rapports entre guerre, communication et public. En effet, si la lettre de Lippmann propose des solutions au problème de la gestion de l'opinion publique en temps de guerre, elle suppose du même souffle, bien que de manière implicite, qu'il y a bien là une question digne d'intérêt, un champ légitime d'interventions stratégiques; un « nouveau problème » auquel s'arrime la « nouvelle solution » proposée par Lippmann. La lettre de Lippmann à House est intéressante puisqu'elle aborde quelques-uns des aspects de ce nouveau problème : les exigences de la guerre industrielle, les objectifs démocratiques de la guerre, l'apparition du cinéma, etc.⁸

Ce problème, celui des rapports entre guerre, communication et public, à l'image de la lettre de Lippmann, s'avérera extrêmement fécond. Autour de lui sont appelés à se nouer une série de questions et d'enjeux liés à la nature de la guerre, à la gestion de l'opinion publique, au fonctionnement de la démocratie et des médias de masse, à la temporalité et à la rationalité de l'action gouvernementale, au fonctionnement d'un pouvoir toujours plus diffus et sournois; autant de questions qui sont aujourd'hui d'une actualité brûlante. Cette thèse fait le pari qu'il est possible de considérer ces questions *à partir* du problème guerre-communication-public tel qu'il se déploie chez Lippmann, dans la mesure où c'est l'un des lieux privilégiés où ces questions se rencontrent et se dynamisent l'une l'autre. La proposition initiale d'analyse de cette thèse consiste à réfléchir, à partir du travail de Walter Lippmann, une multiplicité d'articulations possibles entre la guerre, la communication et le public (ainsi que les enjeux propres à celles-ci), dans la mesure où c'est avec Lippmann que ce problème prend consistance et devient visible. Ce problème n'est pas à proprement parler une « cause », mais l'état embryonnaire, le « seuil épistémologique »,⁹ le socle commun de différents problèmes,

⁸ À cela s'ajoute l'émergence de théories psychologiques et sociologiques (Freud, Tarde, Le Bon, Trotter), la professionnalisation et la standardisation grandissante du journalisme (la première *J-School* américaine en fondée en 1908) et des métiers de l'information, etc.

⁹ Selon Michel Foucault, les seuils épistémologiques permettent de « détecter l'incidence des interruptions », ils « suspendent le cumul indéfini des connaissances, brisent leur lente maturation et les font entrer dans un temps nouveau, les coupent de leur origine empirique et de leurs motivations initiales, les purifient de leurs complicités imaginaires; ils prescrivent ainsi à l'analyse historique non plus la recherche des commencements silencieux, non plus la remontée vers les premiers précurseurs, mais le repérage d'un type nouveau de rationalité et de ses effets multiples » (1969, p. 11).

de différents savoirs, de pratiques et de formations de pouvoir à venir dont Lippmann propose une première esquisse dans sa lettre.

*

On peut comprendre une telle perspective d'analyse à partir de ce que Michel Foucault appelle la démarche de « problématisation », laquelle participe au projet plus général d'une « histoire de la pensée » différente de « l'histoire des idées » ou de « l'histoire des mentalités ».¹⁰ Dans le cadre général de l'histoire de la pensée proposée par Foucault, la démarche de problématisation interroge l'émergence historique de nouveaux problèmes et des solutions qui sont proposées à ces problèmes. En d'autres termes, il s'agit de rendre problématique un problème, d'en questionner la formation même. La notion de problématisation doit ainsi être comprise de deux manières distinctes bien que complémentaires. D'une part, il s'agit pour Foucault d'une méthode. Procéder par problématisation consiste à cerner la dimension problématique des nouveaux problèmes, à interroger leur inscription dans des régimes de savoir/pouvoir, dans une histoire de la vérité et de la pensée. D'autre part, la problématisation renvoie à la constitution historique d'un nouveau problème, à la *mise en problème*, à une époque et dans un lieu spécifiques, d'éléments nouveaux qui *posent problème*. Par exemple, dans *L'usage des plaisirs*, Foucault propose une « archéologie des problématizations » qui expose comment les sociétés anciennes ont donné lieu à des problématizations particulières des pratiques sexuelles : « Pourquoi est-ce là, à propos du corps, à propos de l'épouse, à propos des garçons et de la vérité, que la

¹⁰ L'histoire des idées est critiquée par Foucault pour son incapacité à historiciser les différentes formes et conceptions de la « vérité » et à appréhender les ruptures épistémiques. L'histoire des mentalités est associée au projet de l'École des Annales et met l'accent sur les longues durées ainsi que sur les « représentations collectives ». Du point de vue de Foucault, une telle histoire pose problème puisqu'elle suppose une « psychologie collective » qui n'est pas historicisée, s'inscrivant ainsi en porte-à-faux avec sa critique des sciences humaines, lesquelles participeraient d'une épistémè sur le point de s'écrouler (1966). En revanche, « le défi que doit relever toute l'histoire de la pensée, c'est précisément de saisir le moment où un phénomène culturel, d'une ampleur déterminée, peut en effet constituer, dans l'histoire de la pensée, un moment décisif où se trouve engagé jusqu'à notre mode d'être de sujet moderne » (Foucault, 2001b, p. 11). Au Collège de France, Foucault occupa une chaire « d'histoire des systèmes de pensée », un titre qu'il choisit.

pratique des plaisirs a fait question? » (1984, p. 35). Dans un entretien avec André Berten, Foucault présente sa démarche comme une histoire des problématisations :

Je dirai que c'est [...] l'histoire des problématisations, c'est-à-dire l'histoire de la manière dont les choses font problème [...] Alors ce n'est pas, en effet, l'histoire des théories ni l'histoire des idéologies ni même l'histoire des mentalités qui m'intéresse, mais c'est l'histoire des problèmes; c'est si vous voulez, la généalogie des problèmes qui m'intéresse. Pourquoi un problème et pourquoi tel type de problème, pourquoi tel mode de problématisation apparaît à un certain moment [...] Vous savez cette histoire des problématisations dans la pratique humaine, il y a un moment où en quelque sorte les évidences se brouillent, les lumières s'éteignent, le soir se fait et où les gens commencent à s'apercevoir qu'ils agissent en aveugle et que par conséquent il faut une nouvelle lumière, il faut un nouvel éclairage et il faut de nouvelles règles de comportement. Alors voilà qu'un objet apparaît, un objet qui apparaît comme problème, voilà... (Berten et Foucault, 1988, p. 18).

En insistant ainsi sur la « nouvelle lumière », le « nouvel éclairage » et les « nouvelles règles de comportement » que suppose l'émergence d'un nouveau problème (ou d'une nouvelle problématisation), Foucault nous permet de considérer la dimension éminemment productive des problématisations :

À un même ensemble de difficultés, plusieurs réponses peuvent être données. Et la plupart du temps, des réponses diverses sont effectivement données. Or ce qu'il faut comprendre c'est ce qui les rend simultanément possibles, c'est le point où s'enracine leur simultanété; c'est le sol qui peut les nourrir les uns les autres dans leur diversité et en dépit parfois de leurs contradictions [...] Mais le travail d'une histoire de la pensée serait de retrouver à la racine de ces solutions diverses la forme générale de problématisation qui les a rendues possibles – jusque dans leur opposition même; ou encore ce qui a rendu possible les transformations des difficultés et embarras d'une pratique en un problème général pour lequel on propose diverses solutions pratiques (Foucault, 1994b, p. 597-598).

Ainsi, le problème des rapports entre guerre, communication et public, tel qu'il se déploie dans la lettre de Lippmann (mais également dans d'autres textes, dans sa pratique du

journalisme, etc.)¹¹ a également eu des *effets effectifs*. C'est le socle productif depuis lequel se déploient différents types de pratiques, d'institutions et de savoirs, lesquels contribuent à leur tour à l'émergence de nouveaux problèmes, de nouvelles questions, de nouveaux enjeux et de nouveaux « dispositifs » (Foucault, 1975a; Agamben, 2007).

Par exemple, ces rapports ont contribué à organiser le déploiement de la communication comme champ d'études lors de la Seconde Guerre mondiale, alors que la conformité des opinions est considérée comme un objectif fondamental que la communication doit accomplir (Glander, 2000, p. 47).¹² La communication est alors le prête-nom de la guerre psychologique, une guerre dont les impératifs ont contribué de manière significative à l'institutionnalisation de la communication comme discipline (Simpson, 1994).

En tant que « moyen » de la guerre, la communication a du même souffle participé à transformer les conceptions et les pratiques de la guerre, dont l'opinion publique sera de plus en plus un enjeu central. Durant la « guerre froide » – une expression dont la paternité est couramment attribuée à Walter Lippmann (voir chapitre V) – l'opinion publique devient un enjeu d'une telle importance que l'organisation de l'opinion par des spécialistes des sciences sociales – une proposition faite par Lippmann dans *Public Opinion* (1922) – devient une réalité (Glander, 2000, p. 31) et ce, dans un espace-temps qui échappe aux catégories classiques de la guerre et de la paix.

Par la suite, de nouvelles formes de guerres, toujours plus « communicationnelles », émergeront : « guerre cybernétique » (Clarke et Knake, 2010), « network-centric warfare » (Arquilla et Ronfeldt, 2002), « guerre épistémologique » (Weizman, 2006; Massumi, 2008),

¹¹ Ce problème est central chez Lippmann qui s'y intéresse dès le début de la Première Guerre mondiale. Dans un texte inédit intitulé *The Great Civil War* (1914), il écrit « For in those frightened hours before the actual fighting began, the armies had seized telegraphs, telephones, Wireless, railroads, post offices, and with that internationalism collapsed. If at that moment a German professor had discovered a cure for every disease that afflicts us, the outside world would not have heard of it [...] Sympathy collapsed with the cutting of the telegraphs [...] The one force which might arrange the bitterness is the free exchange of views, and that is now strangled by the cutting off of communication » (WLP, 2001-M-077, 18/66). Lippmann reviendra ensuite sur ce problème dans *Liberty and the News* (1920), *A Test of the News* (1920) et *Public Opinion* (1922).

¹² « [...] public opinion research, the interdisciplinary social science that grew up after 1936 around polling methods and emerged after the wartime propaganda effort, at the center of postwar empirical social science [...] was [...] hard to distinguish from communication studies » (Pooley, 2008, p. 58).

etc.¹³ Pour Jean Baudrillard (1991), c'est la guerre elle-même qui serait en train de disparaître par l'investissement massif de la communication, basculant définitivement dans un univers virtuel.

*

La lettre de Lippmann a ceci d'intéressant qu'elle annonce des transformations importantes dans l'exercice de la guerre tout en exposant les bribes de nouvelles modalités d'exercice du pouvoir politique qui sont indissociables de ces transformations. Afin d'esquisser certains des pans de questionnement que cette thèse vise à explorer, à la fois sur le plan socio-historique et théorique, tentons une première analyse des éléments présents dans cette lettre : Comment le problème guerre-communication-public est-il appelé à participer à un exercice renouvelé du pouvoir? Quels enjeux cela soulève-t-il pour l'historiographie lippmannienne, pour l'interprétation du travail de Lippmann et pour l'histoire de la communication?

Un des aspects absolument frappant de la lettre de Lippmann est la nature de l'organisation qu'il envisage, laquelle est d'un genre totalement nouveau, fonctionnant à la fois comme une agence de presse (dédiée à la collecte et à la diffusion d'informations, luttant contre les mensonges et les rumeurs) et une agence de relations publiques (surveillant l'opinion publique et chargée d'inventer une « nouvelle forme de publicité »). L'opposition traditionnelle (et encore couramment réitérée) entre journalisme et relations publiques est alors complètement court-circuitée. En effet, dans une telle organisation, « l'information neutre », si tant est qu'une telle chose existe, n'est évidemment pas destinée à demeurer neutre bien longtemps. Après tout, c'est d'une information *en guerre* dont il s'agit. L'organisation imaginée par Lippmann trouve un écho dans une critique récente dénonçant la

¹³ L'expression guerre cybernétique ou *cyberwarfare* désigne une guerre visant les réseaux informatiques d'un État ou d'une organisation spécifique tandis que *network-centric warfare* renvoie plus spécifiquement à l'importance des réseaux comme forme organisationnelle privilégiée par des acteurs non étatiques (Arquilla et Ronfeldt, 2002, p. 7). Pour Brian Massumi, le propre de la guerre épistémologique est d'opérer sur la formation des capacités d'action et des perceptions. Une telle modulation de la perception serait « proto-épistémologique » puisque antérieure aux capacités d'action (et de savoir). La guerre épistémologique constitue ainsi un « onto-pouvoir » qui « conditionne le caractère à venir de la vie » (2008, p. 79). Un tel pouvoir fonctionne fondamentalement par « capture du temps », c'est-à-dire en court-circuitant les conditions d'émergence d'un cadre stratégique.

montée d'un genre médiatique hybride, à mi-chemin entre journalisme et relations publiques (Lavigne, 2002). Ce type d'organisation hybride prend à rebours l'idéal démocratique moderne d'une discussion publique menée sur la base d'une « information neutre ». C'est à cette question, tout à fait actuelle, que Lippmann consacra ses énergies après la guerre en plaidant pour la construction d'un système d'information neutre et imperméable à l'opinion (LN) fort différent de l'organisation qu'il décrit dans sa lettre au Colonel House.

Ce qui est également remarquable dans cette lettre, c'est l'étrange manière à travers laquelle l'agence de propagande décrite par Lippmann se constitue *à travers et en tant que* pur acte de propagande, c'est-à-dire comme un acte de « double pensée » (Orwell, 1950). En adoptant simultanément deux points de vue opposés (journalisme-information/relations publiques-désinformation), l'agence chargée de disséminer la double pensée apparaît elle-même comme une production de la double pensée.¹⁴ Dans *1984*, le grand classique de George Orwell, la double pensée a pour fonction d'éliminer la possibilité d'une critique, laquelle est impossible sans l'existence d'une perspective contraire. La double pensée préside à la création d'un monde unitaire, sans « négatif », sans idéologie puisque complètement idéologique.¹⁵ Voilà une dimension fondamentale de ce que Guy Debord (1988) appellera le « spectaculaire intégré » : un monde *en lui-même doublement pensé* dans lequel « la *double pensée* s'est elle-même dédoublée » (Debord, 1967, non paginé). Certains éléments de la problématisation initiée par Lippmann (le rôle central des experts dans les démocraties libérales, la distinction entre les images/stéréotypes et l'environnement) seront absolument centraux pour le concept de « spectacle » (Debord, 1992) qui en reprend certains aspects pour les réarticuler dans un tout autre cadre (voir chapitre VI).

Le sixième élément de la liste des activités de l'agence proposée par Lippmann – « it must deal with the moving picture situation » – mérite une discussion plus approfondie. Dans

¹⁴ Orwell décrit un phénomène similaire : « La compréhension même du mot "double pensée" impliquait l'emploi de la double pensée » (1950, p. 55). Incidemment, le rôle de Lippmann dans l'effort de guerre a lui-même été « doublement pensé »; le recrutement du spécialiste de la communication constituant une activité de communication politique en tant que telle : « [Colonel House] said that the Administration had to cooperate with the extreme liberals of the country and that he could think of none who had so much influence and was at the same time so easy to get along with as Lippmann, and he had therefore selected him to represent the Liberals » (Gelfand, 1963, p. 352).

¹⁵ Par exemple, « la guerre, c'est la paix », le célèbre slogan orwellien, neutralise l'opposition entre guerre et paix pour *effectuer* un univers dans lequel la guerre et la paix sont impossibles.

le contexte du développement accéléré du cinéma, cette proposition rappelle les préoccupations de l'époque, alors que le « moving-picture craze » suscite une importante vague d'inquiétudes (Bowser, 1994, p. 1). L'extraordinaire popularité du cinéma dans les classes populaires entraîne une critique des « masses » qui sont souvent décrites dans le registre peu flatteur du troupeau;¹⁶ une critique qui n'est pas sans évoquer les analyses du public proposées par Walter Lippmann durant les années 1920 (PO; PF). Il est ainsi possible de comprendre cette allusion au cinéma comme une mise en garde de la part de Lippmann – il faudrait tenir compte de l'existence nouvelle d'un nouveau type de public de masse – ou encore comme la volonté d'utiliser le cinéma comme un outil de propagande destiné à ce public particulier, que ce soit par l'intermédiaire de films ou des *Four Minute Men*.

Cette proposition suggère également que la situation est analogue à un film. La guerre, les événements ou l'opinion publique – à défaut d'être plus précis – auraient « quelque chose » qui relève du film. Cela semble *a priori* tout à fait conséquent avec le travail ultérieur de Lippmann sur l'opinion publique : Lippmann affirme en effet qu'il y a primauté épistémologique des « pictures in our heads » sur le « world outside », et par conséquent, que l'opinion publique est formée à partir d'images du monde (de « stéréotypes ») qui sont différentes du monde lui-même (PO).

Il est ainsi possible de lire ce passage à la lumière de la thèse largement répandue selon laquelle le cinéma initierait des transformations dans les processus de perception. Dans *L'oeuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée*, Walter Benjamin affirme que l'apparition du cinéma transforme significativement la perception, plusieurs expériences étant éprouvées comme s'il s'agissait d'un film. En 1930, Georges Duhamel écrivait « Je ne peux déjà plus penser ce que je veux. Les images mouvantes se substituent à mes propres pensées » (cité dans Benjamin, 2000, p. 309).¹⁷ Pour Benjamin, la succession rapide et continue des

¹⁶ À l'époque, le *Nickelodeon* est avant tout un divertissement populaire, lequel s'attire les critiques des Églises et des franges plus conservatrices de la société. Dans un journal spécialisé de l'époque, le *Moving Picture World* (édition du 23 septembre 1910), on peut lire : « The taste of this seething mass of human cattle are the tastes that have dominated, or at least set, the standard of American moving pictures » (cité dans Bowser, 1994, p. 4).

¹⁷ Cette citation est également commentée par Gilles Deleuze : « c'est parce qu'elle est automatique que l'image cinématographique, dès le début, s'est sentie une véritable vocation pour prendre à son compte les mécanismes inconscients de la pensée que l'on regroupait sous le nom d'automatisme psychologique ou mental » (1984, non paginé).

images cinématographiques constitue un véritable « choc » bousculant les processus psychiques et les corps des spectateurs. Paul Virilio fait un constat similaire; la Première Guerre mondiale – première guerre cinématographique – marquerait le début « [d']une déréalisation croissante de l'engagement militaire où l'image se prépare à l'emporter sur l'objet, le temps sur l'espace, dans une guerre industrielle où la représentation des événements domine la présentation des faits » (1991, p. I).

Or, ces affirmations ne suggèrent-elles pas que la distinction lippmannienne entre « pictures in our heads » et « world outside » a somme toute une portée extrêmement limitée? La notion d'un monde « objectif » au-delà des images – ce que Lippmann appelle « the world outside » – semble antinomique à celle de « moving picture situation » qui évoque au contraire une véritable rupture ontologique : un monde « spectaculairement intégré » dans lequel l'image a déjà irradié toute réalité. Ainsi, la notion de « moving picture situation » permet de cerner une aporie centrale de ces catégories qui supposent un découpage strict entre le monde subjectif (« pictures in our heads ») et le monde objectif (« world outside »). L'expression « moving picture situation » suggère plutôt que cette distinction est impossible, la guerre et le cinéma ayant durablement et profondément transformé les coordonnées du problème.

Il est également possible de réfléchir à ce passage à l'aune des célèbres thèses d'Henri Bergson sur les images en mouvement. En effet, les premiers travaux de Lippmann, publiés quelques années avant sa missive au Colonel House, sont caractérisés par de très nombreuses références au travail d'Henri Bergson, qui est souvent présenté comme une des influences intellectuelles majeures de Lippmann durant ces années (Diggins, 1982, p. XV; Whitfield, 1981).¹⁸ Dans *L'évolution créatrice* (paru en 1907 et traduit en anglais en 1911), Bergson

¹⁸ *A Preface to Politics* (1913) est profondément bergsonien : Lippmann tente alors de réfléchir la politique à partir du problème de la perception et de la durée tel qu'il est formulé par Bergson. On notera également deux articles de la même époque : *The Most Dangerous Man in The World* (1912) et *Bergson's Philosophy* (1912). Alors qu'il est envoyé en Amérique en mission diplomatique secrète, de février à mai 1917 – au moment même où Lippmann écrit sa lettre à House – Bergson rencontre Lippmann (J. M. Blum, 1985, p. 62-63). Bergson alors était chargé d'une mission de première importance : il s'agissait de convaincre Wilson d'entrer en guerre. Bergson eut de nombreuses discussions avec le Secrétaire Lane (la lettre de Lippmann à House fait d'ailleurs allusion à une rencontre prochaine entre Lippmann et Lane) et le Colonel House, qui devinrent même des amis intimes (Greenhalgh, 2012, p. 639; Seymour, 1928, p. 14). Mes recherches n'ont toutefois pas permis d'identifier le contexte de la rencontre entre Bergson et Lippmann (est-ce à l'occasion des conférences publiques de Bergson ou dans le cadre des discussions secrètes avec Wilson, House et Lane?).

prend acte de certaines implications philosophiques propres au cinéma en décrivant le paradoxe qui lui est propre : des images en mouvement (*moving images*). Bergson suggère une analogie entre le mécanisme cinématographique et la perception humaine. La caméra filme un mouvement continu qui est décomposé sur la pellicule en une série d'images. La projection remet ensuite ces images en mouvement. De la même manière, l'humain serait incapable d'appréhender pleinement le mouvement du réel (dont il peut avoir une intuition, sans plus) et serait condamné à reconstituer ce mouvement à partir d'une série d'images :

Le procédé a donc consisté, en somme, à extraire de tous les mouvements propres à toutes les figures un mouvement impersonnel, abstrait et simple [...] à le mettre dans l'appareil, et à reconstituer l'individualité de chaque mouvement particulier par la composition de ce mouvement anonyme avec les attitudes personnelles. Tel est l'artifice du cinématographe. Et tel est aussi celui de notre connaissance [...] Nous prenons des vues quasi instantanées sur la réalité qui passe, et, comme elles sont caractéristiques de cette réalité, il nous suffit de les enfileur le long d'un devenir abstrait, uniforme, invisible, situé au fond de l'appareil de la connaissance, pour imiter ce qu'il y a de caractéristique dans ce devenir lui-même. Perception, intellection, langage procèdent en général ainsi. Qu'il s'agisse de penser le devenir, ou de l'exprimer, ou même de le percevoir, nous ne faisons guère autre chose qu'actionner une espèce de cinématographe intérieur. On résumerait donc tout ce qui précède en disant que le mécanisme de notre connaissance usuelle est de nature cinématographique (Bergson, 1907, p. 179).

Pour Bergson, le cinéma ne transforme pas la perception humaine qu'il permet de comprendre par analogie. La perception est considérée comme une reconstitution appauvrie et mécanisée de la réalité en mouvement fonctionnant fondamentalement à l'image du « mécanisme cinématographique ». Les « pictures in our heads » de Lippmann pourraient bien correspondre à ce que Bergson appelle « des vues quasi instantanées sur la réalité qui passe [...] caractéristiques de cette réalité » (p. 179). Considérer le passage à propos des « moving pictures » dans la prolongation des thèses bergsoniennes implique que le mécanisme cinématographique fournit au propagandiste une métaphore appropriée du fonctionnement de la perception humaine. Comme l'écrira Lippmann quelques années plus tard : « Of public affairs each of us sees very little, and therefore, they remain dull and unappetizing, until somebody, with the makings of an artist, has translated them into a moving picture » (PO,

p. 104).¹⁹ Ce faisant, Lippmann opère un important déplacement conceptuel, la théorie bergsonienne de la perception devenant une théorie *médiatique*. Ce n'est plus la perception qui fonctionne à la manière du mécanisme cinématographique mais les médias de masse qui reconstituent artificiellement le mouvement du réel, tout comme le fait la perception humaine.

Cette proposition – « it must deal with the moving picture situation » – introduit également un élément d'incertitude fondamental dans la « mission » de l'agence (le deuxième point de la lettre souligne justement la dimension « prosaïque » de la guerre moderne). Puisqu'elle doit impérativement s'adapter, cette agence n'a pas d'objectifs spécifiques ou d'horizon définitif *hormis sa propre adaptation*, en cela tout à fait conséquente avec le fonctionnement déterritorialisé du capitalisme contemporain (Guattari, 1981). En effet, si la situation change, les autres éléments de la liste (de la « mission ») peuvent et même doivent changer. Comme la mission évolue avec la situation, c'est une mission qui tourne à vide sur elle-même, qui est strictement autoréférentielle. C'est une mission dont l'objectif ultime est de se poursuivre sans fin.

Il est ainsi possible de voir, dans la mission singulière de l'organisation décrite par Lippmann et dans les subtilités de son fonctionnement, les premiers matériaux institutionnels et stratégiques de ce que Brian Massumi (2007a) appelle la « guerre préemptive » : la mise en marche d'un conflit illimité qui, même dans la paix, constituerait un « état d'urgence permanent » (Agamben, 2003), « a preemptive war with an in-built tendency to be never-ending » (Massumi, 2007a, non paginé). La préemption doit être distinguée de la dissuasion (*deterrence*) ou de la guerre préventive, lesquelles supposent la possibilité d'une information objective quant à la menace. Le propre de la préemption est plutôt d'objectiver l'incertitude elle-même. Sans véritable « cause », la préemption est caractérisée par sa capacité à effectuer la menace. En engageant « préemptivement » le combat, l'ennemi « potentiel » se matérialise. Ainsi, selon Brian Massumi (2007a), la guerre préemptive produit par ses effets sa propre cause. Pour le dire autrement, la guerre préemptive anticipe une menace et en assure la production dans une temporalité singulière : elle rend « présentes » des menaces futures,

¹⁹ Pour Bergson, le cinéma, à la différence de la peinture et des arts classiques, propose une pauvre reconstitution du réel. Il distingue d'un côté le cinéma, le mécanique et la connaissance pratique (l'intelligence), et de l'autre, les arts et l'intuition comme appréhension du devenir (mouvement).

projette l'insécurité appréhendée dans un présent insécurisant puisque saturé de dispositifs de sécurité (Massumi et Rice, 2010, p. 37). Le septième élément de la liste de Lippmann est révélateur quant à cette rationalité : lutter contre les rumeurs; voilà une tâche éminemment singulière. En effet, qu'est-ce qu'une rumeur si ce n'est un bruit sans source identifiable, une information qui n'est pas encore complètement formée? Lutter contre les rumeurs actualise (ou effectue) les rumeurs, leur donne des consistances qu'elles n'avaient pas auparavant. C'est cette nouvelle consistance des rumeurs qui est rétroactivement prise comme cause ou comme justificatif de cette lutte contre les rumeurs. N'est-ce pas un phénomène étrangement similaire que décrit Lippmann (PO) lorsqu'il affirme que le public réagit davantage aux fictions (pseudo-environnement) qu'à la réalité, et que le résultat de son action est la création, dans la réalité, de ces fictions?

Certains éléments d'une telle rationalité préemptive sont visibles lors de la Première Guerre mondiale, une guerre caractérisée par les nouveaux impératifs de vitesse, d'urgence et d'ubiquité (Virilio, 1991). C'est la Première Guerre mondiale qui marque le divorce entre champ de bataille et champ de vision. L'utilisation des gaz et la longue portée des fusils modifient dramatiquement le rapport à l'ennemi. Malgré d'épisodiques batailles au corps à corps, les soldats tirent généralement sur un ennemi qu'ils ne voient pas. Jamais complètement objectivé, l'ennemi est donc toujours « présent » comme une menace continue, variant en intensité. C'est à cette époque que les institutions internationales redéfinissent la paix à l'aune du modèle romain de « paix totale » ou de « paix intégrale » (Virilio, 1976 p. 27). Une telle paix suppose une surveillance complète et continue du territoire ainsi que la mise en place de dispositifs capables d'identifier chacune des menaces qui pourraient se matérialiser, qui semblent peut-être en train de prendre forme, etc.

Dans sa missive, Lippmann, reprenant les déclarations de Woodrow Wilson, affirme que l'objectif de cette guerre n'est pas de combattre un ennemi, mais « to make a world that is safe for democracy »; une célèbre expression très souvent reprise dans la politique américaine, notamment par le Président George W. Bush lors de l'invasion de l'Irak en 2003. Si l'objectif est le même, les moyens et le contexte stratégique sont différents. Tandis que les guerres de l'administration Bush s'inscrivent clairement et délibérément dans une stratégie préemptive, laquelle suppose une incertitude fondamentale quant à la menace – ce que Donald « The Architect » Rumsfeld (2002) appelle « the unknown unknowns » – et le déséquilibre des

forces, la stratégie de Wilson s'inscrit dans un cadre géostratégique en pleine mutation. Tandis que l'équilibre européen du long siècle de Metternich présupposait la connaissance objective des capacités militaires, la Première Guerre mondiale est caractérisée par une série d'innovations stratégiques et militaires sans précédent qui remettent radicalement en question la possibilité de comparer ou de quantifier les forces militaires, ce que les responsables militaires tentent néanmoins toujours de faire.²⁰ Lorsque Wilson et Lippmann affirment que la guerre vise à « sécuriser » l'épanouissement de la démocratie, ils impliquent que la démocratie est en danger, *unsafe*. Si la menace (l'impérialisme allemand) est clairement identifiée, un tel objectif est si vague qu'il ouvre la porte à un champ d'action indéterminé, à la fois très vaste (« the world ») et illimité dans le temps. En effet, on imagine mal que la démocratie, une fois pour toutes, ne soit pas menacée, d'une manière ou d'une autre, ici ou ailleurs. L'horizon de cette formule est une guerre permanente, sinon toujours imminente, qui s'arrime à une insécurité continue bien que d'intensité variable.

Il est également possible de comprendre l'extraordinaire capacité d'adaptation de l'agence imaginée par Lippmann à travers le concept de « modulation » tel qu'il est développé par Gilbert Simondon (1964) et plus particulièrement par Gilles Deleuze (1990c). La modulation, contrairement au moulage, suppose un moule variable, un « moulage auto-déformant » (Deleuze, 1990c, non paginé). Pour Deleuze, la modulation est la rationalité au cœur d'un nouveau type de pouvoir, le « contrôle », qui succède aux sociétés disciplinaires décrites par Michel Foucault. Tandis que les disciplines séparent les individus dans l'espace, le contrôle prend pour objets des comportements possibles et agit sur l'environnement, fait la promotion de certains comportements plutôt que de les interdire. Relayé par une multitude de systèmes de communication et de réseaux, le contrôle serait en mesure de « pénétrer entièrement les consciences et les corps des individus, au point de les traiter et de les organiser dans la totalité de leurs activités » (Hardt et Negri, 2000, p. 51). Dans quelle mesure les

²⁰ Le paradoxe est alors le suivant : comme la notion de « force » est le plus souvent comprise de manière quantitative, les armées s'affrontant sont plus imposantes que jamais (par exemple, la Grande Armée de Napoléon comptait environ 550 000 soldats en 1812 tandis que l'armée russe, lors de la Première Guerre mondiale, en comptait environ 12 000 000) et cela, bien que les petites unités obtiennent souvent de meilleurs résultats (songeons par exemple aux résultats étonnants de la « guerre de détachement » théorisée par Lawrence d'Arabie (1920, 1935) qui, contre toute attente, est parvenu à vaincre les armées turques supérieures en hommes et en matériel).

concepts de modulation et de contrôle permettent-ils de réfléchir le fonctionnement du CPI ainsi que les nouvelles modalités de pouvoir qu'il incarne, actualise et rend visibles?

Chez Michel Foucault, c'est, entre autres, le concept de biopolitique qui vient préciser le fonctionnement post-disciplinaire du pouvoir; un concept qui complète bien celui de société de contrôle (Hardt et Negri, 2000). Le propre de la biopolitique est d'assurer la (re)production de la vie à travers une série de biopouvoirs locaux. Liée au développement du libéralisme (une question chère à Lippmann, voir chapitre VII), la biopolitique, plutôt que de dresser et de séparer des corps en quadrillant l'espace, prend pour objets des populations et des publics dans leurs variations temporelles (Lazzarato, 1997).

Le CPI, il faut le rappeler, fonctionne de pair avec une législation d'exception restreignant les libertés individuelles : l'*Espionage Act* de 1917 et le *Sedition Act* de 1918 interdisent de critiquer le gouvernement, la guerre, le drapeau et l'armée.²¹ Ces lois ont pour effet d'interrompre le fonctionnement de la vie politique « normale » – entendue ici comme l'ensemble des relations et des activités constituant le monde et présupposant la pluralité humaine (Arendt, 1995) – et de concentrer les pouvoirs dans les mains de l'exécutif (Agamben, 2003, p. 39).²² L'effet combiné de ces législations et de la propagande du CPI est la production biopolitique d'une forme-de-vie spécifique, incapable d'une communication démocratique authentique interdite par une loi que plusieurs considèrent anticonstitutionnelle (Markwick, 2010, p. 218-302). Dès lors, la propagande « biologisante » du CPI, qui met l'accent sur la dimension raciale de la guerre et décrit les Allemands à partir des catégories exotiques de « Huns » ou de « Teutons », doit être comprise dans le cadre de l'inscription du racisme dans la biopolitique.²³ Comme l'écrit Roberto Esposito :

Une fois que le racisme a été inscrit dans les pratiques de la biopolitique, il y

²¹ Une des premières victimes de ces lois fut *The Masses* (1911-1917), un magazine socialiste dans lequel Lippmann avait déjà publié (tout comme George Creel). Accusé de sédition, *The Masses*, s'est vu interdire l'usage de la poste, ce qui conduit à sa fermeture. L'affaire se retrouva devant les tribunaux et le jury, incapable d'en arriver à une décision unanime, blâma les opinions socialistes d'un de ses membres d'origine autrichienne, le menaçant de lynchage (Sayer, 1988, p. 63-64).

²² L'*Overman Act* de 1918 autorisait le Président à créer de nouvelles agences gouvernementales ainsi qu'à réorganiser le travail des agences existantes.

²³ Une section du CPI, *The Division of Syndicate Features*, était notamment chargée de proposer à la presse des articles qui mettaient l'accent sur la dimension raciale de la guerre (Vaughn, 1980, p. 30).

joue une double fonction : d'une part, il produit une séparation à l'intérieur du continuum biologique entre ceux qui doivent rester en vie et ceux qui, à l'inverse, doivent être repoussés vers la mort; d'autre part, et plus important, il établit une relation directe entre ces deux conditions dans la mesure où c'est précisément la mort des uns qui permet et autorise la survie accordée aux autres (Esposito cité dans Wolfe, 2009, p. 707).

Qu'une simple lettre de Lippmann se prête à une analyse en termes de spectacle, de contrôle et de biopolitique – en plus d'introduire le problème de la guerre préemptive et de l'état d'exception – est éminemment révélateur, non pas de l'identité de ces concepts ni d'une « cause » qui leur serait commune, mais bien de leur ancrage commun au sein d'un tout nouveau problème qui se noue autour du triptyque guerre-communication-public.

Cette thèse propose d'interroger certaines mutations dans l'exercice du pouvoir politique à partir du problème guerre-communication-public tel qu'il se déploie de manière originale dans le travail de Walter Lippmann. Pour ce faire, la première partie de cette thèse s'attarde au renversement de la relation clausewitzienne entre guerre et politique effectué par Lippmann, lequel m'apparaît constituer une des clés du problème guerre-communication-public et des mutations dans l'exercice du pouvoir politique. Tandis que pour Clausewitz « la guerre n'est que la simple continuation de la politique par d'autres moyens » (2006, p. 56), Lippmann conçoit la politique comme une forme de guerre.²⁴ La deuxième partie de cette thèse tente d'appréhender ces mutations à partir des concepts de spectacle, de contrôle et de biopolitique, dans la mesure où ces concepts (qui désignent également des rationalités de pouvoir historiquement précisables) plongent certaines de leurs racines au cœur du problème guerre-communication-public et du renversement de la relation entre guerre et politique. Réfléchis à partir d'un socle commun, il sera possible de préciser ces concepts, à la fois dans leurs intensions et leurs extensions, dans leurs relations, dans leurs ancrages guerriers ainsi que dans l'événement historique des configurations qu'ils décrivent.

*

²⁴ Je reviendrai plus en détail sur la relation clausewitzienne entre guerre et politique et sur le renversement de celle-ci proposé par Lippmann dans l'introduction de la première partie de cette thèse.

Ma thèse propose également une contribution critique à la production historiographique existante autour de Lippmann. En effet, ma démarche suppose une certaine rupture avec la production historiographique à propos de Lippmann, laquelle ne se donne pas pour fonction d'interroger le fonctionnement du pouvoir ni la prise de consistance d'un nouveau problème autour de la série guerre-communication-public. Dès 1949, l'inclusion d'un chapitre de *Public Opinion* dans l'anthologie *Mass Communications* de Wilbur Schramm a contribué à faire de Lippmann un personnage central de l'historiographie de la communication. Mais tandis que de nombreux travaux historiques subséquents s'intéressent aux travaux de Lippmann et leur prêtent une influence importante sur le développement ultérieur de la discipline (Littlejohn, 1978; Carey, 1989; Rogers, 1994), ces thèses font l'objet de controverses qui divisent et organisent l'historiographie sur les plans politique et paradigmatique. En effet, à la suite des travaux de James Carey sur le débat Dewey-Lippmann, le « rôle » et le « statut » de Lippmann sont devenus des questions centrales et éminemment stratégiques au sein des différents narratifs historico-politiques disciplinaires (voir chapitre IV). Entre autres, ces narratifs dépeignent tour à tour Lippmann comme le père de l'*agenda-setting* (Rogers, 1994; McCombs et Reynolds, 2002, p. 2), le propagandiste qui a contribué à définir la discipline (Simpson, 1994), un penseur anti-démocrate proche du léninisme (Chomsky, 1997) et un héraut de la démocratie contemporaine (Latour, 2008). Dans un pareil tourbillon herméneutique, il s'avère périlleux de distinguer un éventuel Lippmann « authentique », une interprétation historiquement plus juste ou apolitique. Au sein de l'historiographie disciplinaire, Lippmann joue un rôle qui est paradoxalement fort semblable à celui de l'École de Chicago : tous deux fonctionnent tels des « instruments de projection » (Lofland cité dans Pooley, 2007, p. 471) qui nous en apprennent davantage sur le positionnement épistémologique et politique du commentateur ou de l'historien que sur celui de Walter Lippmann ou de John Dewey.²⁵

L'historiographie autour (ou à propos) de Walter Lippmann doit être considérée comme un « dispositif de savoir/pouvoir » (Foucault, 1994a) produisant *différents Walter Lippmann*.²⁶ Chacun de ces « personnages historiques » a par la suite sa propre effectivité : un Walter

²⁵ Pour un aperçu critique de la récente historiographie lippmannienne, voir mon article *Quelle nouvelle histoire pour la recherche en communication?* (D. Trudel, 2012).

²⁶ Les analyses de Foucault exposent comment « [l]exercice du pouvoir crée perpétuellement du savoir et inversement, le savoir entraîne des effets de pouvoir » (1994a, p. 752).

Lippmann travaille à la promotion d'une éthique particulière du journalisme, un autre à la mise sur pied d'organisations d'experts, un autre à la rénovation du libéralisme, un autre encore au développement d'une réflexion sur les effets de la communication, etc. Dans cette mesure, il est possible d'interroger l'historiographie sur le plan de ses effets (et de ses effets effectifs), tout comme la lettre de Lippmann à House. L'historiographie lippmannienne n'est alors pas en position d'extériorité vis-à-vis des mutations du pouvoir qui s'opèrent à travers la série guerre-communication-public. En ignorant la prise de consistance de ce nouveau problème, un des effets de l'historiographie consiste justement à obscurcir les enjeux de savoir et de pouvoir auxquels elle participe.

Considérons un exemple qui me semble caractéristique de l'historiographie lippmannienne en communication, soit le narratif esquissé par Everett Rogers qui est probablement, avec Melvin L. DeFleur, l'historien de la communication le plus cité (Glander, 2000, p. 99). Dans *A History of Communication Study: A Biographical Approach*, Rogers écrit :

Walter Lippmann was a fellow scholar with Harold Lasswell in work on propaganda analysis and public opinion, and he pioneered early thinking about what is called the agenda setting [...] Walter Lippmann is undoubtedly the most influential nonacademic intellectual influence on communication study. *Public Opinion* is considered by James W. Carey (1982, p. 23) as the founding book for the field of communication study [...] As an undergraduate at Harvard University, he studied with William James, George Santayana, and Graham Wallas, a leftist British political scientist [...] Early in his career, Lippmann felt that socialism offered a solution to America's problems, and he assisted Lincoln Steffens in writing a series of magazine articles about Wall Street. But Lippmann grew disillusioned with socialism and with Steffens [...] Like Lasswell, Lippmann was influenced by Freud, particularly by *The Interpretations of Dreams*, which Lippmann (1922) drew upon for his concept of a "pseudo-environment" that, he said, an individual creates as pictures in his or her head. Like Lasswell, Lippmann was influenced by Marxist theory early in his career, organizing the Harvard Socialist Club while he was an undergraduate student [...] *Public Opinion* was a key intellectual influence in creating public apprehension about the role of propaganda in a democratic society. People are irrational and react to symbols conveyed to them by the mass media. He showed how a government could censor the news and distort information flows by propaganda technique [...] Agenda-setting research began with Lippmann's first chapter of *Public Opinion*, "The World Outside and the Pictures in Our Heads," in which he argued that the mass media are the principal connections between an

event in the real world and the images in our minds of this event. Without using the term. Lippmann was talking about what we today call agenda setting [...] Thus, the stream of communication research begun by Harold D. Lasswell and Walter Lippmann six or seven decades ago with their writings about public opinion and propaganda is now carried forward by today's agenda-setting scholars. Although the words *propaganda* and *public opinion* have been replaced by terms like *mass communication* and *agenda setting*, the earlier conceptualizations continue to influence communication study (Rogers, 1994, p. 233-243, les italiques sont de Rogers).

En faisant de Lippmann le précurseur de la théorie de l'*agenda-setting* (le pseudo-environnement construit par les médias aiguillonnerait certains thèmes sur lesquels penser), le premier effet du texte de Rogers est de reconfirmer ce que plusieurs considèrent être le narratif historique dominant de l'histoire de la communication (Gitlin, 1978; Pooley, 2006). Ce narratif, qui s'est durablement imposé en communication depuis la publication de *Personal Influence* (Katz et Lazarsfeld, 1955), contient deux propositions principales. Premièrement, il y aurait une « préhistoire » de la communication (avant la Seconde Guerre mondiale) durant laquelle on considérerait, dans le droit fil des théories européennes spéculatives, que les médias étaient en mesure de modifier rapidement et significativement l'opinion publique.²⁷ Selon Rogers, c'est l'intuition qu'aurait eue Lippmann à partir de sa lecture particulière d'auteurs que l'on devine « peu scientifiques » : Marx et Freud. Deuxièmement, le narratif dominant s'emploie à décrire l'émergence, après la Seconde Guerre mondiale, de nouvelles approches américaines de la communication fondées sur des « méthodes scientifiques » (sondages, questionnaires, etc.), ces méthodes permettant d'établir que les médias ont des effets complexes et limités. Dans le texte de Rogers, c'est le concept d'*agenda-setting* (qui succéderait à celui de *public opinion*) qui marque ce passage.

Comme plusieurs l'ont souligné (Pooley, 2006; Lubken, 2008; Gitlin, 1978), le narratif dominant de l'histoire de la communication, longtemps demeuré perméable à la critique, soulève plusieurs problèmes. Mentionnons déjà l'un d'entre eux : celui de discréditer toute prétention quant à un effet fort et direct des médias. Une telle prétention est tout simplement incompatible avec le narratif historique dominant, selon lequel elle appartient à un âge

²⁷ Deux formules très imagées sont couramment employées pour qualifier cette préhistoire : la « seringue hypodermique » et la « magic bullet theory » (à ce propos voir Lubken, 2008).

préscientifique révolu. Or, il faut comprendre le narratif historique de *Personal Influence* dans le contexte stratégique particulier dans lequel il s'inscrit, celui des débuts de la guerre froide. En insistant publiquement sur les effets limités des médias, il était possible, acceptable et « démocratique » de poursuivre le financement de projets de recherche sur l'opinion publique en temps de « paix ». Dans d'autres contextes, derrière les portes closes des agences gouvernementales, Lazarsfeld présentait d'ailleurs les résultats de *Personal Influence* – les médias sont moins efficaces que les influences personnelles pour modifier l'opinion – comme un problème technique que le propagandiste devait résoudre (Pooley, 2006). Le texte de Rogers (et le Walter Lippmann particulier qu'il dessine), en acceptant et en réifiant les prémisses du narratif dominant de Katz et Lazarsfeld, perpétue et participe à une stratégie visant à manipuler l'opinion publique en affirmant que celle-ci est difficile sinon impossible à manipuler.²⁸ Ironiquement, Rogers souligne pourtant qu'une des grandes contributions de *Public Opinion* a été d'informer le public du danger que représente la propagande pour les démocraties.

L'historiographie peut ainsi être considérée comme un dispositif de savoir/pouvoir discréditant certains savoirs particuliers et hiérarchisant les savoirs entre eux selon un *modus operandi* familier : l'historiographie modifie l'environnement perceptuel en proposant différents critères permettant de séparer la « science » de la « non-science », de distinguer l'histoire de la préhistoire, etc.

En plus de justifier et de participer à la diffusion d'un narratif historique ayant de multiples implications, le narratif de Rogers, en cela tout à fait typique de l'historiographie lippmannienne, effectue une série d'associations et de dissociations. Lippmann aurait été influencé par Marx et Freud, sa pensée serait proche de celle de Lasswell, il se serait éloigné

²⁸ En ce sens, il est difficile de distinguer l'histoire de la communication de la propagande. Il est intéressant de rappeler qu'Everett Rogers et Melvin Defleur ont tous les deux travaillé sur le projet *Revere* (1951-1954). Dirigé par Stuart Dodd et financé par la CIA et l'Armée de l'air, le projet *Revere* visait à perfectionner les opérations de propagande par diffusion aérienne de tracts (*leaflets*), notamment en améliorant la compréhension des processus de diffusion des rumeurs. Sur une période de trois ans, des avions ont bombardé de *leaflets* une trentaine de petites villes américaines, sans préalablement informer la population. Selon Simpson, le projet *Revere* constituait tout autant une étude sur la propagande qu'une campagne de propagande (1994, p. 79) C'est à partir des résultats du projet *Revere* que Rogers développa ses thèses sur la diffusion de l'innovation (Glander, 2000, p. 99). À propos du projet *Revere*, voir Dodd (1958), Simpson (1994), Friedman (2004) et Pinkerton *et al.* (2010).

du socialisme de Wallas et de son influence, etc. Toutes ces relations sont comprises en termes d'influences entre des « idées » ou des « pensées ». D'une part, il y a les influences de Lippmann et, d'autre part, l'influence de la pensée Lippmann. Les influences durables et profondes de Santayana et de James et les influences passagères de Freud et de Wallas (c'est-à-dire celles dont il était nécessaire de s'affranchir), les associations (Lasswell, l'*agenda-setting*) et les dissociations (le socialisme et le *muckraking* pratiqué par Lincoln Steffens).²⁹

Compte tenu de son agenda particulier (lier Lippmann à l'*agenda-setting*), Rogers propose la série Freud-Lippmann-*agenda-setting*, laquelle est assez inusitée dans l'historiographie qui préfère généralement les influences de William James ou de George Santayana (qui permettent alternativement de présenter Lippmann comme un penseur pragmatiste ou un austère philosophe néo-platonicien). La question des influences fonctionne en liant les influences de quelqu'un ou de « quelque chose » (des discours, des Écoles, des ouvrages, des institutions) à l'influence que cette personne ou cette « chose » aura à son tour. En d'autres termes, Lippmann influencera le courant de l'*agenda-setting* parce qu'il a lui-même été influencé par Freud. Sans l'interprétation freudienne des rêves, point de « pseudo-environnement » et d'*agenda-setting*. Ainsi, on le voit bien, la question des influences est effective et éminemment stratégique. C'est à travers cette question que les personnages historiques particuliers se composent, que la continuité historique prend sa consistance, que l'histoire a des effets présents. En ce sens, la question des influences est au cœur de l'historiographie qui, rappelons-le, est comprise ici comme un dispositif de savoir/pouvoir.

Le narratif de Rogers est tout à fait conforme à ce que Michel Foucault appelle « cette forme d'histoire qui était en secret, mais tout entière, référée à l'activité synthétique du sujet [...] le lieu dernier de la pensée anthropologique » (1969, p. 25). Une telle histoire prend les « grands hommes » comme points de départ, comme autant de forces créatrices autonomes quoique prises dans le grand jeu des influences, lequel permet de composer une histoire continue, c'est-à-dire dont les développements sont en quelque sorte localisables dans une origine. Dans le texte de Rogers, l'*agenda-setting* et la communication sont les contenus

²⁹ Le *muckraking* est une approche du journalisme qui fut particulièrement populaire entre 1900 et 1914. Celle-ci se distingue par le travail d'enquête (les journalistes ne se contentent pas de couvrir les événements) et ses visées réformistes. Après la Première Guerre mondiale, le journalisme d'enquête connaît une longue éclipse avant de renaître durant la guerre du Viêt Nam (Feldstein, 2006).

latents et inexprimés qui habitent l'histoire de l'intérieur. L'histoire n'est alors que la révélation téléologique inévitable de ces contenus; progrès de leur mise en lumière et mise en lumière de leurs progrès. En communication, l'exemple le plus clair d'une telle histoire est sans contredit le narratif des *four founding fathers* proposé Wilbur Schramm (1963). Paul Lazarsfeld, Carl Hovland, Kurt Lewin et Harold Lasswell auraient, à toutes fins pratiques, inventé « la » communication. Mais qu'est-ce que « la » communication? N'est-ce pas, à tout le moins en partie, une création rétrospective de l'histoire de la communication, un effet de cette historiographie?³⁰ En prenant comme point de départ « l'activité synthétique du sujet », une telle histoire ne néglige-t-elle pas la production de ces sujets dans différents dispositifs de savoir/pouvoir, et en tout premier lieu par l'historiographie elle-même?

Considérant l'effectivité du dispositif, l'historiographie et la dimension stratégique de la question des influences en son sein, la question des influences apparaît comme le point sensible depuis lequel pourrait se jouer une déprise, une résistance. Il s'agit de la question stratégique par excellence à partir de laquelle il est possible de modifier les effets de pouvoir qui sont propres au dispositif historiographique. Dans cette perspective, – mais également afin d'éclairer le renversement entre guerre et politique proposé par Lippmann – cette thèse propose de revisiter la question des influences intellectuelles de Walter Lippmann : ni pragmatiste, ni platonicien, ni freudien, mais Lippmann comme « homme de guerre », fasciné par Napoléon et par les traités stratégiques d'Alfred Mahan, profondément influencé par la doctrine de la *Fabian Society* et par le renversement de la relation entre guerre et politique qu'elle propose (voir les chapitres III et IV).³¹

Lippmann est très souvent abordé comme un pionnier des études en communication ainsi que comme un théoricien classique du public et de l'opinion publique. Or, ce n'est qu'en introduisant la guerre comme troisième élément, c'est-à-dire en proposant le triptyque guerre-communication-public, qu'il est possible d'éclairer l'originalité et la portée de sa contribution

³⁰ Il s'agit d'une hypothèse de Michel Foucault qui, discutant « la grammaire » et « la médecine » écrit : « Ne sont-elles rien, qu'un regroupement rétrospectif par lequel les sciences contemporaines se font illusion sur leur propre passé? » (1969, p. 48).

³¹ Selon son ami Carl Binger, la chambre d'enfant de Lippmann était décorée d'un buste de Napoléon, d'une représentation de la retraite de Russie de 1812 (Luskin, 1972, p. 6). Sans verser dans la théorie freudienne, cette fascination infantile pour Napoléon est fort singulière et constitue peut-être un indice de la primauté de la question de la guerre dans le travail de Lippmann.

aux études en communication et au développement des théories de l'opinion publique et ce faisant, de cerner le véritable problème qui, selon moi, est esquissé par Lippmann. C'est une démarche quelque peu similaire que propose Stephen Vaughn (1983) qui affirme en substance que les interrogatoires des prisonniers de guerre allemands menés par Lippmann durant la Première Guerre mondiale constituent le « prologue » des thèses de *Public Opinion* :

Instead, many of Lippmann's ideas appear to have been crystallized by interviews he conducted with German soldiers shortly after their capture. His attack on the theoretical foundations of traditional nineteenth-century democracy owed much to a relatively small group of conversations held under very special circumstances, during the last months of the Great War with German prisoners in the field. He later acknowledged the importance of this experience [...] Lippmann's diary became the "original notes" for this book. From conclusions about the political nature of the German soldier, it was easy to speculate about men in general and conclude that they were ill-equipped to understand modern life (Vaughn, 1983, p. 152-163).³²

Cette genèse est visible dans les descriptions très similaires du public et des prisonniers de guerre proposées par Lippmann. Ce qui caractérise le public comme les prisonniers, c'est leur manque de sens politique, leur incompetence pour ce qui ne relève pas de leur intérêt immédiat. À propos des prisonniers allemands, Lippmann écrit :

I spoke to about thirty-five or forty soldiers [...] The disasters to Bulgaria and Turkey appear to make no impression on them, being looked on as rather distant or unrelated [...] Except for one or two socialists who seem quite untypical of the mass they have very few political ideas. They do not seem to understand any argument to the effect that they have a personal responsibility as to the character of their government [...] the idea that they can take any part in altering things is not a significant part of their thinking [...] when their minds go so far as to try and think out a way by which they personally can help end the war, they think

³² Heber Blankenhorn, le supérieur immédiat de Lippmann au sein du G-2-D, avait chargé Lippmann d'interroger les prisonniers de guerre allemands afin de mieux comprendre les effets de la propagande sur le moral des troupes, Lippmann faisant preuve d'un « reporter's flare for interrogation » (Blankenhorn cité dans Laurie, 1995, p. 468). Cette anecdote est intéressante dans la mesure où elle expose comment la propagande est comprise comme une démarche scientifique dans laquelle l'analyse et la mesure des résultats sont des dimensions centrales. Le G-2-D, en intégrant une série de variables, croyait d'ailleurs être en mesure d'évaluer les fluctuations hebdomadaires du moral des soldats allemands (Bruntz, 1938, p. 64-66).

not of votes and political parties and constitutions but of getting out the beastly business by the shortest cut [...] the German private soldier [...] his not a political animal [...] the political values which we take more or less for granted do not exist for him [...] He just does not see life in the terms which are current among English speaking peoples. He is a highly trained and technically competent peasant, but fundamentally a peasant in his political relations. His idea of freedom has nothing to do with any responsibility for the government of his country. When you talk of liberty to him he doesn't picture himself as a Citizen who directs affairs; he thinks of his liberty as release from some of his duties, but not as the right to be consulted as to what his duties shall be [...] He seems to me far more uneducated than miseducated, backward rather than perverse, and he is so tired and harassed that his mind at present is unreceptive to ideas that involve complicated action rather than immediate personal relief.³³

Le champ lexical du troupeau (*cattle, herd*), typique de la description du public faite par Lippmann (PF), est également utilisé par Heber Blankenhorn, son compagnon d'armes du G-2-D, qui décrit les prisonniers en ces mots : « [...] the great herd, the dirty common cattle, simple, stinking, helpless, dangerous. They want to eat and be warm. They are speechless. They are all glad to be prisoners » (1919, p. 82). Si cette analogie entre le public et les prisonniers de guerre n'est évidemment visible que dans et par la guerre, elle s'inscrit néanmoins dans une conception anthropologique générale – dans une image – que Lippmann reprend de Platon. La dédicace de *Public Opinion* est un long passage de l'allégorie de la caverne dans laquelle, rappelons-le, se trouvent des *prisonniers* qui confondent le reflet du monde et le monde lui-même. En voici un extrait : « At a distance above and behind them the light of a fire is blazing, and between the fire and the prisoners there is a raised way; and you will see, if you look, a low wall built along the way, like the screen which marionette players have before them, over which they show the puppets » (Platon cité dans PO, p. VII).

Si la guerre permet de révéler cette analogie entre les prisonniers de guerre et le public, c'est parce que la guerre a un rôle déterminant dans la production des subjectivités, c'est-à-dire dans l'exercice du pouvoir. Cette conception est très clairement exprimée dans un compte rendu de lecture de l'essai à succès *Instincts of the Herd in Peace and War* (Trotter, 1916). Selon Lippmann, la grande découverte de Trotter (et de Freud) serait de nier la dimension spécifiquement collective de la psychologie en concevant plutôt des êtres tirillés de l'intérieur

³³ Lippmann à House, le 2 octobre 1918, EMH, 70/466.

par des forces antagoniques : le désir pervers et le désir de se conformer (1916, p. 8). Pour Lippmann, la guerre produit une économie libidinale marquée par la prédominance du conformisme sur la perversion :

There are times in the life of a people, especially if war exists, when gregariousness masters or at least distorts every other impulse. And even in times of relaxation, the relentless working of this instinct can be observed in the balking of individual expression, in the rise of mental conflicts, in cruel conformities, and in argument that is nothing but the rationalization of the dominant opinion of the group (Lippmann, 1916, p. 18).

Chez Lippmann, le public – conformiste et grégaire – apparaît dès lors comme une forme générique de subjectivité produite et révélée par la guerre qui la rend visible. Une telle conception implique que la guerre est une véritable ontologie, que la guerre « fait être » le public et les prisonniers.

Chapitre II

Éléments théoriques et méthodologiques

C'est un des traits fondamentaux des sociétés occidentales que les rapports de force qui longtemps avaient trouvé dans la guerre, dans toutes les formes de la guerre, leur expression principale se sont petit à petit investis dans l'ordre du pouvoir politique.

– Michel Foucault, *Histoire de la sexualité I : La volonté de savoir*, 1976.

Les hommes font leur propre histoire, mais ils ne la font pas arbitrairement, dans les conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé. La tradition de toutes les générations mortes pèse d'un poids très lourd sur le cerveau des vivants. Et même quand ils semblent occupés à se transformer, eux et les choses, à créer quelque chose de tout à fait nouveau, c'est précisément à ces époques de crise révolutionnaire qu'ils évoquent craintivement les esprits du passé, qu'ils leur empruntent leurs noms, leurs mots d'ordre, leurs costumes, pour apparaître sur la nouvelle scène de l'histoire sous ce déguisement respectable et avec ce langage emprunté.

– Karl Marx, *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, 1851.

À partir du milieu des années 1970, Michel Foucault entreprend d'interroger le renversement de la relation clausewitzienne entre guerre et politique (1975a, 1976, 1997, 1994a, p. 702-704). Ce faisant, Foucault propose une nouvelle analytique du pouvoir en tant que continuation de la guerre en plus de préciser de manière déterminante sa propre méthode d'enquête historique ainsi que la conception de l'histoire qui la sous-tend. Dans le cadre de cette thèse, ces deux démarches sont également comprises de manière solidaire.

Sur les traces de ces développements, cette thèse considère le renversement de la relation clausewitzienne entre guerre et politique effectué par Foucault comme son principal socle théorique. Une des contributions importantes de cette thèse consiste d'ailleurs à réactiver et à prolonger ce socle théorique particulier qui, pour différentes raisons, n'a pas engendré de développements aussi importants que les concepts de « biopolitique » et de « gouvernementalité » développés par Foucault (1997, 2004a).

Il convient tout d'abord d'exposer comment le renversement de la relation clausewitzienne entre guerre et politique permet à Foucault de solidariser l'analyse du pouvoir et l'enquête historique et de préciser significativement ces deux dimensions centrales de son travail. Il sera ensuite possible d'articuler les analyses présentées dans cette thèse à la perspective théorique et à la démarche méthodologique de Foucault.

Guerre et pouvoir

Dans le travail de Michel Foucault, le renversement de la formule de Clausewitz participe à une hypothèse quant au fonctionnement du pouvoir et au développement d'un cadre général d'analyse du pouvoir.³⁴ Ce renversement est initié dès *Surveiller et Punir* alors que Foucault expose comment le pouvoir disciplinaire³⁵ reconduit le modèle de l'organisation militaire de différentes manières, par exemple en disséminant le modèle du camp militaire (la surveillance généralisée) à l'ensemble du corps social et à ses institutions (écoles, hôpitaux, prisons) (1975a, p. 173-175). Pour une toute première fois, Foucault pose l'hypothèse que le pouvoir politique poursuit la guerre dont elle reconduit certains des dispositifs :

Il se peut que la guerre comme stratégie soit la continuation de la politique. Mais il ne faut pas oublier que la "politique" a été conçue comme la continuation sinon exactement et directement de la guerre, du moins du modèle militaire comme moyen fondamental pour prévenir le trouble civil. La politique, comme technique de la paix et de l'ordre intérieurs, a cherché à mettre en œuvre le dispositif de l'armée parfaite, de la masse disciplinée, de la troupe docile et utile, du régiment au camp et aux champs, à la manœuvre et à l'exercice [...] S'il y a une série politique-guerre qui passe par la stratégie, il y a une série armée-politique qui passe par la tactique. C'est la stratégie qui permet de comprendre la guerre comme une manière de mener la politique entre les États; c'est la tactique

³⁴ Sur le renversement de la formule de Clausewitz par Foucault, voir notamment les analyses de Defert, (2001), Reid (2003) et Thibault (2007).

³⁵ Selon Foucault, à partir du XVIIIe siècle, le pouvoir disciplinaire devient la forme paradigmatique d'exercice du pouvoir. C'est l'importance des normes, du normatif, qui caractérise le fonctionnement du pouvoir disciplinaire qui se charge (en s'appuyant sur différents savoirs) de fixer des normes, de les promouvoir, et d'évaluer la conformité des individus à celles-ci. Le corps est l'objet premier de la discipline qui « le rend d'autant plus obéissant qu'il est utile, et inversement » (Foucault cité dans Revel, 2002, p. 21).

qui permet de comprendre l'armée comme un principe pour maintenir l'absence de guerre dans la société civile (Foucault, 1975a, p. 170).

Dans son cours de 1976 au Collège de France, intitulé *Il faut défendre la société*, Foucault poursuit le développement de cette hypothèse du pouvoir en tant que continuation de la guerre : « Le pouvoir, c'est la guerre, c'est la guerre continuée par d'autres moyens [...] la politique, c'est la guerre continuée par d'autres moyens; c'est-à-dire que la politique, c'est la sanction et la reconduction du déséquilibre des forces manifesté dans la guerre » (1997, p. 16). L'objectif de Foucault est alors de proposer une analyse du pouvoir affranchie du discours juridique fondant le pouvoir sur un contrat.³⁶ Une analyse du pouvoir en tant que poursuite de la guerre expose plutôt comment l'ordre politique et la paix reconduisent un certain déséquilibre des forces qui s'est manifesté dans une guerre oubliée :

[...] la loi naît des villes incendiées, des terres ravagées; elle naît avec les fameux innocents qui agonisent dans le jour qui se lève [...] La loi n'est pas la pacification, car sous la loi, la guerre continue à faire rage à l'intérieur de tous les mécanismes de pouvoir, même les plus réguliers (Foucault, 1997, p. 43).

Ce que Foucault propose constitue « une sorte d'adieu à la théorie de la souveraineté en tant qu'elle peut, en tant qu'elle a pu se présenter comme méthode d'analyse des rapports de pouvoir » (1997, p. 37). Plutôt que de se demander qui possède ou exerce le pouvoir, il s'agit de saisir le pouvoir dans ses extrémités, dans ses mécanismes particuliers (« là où il devient capillaire »), d'étudier « la fabrication des sujets plutôt que la genèse du souverain » (1997, p. 25-39).³⁷

Quant à l'analyse du pouvoir, l'inversion de la formule de Clausewitz implique trois propositions qui correspondent à autant de pistes d'analyses. Premièrement, elle signifie « que

³⁶ Plus précisément, Foucault tente de rompre avec ce qu'il appelle « l'économisme » dans l'analyse du pouvoir qui serait commun au marxisme et au libéralisme : « dans un cas on a un pouvoir politique qui trouverait, dans la procédure de l'échange, dans l'économie de la circulation des biens, son modèle formel; et, dans l'autre cas, le pouvoir politique aurait dans l'économie sa raison d'être historique, et le principe de sa forme concrète et de son fonctionnement actuel » (1997, p. 14).

³⁷ Bien que Foucault rejette « la théorie juridico-politique de la souveraineté » pour analyser le pouvoir (1997, p. 21-36), il propose une analyse du pouvoir souverain en tant que « droit de glaive », droit de mort. Le pouvoir souverain, notamment à travers la pratique du supplice, a pour fonction de réactiver, de relayer la théorie juridico-politique de la souveraineté le justifiant (1975a, p. 51-54).

les rapports de pouvoir, tels qu'ils fonctionnent dans une société comme la nôtre, ont essentiellement pour point d'ancrage un certain rapport de force établi à un moment donné, historiquement précisable, dans la guerre et par la guerre » (Foucault, 1997, p. 16). L'opération du pouvoir consisterait à réinscrire perpétuellement le rapport de force existant dans la guerre, que ce soit dans les institutions étatiques, l'organisation économique, le langage, etc. Par conséquent, l'analyse du pouvoir doit s'attacher à identifier ce rapport de forces dans son événement historique, de retrouver cette guerre silencieuse et oubliée qui, dans la paix, gronde toujours. Deuxièmement, le renversement de la formule de Clausewitz implique que la paix civile, avec ce qu'elle suppose de luttes politiques et de frictions sociales, doit être interprétée comme la continuation de la guerre, « comme des épisodes, des fragmentations, des déplacements de la guerre elle-même » (1997, p. 16). L'analyse du pouvoir devrait tenter d'identifier ces rapports de forces dans leurs mutations, dans les lieux multiples qu'ils investissent, et en tant qu'ils constituent différentes batailles d'une même guerre. Troisièmement, cette hypothèse voudrait dire que c'est la guerre – l'épreuve des armes – qui, elle seule, peut interrompre cet « exercice du pouvoir comme guerre continuée » (1997, p. 17). Cela implique de considérer les différentes guerres comme autant de points de rupture lors desquels le pouvoir politique s'éclipse pour se réinventer, mais également que la résistance au pouvoir se fait dans et par la guerre, que la guerre peut être considérée comme une forme de résistance.

Toutefois, dans *Il faut défendre la société*, Foucault poursuit une entreprise différente de ce programme annoncé, s'employant à repérer l'émergence historique d'une analyse du pouvoir en termes de guerre. Foucault tente en quelque sorte de cerner les conditions de possibilités de sa propre hypothèse : « Comment, depuis quand et pourquoi a-t-on commencé à percevoir ou à imaginer que c'est la guerre qui fonctionne sous et dans les relations de pouvoir? [...] Quel était le principe que Clausewitz a retourné, ou plutôt, qui a formulé ce principe que Clausewitz a retourné » (1997, p. 41). Selon Foucault, ce discours de la guerre permanente apparaît au XVIIe ou au XVIIIe siècle, justement au moment « où les moyens de la guerre ont été centralisés autour des États » (Defert 2001, p. 61). Ce discours est porté par des sujets décentrés, « guerroyant » et ne cessant de raviver la mémoire des batailles

perdues.³⁸ C'est « un discours où la vérité fonctionne explicitement comme arme pour une victoire exclusivement partisane » (Foucault, 1997, p. 49). Selon Daniel Defert, le cours est consacré à l'analyse d'un « dispositif de guerre » spécifique, c'est-à-dire à l'articulation entre des rapports de pouvoir (lesquels dérivent de l'appropriation par l'État des moyens de la guerre) et une forme d'analyse sociale et historique en termes de guerre (2001, p. 61-62). En ce sens, le cours de 1976 constituerait d'abord une analyse des rapports entre savoir et pouvoir : « La guerre est une technologie dans les rapports de pouvoir et un mode d'analyse » (p. 62).

Toujours selon Defert, la démarche de Foucault doit être comprise à l'aune de son propre projet généalogique, dont elle constitue le dernier terme. L'approche généalogique, qui est précisée par Michel Foucault à partir de 1970, est présentée dans le cours de 1976 comme « l'insurrection du savoir [...] d'abord et avant tout contre les effets de pouvoir centralisateurs qui sont liés à l'institution et au fonctionnement d'un discours scientifique organisé à l'intérieur d'une société comme la nôtre » (Foucault, 1997, p. 10). Pour le dire autrement, l'approche généalogique vise à restituer le fonctionnement d'un dispositif de savoir/pouvoir particulier,³⁹ à mettre en lumière les rapports de forces, les conflits, qui sont constitutifs de ce dispositif, et cela, afin de permettre « la constitution d'un savoir historique des luttes et l'utilisation de ce savoir dans les tactiques actuelles » (p. 9-10). En ce sens, l'approche généalogique – et j'y reviendrai très bientôt – est immédiatement politique : « [la généalogie] dégagera de la contingence qui nous a fait être ce que nous sommes la possibilité de ne plus être, faire ou penser, ce que nous sommes, faisons ou pensons » (Foucault cité dans Revel, 2002, p. 38).

Dans son cours de 1976, Foucault propose donc de réactiver ce savoir particulier – cette grille d'analyse du pouvoir politique en termes de guerre – qu'il appelle également

³⁸ Selon Foucault, c'est l'historien Henri de Boulainvilliers (1658-1722) qui, le premier, formule une histoire qui fait la guerre « en déchiffrant la guerre et la lutte qui traversent toutes les institutions du droit et de la paix » (1997, p. 153). Son objectif est alors de réaffirmer les prérogatives de la noblesse vis-à-vis la monarchie absolue de Louis XIV. Un tel discours historico-politique est plus tard réactivé par Emmanuel Joseph Sieyès (1748-1836), auteur du célèbre pamphlet révolutionnaire *Qu'est-ce que le Tiers-État?* (1789), un pamphlet qui fait de l'universalité de l'État « l'enjeu et le champ de bataille de la lutte » (p. 201).

³⁹ Dans ses cours précédents, Foucault a successivement analysé l'émergence de l'appareil judiciaire (1971-1972), de la pénalité (1972-1973) et de la psychiatrie (1975).

« discours historico-politique »; un discours qui fut longtemps disqualifié par le « discours philosophico-juridique » de la souveraineté. L'analyse du pouvoir en tant que guerre, de la société en tant que guerre permanente, est un discours que Foucault fait surgir du passé afin d'être mobilisé dans le présent. Or, ce savoir désassujetti particulier doit être distingué des autres généalogies proposées par Foucault. En effet, c'est ce même discours polémique de la guerre sociale – dont Foucault propose d'analyser l'émergence – qui est employé par Foucault pour définir l'approche généalogique, laquelle est présentée comme un discours dont l'objet est d'explicitier des rapports de forces et de donner une voix aux guerres du passé (Defert, 2001, p. 64). Dans le cours de 1976, la généalogie est très précisément définie comme « l'insurrection du savoir » (Foucault, 1997, p. 10). Ainsi, dans une certaine mesure, la généalogie du dispositif de guerre proposée par Foucault constitue une étrange généalogie de l'approche généalogique, une « construction en abîme sur l'analyse généalogique » (Defert, 2001, p. 64). Il est clair que Foucault est sympathique à Boulainvilliers, non pas parce qu'il appuie la réaction nobiliaire, mais bien parce que la forme de discours historique qui apparaît avec lui informe de manière déterminante sa propre approche généalogique, qui y plonge certaines de ses racines.⁴⁰ En ce sens, le cours de 1976 est singulier puisqu'avec l'analyse du dispositif de guerre, Foucault identifie en quelque sorte le chiffre du pouvoir (l'État s'appropriant les moyens de la guerre pour les faire fonctionner dans différentes institutions) et de la résistance (le discours historico-politique de la guerre et l'approche généalogique). Enthousiaste, Foucault propose de consacrer les cinq prochaines années à développer une analyse du pouvoir en termes de guerre : « Jusqu'à présent, pendant les cinq dernières années, en gros, les disciplines; dans les cinq années suivantes, la guerre, la lutte, l'armée » (1997, p. 21). Or, ce projet ne s'est assurément pas poursuivi sous cette forme et la guerre comme analyseur des rapports de pouvoir demeurera un simple objet d'analyse généalogique parmi d'autres, prêt à être redéployé dans des luttes présentes ou à venir.

Il est intéressant de spéculer sur les raisons ayant conduit Foucault à abandonner son projet initial. Mentionnons quelques pistes. Tout d'abord, le champ historico-politique qui est circonscrit par Foucault (et dont la généalogie hérite) est essentiellement un discours des origines. À l'encontre du discours du pouvoir sur lui-même, qui a pour objet de fonder le

⁴⁰ Selon Paolo Napoli (1993), Boulainvilliers et Foucault partagent la même « grille d'intelligibilité ».

pouvoir dans le droit, le discours historico-politique identifie la conquête du pouvoir dans le sang et la lutte qui, depuis, perdure. Dans cette mesure, c'est encore et toujours de la genèse du souverain dont il est question.⁴¹ Or, c'est justement de cette question insoluble des origines que la généalogie foucauldienne souhaite s'éloigner pour plutôt faire une analyse du pouvoir à travers la multiplicité des dispositifs qui l'animent, depuis ses extrémités plutôt que son centre. Malgré ses propres mises en garde, formulées au tout début du cours, Foucault ne s'engage pas dans une analyse « capillaire » du pouvoir. L'analyse du dispositif de guerre expose plutôt comment le discours historico-politique s'est constitué comme moyen de résistance face à un pouvoir souverain centralisateur.

C'est ici qu'un autre problème se présente. Il y a chez Foucault une succession historique très claire de différentes formations de pouvoir : souveraineté, discipline et biopolitique (1997, p. 213-236). Cette succession n'implique pas que la discipline remplace la souveraineté, ni que la biopolitique remplace la discipline. Il serait plus juste de dire que ces formations de pouvoir fonctionnent de pair, se relaient et se nourrissent l'une l'autre (si bien que Foucault évoque un triangle souveraineté-discipline-gouvernementalité pour analyser l'exercice contemporain du pouvoir (2004b, p. 111)). Néanmoins, ces formations de pouvoir, à des époques données, deviennent prépondérantes sur les autres ou « paradigmatiques ». Par exemple, Foucault écrit que « cette technologie de pouvoir qui a pour objet et pour objectif la vie », c'est-à-dire le biopouvoir, « paraît être un des traits fondamentaux de la technologie du pouvoir depuis le XIXe siècle » (1997, p. 226). Dans la mesure où le pouvoir souverain ne constitue pas, selon Foucault, la forme paradigmatique de l'exercice contemporain du pouvoir, il est permis de se demander comment le discours historico-politique dirigé contre le pouvoir souverain est susceptible d'être mobilisé dans le cadre de tactiques actuelles de résistance.

La volonté de savoir (1976) vient préciser de manière déterminante l'hypothèse du pouvoir comme continuation de la guerre. Foucault, encore une fois, renverse Clausewitz⁴² et propose une conception « stratégique » du pouvoir : le pouvoir, « c'est le nom qu'on prête à une situation stratégique complexe dans une société donnée [...] rapports de force

⁴¹ Ce paradoxe est soulevé par Thomas Lemke : « But by rejecting the juridical model and adopting the opposite view, Foucault reversed it. Instead of cutting off the king's head, he just turned the conception that he criticized upside down by replacing law and contract by war and conquest » (2002, p. 51).

⁴² « Faut-il alors retourner la formule et dire que la politique, c'est la guerre poursuivie par d'autres moyens » (Foucault, 1976, p. 123).

déséquilibrés, hétérogènes, instables, tendus » (p. 123). À la différence de l'analyse présentée dans *Il faut défendre la société* (où Foucault évoque un « schéma guerre-répression » ou « lutte-répression » pour qualifier son analyse), la notion de stratégie est incompatible avec celle de répression, qui est définitivement mise de côté. En effet, la stratégie – et la leçon est de Clausewitz – est immanente au développement d'une situation, aux rapports instables et mouvants des forces. Un rapport de force peut basculer, se désagréger ou s'incarner dans un nouveau théâtre, mais il ne peut pas être réprimé puisqu'il est constitutif d'une situation stratégique donnée. Dans cette perspective, c'est seulement dans la mesure où la stratégie fournit au pouvoir ses principes d'application fondamentaux que la guerre peut constituer un analyseur des rapports de pouvoir. Les relations de pouvoir ne sont pas des relations de guerre, mais bien des relations stratégiques, c'est-à-dire des relations dynamiques constituées de pouvoirs et de résistances. L'analyse du pouvoir en tant que guerre conduit Foucault à considérer que c'est le domaine de la stratégie, en tant que champ de savoirs et de pratiques, qui permet d'interroger le fonctionnement du pouvoir (Reid, 2003).

Guerre et histoire

Dans *Il faut défendre la société*, Foucault s'attarde essentiellement à identifier, dans des théâtres divers, l'émergence de discours sur le pouvoir en tant que guerre. Ces discours constituent un « champ historico-politique » dans lequel un tout nouveau type d'histoire se déploie. Plutôt qu'une histoire « qui disait le droit en racontant les guerres », cette histoire « fait la guerre en déchiffrant la guerre et la lutte qui traversent toutes les institutions du droit et de la paix » (1997, p. 153). C'est ce nouveau type d'histoire que Foucault appelle « contre-histoire » et dont il se propose de faire « l'éloge et l'histoire » (p. 57-60).

J'ai déjà exposé comment la méthode généalogique reprend le discours polémique caractéristique de la contre-histoire, Il faut également souligner les différences importantes entre généalogie et contre-histoire. À la différence de la contre-histoire, la généalogie s'oppose à la recherche des origines (Foucault, 1994b, p. 137). Elle ne cherche pas à identifier une guerre primitive contenant en puissance tous les événements de l'histoire. Du point de vue de la généalogie, l'histoire « est le corps même du devenir », il n'y a donc nul besoin « de lui chercher une âme dans l'idéalité lointaine de l'origine » (p. 140). Le corollaire de cette thèse

est de refuser les grandes continuités – qui constituent autant de retours vers l’origine – pour plutôt considérer les événements historiques dans ce qu’ils ont de singulier ou d’« intempestif » comme dirait Nietzsche. Néanmoins, en situant sa propre généalogie dans la prolongation de ce discours, Foucault, il me semble, tente de préciser sa propre approche, de la réfléchir sans se référer exclusivement à la critique nietzschéenne de l’histoire et ce, sans jamais identifier complètement la généalogie à la contre-histoire. Cette réticence à identifier la généalogie au champ historico-politique circonscrit lors du cours de 1976 est particulièrement visible lors de la toute dernière séance du cours, alors que Foucault aborde le discours de la société en tant que guerre dans certains des moments les plus sombres de l’histoire (dans les racismes nazis et soviétiques). Le discours contre-historique de la guerre sociale, qui jusque-là était présenté comme un discours visant à miner le pouvoir souverain, est alors réactivé par un pouvoir politique légal, presque contemporain. Ce saut temporel dans l’analyse de Foucault soulève d’importantes questions quant à son projet. S’agit-il de montrer comment ses analyses participent à une « histoire du présent »? S’agit-il d’illustrer le principe de réversibilité des tactiques? D’exposer la puissance, le danger et l’effectivité du discours historico-politique? De discriminer la généalogie de son faux-ami contre-historique? D’exposer le fonctionnement du discours contre-historique au sein du biopouvoir, auquel Foucault commence alors tout juste à réfléchir?⁴³ Je n’ai évidemment pas la réponse à ces questions qui constituent autant de pistes de réflexion pour des analyses qui dépassent le cadre de cette thèse. Toutefois, ce qui m’apparaît absolument central dans les développements proposés par Foucault est le rôle déterminant du discours historique, dans toutes ses formes, que ce soit la généalogie ou la contre-histoire, dans le fonctionnement du pouvoir politique. À ce propos, Foucault écrit :

L’histoire nous a apporté l’idée que nous sommes en guerre, et nous faisons la guerre à travers l’histoire [...] Le savoir historique, aussi loin qu’il aille, ne trouve jamais ni la nature, ni le droit, ni l’ordre, ni la paix. Aussi loin qu’il aille, le savoir historique ne rencontre que l’indéfini de la guerre, c’est-à-dire les forces avec leurs rapports et leurs affrontements, et les événements dans lesquels se décident, d’une manière toujours provisoire, les rapports des forces. L’histoire ne rencontre que la guerre, mais cette guerre, l’histoire ne peut jamais la surplomber entièrement; l’histoire ne peut jamais contourner la guerre ni en trouver les lois fondamentales, ni imposer les limites, tout simplement parce que

⁴³ Le biopouvoir serait alors l’appropriation par l’État du discours historico-politique.

la guerre elle-même soutient ce savoir, passe par ce savoir, le traverse et le détermine. Ce savoir n'est jamais qu'une arme dans la guerre, ou encore un dispositif tactique à l'intérieur de cette guerre. La guerre se mène donc toujours à travers l'histoire, et à travers l'histoire qui la raconte. Et, de son côté, l'histoire ne peut jamais déchiffrer une guerre qu'elle fait elle-même ou qui passe par elle (Foucault, 1997, p. 153-154).

Comme le souligne Paolo Napoli, la nouveauté d'*Il faut défendre la société* – dans la mesure où retourner Clausewitz implique « qu'on ne fait pas la guerre pour écrire l'histoire, mais qu'on écrit l'histoire pour faire la guerre » – consiste à concevoir tout discours historique comme du « matériel voué à l'élaboration politique », comme « un instrument de tactique politique » (1993, non paginé). Ce faisant, c'est toute la question de la vérité de l'histoire qui est revisitée par Foucault. La guerre devient la matrice organisant le discours historique, le « vrai » et le « faux » de ce discours reconduisant simplement le déséquilibre des forces et les rapports stratégiques propres à la guerre silencieuse animant les institutions et les rapports sociaux : « On n'écrirait jamais que l'histoire de cette même guerre, même lorsqu'on écrit l'histoire de la paix et de ses institutions » (Foucault, 1997, p. 16). Ce que l'approche de Foucault permet de faire, ce n'est pas d'identifier les erreurs d'un discours historique particulier, mais bien d'identifier pourquoi ce discours dit particulièrement ce qu'il dit (Roth, 1981, p. 38), comment des rapports de pouvoir spécifiques participent à des politiques de la vérité. En ce sens, il est bien possible de comprendre la généalogie foucauldienne comme une « histoire politique de la vérité » (Gros, 2004, non paginé).

Dans cette perspective, la place de celui qui dit ou fait (de) l'histoire est une question capitale. Ce qui distingue l'approche de Foucault, c'est entre autres choses d'assumer sa propre inscription dans l'histoire (plutôt que de surplomber celle-ci) afin de participer à sa transformation. Le généalogiste n'est pas hors de l'histoire, il écrit dans un contexte particulier, bien au fait des luttes politiques qui sont celles de son temps.⁴⁴ Afin de marquer clairement cette spécificité de la généalogie, Foucault présente parfois l'approche généalogique comme une « histoire du présent » ou une « ontologie critique de nous-mêmes » (1975b; 1994b). Faire l'histoire du présent ne consiste pas à décrire le passé dans des termes

⁴⁴ « L'histoire n'est pas simplement un analyseur ou un décrypteur des forces, c'est un modificateur. Par conséquent, le contrôle, le fait d'avoir raison dans l'ordre du savoir historique, bref : dire la vérité de l'histoire, c'est par là même occuper une position stratégique décisive » (Foucault, 1997, p. 152).

contemporains mais plutôt à exposer comment le présent s'est historiquement constitué tel qu'il est, de manière ni juste ni naturelle, à travers une multiplicité de rapports de forces. Ce faisant, Foucault trace les limites de ce qu'il est présentement possible de penser, de dire et de faire dans un champ déterminé (la psychiatrie, la sexualité, la punition, etc.); il propose un diagnostic du présent.⁴⁵

L'objectif ultime d'une histoire identifiant les limites du présent est de faire de ce présent un passé (Roth, 1981, p. 43). En effet, comme le remarque Hayden White, il y a chez Foucault un projet particulier, celui de rompre avec l'histoire qu'il considère peut-être davantage comme un « symptôme » du XIXe siècle (alors que la temporalité de toutes choses apparaît très clairement et que la « conscience historique » devient un thème central de la philosophie allemande) que comme une discipline (1973, p. 26-27). C'est cette conscience historique qui, dans le présent, nous attache à un passé auquel nous sommes sommés d'appartenir, à laquelle s'oppose l'histoire du présent de Foucault.⁴⁶ En faisant état de la diversité des expériences historiques, en mettant l'accent sur les ruptures et les discontinuités de l'histoire, Foucault vise à rompre cette appartenance du présent au passé afin que dans le futur, il ne soit plus nécessaire d'indéfiniment ressasser l'histoire (Roth, 1981, p. 44).⁴⁷

Articulation des éléments théoriques et méthodologiques

Le problème guerre-communication-public implique simultanément une transformation du domaine de la guerre (dans laquelle la communication devient une arme et le public un objet privilégié de l'action militaire) et du pouvoir politique, dans la mesure où certaines

⁴⁵ Paul Rabinow définit ainsi l'histoire du présent : « De façon générale, on peut dire qu'il s'agit a) du diagnostic d'un problème actuel, b) essentiellement généalogique dans son élaboration, c) qui ne se concentre pas dans ses éléments essentiels sur des instances contemporaines » (2000, p. 239).

⁴⁶ Hayden White a cette très belle formule pour qualifier le projet historique de Foucault : « A *disrememberance of things past* » (1973, p. 26, les italiques sont de White).

⁴⁷ « Les études qui suivent, comme d'autres que j'avais entreprises auparavant, sont des études d'"histoire" par le domaine dont elles traitent et les références qu'elles prennent; mais ce ne sont pas des travaux d'"historiens" [...] elles sont – si on veut bien les envisager du point de vue de leur "pragmatique" – le protocole d'un exercice qui a été long, tâtonnant, et qui a eu besoin souvent de se reprendre et de se corriger. C'était un exercice philosophique : son enjeu était de savoir dans quelle mesure le travail de penser sa propre histoire peut affranchir la pensée de ce qu'elle pense silencieusement et lui permettre de penser autrement » (Foucault, 1984, p. 16-17).

conceptions de la communication et du public élaborées dans le cadre de la guerre sont ensuite reconduites dans le cadre d'un exercice du pouvoir renouvelé. Comme l'a très bien exposé Foucault, c'est le renversement de la relation clausewitzienne entre guerre et politique qui permet de rendre intelligible l'exercice du pouvoir comme poursuite de la guerre. C'est dans cette perspective que la première partie de cette thèse interroge le renversement de la relation clausewitzienne entre guerre et politique effectué par Lippmann, lequel est la véritable clé de voûte du problème guerre-communication-public. C'est ce renversement qui permet, dans la deuxième partie de cette thèse, à la problématisation guerre-communication-public de constituer une grille d'intelligibilité du fonctionnement du pouvoir en tant que spectacle, biopolitique et contrôle. Dans cette mesure, l'analytique du pouvoir en tant que guerre proposée par Foucault est une prémisse fondamentale de cette thèse.

L'histoire est au cœur de cette démarche, qu'elle ne surplombe pas. Face à une histoire disciplinaire qui, trop souvent, relève de ce que Foucault appelle « le chant du pouvoir sur lui-même » (1997, p. 155), c'est-à-dire qui vise essentiellement sa propre célébration sans jamais interroger ses implications les plus sombres,⁴⁸ cette thèse propose les bribes d'une histoire de la communication permettant d'interroger le rôle de la communication dans l'exercice du pouvoir politique. En exposant comment le problème guerre-communication-public est au cœur du travail de Lippmann et de certaines formations contemporaines de pouvoir et en revisitant la question des influences intellectuelles de Lippmann, cette thèse propose de réintroduire la guerre dans l'histoire de la discipline afin de mener la guerre à une histoire panégyrique et aux effets de celle-ci. L'histoire, comme le propose Foucault, constitue alors un champ d'intervention politique, un discours ayant des effets de vérité. La fonction de l'histoire est d'exposer le fonctionnement du pouvoir (plutôt que de prendre en charge sa dissimulation) en investissant le champ historique tel qu'il est constitué. Une telle démarche constitue une contribution critique à l'historiographie existante dans la perspective d'une « histoire du présent » (Foucault, 1975a). Tandis que l'histoire traditionnelle risque de reproduire ou de projeter le présent (et ses impératifs stratégiques) dans le passé qu'elle souhaite étudier, l'histoire du présent interroge les enjeux stratégiques du présent à partir du passé. Décrire la prise de consistance du problème guerre-communication-public permet

⁴⁸ À ce sujet, voir Park et Pooley (2008).

d'éclairer le déploiement contemporain de pouvoirs qui fonctionnent essentiellement à partir de cette série. En exposant des dimensions du passé largement négligées par l'histoire disciplinaire, des influences intellectuelles occultées, des controverses oubliées (voir au chapitre IV le débat entre Walter Lippmann et John Dewey sur l'*Outlawry of War*), l'émergence de nouveaux problèmes et les mutations du pouvoir auxquelles participe la communication, l'histoire du présent permet de porter un regard critique sur certains des narratifs de l'histoire du passé dont j'ai préalablement présenté quelques exemples. L'histoire du présent ouvre également la possibilité d'une déprise. Par exemple, elle permet de reconsidérer ce qui dans la recherche en communication apparaît aujourd'hui « vrai » ou « justifié », ce qu'il est possible de faire, de dire et de penser en communication; bref, de faire de la communication une guérilla plutôt qu'une guerre psychologique impériale.

Au niveau méthodologique, une telle démarche ne peut dépasser son propre paradoxe constitutif, lequel me semble également être celui de l'approche de Foucault. En présentant l'histoire comme un discours politique et comme une manière de faire la guerre, Foucault – tout particulièrement dans *Il faut défendre la société* – subordonne la méthode à la politique : la « bonne » méthode de faire l'histoire est bonne dans la mesure où elle est efficace politiquement. Néanmoins, l'enquête historique ne peut être exclusivement politique. L'enquête historique, au sens littéral, ne fait pas de barricades. Dans cette mesure, elle ne se confond pas complètement avec l'engagement politique. Foucault prenait d'ailleurs grand soin de distinguer son travail de son engagement politique pour ensuite les articuler l'un à l'autre. Ce paradoxe ouvre la possibilité d'une histoire complètement foucauldienne (puisque déterminée sur le plan de la stratégie politique) qui ne soit pas complètement foucauldienne au niveau méthodologique. C'est ici le cas. Mon enquête ne s'attarde pas à l'analyse de dispositifs de savoir/pouvoir spécifiques et « capillaires » (bien qu'elle considère l'historiographie et le CPI comme des dispositifs) et en ce sens, ne constitue pas une généalogie au sens entendu par Foucault (bien qu'elle ne soit pas complètement étrangère à une généalogie du problème guerre-communication-public). En décrivant les mutations du problème guerre-communication-public, une analyse de formations de pouvoir plus « générales » (soit le spectacle et le contrôle biopolitique) est possible, laquelle permet d'éclairer ces formations à partir de l'analytique du pouvoir en tant que guerre proposée par Foucault. De la même manière, en abordant la question des influences intellectuelles de

Lippmann, ma démarche peut parfois sembler proche d'une histoire des idées dont Foucault (1969) s'est très clairement distancé. Ce sont, encore une fois, des raisons stratégiques qui ont guidé ce choix. Détailler les processus d'influence de la *Fabian Society* sur Walter Lippmann ne sert pas à proposer un nouveau narratif historique continu dans lequel l'influence de la FS constituerait une éventuelle « origine » contenant en puissance un ensemble de développements ultérieurs. La théorie particulière de la *politique en tant que guerre* développée par la FS (et ensuite reprise par Lippmann) permet au contraire de cerner une rupture : l'apparition du problème guerre-communication-public. Détailler l'influence de la FS sur Lippmann permet également de réviser les questions du rapport de Lippmann au pragmatisme et à la démocratie libérale, deux questions qui déchirent l'historiographie disciplinaire (voir chapitre IV). Ainsi, cette thèse propose une intervention stratégique au sein de l'historiographie disciplinaire dans une perspective historiographique qui elle-même constitue une forme d'intervention stratégique.

La manière particulière dont j'ai approché le travail d'archives participe du même paradoxe et il convient de fournir quelques détails sur ma démarche. Les analyses de cette thèse ont principalement pour objets les écrits publiés de Walter Lippmann, l'historiographie existante (à propos de l'histoire de la communication, de Walter Lippmann, de la FS, etc.), et les archives de Walter Lippmann qui sont conservées à *Yale University* (où j'ai effectué deux séjours de recherche, durant l'été 2010 et l'été 2011). Ces archives sont assurément le matériel analysé le plus déterminant de cette thèse. D'une part, ce sont ces archives qui ont permis de développer la problématique de cette thèse, laquelle s'est modifiée au cours de mes recherches.⁴⁹ Les nombreux « aller-retour » entre le matériel archivistique disponible, les textes publiés de Lippmann (dont j'avais déjà une bonne connaissance mais que j'ai relu à l'aune du problème à l'étude), l'historiographie existante (laquelle recouvre en fait des textes de nature hétérogène : biographies, essais sur l'histoire ou l'épistémologie de la communication, sur l'histoire de la philosophie politique, etc.) et des textes théoriques et méthodologiques ont contribué de manière décisive à « stabiliser » ma démarche. En ce sens,

⁴⁹ Il serait fastidieux de revenir en détail sur les différentes formulations de la problématique de cette thèse; mentionnons simplement qu'au début de mes recherches, j'envisageais de me consacrer plus spécifiquement sur la contribution de Lippmann à l'établissement de la communication comme discipline à partir de son travail de propagandiste.

la problématique ne préexiste pas au travail d'archives. D'autre part, c'est l'archive qui me permet de discuter l'historiographie existante et de contribuer de manière originale à celle-ci. Une partie substantielle de l'archive de Walter Lippmann, la série « 2001-M-077 », est seulement accessible aux chercheurs depuis 2001.⁵⁰ C'est principalement sur cette série, qui couvre partiellement la période 1910-1930 (correspondance, manuscrits, carnets, etc.), que mes recherches se sont concentrées afin de mettre à jour l'influence de la FS sur Lippmann et de préciser le problème guerre-communication-public.

Comme le souligne Thomas Osborne, le travail d'archives est lié à la crédibilité de la recherche historique : « unless one is unable to generate archival credibility, one is not *really* doing history » (1999, p. 53, les italiques sont de Osborne). Compte tenu des arguments historiques formulés dans cette thèse, de son engagement critique vis-à-vis de l'historiographie et de son inscription dans cette même historiographie, l'archive a une fonction à la fois épistémologique (l'archive en tant que « source primaire » du passé) et politique (c'est un lieu de contestation où des interprétations et des appropriations concurrentes se rencontrent et où la légitimité et la crédibilité de l'histoire et de l'historien sont en jeu). Osborne souligne également la logique « clinique » de l'archive. Sur un matériel foisonnant, contenant une virtualité de passés potentiels, un regard se pose et sépare, ordonne et discrimine le matériel archivistique afin de dégager une image singulière du passé à partir d'éléments non moins singuliers. Cette fonction « singularisante » de l'archive est au cœur de cette thèse qui vise à recomposer un problème et son événement singuliers afin d'interroger le présent de manière spécifique.

Pour Foucault, la notion d'archive, qui est liée au projet archéologique poursuivi dans les années 1960, ne renvoie pas aux traces conservées du passé mais au « jeu des règles qui déterminent dans une culture l'apparition et la disparition des énoncés » (1968, non paginé). À l'archive comme ensemble de « documents », Foucault oppose une conception nietzschéenne de l'archive comme processus de constitution de « monuments » :

Disons pour faire bref que l'histoire, dans sa forme traditionnelle, entreprenait de "mémoriser" les *monuments* du passé, de les transformer en *documents* et de

⁵⁰ Cette archive est constituée de matériel conservé par la première épouse de Walter Lippmann, Faye Albertson Lippmann, après leur divorce en 1937.

faire parler ces traces qui, par elles-mêmes, souvent ne sont point verbales, ou disent en silence autre chose que ce qu'elles disent; de nos jours, l'histoire, c'est ce qui transforme les *documents* en *monuments*, et qui, là où on déchiffrait des traces laissées par les hommes, là où on essayait de reconnaître en creux ce qu'ils avaient été, déploie une masse d'éléments qu'il s'agit d'isoler, de grouper, de rendre pertinents, de mettre en relations, de constituer en ensembles (Foucault, 1969, p. 15; les italiques sont de Foucault).

La notion d'énoncé est très importante pour bien cerner la conception foucauldienne de l'archive. Un énoncé renvoie à la formation même de l'archive, « à la description intrinsèque du document » (Foucault, 1969, p. 15). Les énoncés sont singuliers, irréductibles à un énonciateur ou à une intention. Le travail de l'archiviste consiste à lier les énoncés entre eux, à montrer comment ceux-ci s'ordonnent et forment un « système de fonctionnement » (p. 178). Il s'agit « de permettre la reconstitution de l'ensemble des règles qui, à un moment donné, définissent à la fois les limites et les formes de la dicibilité, de la conservation, de la mémoire, de la réactivation et de l'appropriation » (Revel, 2002, p. 8). Dans le cadre de l'archéologie foucauldienne, décrire l'événement, les conditions de possibilité et les régularités des énoncés sert à réfléchir aux conditions particulières d'énonciation qui sont les nôtres, à faire une histoire du présent. Ma critique de l'historiographie disciplinaire, qui tente de décrire certaines régularités caractéristiques de celle-ci et d'interroger ses fonctions politiques, n'est pas étrangère à une telle stratégie (chapitre I et IV).

Néanmoins, en m'intéressant principalement aux archives et au travail de Lippmann, ma démarche s'éloigne quelque peu d'une telle conception de l'archive. Comme le remarque Gilles Deleuze, puisque « l'énoncé ne renvoie à aucun sujet transcendantal qui le rendrait possible [...] l'archiviste évite de citer de grands noms » (1986, p. 14-26). Ma démarche pourrait ainsi suggérer, à tort, que le problème guerre-communication-public renvoie strictement à Lippmann, qu'il émane de son « expérience du monde », de ses « pensées », de l'unité d'une « œuvre », etc. Tel n'est pas exactement le cas et ces notions ne sont employées qu'incidemment. Bien que la formation du problème guerre-communication-public participe de mutations de la guerre, de la communication et des publics dont Lippmann a fait l'expérience et que ses influences intellectuelles puissent contribuer à éclairer la formation de ce problème, celui-ci n'est pas exclusif à Lippmann (bien qu'il prenne, avec lui, une consistance singulière). La deuxième partie de cette thèse s'emploie d'ailleurs à exposer

comment le problème guerre-communication-public est au cœur de conceptions du pouvoir qui sont postérieures au travail de Lippmann.⁵¹ Il y aurait tout un travail – qui dépasse largement le cadre de cette thèse – à faire afin de comprendre l'émergence du problème guerre-communication-public dans la perspective archéologique de Foucault, sans se concentrer principalement sur Lippmann. Il s'agirait alors de reconstruire le problème guerre-communication-public en identifiant une série d'énoncés contemporains que l'analyse tenterait de mettre en relation, c'est-à-dire de faire une analyse de discours. On peut songer par exemple à T. E. Lawrence qui, en 1920, écrivait « The printing press is the greatest weapon in the armoury of the modern commander » (p. 11), aux travaux de Paul Virilio (1991) sur l'importance du cinéma durant la Première Guerre mondiale ou encore à des problèmes en apparence différents dont la formation pourrait être comprise en parallèle. Une telle démarche serait d'autant plus intéressante que le problème guerre-communication-public est une formation discursive (un ensemble de relations entre les énoncés) à laquelle s'attachent des dispositifs comme le CPI dont l'objet est précisément de réguler la production des discours.

Ma démarche, en exposant comment, avec Lippmann, le problème guerre-communication-public se pose de manière spécifique, pourrait très bien contribuer à une telle analyse, dont elle diffère néanmoins quant à ses méthodes et ses objectifs. Des considérations stratégiques ont principalement guidé le choix de ma démarche. D'une part, c'est avec Lippmann, qui est très généralement reconnu comme un théoricien du « public » et de la « communication », que cette problématisation apparaît le plus clairement. Le problème guerre-communication-public est ici « exemplaire » ou « paradigmatique ».⁵² D'autre part, puisque Lippmann est un « grand homme » dans l'histoire de la communication, tel que l'atteste l'importante historiographie qui lui est consacrée, il s'agit nécessairement d'un problème important, pertinent pour la discipline. Sans concentrer mon analyse sur Lippmann, il était difficile d'engager le combat avec l'historiographie existante et d'y intervenir,

⁵¹ Il faut rappeler que durant la Première Guerre mondiale, la plupart des pays belligérants se sont dotés d'organisations semblables au CPI (à ce propos voir Lasswell, 1927).

⁵² J'emploie ces concepts dans le sens d'Agamben qui écrit : « Le phénomène, exposé dans le milieu de sa connaissabilité, montre l'ensemble dont il est le paradigme. Et celui-ci, par rapport au phénomène, n'est pas un présupposé (une "hypothèse") : comme "principe non présupposé", il n'est ni dans le passé ni dans le présent, mais dans leur constellation exemplaire » (2008, p. 31).

d'aborder directement le champ de l'histoire de la communication.⁵³

Il faut également souligner que la conception foucauldienne de l'archive présentée ici est antérieure aux perspectives foucaaldiennes qui sont principalement mobilisées dans cette thèse. Comme le fait remarquer Judith Revel, Foucault lui-même, au moment où ses analyses prennent un tournant plus directement politique et suite à différentes collaborations avec des historiens (au début des années 70), semble considérer l'archive « davantage comme trace d'existence que comme production discursive » (2002, p. 9), c'est-à-dire comme « document ». Foucault opère alors un de ces mouvements stratégiques qui lui sont caractéristiques.⁵⁴

⁵³ Soulignons également d'autres facteurs tels que l'existence et l'accessibilité du matériel archivistique et l'ancrage disciplinaire de cette thèse.

⁵⁴ Ce renversement n'est peut-être pas strictement d'ordre stratégique. Revel (2002) souligne que la démarche de Foucault, qui implique la constitution d'une archive d'une certaine époque et d'un certain domaine, est une pratique dont l'émergence historique est située (au XIXe siècle, en Occident, avec le développement des musées et des bibliothèques). Hors, comme je l'ai mentionné précédemment, l'objectif de l'histoire du présent proposée de Foucault est justement de tourner la page sur la conscience historique qui apparaît au XIXe siècle.

PREMIÈRE PARTIE

La politique comme guerre ou la guerre comme politique?

Introduction

Cette partie de ma thèse a pour objectif de discuter de la formation du problème guerre-communication-public chez Lippmann en exposant comment celui-ci est lié à une révision de la relation « moderne » ou « clausewitzienne » entre guerre et politique.

Dans sa conception moderne, la guerre constitue une situation exceptionnelle, bien circonscrite dans le temps et dans l'espace. Si les États se livrent périodiquement des guerres afin d'affirmer leur souveraineté sur des territoires, la guerre est en revanche exclue d'un corps social pacifié et soumis à l'autorité souveraine. La séparation entre guerre et politique est alors bien nette : la guerre a cours entre les États quand ceux-ci cessent d'entretenir des rapports politiques « normaux ». La guerre moderne est comprise comme un moyen politique. Une telle conception de la relation entre guerre et politique est clairement exprimée par Carl von Clausewitz (1780-1831) dont la célèbre formule quant à la relation entre guerre et politique – la guerre poursuivrait la politique par d'autres moyens – est malheureusement trop souvent interprétée à tort, comme si elle signifiait l'unité profonde et substantielle de la guerre et de la politique, alors qu'elle implique plutôt leur séparation et leur articulation dans une logique des moyens et des fins.⁵⁵ Clausewitz écrit :

On voit donc que la guerre n'est pas simplement un acte politique, mais véritablement un instrument politique [...] l'intention politique est la fin recherchée, la guerre en est le moyen, et le moyen ne peut être conçu sans la fin [...] Toutes les guerres peuvent être considérées comme des actions politiques (Clausewitz, 2006, p. 56-57).⁵⁶

⁵⁵ Sur cette question, voir Hardt et Negri (2004, p. 15), Girard (2007, p. 25-65) et Weil (1955).

⁵⁶ De la même manière, Hegel (1770-1831), un contemporain de Clausewitz, pense la guerre comme un moyen de l'État pour affirmer sa souveraineté. C'est la guerre qui, en dernière instance, permet à un État de réaliser pleinement sa souveraineté, même au péril de sa propre survie (Fredette, 1968). Pour une étude des liens entre Clausewitz et Hegel, voir notamment l'analyse de René Girard (2007, p. 67-106).

Clausewitz propose une distinction fondamentale entre la « guerre réelle » et la « guerre absolue ». La première concerne la guerre moderne telle qu'elle s'inscrit dans un espace-temps déterminé. La guerre réelle est une guerre incarnée dans laquelle la question des fins et des moyens est nécessairement prise en compte, limitant ainsi le déchaînement de la violence. La seconde renvoie au principe même de la guerre, c'est-à-dire, selon Clausewitz, à la violence illimitée. Cette distinction entre la guerre réelle et le principe de la guerre comme explosion de violence illimitée, et plus précisément cette conception instrumentale de la guerre réelle, permet à Clausewitz d'articuler guerre et politique, c'est-à-dire d'éviter la réduction de la guerre à la violence illimitée et à une barbarie qui marqueraient la disparition pure et simple de la politique. À propos de la conception clausewitzienne de la relation entre guerre et politique, Eric Weil écrit fort justement que « La guerre réelle est la continuation de la politique à l'aide d'un instrument qui, s'il cessait d'être instrument, détruirait jusqu'au concept de la politique » (1955, p. 298).⁵⁷

S'éloignant résolument de Clausewitz, Lippmann ne considère pas la guerre comme un simple moyen de la politique, à laquelle elle ne saurait être subordonnée.⁵⁸ Dans *Some Notes on War and Peace* (1940), Lippmann écrit :

[...] the conduct of war and the making of peace are not distinct and contradictory operations. They are continuous. That is to say, the strategical results of a war determine the basic conditions of the ensuing peace. It is a confusing error to fail to understand that the strategy of war and the making of peace are at bottom two aspects of the same thing. For this error causes the people to entrust the conduct of war to soldiers who do not understand politics,

⁵⁷ Durant l'entre-deux-guerres, le général Ludendorff (2010) affirme que la guerre moderne est désormais une « guerre totale » et qu'il faut par conséquent – et contrairement à ce que suggère Clausewitz – considérer la politique comme un moyen au service de la guerre. Une telle conception de la guerre totale sera reprise par Joseph Goebbels en février 1943.

⁵⁸ C'est du moins l'argument de Francine Cary qui écrit : « The significance of Lippmann's reference to Alfred Thayer Mahan and Karl Clausewitz cannot be overstated, for it magnificently reveals the nature of Lippmann's position. Mahan's work on seapower had always had a marked influence on Lippmann's own view about the anglo-american connection, starting with *The Stakes of Diplomacy* in 1915. But Lippmann's admiration for the German military theorist Clausewitz added a new dimension to his thought, a dimension which did not change Lippmann's basic worldview, but explained how that view was projected in 1943. It was the addition of Clausewitz's dictum that war was an extension of politics to Mahan's views on seapower which made Lippmann's attitude toward war and peace different in 1943 than in 1917. For by 1943 Lippmann had come to equate foreign affairs with military history and to talk of the two synonymously » (1967, p. 172).

and to leave the arrangements of peace to politicians who do not understand war. They have failed to understand the profound truth of Von Clausewitz's doctrine that "war is nothing but a continuation of political intercourse." This failure has produced the militarist who supports wars but cannot conclude them and it has produced the pacifist who declaims against wars but does not prevent them (SNWP, p. 20-21).

Malgré les apparences, Lippmann fait ici davantage que simplement reprendre à son compte la formule de Clausewitz, laquelle est tout à la fois prolongée et niée, « sursumée » (*aufgehoben*) dans un mouvement dialectique hégélien.⁵⁹ Ce n'est pas seulement la guerre qui poursuit la politique, mais également la politique qui poursuit la guerre. Tout comme le feront par la suite Michel Foucault (1997) et bien d'autres (Hardt et Negri, 2004; Deleuze et Guattari, 1980; Girard, 2007), Lippmann, à l'instar de certains de ses contemporains (Schmitt, 1992; Lénine, 1945), renverse la formule de Clausewitz (P. A. Meyers, 2008, p. 276).⁶⁰

Ce renversement est particulièrement clair dans un texte non publié intitulé *The Great Civil War*.⁶¹ Dans ce texte, Lippmann présente la Première Guerre mondiale comme une guerre civile ayant cours dans un monde sans frontières où les moyens de communication et les technologies ont achevé et mis en lumière une nouvelle interdépendance mondiale, une « Great Society », pour reprendre une expression popularisée la même année par Graham Wallas et à laquelle Lippmann fait probablement allusion.⁶² Selon Lippmann, « The intrigues of Vienna for a railway to the Aegean Sea affect the cotton planters of Alabama, the German interest in Moroccan Mines has thrown men out of work in New England [...] This great war is really a civil war ». Une telle guerre civile est complètement étrangère à la conception moderne de la guerre qui, rappelons-le, exclut la guerre du corps social et considère celle-ci comme un moyen politique servant à affirmer la souveraineté des États. Dans ce texte, Lippmann prend également à revers la conception moderne de la guerre comme moyen du politique. La guerre est plutôt présentée comme une force autonome – une « guerre absolue » au sens de Clausewitz? – contre laquelle les moyens politiques ne peuvent rien : « Europe was

⁵⁹ « Sursumé » est le terme hégélien pour décrire une négation conservant en elle-même l'élément nié comme négatif (Hegel, 1987, p. 26).

⁶⁰ Pour un aperçu synthétique de ces différents renversements de la formule de Clausewitz, voir Holeindre (2011) et Thibault (2007).

⁶¹ Texte typographié écrit à Londres en août 1914, WLP, 2001-M-077, 18/66.

⁶² La paternité de l'expression « Great Society » est généralement attribuée à Adam Smith.

too well prepared. It had brought the machinery of war to relentless perfection, and no amount of archaic diplomacy, hasty petitions, or fanatic speech-making, could count against the devilish readiness of the guns ». Une vingtaine d'années plus tard, à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, Lippmann affirme que le fait dominant du monde est le retour à la « guerre totale », lequel implique la disparition de la guerre moderne :

Il y avait des guerres : mais c'étaient des guerres localisées et courtes; c'étaient plutôt des duels destinés à régler une contestation que des luttes à mort [...] Il y a entre les guerres qui commencèrent en 1914 et celles du siècle précédent une différence de nature, et non seulement de degré [...] Dans la guerre totale, ce qui est en jeu, c'est la suprématie complète, le pouvoir de régler toute question par la force [...] C'est pourquoi les guerres totales ne peuvent se terminer que par la destruction du vaincu en tant que puissance organisée susceptible de jouer un rôle dans les grandes affaires humaines [...] Car les guerres totales sont livrées non pas pour des objectifs définis, mais pour l'hégémonie universelle (CL, p. 185-186).

Dans *Essays in the Public Philosophy* (1955), son dernier ouvrage majeur, Lippmann reprend l'argument clausewitzien en affirmant que la « guerre totale » est incompatible avec la politique : « une guerre totale rendrait impossible l'exercice de la démocratie et des quatre libertés » (CD, p. 12). Mais tandis que la guerre absolue est un « type idéal » pour Clausewitz (Weil 1955), elle est maintenant devenue une « guerre réelle » selon Lippmann, un phénomène qui est associé au « crépuscule des démocraties » et au « déclin de l'Occident » (CD, p. 13).

*

Un tel renversement de la relation entre guerre et politique est au cœur du problème guerre-communication-public tel qu'il est formulé chez Lippmann d'au moins deux manières. Premièrement, dans la mesure où la politique poursuit la guerre, ce renversement implique que les rapports de pouvoir qui se nouent autour de la série guerre-communication-public s'effectuent dans le cadre normal et politique de la paix. Cette prise de consistance « dans la paix » du problème guerre-communication-public, qui est liée à sa dimension productive, est déterminante pour comprendre le fonctionnement des rapports de pouvoir qui, comme le

rappelle Michel Foucault (1975a, 1997), doivent être compris comme des opérations de militarisation du social et des rapports stratégiques reconduisant les schémas guerriers. Deuxièmement, ce renversement est une dimension constitutive du problème dans la mesure où c'est précisément la montée de l'opinion publique et de la communication qui rend caduque la conception moderne de la guerre. Selon Lippmann, le passage historique de la guerre réelle à la guerre totale est lié à l'importance grandissante de l'opinion publique au sein des démocraties libérales. Dans ce contexte, les décisions concernant la guerre et la paix, qui appartenaient autrefois en propre au souverain, sont désormais prises par des politiciens « paralysés » puisque soucieux de l'opinion publique (CD, p. 22-28). En ce qui concerne la guerre et la paix, le public, généralement, se trompe, il est « en retard sur les événements » (CD, p. 32).⁶³ En empêchant les démocraties libérales de prendre de bonnes décisions et de s'engager dans des guerres nécessaires, limitées et « normales » – bref, des guerres « modernes » – l'opinion publique, « espérant contre toute espérance », rend impossible l'emploi de la guerre comme moyen politique, laissant dégénérer les conflits vers une guerre totale dont les visées ne sont pas politiques, mais de l'ordre de la survie (CD, p. 13). Cette incapacité de l'opinion publique à se prononcer de manière éclairée sur la guerre est liée aux transformations de la guerre elle-même qui, à partir de la Première Guerre mondiale, voit se multiplier les occasions de manipulations, la censure et la propagande. Dans ce contexte, c'est la politique qui est instrumentalisée par la guerre, comme en témoigne par exemple la mise sur pied du CPI et du G-2-D.

Qui plus est, ce renversement, et plus généralement la question de la relation entre guerre et politique, traverse le corpus lippmannien de part en part, permettant le développement et le déploiement d'une grille de lecture de la politique en termes de guerre. Cette grille de lecture est centrale dans cette thèse, son déploiement permettant d'exposer une nouvelle cohérence du corpus lippmannien en plus de faire émerger une nouvelle série d'enjeux, de problèmes et de questions.

⁶³ Lippmann cite en exemple l'opinion publique française qui, après la Première Guerre mondiale, est hostile aux mesures permettant une paix durable, pressée d'imposer à l'Allemagne des conditions de paix extrêmement désavantageuses, lesquelles entraîneront la montée d'un militarisme revanchard. Devant une Allemagne belliqueuse, cette même opinion publique défend ensuite l'apaisement, ce qui conduira au déclenchement de la Seconde Guerre mondiale (CD, p. 19-32).

Le premier chapitre, redevable d'une analyse textuelle de documents d'archives et de sources secondaires, développe l'hypothèse de l'influence majeure de la *Fabian Society* sur les thèses de Lippmann, notamment quant à la relation entre guerre et politique. Bien que souvent évoquée dans l'historiographie, l'influence de la FS et de ses principales figures demeure peu documentée et sous-estimée, bien qu'elle soit susceptible de jeter un nouvel éclairage sur la constitution du problème guerre-communication-politique ainsi que sur le parcours intellectuel de Lippmann. Le second chapitre propose d'explorer certaines des implications de la thèse développée au chapitre premier, notamment sur l'historiographie lippmannienne et le débat Dewey-Lippmann (dans lequel la question des influences est centrale), ainsi que sur les questions âprement débattues de la démocratie chez Lippmann et de son appartenance au courant pragmatique. Dans la mesure où l'historiographie, rappelons-le, constitue un dispositif de savoir/pouvoir qui n'est pas extérieur aux mutations du pouvoir que permet d'appréhender le problème guerre-communication-public, le personnage historique particulier précisé dans ce chapitre constitue une intervention stratégique effective au sein de ce dispositif. Le troisième chapitre tentera d'explorer le renversement de la formule de Clausewitz que suppose la notion de « guerre froide », qui est généralement attribuée à Lippmann, ainsi que les enjeux propres à celui-ci. Avec Lippmann, la « guerre froide » fonctionne à la manière d'un « pur signifiant » et plaide en faveur d'une nouvelle souveraineté impériale.

Chapitre III

Walter Lippmann et la *Fabian Society* : Quelles influences?

The Fabian Socialism of Mr. Shaw, accepted as a mere eccentric detail by the playgoing public of two worlds, is in reality not only the essence of the man, but the source and abiding inspiration of his entire literary output as well.

– James Fuchs, *The Socialism of Shaw*, 1926.

Tout esprit profond a besoin d'un masque. Je dirai plus encore : autour de tout esprit profond grandit et se développe sans cesse un masque, grâce à l'interprétation toujours fautive, c'est-à-dire plate, de chacune de ses paroles, de chacune de ses démarches, du moindre signe de vie qu'il donne.

– Friedrich Nietzsche, *Par delà le bien et le mal. Prélude d'une philosophie de l'avenir*, 1913.

Réfléchir en termes d'influences est *a priori* incompatible avec une enquête historique d'inspiration foucauldienne. En effet, la notion d'influence est typique de l'histoire des idées critiquée par Foucault et s'oppose à l'histoire de la pensée dont il fait la promotion. Dans *L'Archéologie du savoir*, Foucault écrit :

Il y a d'abord à accomplir un travail négatif : s'affranchir de tout un jeu de notions qui diversifient, chacune à leur manière, le thème de la continuité. Elles n'ont pas sans doute une structure conceptuelle bien rigoureuse; mais leur fonction est précise [...] Telle est aussi la notion d'influence qui fournit un support – trop magique pour pouvoir être bien analysé – aux faits de transmission et de communication; qui réfère à un processus d'allure causale (mais sans délimitation rigoureuse ni définition théorique) les phénomènes de ressemblance ou de répétition; qui lie, à distance et à travers le temps – comme par l'intermédiaire d'un milieu de propagation – des unités définies comme individus, œuvres, notions ou théories (Foucault, 1969, p. 33-34).

Il est nécessaire de considérer la dimension stratégique de cette critique de la notion d'influence, laquelle n'implique pas l'absence ou l'impossibilité des processus d'influence mais plutôt l'exigence d'infléchir le champ historique de l'intérieur en s'inscrivant dans les

enjeux de savoir/pouvoir qui lui sont propres, avec la force nécessaire.⁶⁴ La notion d'influence permet d'exposer des causes et des continuités à l'œuvre dans l'histoire; Foucault cherche plutôt à rendre compte des ruptures dans l'histoire et de la singularité de celles-ci. Pour le dire autrement, il faut comprendre la critique de Foucault comme une stratégie de résistance on ne peut plus foucauldienne, c'est-à-dire immanente aux flux de pouvoir.

Dans ce chapitre, interroger les influences intellectuelles de Lippmann participe d'une stratégie de résistance similaire. D'une part, considérer les influences de la FS constitue une intervention stratégique au sein de l'historiographie lippmannienne – dont les récents développements, j'y reviendrai, s'attardent à détailler l'influence du pragmatisme sur Lippmann – qu'il s'agit d'infléchir de manière à ce que les implications politiquement troublantes de certaines des thèses défendues par Lippmann soient explicitées. D'autre part, et peut-être plus important encore, il est nécessaire de préciser que cette exploration de la question des influences ne sert pas à identifier une « cause » à l'œuvre dans une histoire continue mais bien à interroger la prise de consistance d'un nouveau problème autour de la série guerre-communication-public. En ce sens, la reprise des thèses et des stratégies fabiennes par Lippmann n'est pas une répétition au sens conventionnel du terme mais bien une répétition singulière et originale qui *fait autre chose* : un nouveau problème. Pour le dire autrement, si le renversement de la formule de Clausewitz est une dimension constitutive de ce nouveau problème, c'est également un trait distinctif de la doctrine fabienne qui est susceptible d'éclairer le renversement effectué par la « répétition » de Lippmann.

D'une certaine manière, le renversement de la relation entre guerre et politique rend caduque la notion même d'influence. En inféodant la politique à des considérations stratégiques, en faisant de la politique le moyen d'une guerre, ce renversement implique que les différentes propositions théoriques ou politiques ne sont pas tant redevables à des processus d'influences particuliers dont elles constituent l'aboutissement qu'à la situation stratégique dans laquelle elles s'inscrivent et qu'elles tentent d'infléchir, et cela, à grands renforts de dissimulation et d'opportunisme.

⁶⁴ Dans un entretien avec Roger-Pol Droit, Michel Foucault répond ainsi à la question *Comment vous définiriez-vous?* : « Je suis un artificier. Je fabrique quelque chose qui sert finalement à un siège, à une guerre, à une destruction. Je ne suis pas pour la destruction, mais je suis pour qu'on puisse passer, pour qu'on puisse avancer, pour qu'on puisse faire tomber les murs » (1975b, p. 82).

Avant de poursuivre, il est primordial de préciser davantage ces « processus d'influences », lesquels recouvrent ici une série de processus hétérogènes (c'est en ce sens que j'écris « influences » au pluriel). Il s'agit tantôt de la relation de mentorat entre Graham Wallas et Walter Lippmann (laquelle implique une forme de pouvoir, dans la mesure où le mentor a un effet sur la trajectoire du mentoré), parfois d'une filiation revendiquée par Lippmann (à travers des allusions, des citations, des pastiches, etc.), à d'autres occasions de prolongements théoriques qui sont reconnus par Lippmann (qui reprend des problèmes ou d'autres les ont laissés), de propositions théoriques que mon analyse me conduit à mettre en parallèle, ou encore de prises de position qui favorisent certains des objectifs politiques de la FS. Les influences n'opèrent donc pas magiquement, ni de manière homogène. Si elles permettent de faire certains rapprochements et d'identifier quelques cohérences, elles ne sont en revanche pas synonymes de continuité ni d'unité (dans la mesure où la continuité et l'unité seraient des effets de l'établissement d'influences).

La *Fabian Society*, la politique, la guerre

La FS est une société politique britannique « vouée à l'instauration du socialisme et à la reconstruction de la société selon ses possibilités morales les plus élevées » (Pease, 1916, p. 16-22, ma traduction). Fondée en 1883 suite à une scission de la *Fellowship of the New Life* de Thomas Davidson, la société peut compter sur quatre membres particulièrement illustres en George Bernard Shaw, Sydney Webb, Graham Wallas et H. G. Wells.⁶⁵ En 1879, Shaw, qui participe aux activités de plusieurs groupuscules de gauche, fait la rencontre de Sydney Webb – futur Baron Passfield et ministre du gouvernement MacDonald – qui entre à la FS en 1885 sur sa recommandation. L'année suivante, Graham Wallas, celui qui sera « le missionnaire en chef des Fabiens aux États-Unis » se joint au groupe des dirigeants de la FS en compagnie de Sydney Olivier pour former le premier « haut commandement » du groupe (Martin, 1966, p.

⁶⁵ Shaw, le célèbre auteur de *Pygmalion* et lauréat du prix Nobel de littérature (1925), est considéré par plusieurs comme « l'âme » de la FS (McCarran, 1954, p. 5).

18).⁶⁶ Quant à H. G. Wells, il ne devient membre qu'en février 1903, alors qu'il est déjà un écrivain confirmé.⁶⁷

La FS est nommée d'après le célèbre général romain *Quintus Fabius Maximus Verrucosus* qui, face aux troupes supérieures d'Hannibal, refusa la bataille décisive pour se lancer dans une guerre de mouvements, harassant l'ennemi sur ses flancs et ses arrières, éprouvant son moral.⁶⁸ Basil Liddell Hart, un des stratèges les plus célèbres du vingtième siècle, virulent critique de Clausewitz et père de « l'approche indirecte »,⁶⁹ écrit à son propos :

Rôdant au voisinage, mais non au contact direct de l'ennemi, s'attaquant à ses fourrageurs et à ses détachements isolés, lui interdisant toute conquête et toute installation de bases permanentes, Fabius se contenta de jouer les fantômes insaisissables, s'évanouissant à l'horizon, obscurcissant ainsi l'aura de gloire qui avait entouré jusque-là le progression d'Hannibal. Ainsi immunisé contre la défaite, Fabius contrecarra les effets des victoires passées d'Hannibal (Liddell Hart, 2007, p. 133-134).

L'objectif politique des Fabiens est poursuivi par une stratégie calquée sur celle du général *Fabius* : ni grand soir, ni moment décisif, mais une marche inéluctable, dans l'ombre, vers un socialisme généralisé; ne pas affronter le capital de front mais sur ses flancs, là où il est fragile. Les Fabiens rejettent très clairement l'héritage révolutionnaire français, lui préférant

⁶⁶ Shaw et Webb se rencontrent à la *Zetetical Society*, groupe de discussion consacré au matérialisme dialectique de Karl Marx (Martin, 1966, p. 18). Suite à son mariage (en 1892) avec Sydney Webb, Beatrice Potter (Webb) devient une figure importante de la FS. Shaw, Webb, Wallas et Olivier étaient simplement appelés « the Four » par les autres membres de la FS (Fremantle, 1960, p. 16).

⁶⁷ En 1906, une controverse éclate alors que Wells présente une communication intitulée « Faults of the Fabian » lors d'une réunion du groupe. Il reproche à la société sa timidité excessive, son faible *membership*, ainsi que le fossé grandissant entre ses moyens limités et ses grandes ambitions. Conséquemment, Wells propose d'augmenter radicalement la production de propagande fabienne, d'engager du personnel et, avant la fin de l'année, d'augmenter le *membership* à 10 000. L'enjeu n'est pas simplement organisationnel ou tactique : Wells tente de prendre le contrôle du mouvement au détriment des Webb et de Shaw. Il faut attendre septembre 1908 pour assister au dénouement de la crise, qui se termine alors que Wells rompt définitivement avec le groupe (Pease, 1916, p. 155-173).

⁶⁸ En anglais, Fabius est significativement appelé « Fabius the Delayer ».

⁶⁹ Pour un bon aperçu de la critique de Liddell Hart envers Clausewitz, voir Bassford (1994, p. 122-134). L'approche indirecte vantée par Liddell Hart, très proche de la stratégie préconisée par Fabius (Kober, 2003, p. 74), consiste essentiellement à attaquer l'ennemi de manière imprévisible et à contourner ses forces les plus puissantes. Liddell Hart aurait participé à des réunions de la FS (Martin, 1966, p. 35).

plutôt un patient travail de sape – une guerre d’attrition, un siège – s’attaquant aux structures profondes de la société.⁷⁰ Le tout premier tract fabien est révélateur quant à cette stratégie :

For the right moment you must wait, as Fabius did most patiently when warring against Hannibal, though many censured his delays; but when the time comes, you must strike hard, as Fabius did, or your waiting will be in vain and fruitless (*Fabian Tract* no. 1, 1884, cité dans Martin, 1966, p. 14).⁷¹

Cette stratégie s’articule autour de deux moyens tactiques, la « pénétration » et la « perméation ». La première consiste à placer des membres de la FS à des postes décisifs au sein de différentes organisations (partis politiques, appareil d’État, organisations étudiantes, etc.). La seconde, également appelée « intellectual leverage », implique l’exercice de pressions sur des personnes susceptibles d’entreprendre des actions favorables ou conséquentes aux objectifs de la société (Martin, 1966, p. 27-28; Carson, 1980).⁷² La perméation implique la diffusion lente et continue des thèses fabiennes, jusqu’à ce qu’elles imprègnent durablement les inclinaisons politiques d’une personne, le fonctionnement de différentes organisations, l’opinion publique, etc. Ce faisant, les idées fabiennes n’ont pas à être présentées comme un ensemble cohérent – une doctrine – ni en tant qu’« idées fabiennes » *per se*. La perméation, bien que difficilement visible ou localisable, conduirait logiquement au socialisme. C’est ce long et implacable processus que les Fabiens appellent singulièrement « the inevitability of gradualness ».

Ce qui caractérise le mouvement, c’est donc une « approche indirecte » (Liddell Hart, 2007) du problème politique : ne pas se constituer en Parti, ne pas prendre le pouvoir, mais

⁷⁰ Détailler davantage l’histoire et la stratégie de la FS déborde les objectifs de ce chapitre. Pour un bon aperçu, voir notamment les ouvrages de Pease (1916), Fremantle (1960) et Pugh (1984).

⁷¹ Comme l’a fait remarquer ultérieurement H. G. Wells, le général Fabius n’a jamais « frappé fort », une idée absolument étrangère à sa stratégie (Pease, 1916, p. 38). Hannibal fut vaincu (et Carthage détruite) par Scipion l’Africain en 202 avant J.-C.

⁷² Clarence B. Carson préfère qualifier la tactique de la FS d’« intellectual leverage » : « What they sought may be best conceived as intellectual leverage. That is the underlying meaning of permeation. Intellectual leverage does not require quantity; it needs quality instead. Organizations concentrate decision making power : in cabinets, boards committees, and ultimately in individuals. All that is necessary to alter their course is to influence the decision makers. One man can play a pivotal role on a board, committee, commission, or cabinet simply by adroitly advancing his ideas » (1980, p. 473). Plus loin, il ajoute « Walter Lippmann became, of course, one of the most adept at maintaining intellectual leverage by way of journalism » (p. 476).

s'assurer de changer directement l'environnement politique, ses conditions et ses valeurs. L'historien marxiste Max Beer écrit :

The Fabian Society appears to form an institute for social engineering [...] For the first time in the history of socialism we see socialists who do not desire to separate themselves from the nation by forming communistic or ethical colonies or by organizing the working classes into a State within the State, but who are endeavouring to leaven the national life with their ideas and strengthen the State with their practical measures (Beer, 1921, p. 287-288).

Pour ce faire, la FS s'engage dans de nombreuses activités de propagande, notamment la rédaction des *Fabian Tracts* (destinés à être vendus dans les rues à un prix modique, ces tracts se distinguent par leur ton pratique et factuel (McBriar, 1962, p. 183)), dans la production d'essais politiques plus substantiels (notamment les *Fabian Essays in Socialism* de 1889), la mise sur pied de l'hebdomadaire *The New Statesman* (1913),⁷³ l'organisation de tournées de conférences publiques prononcées par les ténors de la FS et la création d'une École d'été.

Au niveau organisationnel, la FS développe une section jeunesse (*Nursery*, 1906), une section féminine (*Fabian Women's Group*, 1908) et un organe de recherche (*Fabian Research Department*, 1912). Des sections locales apparaissent dans différentes villes et dans de nombreux pays bien que le *membership* demeure peu élevé et limité à la petite bourgeoisie (Fleagle, 2009, p. 65).⁷⁴ La FS serait ainsi caractérisée par le contraste entre un *membership* limité – un processus d'admission assez restrictif est mis en place (proposition du membre, élection à la FS, paiement de la souscription annuelle) – et la qualité (et la quantité) de travail accompli (Pugh, 1984, p. 45).

⁷³ Peu avant la sortie du journal, Shaw écrit à Lippmann : « PRIVATE AND CONFIDENTIAL [...] Dear Fellow-Fabian [...] "The Statesman" is about to be issued [...] You had better know that this is really a Fabian enterprise, and that the paper will be controlled and managed by Mr. et Ms. Sydney Webb [...] we have been forced to face the fact that a political movement without an organ of serious political criticism might as well not exist [...] we cannot blind ourselves to the need for establishing our doctrine by constant iteration and illustration, driven home by the excitement of living political controversy; and this only a well informed and pugnacious journal can supply » (Shaw à Lippmann, le 15 février 1913, WLP, série I, 30/1115).

⁷⁴ En 1915, la FS compte environ 5000 membres (McCarran, 1954, p. 83), un chiffre contesté par Fremantle qui affirme que la FS n'a jamais compté plus de 4000 membres (1960, p. 14).

Les conceptions de la FS supposent le renversement de la relation clausewitzienne entre guerre et politique. Tandis que pour Clausewitz, la guerre est un moyen par lequel des fins politiques sont poursuivies, pour la FS, l'activité politique est considérée comme une guerre d'un genre particulier dans laquelle les moyens politiques « normaux » – les pamphlets, les prises de position publiques, l'association politique, etc. – apparaissent comme les instruments d'une guerre sans bataille qui constitue désormais le cadre « normal » de l'activité politique. À l'encontre de la conception moderne de la guerre, guerre et politique ne s'opposent pas et n'ont pas à être articulées l'une à l'autre en termes de moyens et de fins. Avec la FS, l'articulation entre guerre et politique décrite par Clausewitz laisse place à une indistinction entre guerre et politique puisque la politique, de ce point de vue, constitue une forme particulière de guerre.

*

L'implication de véritables légendes de la littérature et la stratégie de l'ombre adoptée par le groupe ont contribué à exalter certains phantasmes à propos de la FS qui est parfois considérée, à tort ou à raison, comme une « société secrète » (Martin, 1966). Mythes et réalités sont difficiles à distinguer à propos de ce mouvement discret qui, à l'ère des théories du complot, de la paranoïa et du *tea party*, fait les délices de milliers de sites Internet au côté des *Illuminatis*, *Skull and Bones*, Francs-maçons et autres.⁷⁵ La prudence s'impose dans la mesure où la simple évocation de la FS – surtout si elle est critique – est susceptible, par une inversion on ne peut plus ironique, de désigner un partisan des théories du complot *coupable par*

⁷⁵ Par exemple, la FS est une des cibles des diatribes de Glenn Beck sur *Fox News*. Dans une étonnante vidéo circulant sur le web au moment d'écrire ces lignes, *The Fabian Society and their Secret Agenda*, on affirme que l'École de Francfort est une organisation fabienne; elle est dès lors appelée « Fabian Frankfurt School » (<http://www.youtube.com/watch?v=8V7E8p18twU>). Signalons enfin un court livre, *To Mould the World : The Story of the Fabians* (1985), écrit par un auteur aborigène se faisant appeler Murrakut, qui propose d'éventer le complot fabien en insistant sur le contexte australien. Lippmann est au cœur de nombreuses spéculations historiques qu'il est possible d'associer aux « théories du complot », notamment dans l'œuvre du célèbre et controversé historien Carroll Quigley (1966, 1981) qui affirme que Lippmann est un membre du *Round Table Group*, une organisation « semi-secrète » dont l'objectif serait le rétablissement et la consolidation de l'Empire britannique. Cuddy (2008) reprend la même thèse à la différence que le mystérieux complot vise l'établissement d'un nouvel ordre mondial socialiste.

association. L'importante historiographie consacrée à la FS pose ainsi un problème pratiquement insoluble : la majorité des récits historiques sont le fruit du travail de Fabiens ou de sympathisants, ce qui, compte tenu des stratégies et des tactiques du groupe, suggère fortement que ces récits opèrent d'abord et avant tout sur un plan stratégique ou guerrier.⁷⁶ Pour reprendre Foucault, voilà bien une histoire qui fait la guerre, non pas en déchiffrant la guerre sous la paix mais en dissimulant, sous la paix, la guerre.

Si le livre de Rose L. Martin n'échappe pas à un tel plan stratégique, il appartient à l'autre pôle de celui-ci. Ex-fabienne, Martin s'éloigne résolument du genre panégyrique dominant au sein de l'historiographie consacrée à la FS pour proposer un récit au ton alarmiste. Selon Martin, la FS aurait constitué une force politique aussi importante que discrète aux États-Unis, où de nombreux postes décisionnels seraient aux mains de Fabiens ou de sympathisants. Martin, dont l'anticommunisme radical ne fait aucun doute, propose de longues listes de membres ou de collaborateurs de la FS digne de l'orthodoxie stalinienne. Rempli de soupçons, l'ouvrage est particulièrement intéressant dans la mesure où c'est le seul à aborder l'épopée de la FS en Amérique en donnant à Walter Lippmann un rôle principal.⁷⁷ Selon Martin, Lippmann est l'un des éléments clés de l'avant-garde fabienne en Amérique, son appartenance à la FS constituant la véritable matrice de « l'œuvre », qui se confond ici avec la mission :

Perhaps the case of Walter Lippmann best illustrates the secretive nature and frequently confusing surface manifestations of top-echelon Fabian Socialism in the United States [...] A chronological sampling of his books and articles to date reflects, in a more or less guarded fashion, the changing policies of the British Fabian Socialism – from the Wilsonian Fourteen Points and League of Nations to the Atlantic Community and regional federations; from outright defense of the socialist Fatherland to the tacit assumption that communism is here to stay; from advocacy of direct government operation of the basic means production and exchange to indirect political control of the nation's wealth through "cooperation" and voluntary renunciation of their historic role by leaders of private enterprise (Martin, 1966, p. 185-186).

⁷⁶ C'est notamment le cas des travaux de Shaw (1906), Pease (1916), Freemantle (1960), Cole (1961) et McBriar (1962).

⁷⁷ Dobbs (1960) suggère également cette piste, sans véritablement la développer. Pour d'autres aperçus du développement et de l'influence de la FS aux États-Unis, voir Jenkin (1948), Mann (1956), Forcey (1961) et Quint (1964).

Pour Martin, l'attitude de Lippmann vis-à-vis du public a toujours été la même, fidèle à la stratégie fabienne de perméation et conforme à celle qu'il appliquait déjà à l'époque du *Harvard Socialist Club* :

In a general way, our object was to make reactionaries standpatters; standpatters, conservatives; conservatives, liberals; liberals, radicals; radicals, Socialists (sic). In other words, we tried to move everyone up a peg. We preferred to have the whole mass move a little, to having a few altogether out of sight (Lippmann cité dans Martin, 1966, p. 187).⁷⁸

Le narratif composé par Martin est toutefois quelque peu rocambolesque et regorge d'allégations qui ne sont pas corroborées par d'autres historiens ni appuyées par des sources archivistiques originales. Elle affirme entre autres que les Quatorze points de Wilson ont été élaborés par Sydney Webb et la FS de Londres avant d'être rédigés par Lippmann (1966, p. 169), et que le reportage classique de John Reed sur la Révolution bolchévique – *Ten Days That Shook The World* – serait en fait une pièce de propagande composée par plusieurs auteurs (p. 184). Malgré les limites de son analyse, qui s'éloigne résolument d'une pratique historique « classique » sans jamais expliciter son propre positionnement épistémologique et méthodologique, Martin a le mérite de proposer une grille de lecture originale, à la fois politique et stratégique, pour analyser le travail de Lippmann.

De la socialisation politique à un prosélytisme discret

C'est peu après son arrivée à Harvard que Walter Lippmann découvre la littérature fabienne. Ronald Steel raconte l'enthousiasme exubérant du jeune Lippmann pour cette véritable illumination :

⁷⁸ Heinz Eulau remarque que Lippmann a de son côté emprunté le chemin inverse : « an active socialist in 1910, a fighting liberal in 1920, a critical moralist in 1930, Walter Lippmann by 1940 had become a staid conservative genuinely worried about wars, revolutions and the confusion of human affairs » (1951, p. 291).

Having been saturated with the classics at Sachs, he set out to devour modern social critics like Ibsen, Shaw and Wells [...] These writers seemed to speak a new language, promising liberation from the inherited privilege, outmoded social conventions, and moral smugness of the Victorian world. Caught up in the spirit of these critics he memorized whole paragraphs from Wells's *Tono-Bungay* and *the New Machiavelli*, and read passages from Shaw's *Man of Destiny* to his friends [...] Lippmann burrowed into the stacks of College Library, devouring the Fabian texts: the Webbs' *Industrial Democracy* and *Report on the Poor Laws*, the novels of Wells, the political essays of Shaw and H. N. Hyndman (Steel, 1980, p. 14-24).⁷⁹

C'est à travers ces lectures que Lippmann s'intéresse à la politique, lui qui à son arrivée à Harvard envisageait une carrière de critique artistique, passion transmise par sa mère (L. Adams, 1977, p. 17). La littérature fabienne, spécialement les œuvres de Shaw et de Wells, assurent la socialisation politique du jeune Lippmann, le passage de préoccupations esthétiques à un véritable engagement politique. Dans un cours de littérature suivi à Harvard, Lippmann remet un devoir dans lequel il n'est pas vraiment question des pièces de théâtre de George Bernard Shaw, mais bien de l'homme et du projet « révolutionnaire » de la FS. Lippmann écrit :

In other words, he is a typical Fabian, although it may be more true to say that the Fabian Society is typical of him. The end in view is a complete revolution in the texture of daily life, but the means is through careful, plodding investigation and small constitutional reform. I have called Shaw a typical Fabian. In doing so, I have stated the key to the man without the understanding of which he remains incomprehensible. It is not sufficient to say that he is Socialist, as some commentators have done, for Shaw is not understood by a large body of

⁷⁹ Carl Binger abonde dans le même sens que Ronald Steel quant à l'influence de la FS sur Lippmann : « If William James was our hero and model, so were Shaw and Wells. Walter liked especially to read aloud some of the long shavian speeches from *The Man of Destiny* [...] The Fabian movement captured our imagination, and Graham Wallas, then at the London School of Economics, was all the more valued as a visiting lecturer at Harvard [...] The Webbs – Sidney and Beatrice – also influenced Walter by their careful, tough-minded documentation of social ills and their dedication to betterment and welfare » (1959, p. 34). Selon Bourke : « Lippmann's moral and his English models are clear : it is Wells and Wallas who offer those human insights which were submerged beneath the typical Fabian involvement in concrete action. Lippmann's affiliation with these English critics of social engineering offers an illuminating guide to his pre-war style » (1974, p. 180).

Socialists. The point of the matter lies in the particular type of socialism represented by the Fabian Society (je souligne).⁸⁰

Pour Lippmann, Shaw incarne un nouvel éthos révolutionnaire dont le génie consiste à transfigurer la doctrine fabienne sur un plan esthétique, la doctrine échappant ainsi à ceux qui ne peuvent combiner une sensibilité esthétique et politique.⁸¹ Lippmann adhère profondément au socialisme de ses héros, décrivant sa conversion au socialisme en des termes quasi-religieux : « I have come around to socialism as a creed » (Steel, 1980, p. 24).

En mars 1908, Lippmann et huit autres étudiants forment le *Socialist Club* d'Harvard, une association visant la promotion de « all schemes of social reform which aimed at a radical reconstruction of society » (cité dans Steel, 1980, p. 24), une phrase qu'on imagine tout droit tirée d'un tract fabien, dont le fond de commerce est également la « reconstruction de la société ». ⁸² Lippmann est élu président du *Socialist Club* qui s'affilie bientôt à l'*Intercollegiate Socialist Society* (ISS), une organisation qui constitue pour certains le pendant américain de la FS (Martin, 1966, p. 176-180; Steel, 1980, p. 24). À titre de président du chapitre d'Harvard, Lippmann est appelé à jouer un rôle important au sein de l'ISS dont il sera bientôt élu membre du conseil exécutif (de 1911 à 1916) en plus de prononcer de nombreuses conférences dans les différents chapitres. Parallèlement, Lippmann devient membre du chapitre londonien de la FS en 1909 (Steel, 1980, p. 43).⁸³

Le statut de l'ISS et du *Socialist Club* vis-à-vis de la FS demeure mystérieux. Compte tenu de l'approche indirecte et des stratégies préconisées par la FS, un tel mystère n'est guère surprenant. Dans son histoire de la FS, Patricia Pugh aborde de manière énigmatique les développements de l'organisation : « the house has been extended several times and outbuildings added. Some of the extensions are still occupied by the family, some have been taken over by others and some are shuttered and locked because they are no longer used »

⁸⁰ WLP, série II, 8/17.

⁸¹ Lippmann écrit : « The body of thought which he represents is due to the organized patience of the Webbs, whom no one has accused of destructive mania. Yet Shaw has transfigured that thought so that only discerning people recognize it. He has poured into it such an irresistible rush of high spirits that the most limping argument seems to gallop » (*The Punch*, texte non daté, WLP, 2001-M-077, 19/92).

⁸² Charles Forcey écrit : « The club tried to be more than just a college forum for theoretical debate. Reflecting their Fabian antecedents, the leaders delved immediately into active politics » (1961, p. 94).

⁸³ Voir l'illustration no. 1, page 108.

(1984, p. XI-XII). Cette question est déjà amplement discutée à l'époque de la fondation de l'ISS (1905), qui est l'occasion de tout un débat sur le rôle joué par les organisations étrangères – dont la FS – et sur les objectifs véritables de l'ISS (Easley, 1905, p. 11-20).⁸⁴ Le fait que certains chapitres américains de la FS soient membres de l'ISS semble appuyer la thèse d'une certaine « proximité organisationnelle », à défaut d'être plus précis. Le cas du *Socialist Club* d'Harvard est assez éloquent quant aux méandres de ces filiations. Suite au changement de nom de l'ISS, qui devient la *League for Industrial Democracy* en 1921, le *Socialist Club* devient l'*Harvard Society for Industrial Democracy* avant d'adopter le nom d'*Harvard Fabian Society* en 1951. En 1953, lors de la dissolution du groupe, l'*Harvard Crimson* explique que : « The Harvard Fabian Society was originally organized as the Harvard chapter of the Intercollegiate Socialist Society in the first decade of the century » (*The Harvard Crimson*, 1953). Plusieurs documents témoignent des recoupements complexes entre la FS, l'ISS et le *Socialist Club*; des organisations se recoupant l'une l'autre, sans jamais que les frontières ne soient bien claires. Par exemple, dans une lettre envoyée à Lippmann, un étudiant de Radcliffe s'inquiétait de savoir si le *Socialist Club* d'Harvard était contrôlé – et dans quelle mesure – par une organisation externe.⁸⁵

L'abondante correspondance entre Lippmann et Harry W. Laidler, Secrétaire de l'ISS et éditeur de son magazine (*The Intercollegiate Magazine*) témoigne d'un prosélytisme certain. En cela tout à fait conséquent avec la tradition fabienne, Lippmann est fréquemment « programmé » (*scheduled*) par Laidler pour parler devant différents groupes d'étudiants,⁸⁶ au gré des possibilités d'éveiller certains engagements socialistes.⁸⁷ Laidler commande

⁸⁴ Sur cette question, Fremantle écrit : « The League for Industrial Democracy [c'est le nom adopté par l'ISS à partir de 1931], founded in 1905 on Fabian lines in New York by H. Laidler, has always kept closely in touch with British Fabians : the Fabian Society's Annual Report from 1925 to 1930 listed it under *Provincial Societies*. Laidler attended an early Fabian Summer School in the Lakes, and, when he was en route for Russia in 1930, Mrs. Webb gave a luncheon for him in the Fabian common room » (1960, p. 233-234).

⁸⁵ L. B. R. Biggs à Lippmann, le 1^{er} octobre 1913, WLP, 2001-M-077, 1/9. Aucune trace d'une réponse de Lippmann.

⁸⁶ Par exemple, Laidler écrit « I presume it will be o.k. for us to put you down as chairman of a study meeting of the New York Chapter on March 19th, at which "Fabianism and Socialism" will be the subject under discussion » (Laidler à Lippmann, le 8 août 1913, WLP, série I, 15/596).

⁸⁷ Par exemple, un étudiant d'*Amherst College* écrit à Lippmann : « I see a possibility of an awakening of the undergraduates there » (Harold W. Crandall à Lippmann, non daté, WLP, 2001-M-077, 1/13).

également à Lippmann, qui écrit également dans plusieurs revues socialistes (principalement *Masses* et *The International*), de nombreux articles pour l'*Intercollegiate Magazine*.

De tous les documents d'archives consultés, c'est peut-être la correspondance entre Felix Grendon et Lippmann qui atteste le plus clairement de l'engagement fabien de Lippmann.⁸⁸ Les lettres de Lippmann n'ont pas été conservées, mais il semble que c'est Grendon, un professeur au *City College* de New York, qui initie la correspondance. Le 4 septembre 1912, Grendon écrit à Lippmann, qui est alors peu connu à l'extérieur des cercles socialistes de la côte Est : « The more I see your thoughts in print, the more I'm convinced that there is an essential sympathy between our ideas, ideas that you may label Fabian or Pragmatic or any other name you please ». ⁸⁹ Considérant cette « sympathie », Grendon envoie à Lippmann la copie d'une lettre qu'il destine également aux quatorze membres de la FS résidant à New York et à quelques sympathisants abonnés aux *Fabians Tracts* (d'après une liste préparée par Edward Pease, le Secrétaire de la FS).⁹⁰ Grendon désire fonder un chapitre américain de la FS et Lippmann fait partie des quelques membres potentiels d'une telle société : « We have reached the conclusion that a society on Fabian lines could do the same valuable political and sociological work for the United States and American cities that Fabians have done for the United Kingdom and British cities ». ⁹¹ La lettre suivante de Grendon est particulièrement intéressante. Dans la mesure où Grendon fait allusion à une réponse positive de la part de Lippmann, cette lettre confirme la participation de Lippmann à des cercles fabiens en Amérique. Cette lettre expose également la duplicité et le fonctionnement « organique » propre à la stratégie fabienne en plus de révéler, un an avant le lancement du *New Statesman* et le début des discussions en vue de la fondation du *New Republic*, l'existence d'une réflexion menée par Lippmann sur les vertus propagandistes d'un nouveau journal. Il est également intéressant de noter – et je reviendrai sur cette question – la

⁸⁸ D'autres lettres de la même époque témoignent de l'engagement fabien de Lippmann. Par exemple, Stephen Sanders, qui est alors le Secrétaire général de la FS londonienne, écrit à Lippmann pour lui demander d'introduire un membre londonien de la FS dans les cercles socialistes américains (Sanders à Lippmann, le 15 octobre 1914, WLP, série I, 9/75).

⁸⁹ Grendon à Lippmann, le 4 septembre 1912, WLP, 2001-M-077, 1/31.

⁹⁰ On retrouve une telle liste dans les archives de Lippmann, WLP, 2001-M-077, 1/27.

⁹¹ Grendon à Lippmann, le 4 septembre 1912, WLP, 2001-M-077, 1/31.

conception très particulière du public qui est présentée dans cette lettre ainsi que l'opposition très claire entre le public et les membres de la FS qui y est articulée.

Throughout its career, the Fabian Society has borne a two-fold aspect. As an official quasi-political body it has faced the world with its legislative proposals, and this is the only side of its work with which the ordinary British public and nearly all Americans are familiar. But the group has carried on an unofficial philosophical propaganda that has tremendously affected all the important civilized nations, although it may seem to have agitated the superficies of the society as little as the polar undercurrent ripples the Atlantic Ocean. This profound activity is what [H. G.] Wells in his least petty mood would call "creating a Socialist atmosphere." [...] I prefer to call it helping socialism to grow organically [...] No doubt few American and British social workers or reformers would concede the existence of a subtle, chemically-transmuting Fabian influence in Western communities. But then, subtlety is not the strong point of these people. [...] Your stand on magazine versus pamphlet propaganda is very strong. Yet I can't help believing the magazine to be out of the question. Nowadays, the very essence of magazine success is to flatter the vanity of some stupid public [...] To my mind, the most important work a genuinely pioneering group will be to inspire and incite a community or a nation to the most distinguished and most lively civilization of which it is capable. As inspiration of this kind is not a marketable commodity, it may as well be admitted that the pioneers will never get any thanks for electrizing the body politic. On the contrary, they will be lucky if they escaped the death-watch for revealing their visions, while national ridicule for the publication of their constructive philosophy will follow as a matter of course [...] If seven or eight men, significantly gifted, can be drawn together, I believe that there is no reasonable miracle that they will be unable to perform. You ask me how these men, as a society, are going to make an impression on the public. Well, the members of the group must not hope, I think, to gain prestige from their connection with the society. The society must rather gain the prestige it needs from the distinction its members may win in fields beyond the society scope. [...] I know you will blush furiously at my immodesty in saying so, but you can deny that seven or eight like you or me are not to be picked off the streets of New York every day (c'est Grendon qui souligne).⁹²

Dans les dossiers du FBI sur Walter Lippmann, entre les très nombreuses ratures, il est possible de déchiffrer quelques traces d'une enquête portant sur l'infiltration de la FS dans les

⁹² Grendon à Lippmann, le 24 octobre 1912, WLP, 2001-M-077, 1/31.

hautes sphères de l'appareil d'État américain.⁹³ Les documents datent de 1957, année de la fermeture d'une enquête (jugée non prioritaire par le FBI) visant 122 suspects dont 105 avaient préalablement un dossier au FBI (c'est le cas de Lippmann).⁹⁴ L'enquête ne permet pas de conclure que certains des suspects participent à une conspiration, ni qu'ils influencent l'appareil d'État dans une perspective fabienne. Néanmoins,

FBI file do show, however, that a considerable amount of "smoke" surrounds these subjects in that many have been charged by associates and acquaintances of the following :

- a. Describing Chinese communist as being harmless "agrarian reformers" when they should have know that they were actually communists.
- b. Suppressing information unfavorable to communists and communism.
- c. Issuing slanted reports favoring communism.
- d. Minimizing the threat of Soviet Russia to peace and democracy.
- e. Manifesting thinking which coincides with socialist thinking in different instances.
- f. Lacking, from a loyalty standpoint, in qualifications desired in strategic or sensitive Government position [...]

To sum up: While the evidence is not present to prove the validity [censuré] it must be admitted that the persons singled out [censuré] do not, in the main, have altogether clean, sound, and unquestionable security backgrounds (FBI 1957 : 32-3; c'est le FBI qui souligne).⁹⁵

Cette fumée entourant la FS n'est toujours pas dissipée et ne le sera probablement jamais, dans la mesure où elle est constitutive du mouvement. Ainsi, la « propagande philosophique non officielle » décrite par Grendon est peut-être la meilleure preuve de l'engagement fabien de Lippmann. Je propose d'aborder cette question en exposant les forts liens entre la « propagande philosophique non officielle » de la FS et celle de Lippmann, laquelle est particulièrement intelligible en examinant la relation entre Lippmann et Graham Wallas.

⁹³ Une organisation conservatrice appelée *The Alliance* (et/ou *Veritas Foundation*) conduit à la même époque une enquête similaire (Dobbs, 1958, 1960). Son directeur, Zygmund Dobbs, aurait collaboré à l'enquête du FBI.

⁹⁴ La liste des suspects n'est pas divulguée.

⁹⁵ Le FBI décrit la stratégie fabienne en ces mots : « The aim of Fabian socialism is to permeate every segment of society with socialistic ideas, words, attitudes, tendencies, and modes of thinking in order to gradually lay the foundation of a slow, steady, peaceful transformation of the social order from capitalism to socialism. The tactics [...] include concessions, compromises, advances, avoidance of conflict, all of which are to be made with great patience » (1957, p. 36).

Le mentorat de Graham Wallas

Parmi les leaders fabiens, Graham Wallas est le seul à avoir entretenu une relation intime et prolongée avec Lippmann, comme l'atteste l'imposante correspondance entre les deux hommes, interrompue seulement par le décès de Wallas en 1932. Le Britannique fut sans aucun doute le principal mentor intellectuel de Walter Lippmann. Il convient de revenir succinctement sur cette relation afin d'exposer la filiation entre la problématisation de la politique proposée par Wallas et par Lippmann. Bien que la volonté affichée par Wallas de voir Lippmann s'engager dans son sillage illustre le fonctionnement de la stratégie fabienne de perméation par « intellectual leverage », il est nécessaire de préciser que la filiation entre ces deux conceptions de la politique implique nécessairement des différences et non une simple répétition (Gayon et Wunenburger, 1995, p. 10). Par exemple, comme je l'ai exposé préalablement, la reprise de la métaphore de la « Great Society » par Lippmann implique une redéfinition post-clausewitzienne du problème de la guerre insoupçonnée par Wallas : dans une « Great Society » caractérisée par une interdépendance croissante, toute guerre est nécessairement une guerre civile.

En 1910, Graham Wallas est professeur invité à Harvard. Il a démissionné six ans plus tôt de la FS après des désaccords sur la question des politiques d'instruction publique, mais demeure tout de même très proche des cercles fabiens.⁹⁶ À ce propos, Edward Pease écrit :

His resignation has been followed by none of those personal and political disagreements which so commonly accompany the severance of old associations. Mr. Wallas has remained a Fabian in all except name. His friendship with his old colleagues has been unbroken, and he has always been

⁹⁶ Bien qu'il ne soit plus membre en règle de la société, Wallas est alors professeur à la *London School of Economics*, fondée par Sydney et Beatrice Webb. Dans la même veine que Pease, Sydney Webb, sans mentionner spécifiquement Wallas ou la FS, décrit la perméation organisée par les sociétés socialistes : « Their programmers and principles remain, and even their leaders, but their active membership is continually changing. A steady stream of persons influenced by socialist doctrines passes into them, but after a time most of these cease to attend meetings, the subjects of which have become familiar, and gradually discontinue their subscriptions. These persons are not lost to the movement; they retain their socialist tone of thought, and give effect to in their trade unions, their clubs, and their political associations. But they often cease to belong to any distinctly socialist organization, where they are replaced by newer convert » (Webb, 1889, p. 20-21).

willing to assist the Society out of his abundant stores of special knowledge both by lecturing at its meetings and by taking part in conferences and even by attending quite small meetings of special groups (Pease, 1916, p. 93, je souligne).

Plutôt qu'un ex-Fabien plein de ressentiment, Wallas est encore, au moment où il enseigne à Lippmann, un « presque-Fabien », ce qui ressemble davantage à un Fabien... qu'un Fabien. Rien de plus conséquent avec la stratégie fabienne de perméation selon laquelle être un bon Fabien consiste à ne pas s'afficher comme tel.

À *Harvard*, Lippmann s'inscrit, avec sept autres étudiants, au séminaire de Wallas. Déjà imprégné des idées fabiennes, la rencontre de Wallas sera déterminante pour la suite des choses.⁹⁷ À l'époque, Wallas venait tout juste de publier *Human Nature in Politics* (1908), un livre qui formule une thèse qui sera absolument fondamentale pour Lippmann, qui la développera ultérieurement dans *A Preface to Politics* (1913), son premier livre.⁹⁸ Pour Wallas, les actions humaines ne résultent pas de processus mentaux rationnels, de calculs coûts/bénéfices, de stratégies en fonction d'objectifs, etc. L'être humain serait fondamentalement irrationnel, guidé par ses instincts et animé par des passions qui lui échappent. C'est dans cet écart entre une certaine image idéalisée du citoyen et ses capacités réelles que s'inscrit le problème politique : tactiques de manipulation, cynisme, foules violentes, etc. *A Preface to Politics* constitue très exactement une tentative pour réfléchir la

⁹⁷ À ce propos, Leuchtenburg écrit : « Neither James nor Santayana affected Lippmann as Graham Wallas did [...] Wallas's lectures opened up to Lippmann a new way of viewing politics. Although James had made much the same point, it was from Wallas that Lippmann learned the importance of putting man – man as he really was : often perverse, mercurial, illogical – at the center of any theory of politics » (1961, p. 1-2). De la même manière, pour D. Steven Blum : « The young Lippmann, a student of the British political theorist at Harvard in 1910, was electrified by Wallas' images of a world becoming smaller, and of people who concomitantly were experiencing a heightened sense of engagement with the wider society beyond their local communities » (1984, p. 12).

⁹⁸ Lippmann écrira que « [*Human Nature in Politics* is] marking a turning point in the history of politics » (cité dans Forcey, 1961, p. 100). Dans une lettre à Wallas, Lippmann écrit : « I have been writing what may be a little book – at least a series of essays and no small part of it is aimed at popularizing your *Human Nature in Politics*. You do not know how eagerly I am looking forward to the sequel. For the rest I have been reading a good deal in the Freudian Psychology » (le 31 juillet 1912, WLP, série I, 33/1243). Dans une autre, il complète : « Your preaching about the "elements of uncertainty in looking forward" and the danger of fixed formulae is in the line with what I have been writing all summer » (le 30 octobre 1912, WLP, série I, 33/1243). Significativement, le titre de travail de *Human Nature in Politics* est *Prolegomenon to Politics* (Wells, 1934, p. 600); un titre qui n'est pas sans évoquer *A Preface to Politics*. Voir à ce sujet l'analyse de McNaught (1966).

politique à partir d'une image alternative du citoyen; Lippmann convoquant à dessein l'irrationalisme et l'anti-intellectualisme de Bergson, Sorel et Freud. Dans cette mesure, c'est bien sous l'impulsion de Wallas que Lippmann a ouvert « la boîte de Pandore de l'irrationalisme » (Forcey, 1961, p. 101, ma traduction).

A Preface to Politics est publié suite à l'unique implication de Lippmann en politique partisane, un échec qui colore l'ensemble de l'ouvrage. En 1912, suite à l'élection du socialiste George Lunn à la mairie de Schenectady (une petite ville située au milieu de l'État de New York), Lippmann se laisse convaincre de prendre le poste d'assistant du maire, une initiative tout à fait conforme à la stratégie incrémentale préconisée par la FS qui tient la politique municipale et scolaire en haute estime.⁹⁹ L'expérience est amère pour Lippmann qui démissionne après quelques mois, reprochant à Lunn de se soucier davantage de sa réélection que des réformes socialistes à entreprendre. À propos de son expérience à Schenectady, Lippmann conclut :

I understood then, I think, what [H. G.] Wells meant when he said that he wanted "no longer to fix up, as people say, human affairs, but to devote his forces to the development of that needed intellectual life without which all his shallow attempts at fixing up are futile" (PtP, p. 89).¹⁰⁰

Ce retour à la théorie politique est en tout point semblable à celui effectué par Graham Wallas après sa démission de la FS. Selon Martin Wiener, Wallas considérait à l'époque que l'absence d'une problématisation adéquate de la nature de l'homme et de la vie sociale condamnait la FS à l'incohérence et à l'impuissance. *Human Nature in Politics* constituerait un effort pour mettre la nature humaine au cœur de la science politique : « To accomplish this,

⁹⁹ Graham Wallas est élu au *London County Council* en 1894.

¹⁰⁰ Comme le fait remarquer Paul F. Bourke, en omettant de proposer un programme ou une série de réformes, *A Preface to Politics* constitue d'une certaine manière une prise de position « anti-fabienne » (1974, p. 181). Cette analyse manque de considérer le schisme qui secoue la FS, alors que Wallas et Wells viennent tous deux de quitter la société en critiquant sa stratégie réformiste et son approche économiste. Lippmann choisit très certainement son camp, mais ce faisant, il ne tourne pas le dos à la FS, bien au contraire. Les propositions sur la nature de l'homme et de la politique ont précisément pour fonction d'explicitier les fondements d'une pratique politique proprement fabienne qui se concentre sur des changements culturels profonds plutôt que sur une série d'objectifs limités.

he turned from political action to reflection, from Fabian Socialism to social psychology » (1971, p. 60).

En mai 1913, Lippmann envoie son livre à Wallas, anxieux du verdict de son mentor.¹⁰¹ Il quitte bientôt New York pour l'Angleterre où il renoue avec Wallas durant l'été (Steel, 1980, p. 57-59). À son retour aux États-Unis, Lippmann se joint à l'équipe éditoriale du tout nouveau *New Republic*, un journal résolument proche des idées fabiennes destiné à l'élite intellectuelle qu'H. G. Wells appelle « the New Republicans » (Steel, 1980, p. 61).¹⁰² Durant l'été 1914, Lippmann retourne sur le vieux continent, notamment afin de recruter de nouveaux collaborateurs pour le NR. Lippmann passe l'essentiel de son temps chez Wallas et, par son intermédiaire, fait la connaissance de Sydney et Beatrice Webb, George Bernard Shaw, H. G. Wells et G. D. H. Cole (J. M. Blum, 1985, p. 20; Steel, 1980, p. 68). Lippmann est également invité, en compagnie d'une centaine de membres de la FS, à l'École d'été annuelle qui se tient près du village de Keswick (Steel, 1980, p. 70; Martin, 1966, p. 55).¹⁰³

À cette époque, Lippmann et Wallas finalisent tous deux de nouveaux livres, *Drift and Mastery* (Lippmann) et *The Great Society* (Wallas), dont le propos est étrangement semblable. Pour Lippmann, il s'agit toutefois d'un virage intellectuel à cent quatre-vingts degrés. En effet, malgré leur proximité temporelle, *Drift and Mastery* et *A Preface to Politics* sont des livres extrêmement différents. Aux nombreuses références à Bergson et à Sorel qui

¹⁰¹ « I await your verdict eagerly » (Lippmann à Wallas, le 7 mai 1913, WLP, série I, 33/1243).

¹⁰² Wells décrit extensivement le fonctionnement d'une « New Republic » dans *Anticipations* (1901) et *The Open Conspiracy* (1928). Certains considèrent plutôt que le rapport entre le titre *New Republic* et le texte de Wells relève de la simple coïncidence (Seideman, 1986, p. 15). À la lumière de mon analyse, une telle coïncidence serait absolument extraordinaire. Durant ses premières années d'existence, le *New Republic* compte sur la contribution de nombreux personnalités associées à la FS britannique dont Wallas, Shaw, J. A. Hobson, Rebecca West (qui est alors la maîtresse de Wells) et Wells lui-même. Dans le tout premier numéro du *New Republic*, en novembre 1914, Lippmann écrit une critique du dernier livre d'H. G. Wells, *The Wife of Sir Isaac Harman*. La ligne éditoriale du *New Republic*, alors sous le contrôle d'Herbert Croly, est très proche de la FS (le *magnum opus* de Croly, *The Promise of American Life*, constituerait pour certains « the most thorough "Fabian tract" ever written » (Carson, 1965, p. 33)). Harold Laski, un ami personnel de Lippmann et futur membre de l'exécutif de la FS (de 1922 à 1936), comparait d'ailleurs le *New Republic* au *New Statesman*; les deux journaux exprimant des idées politiques fabiennes (Fremantle, 1960, p. 234). Pour une discussion des liens entre la FS et le *New Republic*, voir Forcey (1961) et Bourke (1974).

¹⁰³ Michael Kinsley raconte ce voyage : « A trip to England to recruit writers for The New Republic. (Those were the days!) Through Graham Wallas [...] Lippmann meets the Webbs, George Bernard Shaw, Leonard Woolf, H. G. Wells, and so on » (1981, p. 42). Parallèlement, le *New Republic* sollicite les membres de la FS pour des abonnements (McNaught, 1966, p. 505).

parsemaient *A Preface to Politics* se substitue un vibrant argumentaire en faveur de la méthode scientifique. Selon Lippmann, l'ère de la liberté peut être celle du chaos (*drift*) ou de la science (*mastery*), cette dernière devant être au fondement et au service de la démocratie : « Mastery meant making the scientific spirit the discipline of democracy » (DM, p. 6). Seul le mentorat de Wallas permet d'expliquer un tel revirement. Avant de publier *The Great Society*, Wallas envoya à Lippmann une première version de son manuscrit qui s'ouvre par une lettre ouverte à Lippmann dans laquelle Wallas affirme que la critique de l'intellectualisme du XIXe siècle formulée dans *Human Nature in Politics* n'implique pas une adhésion à certaines formes d'anti-intellectualisme du XXe siècle, une attaque que l'on devine dirigée vers les idées de James, de Bergson et de Freud, dont les thèses sont au cœur d'*A Preface to Politics*.¹⁰⁴ Il conclut sa lettre en écrivant : « I send it to you in the hope that it may be of some help when you write that sequel to your *Preface to Politics* for which all your friends are looking » (Wallas, 1914, p. V). Certains considèrent qu'il s'agit là d'une réprimande publique (Leuchtenburg, 1961, p. 5; Steel, 1980, p. 49); c'est à tout le moins un jugement sans équivoque quant à certaines propositions de Lippmann ainsi, peut-être, qu'un extraordinaire exemple de « perméation ». Dans sa lettre suivante, Lippmann ne tient pas rigueur à Wallas, bien au contraire : « Nothing that has ever come to me has meant so much as this chance to be identified a little with your work » (Blum, 1985, p. 17-18). Bon élève, Lippmann ouvre *Drift and Mastery* par une épigraphe tirée de *The Great Society* : « Men find themselves working and thinking and feeling in relation to an environment, which... is without precedent in the history of the world » (DM, non paginé). Cette métaphore de la « Great Society » est centrale dans le livre de Lippmann qui contient des chapitres intitulés « A Nation of Villagers » (le titre d'un célèbre article de Bernard Shaw (1907) qui qualifie l'Amérique ainsi)¹⁰⁵ et « A Big

¹⁰⁴ Une telle critique est courante à l'époque (voir par exemple Pitkin, 1910; Russell, 1912), bien qu'il soit difficile de cerner l'unité ou la cohérence de celle-ci, qui peut tantôt dénoncer le rôle central de l'intuition dans la théorie bergsonienne de la connaissance (Husson, 1947), l'importance du mythe dans la pensée de Georges Sorel (Humphrey, 1951) ou un problème dans l'interprétation de Bergson proposée par William James (Pitkin, 1910).

¹⁰⁵ L'article de Shaw, dont le propos consiste à souligner les dangers de l'imbécillité *politique* des Américains, paraît dans *Everybody's Magazine*, là où Lippmann commencera à travailler moins de trois ans plus tard.

World and Little Men». ¹⁰⁶ Dans la mesure où cette métaphore est souvent reprise par Lippmann – notamment dans *Public Opinion* – et qu'elle informe de manière décisive le renversement de la formule de Clausewitz, celle-ci permet de considérer une certaine cohérence dans son travail ainsi que son ancrage dans la littérature fabienne. ¹⁰⁷ La thèse de l'étrangement croissant du monde, qui sera au cœur de *Public Opinion* et du débat Dewey-Lippmann, peut ainsi également être comprise à l'aune des bouleversements de la modernité tels qu'ils sont problématisés par les auteurs fabiens.

Les propositions fabiennes de *Public Opinion*

Dans *A Preface to Politics*, l'ancrage fabien de la démarche de Lippmann est on ne peut plus clair. Faisant l'apologie de l'invention à l'encontre des conceptions mécanistes de la politique, ¹⁰⁸ Lippmann cite en exemple Thomas Davidson, le fondateur de la *Fellowship of the*

¹⁰⁶ Ce thème est également très important chez H. G. Wells, notamment dans *The War in the Air* : « The essential fact of the politics of the [...] age that blundered at last into the catastrophe of the War in the Air—was a very simple one, if only people had had the intelligence to be simple about it. The development of Science had altered the scale of human affairs. By means of rapid mechanical traction, it had brought men nearer together, so much nearer socially, economically, physically, that the old separations into nations and kingdoms were no longer possible, a newer, wider synthesis was not only needed, but imperatively demanded » (1908, p. 66).

¹⁰⁷ Dans un manuscrit intitulé *Elements of H. G. Wells* (non daté, probablement de 1911), Lippmann aborde la distinction proposée par Wells entre « the small world » et « the large world », laquelle annonce certainement les catégories lippmanniennes de « pseudo-environnement » et de « world outside » : « The large world is the world of objective interests. The men in it dream beyond their own doorsteps – their joys and their sorrows mean more than the ups and downs of their own love affairs and their own business ventures [...] If the small world is the sentimental world, this is the world of meaning » (WLP, série III, 18/62). À propos de la métaphore de la « Great Society » chez Lippmann, D. Steven Blum écrit : « His writings were instead described as a series of discourses that, while tailored to shifting circumstances and disparate controversies, were attuned to the cosmopolitan metaphor reiterated throughout his career : Graham Wallas' Great society [...] Lippmann was magnetized by his mentor's imagery of the mammoth expansion in "social scale" and the progressive interconnectedness among societies emblematic of modernity. From this perspective, there is continuity in Lippmann's diverse theories of politics, though not in the sense that he always adopted an impeccably liberal or conservative stance, or regularly championed identical answers to harrowing issues. Rather they are bound by common understanding of the uniquely interdependent features of twentieth century life, and by the belief that contemporary political thought necessarily must wrestle with these conditions » (1984, p. 147).

¹⁰⁸ « Our own Federal Constitution is a striking example of this machine conception of government. It is probably the most important instance we have of the deliberate application of a mechanical philosophy to human affairs » (PtP, p. 16).

New Life dont la scission donnera naissance à la FS (PtP, p. 15). Après avoir encensé la contribution de la FS à la politique britannique, Lippmann déplore une baisse d'enthousiasme envers la FS. De plus en plus impliquée dans la mécanique politique ordinaire, la FS aurait négligé d'asseoir ses projets sur de solides fondements philosophiques (p. 40); ce manque constituant l'horizon de l'ouvrage de Lippmann. En fait, *A Preface to Politics* laisse tant de place à la littérature fabienne que Lippmann s'excuse du bout des lèvres d'un tel abus : « Often in the course of this essays I have quoted from H. G. Wells. I must do so again » (PtP, p. 130).

Bien après la publication de son premier livre, le travail de Lippmann sera caractérisé par de constantes références aux auteurs fabiens, à un point tel qu'en 1922, le rédacteur en chef de l'*Atlantic Monthly*, plaidant l'incompréhension des lecteurs, demanda à Lippmann de cesser de faire constamment allusion aux pièces de Bernard Shaw dans ses textes.¹⁰⁹ La même année, Lippmann publie un article intitulé « The Near Machiavelli », un titre qui rappelle *The New Machiavelli* d'H. G. Wells. Wells, qui a rompu avec la FS en 1908, décrit alors Sydney et Beatrice Webb sous les traits peu flatteurs et machiavéliques des Baileys. Soulignons également que *Men of Destiny*, un ouvrage publié par Lippmann en 1927, porte quasiment le titre d'une pièce de Shaw (*Man of Destiny*, 1897) tandis que *The Good Society* (1937) est une allusion très claire au concept et au livre de Graham Wallas (*The Great Society*, 1914). Au moment d'écrire ce livre, Lippmann est au sommet de sa carrière et son engagement socialiste est loin derrière lui, ce qui ne l'empêche pas d'écrire que Wallas est son « maître » (CL, p. 11).

En plus de ces références quelque peu anecdotiques, de nombreuses propositions théoriques de Lippmann sont solidement ancrées dans la littérature fabienne. *Public Opinion*, l'ouvrage initiant le débat Dewey-Lippmann, est absolument exemplaire à ce chapitre.¹¹⁰ L'engagement fabien de Lippmann est susceptible d'éclairer tout à la fois les postulats épistémologiques de *Public Opinion* et les solutions institutionnelles qui y sont proposées.

¹⁰⁹ « There is one small point that I should like to mention. I am afraid that if you continue your allusion to Shaw's play, you will have to sketch the idea of it a little more fully, for I doubt whether everybody reads Shaw nowadays. I don't, I am thankful to say, I trust there are others » (Sedgwick à Lippmann, le 24 mars 1922, WLP, série I, 30/1104).

¹¹⁰ Selon Margaret McCarran, « Graham Wallas' "best analysis of the psychology of politics," has not left so clear a mark as Lippmann's *Public Opinion* » (1954, p. 413).

Public Opinion débute par une distinction épistémologique entre « the pictures in our heads » et « the world outside ». Très simplement, ces concepts – et j’y reviendrai – servent à détailler la disjonction entre l’action et les perceptions, entre le monde objectif et l’univers subjectif. Les humains agissent selon une image du monde qui ne correspond pas au monde lui-même, et cela, bien que leurs actions aient des effets bien réels dans un monde qui n’a rien d’imaginaire. Cette distinction – en plus d’évoquer Platon – fait très certainement écho au concept de « painted box » proposé par Wallas dans *Our Social Heritage* (1921) (M. J. Wiener, 1971, p. 76).¹¹¹ Un an avant la publication de *Public Opinion*, Wallas détaille ainsi son concept de « painted box » :

I found, the other day, in a bundle of twenty-year-old notes, that I had written the words "painted box" to express my belief that each of us walks through life with his head locked within a lighted box painted with the picture of the world by which he guides his step. My metaphor, however, ignored the fact that our direct sensations form at any moment at least the foreground of that mental picture. It would have been better if I had referred to the panorama of the Battle of Waterloo, which, as a child in pre-cinema days, I saw at a country fair, with its foreground of solid ears of corn, solid field-gun, and solid wax-model of a dead soldier, fading into a background of painted canvas [...] when we vote or write a letter or telegraph and order to co-operate in any other way in nation-wide action, we are often like a excited rustic at the fair who should fire a gun at the painted French army on the panorama canvas and kill a real market women across the square (Wallas, 1921, p. 78-79).

Ainsi, Wallas, tout comme Lippmann après lui, considère la disjonction entre la perception et l’action comme un problème central des démocraties dans lesquelles les perceptions peuvent être manipulées (Wallas, 1921, p. 81-82).¹¹² Lorsque Lippmann affirme à son tour la primauté

¹¹¹ Lippmann ne fait pas référence à ce concept particulier mais reconnaît toutefois sa dette envers Wallas : « We have begun, chiefly under the inspiration of Mr. Graham Wallas, to examine the effect of an invisible environment upon our opinion » (PO, p. 260).

¹¹² Dans une première version manuscrite de *Public Opinion*, Lippmann écrit « The basis of propaganda is the control of perception. But that is only the basis. The propagandist is a man who knows what [...] his public will be likely to draw from any particular perception. He "knows" his public; its prejudices, its patterns of association, its constellation of memory, its moral and esthetic canons. He therefore supplies [...] a version of the event, which will set the psychic apparatus [...] to emotions which he desires. But how does he come to desire that particular result? He desires it because he has an interest » (Chapitre 3, « Verdun, Russia, the Fourteen Points and Mr. Hughes », p. 16, WLP, série VI, 220/311).

épistémologique des « pictures in our heads » sur le « world outside », il articule significativement ce constat à travers l'exemple d'une « pseudo-guerre », tout comme son mentor. Les deux passages sont extraordinairement semblables :

Miss Sherwin of Gopher Prairie¹¹³ is aware that a war is raging in France and tries to conceive it. She has never been to France, and certainly she has never been along what is now the battlefield. Pictures of French and German soldiers she has seen, but it is impossible to her to imagine three million men [...] Perhaps if you could see what she sees with her mind's eye, the image in its composition might be not unlike the Eighteenth Century engraving of a great soldier. He stands there boldly unruffled and more than life size, with a shadowy army of tiny little figures winding off into the landscape behind (PO, p. 8-9).

Ces citations nous plongent au cœur de l'argument de James Carey qui affirme que la vision est la métaphore centrale de la communication chez Lippmann (1989, p. 77). Pour Lippmann, communiquer consiste à voir les choses telles qu'elles sont vraiment, à représenter parfaitement. En d'autres termes, par-delà l'imprécision inhérente à la nature même de l'image, l'horizon communicationnel de Lippmann n'est autre que l'équivalence parfaite de la chose et de sa représentation. Une telle perspective est tout à fait conséquente avec le constat fabien d'un monde qui n'est plus à la mesure de l'œil humain et dans lequel l'immédiateté ou la congruence des phénomènes et de leurs images devient un problème central. Dans *Human Nature in Politics*, Wallas écrit :

For a constantly increasing proportion of the inhabitants of modern England there is now no place where in the old sense they "live". Nearly the whole of the class engaged in the direction of English industry [...] pass daily in tram or train between sleeping-place and working-place a hundred times more sights than their eyes can take in or their memory retain. They are, to use Mr. Wells's phrase, "delocalised". But now that we can no longer use the range of our senses as a basis for calculating the possible area of the civilized State, there might seem to be no facts at all which can be used for such a calculation. How can we fix the limits of effective intercommunication by steam or electricity, or the area which can be covered by such political expedients as representation and federalism? (Wallas, 1908, p. 272-273).

¹¹³ Miss Sherwin est un personnage du célèbre roman *Main Street* de Sinclair Lewis (1920) dont le travail porte également la marque la FS. Voir à ce propos l'analyse de Wilson (1983).

C'est en solution à ce problème que Lippmann suggère de créer des agences chargées de représenter la réalité à partir d'une approche scientifique et statistique, une telle approche étant susceptible de générer une représentation (une image) valable et non biaisée des phénomènes. Ces agences font appel à un type d'expert bien particulier : « statisticians, accountants, auditors, industrial counselors, engineer of many species, scientific managers, personal administrator, research men, "scientists" » (PO, p. 234).¹¹⁴

Selon Larry Adams, les agences proposées par Lippmann dans *Public Opinion* sont conçues d'après le modèle du *Fabian Research Department* (1977, p. 112).¹¹⁵ Créé en 1912 sous l'impulsion de Beatrice Webb, le *Fabian Research Department* est une organisation « semi-indépendante » ayant pour objectif de substituer aux recherches effectuées par les membres individuels de la société une recherche collective menée par des experts (Hamilton, 1933, p. 213). Cette initiative s'inscrit en continuité avec la fascination fabienne pour les *faits*, lesquels sont directement articulés à leur projet politique.¹¹⁶ En effet, pour les Fabiens, les fondements du socialisme ne sont pas idéologiques ou philosophiques mais *factuels*, c'est-à-dire solidement ancrés dans des inégalités observables et statistiquement précisables.¹¹⁷ Le fabianisme impliquerait une conception « informationnelle » de la politique (Duff, 2006, p. 521) :

Texts by thinkers such as Sidney Webb and H. G. Wells suggest that "informationalism", a commitment to information in an original sense of hard facts and figures, must indeed be construed as the essence of Fabianism, as that which distinguishes the Fabians from more metaphysical or emotional expressions of socialism (Duff, 2006, p. 515).

¹¹⁴ Selon James Carey, la solution de Lippmann consiste à réduire la complexité de la réalité à un tableau à double entrée, à faire l'erreur de penser que des chiffres peuvent nous aider à comprendre des situations complexes où interviennent des facteurs difficilement quantifiables (1989, p. 77).

¹¹⁵ « These intelligence bureaus, which Lippmann seems to have patterned on the research and reports of the Fabian Socialists in England, must be separately staffed, salaried, accountable, and tenured from the departments to which they would be attached » (L. Adams, 1977, p. 112).

¹¹⁶ Selon l'expression imagée de Charles Trevelyan, un membre de la FS, « The Fabians were intelligence officers without an army » (1922, p. 403).

¹¹⁷ À ce propos, MacKenzie et MacKenzie écrivent : « By recording each fact on its own card and then shuffling the cards in different categories and sequences (a crude anticipation of modern factor analysis and data processing) they could arrive at... the principles of organization underlying the facts (cité dans Duff, 2006, p. 522). Duff (2006) considère que l'intérêt de la FS pour les faits permet d'éclairer certains enjeux de l'actuelle « société de l'information ».

Les *Fabians Tracts*, publiés depuis 1884, ont contribué à établir cette tradition avec leurs propos essentiellement factuels (*Facts for Socialists* (1887); *Facts for Londoners* (1888); *Figures for Londoners* (1889), etc.). Chez Lippmann, l'importance politique des faits renvoie à la distinction entre « the world outside » (les faits) et « the pictures in our heads » (les images). C'est afin d'élaborer des politiques conformes aux faits que les experts sont appelés à discriminer les faits des stéréotypes.

I argue that representative government, either in what is ordinary called politics, or in industry, cannot be worked successfully, no matter what the basis of election, unless there is a independent, expert organization for making the unseen facts intelligible to those who have to make decisions (PO, p. 19, je souligne).

En proposant l'information – ou l'établissement des faits – comme fondement de la démocratie (LN; TN), l'argument de Lippmann est tout autant « informationnel » que celui de la FS. Cette proposition pose évidemment quelques problèmes épistémologiques, lesquels sont d'ailleurs au cœur de *Public Opinion*. Comment s'assurer que les experts dévoilent des « faits » plutôt que de simplement reconduire des stéréotypes? Est-il possible de concevoir l'existence de faits neutres et objectifs, préexistants leur collecte, leur transmission et leur information? L'image et le phénomène peuvent-ils s'équivaloir? Mais si, d'une part, *Public Opinion* détaille les problèmes épistémologiques et politiques d'un monde complexe (la presse inefficace, les hommes irrationnels, la démocratie corrompue), d'autre part, à ce sombre constat s'oppose l'utopie de la communication instantanée d'une information neutre et fidèle aux faits et d'une politique idoine. Face à ce fossé, les mesures et les méthodes proposées par Lippmann (les agences informationnelles, la démarche scientifique, la contribution des experts à la décision politique) semblent bien peu convaincantes.

*

Cette analyse, redevable à la fois d'une analyse textuelle et d'une recherche historique extensive, expose des liens de différentes natures entre la FS et ses principaux protagonistes et

le travail de Lippmann. Le renversement de la formule de Clausewitz inhérent à la stratégie de la FS est ainsi susceptible de donner une intelligibilité bien spécifique au renversement proposé par Lippmann lui-même et aux enjeux de celui-ci. L'éclipse éventuelle de la politique derrière la « guerre absolue » annoncée par Clausewitz n'est-elle pas consacrée par les thèses de Lippmann sur l'opinion publique, lesquelles, selon Carey (1989) et Zask (1999a) disqualifient la discussion et la délibération publiques et impliquent d'exclure le public de la politique et la politique de la vie publique?

Chapitre IV

Lippmann en Fabien ou que reste-t-il du débat Dewey-Lippmann?

The virtue [Santayana] doesn't possess is the ability to speak to the men of his time. He has not bent himself to their habit of thought and to their language. He has been satisfied to state his thought and to leave it [...] You feel that Santayana has made a wonderful monument only to leave it in the attic. If he had the virtue of Bernard Shaw he would set it up in the middle of Times Square.

– Walter Lippmann, *George Santayana: A Sketch*, 1911.¹¹⁸

Ce chapitre explore quelques-unes des questions soulevées par les développements précédents. Le prisme des propositions fabiennes permet de reconsidérer le rapport « schizophrénique » de Lippmann aux philosophies concurrentes de William James et George Santayana, deux de ses professeurs à Harvard dont il s'est abondamment réclamé bien que leurs philosophies s'opposent.¹¹⁹ James et Santayana figurent de manière proéminente dans l'historiographie à propos du « débat Dewey-Lippmann » dans laquelle la question de leur influence respective joue un rôle stratégique décisif. En substituant les influences de la FS à celles de James et de Santayana, ce chapitre propose à la fois une contribution historiographique originale au débat Dewey-Lippmann ainsi qu'une intervention politique au sein du dispositif historiographique. Plus précisément, ce chapitre prend à contrepied certaines contributions historiographiques récentes qui ont en commun d'identifier le travail de Lippmann au courant pragmatiste, de minimiser les différences entre les positions de Dewey

¹¹⁸ WLP, série III, 18/64.

¹¹⁹ Il est hors des limites de cette thèse de détailler cette opposition qui est très bien cernée par Fischer (1965). Très simplement, la philosophie de Santayana se présente comme une recherche de la réalité au-delà de l'expérience, d'essences éternelles et de vertus morales absolues (Steel, 1980, p. 21). Cette perspective néo-platonicienne est complètement étrangère au pragmatisme de James pour qui la vérité est inséparable de l'expérience (James, 1909). Dix ans après avoir quitté Harvard, Lippmann semble finalement avoir solutionné ce dilemme philosophico-tutélaire. À son ami Bernard Berenson, il écrit alors : « I love James more than any great man I ever saw, but increasingly I find Santayana inescapable » (cité dans Steel, 1980, p. 21). Cette confession, doublée d'une fine analyse des textes de Lippmann, conduit la majorité des commentateurs à considérer l'influence prépondérante de Santayana au détriment de celle de James, à l'exception peut-être de ses années de jeunesse et de ses premiers livres. Une troisième position consiste à affirmer la profonde incohérence de Lippmann qui modifierait constamment sa « posture » philosophique, sans cohérence ni objectif (B. F. Wright, 1973).

et de Lippmann ainsi que de présenter ce débat comme une discussion interne au pragmatisme (Latour, 2008; Jansen, 2008; Jansen, 2009; Simonson, 2009; Schudson, 2008). L'effet premier de cette historiographie « révisionniste » est de minimiser les implications proprement politiques de la conception lippmannienne de l'opinion publique en démocratie. Le prisme des influences fabiennes permet au contraire de dramatiser les différences entre Lippmann et Dewey (ainsi qu'avec le courant pragmatiste) et d'explicitier certains aspects de la contribution de Lippmann qui sont peu développés dans l'historiographie et demeurent autrement obscurs. Ce chapitre propose également de revisiter le débat Dewey-Lippmann à partir du débat sur l'*Outlawry of War* qui, à la même époque, a opposé Dewey et Lippmann. Ce débat permet d'exposer les conceptions philosophiques irréconciliables de Dewey et de Lippmann et dans cette mesure, permet de prolonger les analyses précédentes, notamment quant au renversement de la formule de Clausewitz effectué par Lippmann.

Le débat Dewey-Lippmann : Enjeux historiographiques et politiques

Suite à la publication de *Public Opinion* en 1922, Walter Lippmann et John Dewey se sont livrés à un important échange d'idées – généralement appelé le débat Dewey-Lippmann – qui est depuis l'objet de très nombreux commentaires et qui a acquis un statut canonique en communication (Schudson, 2008).¹²⁰ Le débat porte essentiellement sur le rôle du public en démocratie. Lippmann affirme en substance que le citoyen idéal, capable de rendre un jugement éclairé sur différents enjeux, n'existe pas, contrairement à ce que supposent les théories démocratiques libérales. Les médias n'arrivent pas à transmettre l'information avec l'efficacité et la justesse nécessaires et les citoyens n'ont ni le temps, ni l'intérêt, ni les capacités cognitives pour comprendre la complexité du monde qui les entoure. L'opinion publique ne se forme pas à partir d'une délibération publique sur les faits, mais bien sur la base de stéréotypes, de visions du monde particulières, plus ou moins exactes, qui se substituent au monde réel. En ce sens, le public lui-même est un stéréotype, un « fantôme » qui existe seulement dans la tête de certains penseurs démocrates particulièrement naïfs. À

¹²⁰ Suite à la critique du livre de Lippmann par Dewey (en 1922), Lippmann publie *The Phantom Public* (1925) qui est également commenté par Dewey qui enchaîne ensuite avec *The Public and Its Problems* (1927).

partir de ce constat, Lippmann propose d'établir des agences chargées de produire et de diffuser une information neutre et fiable, notamment en recourant à des experts (qui, en quelque sorte, remplacent les journalistes) et à une « méthode ». ¹²¹ Il est également urgent d'abandonner les conceptions romantiques du public pour lui confier un rôle moindre, plus conforme à ses capacités limitées. ¹²²

Dewey accepte la thèse fondamentale de Lippmann, à savoir que la démocratie repose sur une image idéalisée du public incompatible avec l'expérience. Mais Dewey, contrairement à Lippmann, croit que cet idéal est réalisable :

Pour M. Lippmann, il existe un public, ou plutôt une multiplicité de publics, tout à la fois insaisissables, versatiles, ignorants et peu motivés. Grâce à des moyens appropriés, on peut toutefois parvenir à les canaliser, les former ou les informer, pour obtenir d'eux à l'occasion quelques apparitions... publiques. Pourvu qu'on s'y prenne bien et qu'on les éduque, ces publics seront capables d'interventions aussi efficaces qu'utiles en matière de politique et donc de gouvernement (Dewey, 2008, p. 173).

Pour Dewey, l'image idéalisée du public en démocratie critiquée par Lippmann est un « homme de paille » : « Cette théorie de la démocratie qu'il dénonce, qui l'a jamais défendue? » (2008, p. 178). En d'autres termes, cette théorie est un idéal abstrait, un objectif à poursuivre, et non pas une image conforme de l'expérience. Cette critique de Dewey est intéressante puisqu'elle expose une différence épistémologique fondamentale entre sa propre conception de ce qu'est une théorie et celle de Lippmann; une distinction qui sera au cœur du célèbre compte-rendu du débat Dewey-Lippmann proposé par James Carey dans *Communication as Culture* (1989).

¹²¹ Par « méthode », Lippmann entend essentiellement la méthode scientifique, c'est-à-dire la seule méthode à partir de laquelle les hommes seraient en mesure de tirer des conclusions similaires à partir des mêmes informations (Hollinger, 1977, p. 467). La science serait la discipline de la démocratie (p. 471).

¹²² Lippmann conclut ainsi *Phantom Public* : « La démocratie telle qu'on la conçoit habituellement pâtit à mon avis d'immenses confusions qui pervertissent son action et la mènent à l'échec. En m'en prenant à certaines de ces confusions, je n'étais guidé que par cette certitude : une fausse philosophie tend à imposer des stéréotypes contraires aux leçons de l'expérience. Je ne sais pas ce que donneront ces leçons quand nous aurons appris à considérer l'opinion publique pour ce qu'elle est, et non comme le pouvoir chimérique qu'on prétend lui donner » (PF, p. 170).

Il est nécessaire de revenir sur la lecture proposée par Carey puisque celle-ci a généré un extraordinaire méta-débat dans lequel la question des influences intellectuelles de Lippmann est absolument centrale. Carey expose ainsi les différences entre les prémisses épistémologiques de Lippmann et de Dewey :

In Lippmann's view, an effective public opinion exists when the individual minds that make up the public possess correct representations of the world. The newspapers serves its democratic function when it transmits such representations to individual members of the public [...] Dewey's response takes a number of turns. Public opinion is not formed when individuals possess correct representations of the environment, even if correct representations were possible. It is formed only in discussion, when it is made active in community life [...] Behind Dewey's surface-level critique is a deeper one directed at the problem of representation in both its epistemological and political-journalistic senses [...] He sees in Lippmann a manifestation of what he most strongly argued against: the spectator theory of knowledge. Lippmann views the public as a second-order spectator : a spectator of the spectator (Carey, 1989, p. 81).

Le texte de Carey n'est pas un texte « historique » au sens canonique du terme. C'est plutôt un texte qui « instrumentalise » l'histoire à des fins pédagogiques, épistémologiques et politiques. Carey a la prudence d'explicitement ses fins : le débat Dewey-Lippmann lui permet d'illustrer « à l'américaine » la distinction entre la recherche administrative (Lippmann) et la recherche critique (Dewey), rien de plus (1989, p. 74-75).¹²³ Ce faisant, Carey accentue et dramatise les différences entre les deux penseurs, non pas par mépris de l'histoire, mais simplement parce que l'histoire ne constitue pas l'horizon premier de son texte. Néanmoins, Carey entretient une certaine ambiguïté quant aux objectifs qu'il poursuit. Dans un texte publié en 1996, *The Chicago School and Mass Communication Research*, Carey reprend l'essentiel de l'argument de *Communication as Culture* sans spécifier qu'il cherche à illustrer la différence entre recherche administrative et recherche critique. Carey esquisse plutôt une critique de l'historiographie de la recherche en communication, de « l'histoire standard », en lui opposant un narratif concurrent au sein duquel Walter Lippmann est le personnage principal et *originel*.

¹²³ Cette différence d'horizon est aussi subtile que fondamentale. Comme l'écrit Paul Veyne, « l'historien et le sociologue écriront exactement la même page; seulement ils en feront deux usages différents. Pour l'historien, cette page est le but de son travail; pour le sociologue, elle n'est qu'un moyen d'illustrer par un exemple la théorie de la guerre, qui est son but à lui » (1976, p. 54).

Je me permets de citer quelques passages révélateurs quant à la portée historique qui est attribuée au travail de Lippmann :

Lippmann's *Public Opinion* (1922) is the originating book in the modern history of communication research [...] the book founded a tradition of research as it changed the central problem in the study of mass communication [...] Lippmann, in fact, redefined the problem of the media from one of morals, politics, and freedom to one of psychology and epistemology. He established the tradition of propaganda analysis and simultaneously, by framing the problem not as one of normative political theory but as one of human psychology, opened up the tradition of effects analysis that was to dominate the literature less than two decades after the publication of *Public Opinion* [...] But Lippmann did more than anticipate and clear the ground for effects research. He also rejected [...] the work of John Dewey and other members of the Chicago School of Social Thought. It was Dewey, along with George Herbert Mead, Robert E. Park, and Charles Cooley, who reacted against the form in which utilitarianism was incarnated in the late 19th century, namely Social Darwinism, and in that reaction formed the most distinctive and, I believe, the most useful view of communication and the mass media in the U. S. tradition (Carey, 1996, p. 28-30).

La lecture proposée par Carey a très certainement contribué à amplifier les différences entre Dewey et Lippmann en présentant leur échange comme un débat historique déterminant pour l'établissement d'une tradition de recherche et d'une épistémologie dominantes en communication. L'opposition entre Dewey et Lippmann est ici cruciale. C'est cette opposition qui permet d'opérer les oppositions subséquentes entre recherche critique et recherche administrative, entre le pragmatisme et « the classic fallacy of the Cartesian tradition » (Carey, 1989, p. 77), entre une histoire de la discipline qui commence avec Dewey et une autre qui commence avec Lippmann, entre une conception démocratique et une conception instrumentale de la communication.

De récents travaux (Schudson, 2008; Jansen, 2009) critiquent le compte rendu de James Carey qui aurait commis l'erreur d'exagérer les différences de vues entre Dewey et Lippmann :

Although their paths did diverge later, Dewey and Lippmann were not "embattled" in the 1920s and there is no evidence to support the claim that Dewey was "appalled" by Lippmann's *Public Opinion* or *The Phantom Public*.

To the contrary, at the time of the exchange, the two men were allies committed to a common project : to reform democracy in light of modern conditions, which included the emergence of mass communication (Jansen, 2009, p. 222).

Le texte de Jansen tente de réconcilier Lippmann à la tradition pragmatiste. Selon elle, Lippmann conçoit la science dans une perspective « peircéenne » résolument anti-positiviste (2009, p. 224). Dewey et Lippmann, loin de proposer des épistémologies concurrentes, seraient tous deux les héritiers de William James (p. 233). Jansen souligne également que Robert E. Park (à qui, selon Carey, Lippmann s'opposerait), un ancien étudiant de Dewey, a écrit des commentaires critiques sur *Public Opinion* et sur *The Public and Its Problems* sans jamais lier ni opposer les deux livres. Bref, Lippmann et Dewey, contrairement à ce qu'affirme toute la tradition interprétative inaugurée par Carey – laquelle est comprise comme un « Vésuve d'erreurs interprétatives » (p. 224) – seraient des penseurs appartenant à une même lignée intellectuelle pragmatiste et démocrate.

Dans l'analyse proposée par Jansen, et plus généralement dans l'historiographie à propos du débat Dewey-Lippmann, la question des influences intellectuelles de Lippmann est stratégiquement déterminante. Les influences attribuées à Lippmann fonctionnent tout à la fois comme des garanties de l'argument (qui, souvent, ne régresse pas plus loin), comme des principes de continuité (qui ne sont pas remis en question), de raréfaction (certaines influences pouvant difficilement être prises en compte) et d'exclusion (puisque ces influences sont difficilement conciliables). Mais ce débat autour des influences intellectuelles s'inscrit d'abord et avant tout dans une logique politique; les influences intellectuelles alléguées de Lippmann fonctionnant comme les prête-noms de projets, d'idéologies, de traditions, de conceptions de la démocratie et de la communication. D'une part, « le clan Dewey » privilégie l'influence de Santayana sur Lippmann¹²⁴ (Lippmann, pragmatiste de pacotille, incarne alors la figure du dangereux théoricien platonicien partisan d'une classe gouvernante, etc.), et souligne la différence profonde entre la philosophie de Lippmann et le pragmatisme « authentique » de Dewey, Peirce et James, qui sont présentés comme les penseurs d'une

¹²⁴ Le biographe de Santayana, G. W. Howgate, est également de cet avis : « He [Lippmann] echoes certain principles of his former teacher, in general, [...] the need for a reconstructed morality which will be true to nature and yet find ample room for the ideal aspiration of man » (cité dans Schapsmeier et Schapsmeier, 1969, p. 67).

démocratie entendue dans le sens large et communicationnel d'un partage de l'expérience. D'autre part, le « clan Lippmann » souligne l'influence de James ou de Peirce et, conséquemment, l'appartenance de Lippmann à la grande famille du pragmatisme américain (Latour, 2008; Jansen, 2009). Cette association est alors garante du caractère démocratique et progressiste de la pensée de Lippmann qui est présentée comme une critique pro-démocratique de la démocratie. Les implications troubles des idées de Lippmann pour la démocratie – qui sont d'ailleurs soulignées par Dewey lui-même – sont alors associées à une compréhension limitée d'une pensée complexe (Schudson, 2008). Ainsi, désamorcer l'antagonisme entre les idées de Dewey et de Lippmann ne sert pas tant à réfuter l'analyse de James Carey qu'à réaliser une curieuse opération d'identité : Lippmann = Dewey (et donc, Lippmann = James puisque Dewey = James).¹²⁵ Apposer le sceau du pragmatisme sur les idées de Lippmann, voilà le résultat escompté d'une opération dont les enjeux sont multiples, mais surtout, contemporains. En effet, faire de Lippmann un penseur pragmatique, dans le contexte actuel d'un retour en force des pragmatismes en sciences humaines (notamment en communication), permet de dédouaner les implications troubles des observations de Lippmann quant au fonctionnement des démocraties ou, *a contrario*, de troubler significativement les implications politiques du pragmatisme. Également, dans la mesure où James Carey se sert des postures épistémologiques concurrentes de Lippmann (cartésienne) et de Dewey (pragmatiste) afin d'illustrer la distinction entre recherche administrative (Lippmann) et recherche critique (Dewey), présenter Lippmann comme un penseur pragmatique invite également à reconsidérer la distinction épistémologique et politique entre recherche critique et recherche administrative, laquelle est pourtant centrale dans la constitution de la communication comme champ d'études.

Ainsi, Jansen a peut-être raison d'affirmer que la littérature sur le débat Dewey-Lippmann nous en apprend davantage sur les visées politiques de ceux qui s'y intéressent que sur celles de Walter Lippmann. En effet, dans la mesure où Lippmann ne répond jamais aux critiques de Dewey et que l'historiographie ne fait pas grand cas de ce débat avant le texte de

¹²⁵ Je cherche ici à exposer une stratégie argumentative qui n'est pas la mienne et non à suggérer qu'il est possible de rabattre James, Dewey et Peirce l'un sur l'autre; leurs pragmatismes étant assez différents. Pour une discussion sur les différents pragmatismes en communication, voir notamment Simonson (2009) et Bergman (2008).

Carey, ce « débat », sur lequel on a tant discuté, constitue davantage un « projective device » (Lofland, 1983) qu'un événement historique déterminant (Schudson, 2008; Jansen, 2009). Pour Jansen (2008), le texte de Carey constitue le premier battement d'ailes d'un effet papillon interprétatif : une légère imprécision quant à la portée du texte de Carey étant la source d'une vaste littérature sur un « débat » qui n'en fut jamais un.

Comment expliquer ces interprétations diamétralement opposées des thèses de Lippmann et des influences intellectuelles qu'elles sont supposées trahir? Une première piste de réponse serait celle de l'incohérence et de l'inconsistance. Lippmann, au fil du temps et des événements, aurait simplement changé d'avis sur un certain nombre de questions et aurait dit une chose et son contraire (Bates, 1933). À ce propos, Amos Pinchot écrit : « Not the least of the benefits of reading Mr. Lippmann is that he can be quoted on either side on any question » (1933a, p. 7). Dans le même ordre d'idée, Michael Curtis souligne quant à lui l'extraordinaire « intellectual flexibility » de Lippmann (1991, p. 23).

Or, la propension de Lippmann à adopter alternativement des positions opposées n'est-elle pas tout à fait conséquente avec la stratégie de perméation chère à la FS? Les thèses de Lippmann seraient-elles davantage fabiennes que pragmatistes ou platoniciennes? Mon analyse suggère que les stratégies et les propositions fabiennes sont en mesure d'éclairer bon nombre des débats historiographiques actuels à propos de Lippmann. Plus précisément, les propositions et la stratégie fabiennes permettent de reconsidérer les deux thèses principales de la récente historiographie révisionniste, soit l'appartenance de Lippmann à l'École pragmatiste et le caractère pro-démocratique de sa critique de la démocratie.

Lippmann et le pragmatisme

Lippmann est couramment associé au pragmatisme, ce qui est sans aucun doute assez juste, surtout en ce qui concerne ses premiers livres. Il serait néanmoins inexact d'identifier complètement Lippmann au pragmatisme, et plus périlleux encore au pragmatisme de l'École de Chicago ou à « l'instrumentalisme » de John Dewey.¹²⁶ Parfois proche de celui de William James (Diggins, 1991; Simonson, 2009; Russill, 2008), le soi-disant pragmatisme de

¹²⁶ Dewey qualifie son approche « d'instrumentaliste » plutôt que de pragmatiste.

Lippmann est à la limite du pragmatisme, paradoxal, tendant résolument vers des postulats étrangers au pragmatisme qui, comme le souligne Henri Bergson dans une lettre à William James, « consiste à rejeter la quête de correspondance entre les idées et le monde au profit d'un créationnisme du monde » (Bergson cité dans Zask, 1999a, p. 13). Tandis que certains considèrent que le débat Dewey-Lippmann s'inscrit dans la tradition pragmatiste (Simonson, 2009; Latour, 2008; Jansen, 2009), mon analyse s'attarde plutôt à dégager ce qu'il y a d'irréconciliable au pragmatisme chez Lippmann. Les derniers livres de Lippmann, qui font la promotion des « lois naturelles » et l'éloge de la tradition, sont d'ailleurs résolument hostiles à toutes formes de pragmatisme que ce soit.¹²⁷ L'ambivalence lippmannienne vis-à-vis du pragmatisme est similaire à celle que l'on retrouve chez les auteurs fabiens. Ce rapprochement permet tout à la fois de révéler avec une acuité particulière le pragmatisme « relatif » de Lippmann et de considérer une certaine cohérence entre le Lippmann « pragmatiste » des débuts et le Lippmann de la maturité.

La distinction lippmannienne entre « the pictures in our heads » et « the world outside », rappelons-le, hérite fort probablement du concept de « painted box » développé par Graham Wallas et recouvre largement la distinction proposée par H. G. Wells entre « the small world » – aussi appelé « the sentimental world » et « the world of meaning » – et « the large world », qui est également appelé « the world of objective interests ». Chez Lippmann, la primauté épistémologique des « pictures in our heads » est présentée comme un problème dans la mesure où celle-ci brouille le rapport objectif au monde des faits. Éclairer les faits, le monde objectif, est primordial puisque d'un point de vue fabien, la politique dérive des « faits » ou de l'« information ». Ces termes sont compris dans une perspective réaliste, positiviste et objectiviste; la FS se démarquant justement des autres courants socialistes par son « uncomplicated epistemology » (Duff, 2006, p. 522). Dans cette perspective, le propre d'une bonne politique est d'être solidement arrimée à des faits objectifs, à un état du monde qu'il s'agit d'infléchir. Ainsi, en dernière instance, la politique trouve son fondement éthique dans la connaissance des faits, dans le monde tel qu'il est plutôt que dans un projet politique

¹²⁷ Selon John Patrick Diggins, *A Preface to Morals* (1929) marquerait l'abandon du pragmatisme jamesien pour un platonisme proche de celui de Santayana (1995, p. 335). À propos d'*Essays in the Public Philosophy*, livre dans lequel Lippmann tente de comprendre la condition humaine à partir du pluralisme de William James, Diggins remarque fort à propos que la démarche de Lippmann n'est pas pragmatiste puisque rétrospective plutôt que prospective (1991, p. 530).

expérimental. À la FS, c'est le *Fabian Research Bureau* et les membres ayant un certain « ethos scientifique » (Wells, Wallas, Webb) qui assurent ce rôle qui, chez Lippmann, est tour à tour joué par le scientifique (DM) et l'expert (PO). Curieusement, et j'y reviendrai, les experts et les scientifiques échappent à la compréhension psychologique de l'être humain et de sa « nature » irrationnelle qui est commune à Wallas et à Lippmann.

Lippmann introduit néanmoins une distinction épistémologique supplémentaire – en apparence éminemment pragmatiste – entre la vérité (« truth ») et les nouvelles (« news »). Ce passage, largement commenté, est absolument crucial pour comprendre la posture épistémologique de Lippmann :

The hypothesis, which seems to me the most fertile, is that news and truth are not the same thing, and must be clearly distinguished. The function of news is to signalize an event, the function of truth is to bring to lights the hidden facts, to set them into relation with each other, and make a picture of reality on which men can act. Only at those points, where social conditions take recognizable and measurable shape, do the body of truth and the body of news coincide (PO, p. 226, je souligne).

Immédiatement après avoir cité ce passage, Sue Curry Jansen écrit : « Lippmann's definition of truth is functional, not ontological » (2008, p. 81). Pour Lippmann, la vérité serait purement contingente, « probabiliste » et « communautarienne », toujours inscrite dans une épistémologie résolument constructiviste (p. 80). Le problème d'une telle lecture est d'ignorer la nature et l'importance des faits (« hidden facts ») et de la méthode scientifique qui préside à leur découverte. Même quand Lippmann emploie un jargon pragmatiste (« function of truth », « relation », etc.), la vérité consiste à *voir* ce qui autrement demeurerait caché, les faits, qui ne sont pas des constructions sociales (lesquelles renvoient aux stéréotypes). Ontologiquement différents des stéréotypes, les faits doivent être médiatisés par une classe spécialisée irréductible à « la société » ou au public.¹²⁸ Or, dans une perspective pragmatiste, ce que Lippmann appelle « stéréotype » pourrait très bien être compris comme le mode social d'existence des faits ou comme l'expérience partagée de ceux-ci. Dewey présente d'ailleurs le

¹²⁸ Pour John Durham Peters, Lippmann tourne le dos au pragmatisme pour préférer les catégories dualistes de fait et de fiction, d'objectivité et de subjectivité, ce qui le conduit à vanter les mérites d'une technocratie d'experts capable d'effectuer ces distinctions (1989, p. 208-209).

pragmatisme comme « a belief that we do not fully know the meaning of anything till it has been imparted, shared, made common property » (Dewey cité dans Simonson, 2009, p. 9).

Morton White oppose justement l'épistémologie de Lippmann à celle de James et de Dewey pour lesquels les différentes formes de savoirs existantes sont à ce point enchevêtrées et complexes (quelle est donc l'utilité de catégories fixes comme « objectivité » et « subjectivité »?) qu'il est impossible de lier exclusivement une forme de savoir à un domaine d'exercice particulier (1976, p. 249) – par exemple comme le fait Lippmann dans *Drift and Mastery* où la « méthode scientifique » devient la forme de savoir propre à la démocratie.

Ainsi, la distinction entre « news » et « truth » témoigne certainement d'une ambivalence épistémologique profonde au cœur des travaux de Lippmann : tout en décrivant ces catégories comme des « fonctions », Lippmann fait de leur correspondance le fondement d'une véritable éthique politique. L'ambivalence épistémologique de ce que Lippmann appelle « news » et « truth » est soulignée dans une lettre envoyée à Lippmann par Read Bean, un étudiant de Robert E. Park à l'Université de Chicago :

Dear Sir, I am taking a course here at the U. of Chicago on the "newspaper" under Dr. Robert E. Park – an old newspaperman turned sociologist. Perhaps you have heard tell of him. Of course, we have wrestled with "Lib. and the News" & "Public Opinion". I rank the latter as one of the greatest books since 1900. Well, today in class the old boy and I came into bitter conflict – so that he snubbed me after the class. The controversy was over Lippmann's interpretation of "truth". I maintained the Lippmann conceives it as a purely relative thing – the "truth about something" – which is determined by the way we interpret the news – the objective facts, in the light of the "pictures in our heads" – those damned stereotypes which are stubbornly stable yet continually changing little by little. Dr. Park that (sic) Lippmann had some mystical absolute conception of "truth" which would be a permanent tool of progress if it could be isolated and defined. It is inconceivable to me that a man who could present the relative conception of "liberty" which Lippmann does so admirably in "Lib. & the News" could get himself into such a logical cul-de-sac as I conceive "absolute truth" to be. Dr. Park claims to be a pragmatist and seems to take great delight in convicting all other thinkers of being absolutists. I argued that when Lippmann was at Harvard, the pragmatic viewpoint was not unknown. Park replied that apparently Lippmann never studied any philosophy. I was sure he had studied a lot of it [...] I asked him if [...] Lippmann would be insulted if one accused him of being a pragmatist. Park said he might think he was but he (Park) had carefully looked for evidence of the pragmatic viewpoint in "Public Opinion" and could not find any. He brands you as an "Intellectual" – along with the

editors of the "NewRep" than which there is nothing more damned, in the eyes of these admirers of the "real and only" "science of sociology" – So I am sending out a Macedonian Cry. Have I wholly misconceive the philosophical implications of "Public Opinion", or do you really hold that "truth" is "interpreted news"– "facts set in relation to our own body of knowledge" as you say – and hence never an absolute thing, – but always the truth about something, – requiring to be re-interpreted, re-defined, as new and relevant facts are discovered, or occur? I teach sociology in the University of Oregon and I do not want to go preaching the "gospel according to Lippmann" if I wholly misunderstand him, as Park seems to think I do.¹²⁹

En plus d'exposer la dualité de la notion de vérité chez Lippmann – tantôt relative, tantôt absolue – cette lettre permet de considérer le fossé entre Lippmann et Park, un ancien étudiant de William James associé au développement de la sociologie pragmatiste et à l'École de Chicago. Comme l'affirme Carey (1989), et contrairement à ce qu'affirme une certaine historiographie révisionniste (Latour, 2008; Jansen, 2008; Jansen, 2009; Simonson, 2009), la perspective de l'École de Chicago et celle de Lippmann s'opposent, malgré certaines apparences contraires.¹³⁰ Cette opposition est très claire pour Lippmann lui-même qui, dans un compte rendu de *German Philosophy and Politics* (Dewey, 1915), ne laisse aucun doute quant à son rejet du pragmatisme de Dewey :

When he says that the true American philosophy must be one of radical experiment [Dewey] is urging on us something never done by any other people. He is urging us consciously to manufacture our philosophy. There would be no more break with the tradition of thought. The whole value of philosophies up to the present has been that they found support for our action in something outside ourselves. We philosophized in order to draw sanction from God, or nature, or evolution. The theory was that our philosophies determined us; we conformed to them. Now comes Professor Dewey to argue that we ought to make our philosophies for our own needs and purposes (Lippmann cité dans Diggins, 1991, p. 535).¹³¹

¹²⁹ Le 23 août 1922, Read Bain à Lippmann, WLP, série I, 37/1399.

¹³⁰ « It is curious that Lippmann was not influenced by contemporary thinkers like G. H. Mead and Charles H. Cooley who have been the fount of various school of symbolic interactionism and who touched on a concept that overlapped Lippmann's thinking » (Curtis, 1991, p. 25).

¹³¹ « Lippmann's philosophical conclusion [is] that we should govern ourselves by moral principles which we discover by examining "essences" » (M. White, 1976, p. 249).

En fait, loin de constituer une nouvelle énigme historiographique-politique, le pragmatisme de Lippmann a fait l'objet d'une série de controverses qui remonte au moins à 1913, alors que le pragmatisme de Lippmann est critiqué par Robert Rives La Monte.¹³² La Monte écrit alors que le pragmatisme de Lippmann a comme point de départ la bonne vieille idée d'une « nature humaine ».¹³³ Lippmann, très clairement, ancre sa conception d'une telle « nature » dans les psychologies, empruntant à James mais également à Freud, Jung, Wallas et bien d'autres (Zask 1999a, p. 76). Encore une fois, c'est « la science » et son épistémologie qui informent les possibilités de l'expérimentation politique, laquelle dépend de sa conformité à la nature de l'homme telle que conçue par des psychologies qui, sur certains points, s'opposent (je reviendrai sur cette question au chapitre VI). Une telle idée est complètement étrangère à Dewey, qui prend le chemin inverse. Son pragmatisme refuse de réfléchir la politique depuis une perspective « scientifique » – ou déterministe – qui aurait pour effets de constituer un frein à l'expérimentation et de légitimer *a priori* certains pouvoirs et certaines formes politiques plutôt que d'autres. En revanche, la question d'une politique conforme à la nature humaine est bien celle de Graham Wallas (1908), et l'enthousiasme de Lippmann pour la science (DM) est tout à fait partagé par H. G. Wells, dont la perspective philosophique hérite des sciences exactes et de ses exigences de classification (Parrinder, 1985).¹³⁴

En somme, le pragmatisme de Lippmann apparaît comme un mélange du pragmatisme de James et de la quête d'une vérité par-delà l'expérience célébrée par Santayana et ce, dans la mesure où ces perspectives contradictoires convergent dans la philosophie de Lippmann et dans la pensée politique de la FS, lesquelles ont en commun de limiter l'expérimentation à

¹³² Voir les articles de Lippmann, « La Monte, Walling and Pragmatism » et de La Monte, « Pragmatism Once More » parus dans *The New Left Review* (1913), WLP, 2001-M- 077, 21/133.

¹³³ Le même paradoxe est mentionné par May : « Walter Lippmann's two prewar studies, *A Preface to Politics* (1913) and *Drift and Mastery* (1914) bring together the pragmatist attack on tradition and the implicit Freudian attack on pragmatism » (1956, p. 119).

¹³⁴ Lippmann écrit : « To Wells, life is an experiment which requires constant readjustment [...] In the chaos and muddle of this life Wells has found in science a refuge and a hope. Before science Wells has laid all his tributes, "– She is reality, the one reality I have found in this strange disorder of existence." Probe that devotion and you will find that it is inspired by the fact that science reaches out beyond the small world of personal living into the large world of objective hope. It is a refuge from the shabbiness of his surroundings – a clear, impersonal certainty » (WLP, série III, 18/62).

certains types de vérités dont on croit justement qu'elles existent au-delà de l'expérience (ou préalablement à celle-ci).¹³⁵

Une conception fabienne de la démocratie

Bien avant les célèbres analyses de James Carey (1989) et de Noam Chomsky (1997), un très vaste corpus critique les implications anti-démocratiques des propositions de Lippmann. Par exemple, au début des années 1930, Amos Pinchot écrit : « He has written persuasively against democracy, and persuasively for plutocracy, which, however, he has not yet described » (1933b, p. 130).¹³⁶ Ce type de critique se bute généralement à une défense au ton paternaliste : « Few things would be easier than to caricature this book and make out that Lippmann is an enemy of the democratic tradition » (Freedmann cité dans Aphteker, 1955, p. 49); une réaction caractéristique de certains travaux contemporains déjà évoqués.¹³⁷ La conception fabienne de la démocratie est susceptible d'éclairer la question de la démocratie chez Lippmann ainsi que les interprétations souvent opposées des critiques dont ses travaux ont fait l'objet.

¹³⁵ Je vois trois points de convergence principaux; 1) la méthode pragmatique proposée par James afin de régler les disputes philosophiques en examinant les conséquences pratiques de celles-ci est reprise par Lippmann dans *Phantom Public* sous la forme d'une méthode permettant au public, exceptionnellement, de trancher une question d'intérêt public; 2) le pluralisme de James informe la conception politique de Lippmann selon laquelle il existe des intérêts multiples et divergents qui entretiennent des rapports fluctuants (voir la discussion de Russill, 2008, p. 490-493); 3) la notion de stéréotype développée par Lippmann est largement redevable à ce que William James appelle « habitude » (Russill, 2008). Ces convergences sont marquées par des différences importantes : tandis que la méthode élaborée par James sert à régler des disputes métaphysiques, chez Lippmann, elle est immédiatement pratique. Si le pluralisme informe les conceptions politiques de Lippmann, celles-ci sont néanmoins caractérisées par un dualisme profond opposant les faits et les fictions (Peters, 1989, p. 208-209). Enfin, l'habitude, contrairement au stéréotype, n'est pas attachée à la notion d'image et à l'opposition entre image et réalité qu'elle implique. On peut faire un intéressant parallèle entre le pragmatisme de Lippmann et la présentation de la philosophie de Santayana proposée par Henry Samuel Levinson. S'opposant à une tradition bien établie, Levinson présente Santayana comme le père d'une forme alternative de pragmatisme conséquente avec « la vie de l'esprit » (1992, p. 9).

¹³⁶ Contrairement à ce que suggère Michael Schudson (2008), « l'invention » d'un Lippmann anti-démocrate n'est pas l'œuvre de James Carey. Pinchot (1933b), Aphteker (1955) et Eulau (1956) formulent une telle critique, tout à fait conséquente avec les commentaires ultérieurs de James Carey et de Noam Chomsky.

¹³⁷ « That is, he was trying to find a way to save democracy, not (as is sometimes claimed) to transcend it » (Jansen, 2008, p. 74).

Retournons brièvement à l'argument central de *Public Opinion* et de *Phantom Public*. Lippmann réfute ce qu'il considère être le mythe central de la démocratie libérale, soit la capacité des individus à se former une opinion éclairée et rationnelle sur les questions publiques. Compte tenu de la prévalence des stéréotypes et de la complexité des enjeux dans les sociétés modernes, Lippmann écarte la possibilité d'un tel processus de formation de l'opinion. Par conséquent, les dirigeants politiques tirent leur légitimité d'une opinion publique pervertie et manipulée, laquelle pèse pourtant plus que jamais sur les décideurs. Pour Lippmann, le public n'a pas à être mobilisé en permanence ni à proposer des solutions; il doit tout au plus s'aligner derrière des propositions faites par les décideurs dans le cas où ceux-ci ne pourraient arriver à un consensus, malgré les faits. Les agences de renseignement (*intelligence bureaux*) sont chargées d'informer les décideurs dans un processus décisionnel rationnel fondé sur des faits scientifiquement établis. Bref, la problématisation psycho-épistémologique de la politique a pour effet de substituer les experts au public. Le paradoxe est clair : les propositions de Lippmann, formulées afin de sauver la démocratie d'elle-même, ont pour effet de confier un pouvoir déterminant à un groupe particulier – les experts – et à disqualifier les revendications politiques populaires. En ce sens, les moyens proposés par Lippmann sont incompatibles avec la fin poursuivie.

La conception fabienne de la démocratie est susceptible d'expliquer un tel paradoxe. En effet, Beatrice Webb partage la même réticence que Lippmann quant aux aptitudes du public : « We have a little faith in the average sensual man, we do not believe that he can do much more than describe his grievances, we do not think he can prescribe his remedies » (cité dans Lasch, 1991, p. 318).¹³⁸ Conséquemment, pour la FS, la démocratie est comprise exclusivement comme l'exercice du droit de vote. Le *Fabian Tract* no. 70 (1896), rédigé par Bernard Shaw, est très clair à ce sujet :

Democracy, as understood by the Fabian Society, means simply the control of the administration by freely elected representatives of the people. The Fabian Society energetically repudiates all conceptions of Democracy as a system by which the technical work of government administration, and the appointment of

¹³⁸ Bernard Shaw abonde dans le même sens : « the workers could not go our pace or stand our social habits » (cité dans Mann, 1956, p. 696). Ailleurs, Shaw écrit « socialism without experts is as impossible as... dentistry without experts » (cité dans Ingle, 2006, p. 143).

public officials, shall be carried on by referendum or any other form of direct popular decision (cité dans McBriar, 1962, p. 75).

Shaw reviendra par la suite sur sa position, allant même jusqu'à suggérer de limiter la liberté électorale. Comme le souligne McBriar, se demander si les « propositions platoniciennes » de Shaw sont démocratiques dépend alors de la définition particulière de la démocratie que l'on veut bien adopter (1962, p. 85-91).

Dans un manuscrit non publié pertinemment intitulé *Concerning Democratic Method*, Lippmann est très clair en ce qui concerne l'origine de sa conception d'une démocratie dans laquelle les experts sont appelés à jouer un rôle central :

The spirit of Fabian Socialism is defiantly unsentimental. Every page of it breathes the determination not to be caught phrase-making or using any of the theatrical properties of revolution [...] That indeed is the air of the traditional Fabian: he will not be caught red-handed with an ideal to which he hasn't attached an administrative proposal. When I first met the Secretary of the Society, Mr. Pease, I was a sophomore at college inflamed by the contrasts of riches and poverty. And Mr. Pease, whom I had pictured as insider in a great attack on wrong, proceeded to put me through a cross-examination on the township organization of Massachusetts. That sort of thing had not yet entered my conception of socialism. But it was the typical Fabian introduction intended to let me realize that the mobility of my sentiments might be taken for granted, whereas my knowledge and ability were in question [...] In the Fabian Society, the expert, so homeless in a revolutionary movement, found a place to work. To it were attracted the insiders of British politics who had been touched imaginatively with the socialist vision. Its investigations were carried on by men and women who were close enough to public office to realize the problem of an executive [...] The Fabians took the sting out of socialism, divorced it from the tradition of the French Revolution and married it to the patient science of the time.¹³⁹

En faisant l'apologie du détachement et du rôle de l'expert et en concevant la démocratie comme une « méthode », la démocratie fabienne (et lippmannienne) prend très certainement à revers la conception classique de la démocratie en tant que pouvoir (*kratos*) du peuple (*demos*). Le rejet de l'héritage révolutionnaire traduit également une telle rupture dans la mesure où la démocratie classique *est* révolutionnaire; elle constitue très exactement la remise

¹³⁹ WLP, 2001-M-077, 17/43.

en question de la loi – ou de la « méthode » – héritée (Castoriadis, 2008, p. 42). Or, chez Lippmann, la « démocratie » est complètement divorcée de son contenu passionnel et historique. Sans pouvoir instituant, elle est simplement le nom de la gestion scientifique d'un État dans lequel existe le droit de vote.

Telle qu'articulée par Lippmann, la démocratie relève de la « double pensée » orwellienne. C'est un signifiant qui nie son contenu hérité propre en même temps (et avec pour objectif) qu'il se conserve lui-même, bien que vidé de son sens.¹⁴⁰ En ce sens, il s'agit d'une question qui est impossible à séparer de la propagande fabienne et de la perméation.¹⁴¹ George Orwell – qui est à une certaine époque proche de la FS¹⁴² – en vient à s'opposer au socialisme fabien pour ses implications anti-démocratiques :

He [Orwell] concluded that for the intelligentsia (and had in mind not so much Soviet apparatchiks as home-grown socialists such as Bernard Shaw and the Fabians), socialism was something for the "clever ones" to impose upon the "Lower Orders". As for the Lower Orders themselves, they understood this kind of socialism to be bound up with efficient machine production in which progress seems to be measured by making humanity generally less human in the cause of "progress". But ordinary people, at heart, wanted a civilization "in which progress is not defined as making the world safe for little fat men". They rejected the goals of Fabian socialism, said Orwell (Ingle, 2006, p. 61).

Une telle critique est également formulée par H. G. Wells ainsi que par de nombreux commentateurs. Par exemple, selon Stone et Smith : « Sydney Webb was an unabashed elitist, believing that social change would come about through the leadership of an educated and aware corps of thinkers and public servants » (1983, p. 705).¹⁴³

¹⁴⁰ Graham Wallas entretient également une attitude paradoxale combinant un pessimisme envers la démocratie telle que conçue dans la théorie libérale classique à un optimisme utopique vis-à-vis ce que la démocratie pourrait être dans d'autres circonstances (Qualter, 1980, p. 28).

¹⁴¹ « The Fabians have talked so much of government by experts that people in the United States have seized the phrase and by exploiting it have frightened the ingenuous with a harrowing picture of a world strait-jacketed by mono-maniacal specialists » (Grendon à Lippmann, le 24 octobre 1912, WLP, 2001-M-077, 164/31).

¹⁴² Le 22 novembre 1941, Orwell prononce une conférence intitulée « Culture and Democracy » devant les membres de la FS.

¹⁴³ Dans *The New Machiavelli*, H. G. Wells écrit « I can still recall little Bailey [Sydney Webb], glib and winking, explaining that democracy was really just a dodge for getting assent to the ordinances of the expert official by means of the polling booth » (1919, p. 327).

En somme, les conceptions lippmannienne et fabienne de la démocratie s'éclairent mutuellement. Conséquemment, l'équivoque quant aux implications démocratiques des idées de Lippmann – particulièrement évident dans *Public Opinion* et *The Phantom Public* – fait puissamment écho à l'ambiguïté fabienne autour de cette question.

***The Outlawry of War* ou « l'autre » débat Dewey-Lippmann**

Durant les années 1920, c'est-à-dire pendant le déroulement de ce qu'il est convenu d'appeler le débat Dewey-Lippmann, John Dewey et Walter Lippmann se sont opposés au cours d'un autre débat, celui-là à propos du mouvement *Outlawry of War*. Ce débat est très peu abordé dans les études en communication¹⁴⁴ bien qu'il soit susceptible d'éclairer certaines dimensions du débat portant sur le rôle du public en démocratie ainsi que des différences importantes entre les méthodes et les épistémologies de Dewey et de Lippmann. Qui plus est, ce débat permet de préciser davantage le renversement de la formule de Clausewitz effectué par Lippmann.

Début 1923, John Dewey se joint au *American Committee for the Outlawry of War*, une organisation lancée par son ami Salmon O. Levinson avec pour objectifs de faire adopter une législation internationale rendant la guerre illégale et de créer un tribunal international capable d'appliquer cette loi. Après la publication d'un premier texte par Dewey vantant l'initiative (1923a), Lippmann assure personnellement John Dewey de son soutien au mouvement et signe, en mars 1923, un éditorial conséquent avec cet engagement (Dewey et Boydston, 1983, p. 427-431). Mais Lippmann révisé bientôt son appui et en août 1923, signe un virulent article à l'encontre de l'*Outlawry of War*. Cet article marque le début de « l'autre » débat Dewey-Lippmann.¹⁴⁵

Sous la plume de Lippmann, le mouvement est décrit comme une simple croisade morale politiquement inconsistante. Soulignant les emplois multiples et inconséquents d'une métaphore inadéquate – *The Outlawry of War* – par les politiciens américains pressés d'exploiter le sentiment anti-guerre afin de promouvoir leur propre agenda (en insistant sur le

¹⁴⁴ Mis à part Russill (2008) et Jansen (2009) qui font très rapidement référence à ce débat, je n'ai trouvé aucune mention de celui-ci dans les revues spécialisées en communication.

¹⁴⁵ Pour un aperçu chronologique détaillé de ce débat et un aperçu de certains éléments de contexte, on consultera les commentaires de Jo Ann Boydston dans *The Middle Works of John Dewey, Volume 15, 1899-1924 : Human Nature and Conduct* (Dewey et Boydston, 1983, p. 427-431).

Sénateur William E. Borah, le dernier en lice à faire la promotion du mouvement), Lippmann ironise : « It is only an accident of irreconcilable politics in the United States Senate which has identified "the outlawry of war" with active opposition to every establish institution for the prevention of war » (Lippmann, 1923, p. 246). Selon Lippmann, la législation internationale réclamée par les partisans du mouvement ne pourrait que refléter l'ordre mondial présent; elle légaliserait le *statu quo* puisqu'aucun pays souverain n'admettrait une loi internationale brimant la poursuite de politiques qu'il juge essentielles (p. 249). En garantissant à tous les pays le droit de se défendre, une telle législation ne toucherait que les guerres d'agression. Or, selon Lippmann, aucune guerre n'est menée sous ce motif : « Even Germany's war in 1914 was dressed up readily enough as a war of defense against an imminent attack by Russia in military alliance with France » (p. 250). En proposant une législation s'appliquant exclusivement aux conflits internationaux (et non aux guerres civiles, aux révolutions, etc.), le mouvement s'attaque à des guerres qui n'existent pas puisque toutes les guerres réelles impliquent des intérêts qui, du point de vue des acteurs concernés, sont domestiques (p. 251). Le Sénateur Borah ferait la grave erreur de considérer que seulement la loi et la guerre permettent de régler les conflits tandis que Lippmann affirme que parmi la multitude de manières de régler les conflits, il faut privilégier la diplomatie, laquelle implique parfois la menace de faire appel à la force (p. 252). Accusant Borah de tenter de tirer un avantage politique du sentiment anti-guerre, Lippmann écrit : « Once more we behold the spectacle, so delightful to Satan, of men who wish to establish universal confidence and coöperation on earth, refusing in the smallest measure to coöperate among themselves (sic) » (p. 253).

Dewey répondra à Lippmann en octobre 1923 dans deux articles publiés dans le *New Republic* (1923b, 1923c).¹⁴⁶ D'une part, Dewey réfute les accusations de Lippmann : le mouvement n'est pas opposé aux autres moyens de faire la paix, il fait seulement la promotion de sa propre solution, qu'il juge la meilleure : « Thus, the record is not of irreconcilability but of fidelity to an idea » (1923b, p. 150). D'autre part, Dewey accuse Lippmann d'avoir composé une image erronée du mouvement de trois manières. Premièrement, en affirmant que toutes les guerres réelles sont défensives, Lippmann se méprend sur ce que le mouvement

¹⁴⁶ Ces articles seront republiés la même année par l'*American Committee for the Outlawry of War* sous la forme d'un petit volume, *Outlawry of War : What It Is and Is Not, A Reply to Walter Lippmann*.

entend par droit à la défense, lequel droit étant déjà bien balisé par différents traités et concerne exclusivement le droit de se défendre devant une agression (p. 150). En ce sens, les prétentions défensives de l'Allemagne n'auraient pas été considérées par la cour. Deuxièmement, le mouvement n'implique pas l'abolition de la diplomatie. Reprenant l'argument de Lippmann selon lequel la diplomatie est un moyen d'éviter la guerre et que tout plan qui ne mentionne pas la diplomatie ne peut être effectif, c'est au tour de Dewey d'ironiser :

I confess this argument goes beyond me. The plan to outlaw war also fails to provide for the institution of marriage, of private property, and a number of other things which many people believe to be quite as necessary as is diplomacy. How Mr. Lippmann managed to bring himself to the opinion that failure to provide for ambassadors and conferences means that the plan to outlaw war is in any way antagonistic to them is a mystery I cannot explain (Dewey, 1923b, p. 150).

Troisièmement, cette opposition entre le droit et la diplomatie (ou la politique) ne reflète pas l'opposition qui, du point de vue du mouvement, est déterminante : l'opposition entre la résolution politique de conflits dans un contexte où la guerre est légale et la résolution politique de conflits dans un contexte où la guerre est illégale. Tandis que dans le premier cas, l'échec implique la guerre, dans le second, il implique le recours à la justice (Dewey, 1923b, p. 151). En d'autres termes, il ne s'agit pas de substituer la loi à la politique, mais la loi à la force.

Dewey ajoute que plusieurs des réticences de Lippmann relèvent en fait d'un problème psychologique assez répandu : une propension inconsciente à projeter les difficultés du présent dans le futur, sans considérer comment bon nombre de celles-ci sont causées par la légalité de la guerre. Affirmer que les guerres sont causées par des intérêts conflictuels qui ne manqueront pas d'advenir n'est pas complètement inexact, mais il manque une partie de l'équation. La cause unique de ces guerres n'est pas à chercher du côté du conflit d'intérêts en tant que tel, lequel pourrait demeurer un conflit d'intérêts, mais également du côté de la légalité de la guerre, laquelle favorise la transformation d'un conflit d'intérêts en guerre (Dewey, 1923c, p. 223). Cette question des « causes » de la guerre est ensuite reprise dans un cadre plus général par Dewey, qui affirme que les causes avouées des guerres ne coïncident jamais avec leurs causes réelles (p. 224). Tandis que les causes avouées servent à gagner

l'opinion publique à la guerre, les causes réelles ne peuvent être admises publiquement. Ainsi les gouvernements du Japon et de l'Amérique ne peuvent admettre que leurs visées économiques concurrentes sur la Chine expliquent leur antagonisme. Or, une cour internationale permettrait d'identifier, au-delà des causes avérées, les causes réelles des antagonismes, ce qui embarrasserait plusieurs gouvernements ou, encore mieux, permettrait d'éviter la guerre :

I can readily imagine that oil can be the *real* cause of war between Mexico and the United States : I cannot imagine that the American people would ever go to a war with Mexico if the avowed cause of the war were to support American oil interests, nor can I imagine any American government admitting this to be the cause of war (Dewey, 1923c, p. 225, les italiques sont de Dewey).

*

Un premier aspect frappant de ce débat est le rôle diamétralement opposé accordé au public par Dewey et Lippmann. La solution préconisée par Lippmann, la diplomatie, implique que les décisions et les discussions portant sur la guerre et la paix se tiennent derrière des portes closes et que le public est maintenu dans l'ignorance quant à celles-ci.¹⁴⁷ Cela est tout à fait conséquent avec la distinction lippmannienne entre *insiders* et *outsiders*, laquelle renvoie à la position d'une personne vis-à-vis d'un problème. Certaines personnes sont extérieures au problème et ne peuvent agir sur celui-ci; d'autres sont proches du problème et peuvent par conséquent agir sur celui-ci (PF; Lippmann, 1915b). En d'autres termes, les décisions concernant la guerre et la paix n'appartiennent pas au public, qui n'est pas assez près du problème pour pouvoir se prononcer. Lippmann défend cette position par une rhétorique de l'urgence et de la nécessité : « diplomatic method [...] is the necessary method of dealing with immediate exigencies and dangerous crises in affairs. Under such circumstances there is not other way to prevent disaster » (Lippmann, 1923, p. 252).

A contrario, selon Dewey, ce qui empêcherait la guerre, ce n'est pas tant son éventuelle illégalité ni la menace de sanctions, bien que cela soit important. Ce que la cour

¹⁴⁷ Pour une discussion du rôle de l'opinion publique dans les affaires étrangères et la diplomatie, voir le chapitre « Public Opinion in Foreign Affairs » dans *The Stakes of Diplomacy* (SD, p. 196-204).

internationale permet, c'est de différencier les causes avouées de la guerre des causes réelles.¹⁴⁸ Plutôt que de laisser l'opinion publique en proie aux manipulations et aux faux motifs de gouvernements belliqueux, la cour permet d'exposer à l'opinion publique mondiale les causes réelles de la guerre ainsi que les manipulations dont elle fait l'objet. Dewey souligne au passage la complicité de la presse dans la confusion entre causes avouées et causes réelles, ce qui constitue une attaque que l'on devine dirigée tout droit vers Lippmann qui, après avoir proposé un tel diagnostic dans *A Test of the News* (1920), modifie son argument : le problème n'est pas tant celui d'une couverture journalistique imprécise ou manipulée, mais celui de la nature même de la perception humaine, laquelle est incapable d'appréhender un monde de plus en plus complexe (LN; PO; Steel, 2008, p. XVII).¹⁴⁹ En d'autres termes, Lippmann, en reprenant le thème fabien de la « Great Society », abandonne le projet d'une opinion publique éclairée et capable de discerner les enjeux véritables d'une guerre; un projet qui est cœur du mouvement *Outlawry of War* et du débat Dewey-Lippmann :

The most important difference in Dewey's version of outlawry of war lay in its concern with the means by which war would be outlawed. For Dewey, it was absolutely essential that this be the act of democratic publics. Insofar as such publics did not exist, they had to be created if outlawry was to work (Westbrook, 1991, p. 269).

La réponse de Dewey expose également une différence profonde entre deux manières de concevoir les problèmes politiques. En adhérant au mouvement pour l'*Outlawry of War*, Dewey regarde vers l'avenir : ce n'est pas parce qu'il y a toujours eu des guerres qu'il y en aura toujours. La guerre n'est pas dans la nature des choses. Pour abolir la guerre, il est nécessaire de modifier certaines conditions actuelles, dans ce cas, le cadre légal de la guerre. Dewey exhorte à l'expérimentation, bien que le résultat ne soit pas garanti. Peut-être la guerre sera-t-elle abolie, peut-être pas, mais il faut essayer puisque c'est seulement ainsi que le projet de l'*Outlawry of War* sera « vérifié ». Cette démarche est tout à fait conforme aux visées du

¹⁴⁸ « One of the chief grounds for belief in outlawry of war is that the creation of the judicial substitute for war would render it hard to keep this confusion » (Dewey, 1923c, p. 225).

¹⁴⁹ Or, le pragmatisme refuse de considérer *a priori* le sujet et l'objet. Le primat de la relation implique que sujet et objet sont des effets de celle-ci; une perspective incompatible avec une compréhension cognitive de l'expérience (Massumi, 2007b).

pragmatisme qui « n'insiste pas sur les phénomènes antérieurs mais sur les phénomènes consécutifs à un processus d'investigation, à l'invention d'une hypothèse dont la vérification modifie la situation initiale » (Zask, 1999b, p. 29). Or, Lippmann refuse une telle expérimentation, ce qui lui vaut les foudres de Dewey qui souligne avec justesse son incapacité à poser un regard prospectif (plutôt que rétrospectif) sur la question (Dewey, 1923c, p. 224).¹⁵⁰

Si l'approche de Lippmann n'est pas pragmatiste, comment la qualifier? Les objectifs et les stratégies de la FS permettent de mettre en perspective la position adoptée par Lippmann lors de ce débat. En effet, le revirement à cent quatre-vingts degrés effectué par Lippmann à propos de l'*Outlawry of War* entre mars et août 1923 est tout à fait conforme avec les objectifs politiques particuliers de la FS à cette époque, tout comme la relation entre guerre et politique qu'implique ces objectifs.

Fin mars 1923, une délégation britannique composée de Lord Robert Cecil, Philip Noel-Baker et Ray Strachey débute une tournée américaine de six semaines (et d'une cinquantaine de réunions) afin de faire la promotion de la Société des Nations. Bien que le Sénat américain ait refusé d'adhérer à deux reprises à la SDN (en novembre 1919 et en mars 1920), l'adhésion des États-Unis à la SDN semble encore possible et souhaitable pour plusieurs (Manson, 2001), notamment pour Walter Lippmann (PS; Eulau, 1954, p. 101; D. S. Blum, 1984, p. 99). Cette tournée participe d'un effort de longue haleine de la FS – dont sont membres Strachey et Noel-Baker, ce dernier dirigera d'ailleurs le *Fabian Society International Bureau* à partir de 1941 (Douglas, 2004, p. 83) – pour promouvoir et développer le projet d'une telle organisation internationale. Ce projet est élaboré dès 1915 par Leonard Woolf dans un rapport préparé pour la FS avec le concours de Sydney Webb et de Bernard Shaw (Manson, 2007; Winkler, 1948).¹⁵¹ Cecil, Noel-Baker et Strachey sont des amis proches des Woolf et leur tournée de promotion doit être comprise à l'aune du projet fabien pour la création d'une

¹⁵⁰ Ce regard tourné vers le passé est évident lorsque Lippmann compare l'*Outlawry of War* à une autre métaphore inappropriée : *the war to end war*. L'échec du projet wilsonien d'une guerre contre la guerre est alors rabattu sur l'*Outlawry of War* (1923, p. 252).

¹⁵¹ Leonard Woolf est un écrivain et politicien britannique membre de la FS, tout comme la romancière Virginia Woolf, sa célèbre épouse (Britain, 1982, p. 124). Lippmann rencontre Leonard Woolf durant l'été 1914, à l'École d'été de la FS. Durant leur séjour, Cecil et Noel-Baker logent chez Thomas Lamont, un banquier chez J. P. Morgan qui connaît Cecil et Noel-Baker depuis les négociations du Traité de Versailles en 1919. Lamont est un ami personnel de Lippmann (Steel, 1980, p. 251).

SDN.¹⁵² Lord Cecil est d'ailleurs un des premiers lecteurs du rapport présenté par Woolf à la FS (Manson, 2001). Or, le projet de Woolf stipule que les nations ont le droit de faire la guerre si les instances de la SDN ne leur donnent pas satisfaction (Winkler, 1948, p. 97). En ce sens, le projet de la FS s'oppose à celui défendu par Dewey et Levinson. La critique de l'*Outlawry of War* par Lippmann, si elle témoigne de cette opposition, semble surtout destinée à discréditer l'opposition à la SDN des sénateurs Borah et Knox, qui ont en commun d'appuyer l'*Outlawry of War* :

In Senator Knox's first speech, delivered the first of March, 1919, the "outlawry of war" is still associated with the idea of a League to Enforce Peace. Mr. Knox is definitely opposed to the League of Nations, but he continues to discuss "a league" based upon a "constitution" which is to call upon "the powers signatory, to enforce" the decrees and awards of an international court, "as against unwilling states, by force, economic pressure, or otherwise." However, within a few months, concurrently with the rising tide of American opinion against the League and all covenants to use force, Mr. Knox and Mr. Levinson changed their minds. In formulating their "plan to outlaw war", they cast aside not only *the* League, but *a* league as well, and deprived their international court of any power to enforce its decrees (Lippmann, 1923, p. 246, les italiques sont de Lippmann).

Bref, en discréditant l'*Outlawry of War* et en critiquant l'opposition à la SDN de plusieurs supporters du mouvement, Lippmann contribue à la tournée de promotion du plan élaboré par Leonard Woolf pour le compte de la FS. C'est à tout le moins un des plans d'effectivité de son texte, un des enjeux de sa prise de position. Le paradoxe est alors le suivant : Lippmann cherche à convaincre l'opinion publique d'appuyer la SDN et le plan fabien, et ce, bien qu'il considère que l'opinion publique ne devrait pas se prononcer sur les enjeux de politiques étrangères.

Dewey réalise très bien les implications de la solution diplomatique proposée par Lippmann. En admettant la menace militaire comme instrument diplomatique, celle-ci implique un continuum entre la politique et la guerre : « And since the threat of war implies

¹⁵² « Like the Cecils and Stracheys, Noel-Baker and his wife, Irene, were good friends of Leonard and Virginia Woolf. Perhaps the Stracheys were most closely connected to the Woolfs, since Ray's sister, Karin, was married to Virginia's brother, Adrian Stephen » (Manson, 2007, non paginé).

war, the major premises of Mr. Lippmann's argument seems to be that war will never be abolished » (1923a, p. 152). Encore une fois, Lippmann fait bien davantage que simplement reprendre la célèbre thèse clausewitzienne selon laquelle la guerre est la poursuite de la politique par d'autres moyens. Guerre et politique s'équivalent et s'entremêlent, faisant éclater l'opposition moderne entre les fins (politiques) et les moyens (militaires). Dans un autre texte où il critique l'*Outlawry of War*, « The Political Equivalent of War » (1928), Lippmann élabore plus avant la solution politique qu'il propose afin d'enrayer la guerre. Lippmann présente alors la guerre comme un moyen par lequel les grandes décisions humaines sont prises. Refusant de s'attaquer aux causes des guerres, Lippmann propose un équivalent politique aux méthodes et aux objectifs militaires et ce, tout en égratignant au passage l'*Outlawry of War* :

The abolition of war depends primarily upon inventing and organizing other ways of deciding those issues which have hitherto been decided by war [...] To denounce war as a crime is to denounce something which a nation when it is entering a war never thinks it is committing (Lippmann, 1928, p.181-182).

Reprenant encore une fois la métaphore de la « Great Society », Lippmann propose une analogie entre les guerres civiles et les guerres contemporaines, « mondiales » ou « internationales ». Selon lui, si certains pays ont réussi à éliminer les guerres civiles – c'est le cas de la France et des États-Unis – d'autres sont encore incapables de changer de gouvernement sans une révolution ou une guerre civile. La situation internationale serait à l'image de la vie politique nicaraguayenne, une « Great Society » dans laquelle aucune méthode pacifique ne permet de modifier l'ordre établi (1928, p. 185). Les traités de paix ont ceci en commun qu'ils consacrent le résultat de la dernière guerre, la place prépondérante des vainqueurs (et subalterne des vaincus) au sein de l'ordre international. Or, Lippmann, qui souligne pourtant que la stabilité d'un ordre est fonction de sa capacité d'adaptation, propose une méthode pour modifier pacifiquement le *statu quo*. Il cite en exemple le

mécontentement allemand ayant conduit à la révision du Traité de Versailles par les Accords de Locarno :¹⁵³

There is an agreement based on national interests to defend the status quo against violent attack, but this agreement is redeemed from the curse of rigidity by a working correlative agreement to modify the status quo. Such an arrangement contains the promise of permanence because it balances the conservative demand for guaranties, sanctions, enforcement, with the liberal demand for revision and change (Lippmann, 1928, p. 186).

Bref, selon Lippmann, il est nécessaire d'établir des institutions favorisant l'expression des intérêts des différentes nations pour enrayer la guerre. C'est ainsi que les puissances comprendront que certains changements à l'ordre établi constituent souvent un moindre mal. Lippmann conclut en affirmant que la seule paix possible serait au désavantage des pays dominant l'ordre mondial – dont les Etats-Unis – puisque celle-ci implique nécessairement une succession de concessions (1928, p. 187).

Ce que la guerre et la politique ont en commun, c'est qu'elles permettent de faire des différences, de distinguer, de décider. C'est cette « équivalence » qui permet à Lippmann de dépasser les oppositions modernes entre guerre et politique, entre fins et moyens. Tandis que pour Clausewitz, la guerre est le résultat de contextes politiques particuliers, lesquels fixent les objectifs de la guerre (qui est un moyen d'atteindre ces objectifs), Lippmann exhorte à la poursuite de la politique, laquelle permet de trancher un conflit et d'éviter la guerre. La prémisse de Lippmann est que la politique est essentiellement conflictuelle, qu'elle est le lieu d'affrontements de forces non violentes. La recherche d'un équivalent politique de la guerre implique paradoxalement la découverte d'une politique hantée par le spectre de la guerre, d'une politique dont le principe essentiel est celui du conflit, de la force et de la guerre. Ainsi, la guerre, ou à tout le moins la puissance militaire, la menace de la guerre, n'est pas un simple moyen, mais également une fin, un objectif en soi. C'est cette puissance qui détermine quels intérêts prévaudront dans le grand jeu des relations internationales (Cary, 1967, p. 173).

¹⁵³ Les Accords de Locarno interviennent en 1925 et concernent notamment la reconnaissance des frontières occidentales de l'Allemagne.

Ce texte est on ne peut plus intéressant quant à la question du pragmatisme de Lippmann qui situe explicitement son propos dans cette filiation. L'objectif de son texte est de prolonger la thèse développée par William James dans *The Moral Equivalent of War* (1910). Lippmann écrit :

In one of his most memorable essays, William James wrote that "so long as antimilitarists propose no substitute for war's disciplinary function, no *moral equivalent* of war, analogous as one might say, to the mechanical equivalent of heat, so long they fail to realize the inwardness of the situation" [...] I do not suppose that anyone who has read James's essay attentively would venture to dispute his main argument. But the theory which he propounded has, I think, to be carried further before the inwardness of the problem has been realized. It is not sufficient to propose an equivalent for the military virtues. It is even more important to work out an equivalent for the military methods and objectives. For the institution of war is not merely an expression of the military spirit. It is not a mere release of certain subjective impulses clamoring for expression (Lippmann, 1928, p. 181).

La dernière phrase de cette citation est aussi cruciale qu'étrange. D'une part, elle témoigne d'une lecture très approximative du texte de William James, qui rejette clairement toute conception fataliste de la guerre, et du problème qu'il soulève, lequel est étrangement compris comme un problème freudien : la guerre serait une pulsion indésirable qu'il serait possible de réprimer ou de sublimer.¹⁵⁴ D'autre part, bien que Lippmann indique clairement le type d'analyse dont il souhaite se distancer, ce passage est révélateur du traitement freudien du problème qui est le sien. Comme le souligne D. Steven Blum, en proposant de canaliser la violence dans les institutions politiques, la recherche d'un équivalent politique de la guerre s'apparente à un processus psychanalytique de « sublimation » (1984, p. 100-103).¹⁵⁵ Tandis que Lippmann reproche à James d'avoir une approche trop centrée sur l'expression de

¹⁵⁴ Ma lecture de ce passage est largement redevable au commentaire de D. Steven Blum (1984, p. 100-103).

¹⁵⁵ Cet usage politique des concepts freudiens commence dès *A Preface to Politics* (1913). Dans *Public Phantom* Lippmann renverse une fois de plus Clausewitz : « Pour définir l'acte de voter, j'ai employé les expressions "marcher avec", "être pour ou contre", "se mobiliser". Autant de métaphores militaires qui me paraissent justifiées, l'élection à la majorité des voix n'étant, d'un point de vue historique et pratique, qu'une forme de guerre civile dénaturée et sublimée, une mobilisation de papier sans violence physique [...] le vote est un ersatz de guerre » (PF, p. 79-80). Cette conception de l'élection comme guerre larvée est également développée ailleurs (EL, p. 6-14; MD, p. 54-56).

pulsions subjectives indésirables et violentes, sa propre solution – la sublimation politique de la guerre – relève paradoxalement de la transposition des outils de la psychanalyse à la politique : « If Lippmann knew that politics, and war, proceeded according to an autonomous logic, he acted and spoke as if sublimation were nonetheless a valid prescription, as if warfare could be cured like a neurosis » (D. S. Blum, 1984, p. 103).

Il faut finalement souligner un autre élément intéressant du texte de Lippmann. Dans sa reprise très approximative du problème posé par William James, Lippmann critique l'*Outlawry of War*.¹⁵⁶ Il néglige toutefois de mentionner qu'il s'agit d'une solution ayant la faveur de James qui, sans aucune ambiguïté, écrit « war shall be formally outlawed as between civilized people » (1910, p. 407).

*

Si cette analyse visait essentiellement à revisiter le débat Dewey-Lippmann à partir des influences intellectuelles fabiennes et du renversement de la formule de Clausewitz, elle permet également de considérer le travail de Lippmann dans sa dimension stratégique. Il y a très clairement chez Lippmann quelque chose du général Fabius. La stratégie est l'art du mouvement et Lippmann est un maître de cet art. Impossible de revenir suffisamment sur sa fascination et son érudition pour le domaine de la stratégie, mais plutôt que de parler d'une œuvre, il me semble juste de parler de « mission ». Lippmann « bouge » : il attaque, défend et tente de s'emparer d'une position avantageuse; bref, sa conception de la politique est essentiellement stratégique. Tout le débat sur ses influences intellectuelles peut se résumer à des changements de positions qui n'ont aucune valeur en soi au-delà de la partie qui est en train de se jouer. Lippmann n'appartient pas davantage à la tradition platonicienne ou pragmatiste qu'une pièce d'échec n'appartient à une case particulière du jeu. Ces fréquents changements de positions ont incité plusieurs commentateurs à conclure que la pensée de

¹⁵⁶ « I do not mean to suggest that I think it useless to keep on saying that war is a crime, and that it ought to be abolished, and that it is horrible, and that it ought to be outlawed, and that it is hideous and ought to be renounced. No doubt it is Worth while to keep on saying all that as solemnly and as often as possible But to keep on saying it will not abolish war [...] To denounce war as a crime is to denounce something which a nation when it is entering a war never thinks it is committing » (Lippmann, 1928, p. 182).

Lippmann était inconsistante, que Lippmann affirmait sans cesse une chose et son contraire, ou que sa pensée n'était pas claire. Vis-à-vis ces critiques, j'avance cette hypothèse : la cohérence n'est pas à chercher du côté d'une école philosophique ou d'une épistémologie, mais bien dans la conception fabienne de la politique en tant que guerre, laquelle implique mouvement, dissimulation et propagande :

Indeed, one of the least understood of the methods of Fabian socialism, if the term may be used generically, is the facade of conservatism which socialists frequently adopt. On the face of it, conservatism and the radical alteration of society are at opposite poles of the political spectrum. Yet gradualists have quite often not only reduced the distance between them, so far as could be readily discerned, but also have managed actually to convince some people that theirs is the conservative position (Carson, 1965, p. 37).

Si Lippmann semble constamment modifier ses propres prémisses, c'est d'une certaine manière pour s'immuniser contre la défaite,¹⁵⁷ tout comme Fabius. Changer de positions permet de demeurer dans le jeu, de gagner du temps, de brouiller les pistes. Cela ne veut pas dire que Lippmann n'a pas d'objectifs stratégiques mais exactement l'inverse : ses objectifs sont si déterminants qu'il ne peut pas perdre. Sa guerre est une « guerre totale ».

¹⁵⁷ Selon Mabel Dodge, ce qui distinguait Walter Lippmann de la jeunesse bohème de l'époque, c'est précisément cette immunité contre la défaite : « Walter is never, never going to lose an eye in a fight. He might lose his glow, but he will never lose an eye » (Dodge citée dans Forcey, 1961, p. 89).

4136

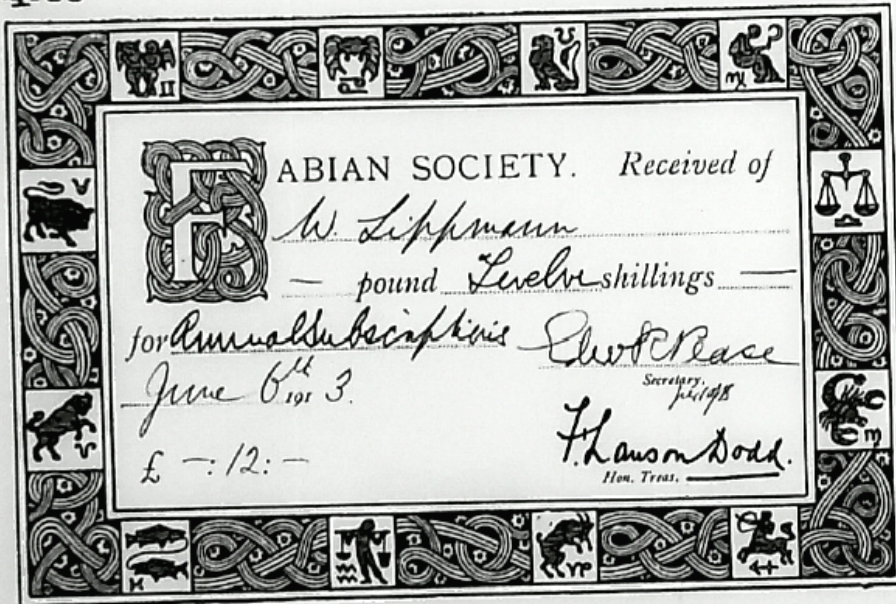


Illustration 1 – Reçu émis à Walter Lippmann par la *Fabian Society* en juin 1913 suite au renouvellement annuel de son *membership*. WLP, 2001-M-077, 1/27.

Chapitre V

La guerre froide : Généalogies et politiques du signifiant

It becomes clearer every day that the war is not an interruption which will end with the end of the war.

– Walter Lippmann, 1919, *The Political Scene : An Essay on the Victory of 1918*.

La paix signifiait avant 1914 : après vint quelque chose qui n'avait pas encore de nom.

– Eric Hobsbawm, 2008, *L'Âge des extrêmes*.

La notion de « guerre froide » et la période de l'histoire humaine qu'elle désigne cristallisent de manière extrêmement nette et imagée le renversement de la formule de Clausewitz. Ni tout à fait guerre ni tout à fait paix, la guerre froide est caractérisée par la menace d'un cataclysme nucléaire qui ne saurait constituer un simple moyen employé afin de poursuivre des fins politiques. Permettant de bien cerner la « guerre absolue » clausewitzienne et son principe de « violence illimitée » (qui ne sont pourtant supposés s'appliquer à aucune guerre réelle (Aron, 1987, p. 60)), la guerre froide peut difficilement être considérée comme une « guerre réelle » tant son inscription dans l'espace-temps est incertain.¹⁵⁸

On attribue généralement à Walter Lippmann la paternité de l'expression « guerre froide », d'après le titre d'un ouvrage – *The Cold War* – paru en 1947, ce qui n'est guère surprenant, considérant l'importance de la relation entre guerre et politique dans ses écrits ainsi que sa capacité légendaire à illuminer des problèmes complexes.¹⁵⁹ Prolongeant l'idée précédemment esquissée selon laquelle il faut considérer Lippmann comme un stratège, ce chapitre tente d'explorer l'effectivité de la notion de guerre froide telle qu'elle apparaît chez Lippmann et les enjeux de savoir/pouvoir qui lui sont propres. Après avoir exposé le contexte particulier dans lequel le livre s'inscrit ainsi que la vision stratégique qu'il propose, la guerre

¹⁵⁸ La question du début et de la fin de la guerre froide demeure sujette à de multiples interprétations. À ce sujet, voir *Reinterpreting the End of the Cold War : Issues, Interpretations, Periodizations* (Pons et Romero, 2005).

¹⁵⁹ Selon Fred Rodell, « [Lippmann is] the man who can make any idea, whether right or wrong, crystal clear to his readers » (1945, p. 265-266).

froide est abordée à travers le concept de « pur signifiant », lequel permet de cerner différents enjeux propres à la notion de guerre froide chez Lippmann.

De « X » à Lippmann

The Cold War reproduit des chroniques préalablement publiées par Walter Lippmann dans sa colonne du *Herald Tribune*, « Today and Tomorrow »; chroniques dans lesquelles il critique un article controversé paru en juillet 1947 dans *Foreign Affairs* et mystérieusement signé « X ». Dans cet article, « X », qui s'avéra être Georges Kennan, un diplomate américain en poste à Moscou, soutient que la politique de Moscou est guidée par une idéologie communiste irrationnelle, agressive et expansionniste. Si les Soviétiques semblent si accommodants, prétend Kennan, c'est qu'ils tentent de tromper l'Ouest. Ainsi, pour contrer les desseins de l'URSS, il convient de se préparer à répondre avec une force supérieure dans chacun des théâtres politiques ou géographiques où la puissance soviétique ne manquerait pas de se manifester. À cela, Kennan ajoute que la politique américaine ne saurait se limiter « à tenir et à espérer pour le mieux », et qu'il est possible pour les États-Unis d'influencer la politique russe dans son développement par son action en Russie et sur le mouvement communiste international (Kennan, 1947). Kennan, imprécis et superficiel sur cette dimension de sa proposition, évoque l'importance des « activités informationnelles » (*informational activity*) menées afin de donner l'impression aux peuples du monde d'un pays capable de relever avec succès ses propres défis sur le plan national tout en assumant les responsabilités internationales d'une grande puissance. Ces activités informationnelles seraient toutefois insuffisantes en regard de cet objectif, si bien que Kennan propose l'emploi de moyens militaires qui ne sont pas *a priori* « informationnels ». Néanmoins, la perspective de Kennan demeure elle-même largement idéologique ou « informationnelle » plutôt que « réaliste », comme on la décrit très souvent.¹⁶⁰ D'une part, l'objectif principal et le critère d'évaluation de

¹⁶⁰ Le réalisme dont il est ici question est une approche des relations internationales qui considère que la puissance des États, laquelle est comprise en termes militaires, est le déterminant ultime de la guerre et de la paix. S'opposant à l'idéalisme et aux utopies d'une paix universelle, l'approche réaliste implique que les États doivent poursuivre une politique de puissance de manière à satisfaire leurs intérêts. Clausewitz est généralement considéré comme un des « ancêtres » de cette approche tandis que Kennan est reconnu comme l'un de ses premiers théoriciens (Bergès, 2008, p. 26).

la stratégie de Kennan sont idéologiques : il s'agit de donner une certaine impression de l'Amérique aux peuples du monde. D'autre part, son analyse réduit la politique étrangère soviétique à l'idéologie marxiste-léniniste.

En concevant et en dénonçant la politique étrangère de l'Union soviétique en termes idéologiques, l'analyse de Kennan semble étrangement plus attachée à une téléologie de l'histoire hégéliano-marxiste que la supposée idéologie soviétique elle-même. En effet, Kennan tente de localiser au sein de la société soviétique les contradictions promettant un renversement prochain du régime. Tandis que les Soviétiques, selon Kennan, considèrent inévitable le déclin du capitalisme occidental en vertu de ses propres contradictions; Kennan est lui-même convaincu de la prégnance de cette loi de l'histoire :

It is curious to note that the ideological power of Soviet authority is strongest today in areas beyond the frontiers of Russia, beyond the reach of its police power. This phenomenon brings to mind a comparison used by Thomas Mann in his great novel *Buddenbrooks*. Observing that human institutions often show the greatest outward brilliance at a moment when inner decay is in reality farthest advanced, he compared one of those stars whose light shines most brightly on this world when in reality it has long since ceased to exist. And who can say with assurance that the strong light still cast by the Kremlin on the dissatisfied peoples of the western world is not the powerful afterglow of a constellation which is in actuality on the wane? This cannot be proved. And it cannot be disproved. But the possibility remains (and in the opinion of this writer it is a strong one) that Soviet power, like the capitalist world of its conception, bears within it the seeds of its own decay, and that the sprouting of these seeds is well advanced (Kennan, 1947, non paginé).

En plus de cette conception particulière de l'histoire, le texte de Kennan se démarque par son caractère éminemment clausewitzien : les moyens militaires sont subordonnés aux objectifs politiques qui constituent eux-mêmes l'expression d'un substrat idéologique.¹⁶¹ De plus, en insistant sur la nécessité d'une réponse américaine sur tous les théâtres où l'expansionnisme soviétique pourrait éventuellement se manifester, l'analyse de Kennan évoque un autre

¹⁶¹ Quelques mois après la publication de « *The Sources of Soviet Conduct* » – à l'occasion d'un discours prononcé au *National War College* – Kennan est on ne peut plus explicite quant à l'articulation et à la nature des fins et des moyens de ce qu'il convient désormais d'appeler la guerre froide : « It is not Russian military power which is threatening us, it is Russian political power [...] If it is not entirely a military threat, I doubt that it can be effectively met entirely by military means » (cité dans Gaddis, 2005, p. 39).

concept clausewitzien important, celui de « polarité ». Pour Clausewitz, la polarité décrit deux forces en constante interaction, antagoniques bien qu'équivalentes, et dès lors en mesure de s'annuler l'une l'autre.¹⁶² Dans une telle situation, la perspective de victoire peut sembler bien mince. Or, une autre des thèses célèbres de Clausewitz est celle du primat de la défensive. Cette thèse est stratégique – Clausewitz est convaincu que la défensive est supérieure à l'attaque dans la conduite des opérations – mais également politique : selon Clausewitz, l'État agresseur court le risque de faire l'unité des autres États contre lui (Weil, 1955, p. 304).¹⁶³ En se contentant de réagir aux provocations soviétiques, l'approche préconisée par Kennan s'inscrit résolument dans la perspective clausewitzienne. Déjà affaiblie, une Union soviétique poursuivant son offensive est condamnée à l'isolement. *A contrario*, une attaque américaine pourrait susciter de nouvelles solidarités.

L'article de Kennan énonce les bases de la stratégie du *containment* – également connue sous le nom de « doctrine Truman » – qui sera adoptée à partir de 1947. Pour l'historien Eric Hobsbawm, l'adoption de la doctrine Truman inaugure la période la plus explosive de la guerre froide, de mars 1947 à avril 1951, « période où la peur américaine d'une désintégration sociale ou d'une révolution dans les parties non soviétiques de l'Eurasie n'était pas entièrement fantaisiste » (2008, p. 308).¹⁶⁴

*

¹⁶² Significativement, Kennan écrit que les politiques adoptées doivent être « no less steady in their purpose, and no less variegated and resourceful in their application, than those of the Soviet Union itself » (1947, non paginé).

¹⁶³ Clausewitz postule que l'ensemble des relations entre les États forme un « Tout », une « texture », qui est satisfaisante pour le plus grand nombre d'États. Comme une attaque contre un État est susceptible de bouleverser le fragile équilibre du Tout, l'État attaqué aura normalement le secours de la majorité des États qui profitent de cet équilibre. Voilà en somme le principe de la supériorité de la défense en politique (Weil, 1955, p. 302).

¹⁶⁴ Selon Hobsbawm, et contrairement à ce qu'affirme Kennan, la politique de l'Union Soviétique n'est alors ni irrationnelle, ni agressive, ni expansionniste. Essentiellement défensive, la politique étrangère soviétique, à la différence de celle des États-Unis, est alors « réaliste », dans la mesure où elle s'attache à une analyse stratégique des forces en présence et de leurs rapports plutôt qu'à d'éventuels scénarios apocalyptiques et autres narratifs du déclin : « Bref, alors que les États-Unis s'inquiétaient du danger d'une possible suprématie soviétique dans l'avenir, Moscou se préoccupait de l'hégémonie bien réelle des États-Unis dans toutes les parties du globe que n'occupait pas l'Armée rouge. Il ne fallait pas grand-chose pour transformer une URSS épuisée et appauvrie en une nouvelle région cliente de l'économie américaine, plus forte à l'époque que tout le reste du monde réuni » (2008, p. 313).

S'opposant à l'analyse de Kennan, Walter Lippmann considère plutôt que l'action de l'URSS s'explique par une politique étrangère « réaliste » plongeant ses racines dans la longue histoire de la Russie ainsi que dans une analyse géopolitique objective des forces en présence : « It was the mighty power of the Red Army, not the ideology of Karl Marx, which enabled Russian government to expand its frontiers » (CW, p. 33-34). Lippmann déplore que la stratégie élaborée par Kennan abandonne l'initiative stratégique à l'URSS en engageant les États-Unis à réagir de manière quasi-automatique à chacune de ses actions. Un tel argument n'a de sens et ne trouve sa justification qu'en fonction de cette prédiction – et de cette téléologie hégéliano-marxiste de l'histoire – selon laquelle la société soviétique contient les germes de sa propre décomposition, déjà bien avancée. Il s'agit alors, du point de vue de la politique étrangère américaine telle qu'imaginée par Kennan, de tenir la ligne et d'espérer pour le mieux (p. 12). Lippmann écarte du revers de la main une telle politique étrangère et la théorie de l'histoire qui la sous-tend, refusant que la sécurité des États-Unis repose sur une conception qui, de l'aveu même de Kennan, ne peut pas être prouvée mais ne peut non plus être réfutée. Pour Lippmann, la politique étrangère des États-Unis à l'égard de l'Union soviétique doit plutôt être planifiée en fonction des moyens qu'elle possède et de l'initiative qu'ils procurent : mobilité, vitesse, portée et force offensive seraient les avantages de la puissance militaire américaine et les éléments à partir desquels sa politique étrangère devrait être élaborée (p. 20).¹⁶⁵ Il suggère un retrait mutuel et négocié des armées américaines et soviétiques hors d'Europe occidentale combiné à la réaffirmation de l'alliance naturelle entre les intérêts américains et ceux des pays de la « Communauté Atlantique », une autre expression généralement attribuée à Lippmann.¹⁶⁶ Une telle alliance stratégique serait viable puisque construite sur des bases historiques et culturelles, contrairement aux alliances qu'implique la politique de *containment* proposée par Kennan, soit des alliances

¹⁶⁵ Le renversement de la formule de Clausewitz est encore une fois manifeste : pour Lippmann, ce sont les capacités militaires qui doivent informer les choix politiques. De plus, en privilégiant l'offensive et le mouvement, les tactiques préconisées par Lippmann sont davantage fabriennes que clausewitzziennes.

¹⁶⁶ Il revient à Lippmann d'avoir précisé ce concept de Communauté Atlantique durant la Première Guerre mondiale. Voir son article « The Defence of the Atlantic World » publié dans le *New Republic* du 17 février 1917, (reproduit dans EW, p. 73).

circonstanciennes, formées au gré de l'expansionnisme soviétique ou des victoires communistes, et donc potentiellement avec des gouvernements illégaux, *de jure*, exilés, impopulaires, faibles ou corrompus, et dont l'anticommunisme est la seule qualité essentielle. Cette intuition s'est par la suite confirmée à plusieurs reprises, notamment dans le cas du Sud Viêt Nam (Wasniewski, 2004).

*

Pour plusieurs, *The Cold War* constitue une courageuse critique de la doctrine Truman (Bernstein, 1971). Par exemple, Ronald Steel écrit que Lippmann, à l'époque, est perçu comme un des critiques principaux de la guerre froide et de son obsession militaire et sécuritaire; sa grammaire (*realpolitik*, aires d'influence, etc.), très proche de celle de l'administration, rend ses attaques particulièrement difficiles à contourner (1980, p. 479).¹⁶⁷ John Patrick Diggins affirme de son côté que Lippmann est le premier écrivain « important » (c'est-à-dire non radical et américain) à critiquer la confrontation entre l'Amérique et l'Union soviétique (1989, p. 83). Pour l'historien Jean Laroche (1975), Lippmann est un pionnier de l'École révisionniste sur les origines de la guerre froide.¹⁶⁸ Sa critique de l'emploi quasi-automatique des moyens militaires (qu'implique nécessairement la doctrine Truman) et son rejet d'une lecture idéologique de la situation annoncent l'argument fondamental de l'École

¹⁶⁷ En 1966, l'opposition de Lippmann à la guerre au Viêt Nam préoccupe tant la Maison-Blanche qu'une équipe du département d'État initie le « Lippmann Project » qui vise à identifier les erreurs et les inconsistances dans les écrits de Lippmann portant sur la guerre froide afin de le discréditer (Wasniewski, 2004, p. 24-25).

¹⁶⁸ Laroche distingue l'École traditionnelle, l'École révisionniste et l'École réaliste (à ne pas confondre avec l'approche ou l'École réaliste en relations internationales). La première, dont Georges Kennan fait partie, attribue la cause de la guerre froide à la politique expansionniste soviétique. La seconde, inaugurée par Walter Lippmann et Hans Morgenthau, se divise en trois lignes de pensée, soit a) ceux qui ne mettent pas en doute la politique expansionniste soviétique mais critiquent la réponse américaine (Lippmann, Morgenthau); b) les « révisionnistes modérés » qui accusent Truman d'avoir rompu avec la politique de coopération de Roosevelt et d'avoir causé la guerre froide; c) les « révisionnistes radicaux » qui attribuent la guerre froide à l'expansionnisme américain et à son impérialisme économique. Enfin, la troisième école, dite « réaliste », est caractérisée par le rejet des explications liées à des politiques expansionnistes d'un côté ou de l'autre. Une série de faits historiques seraient à l'origine de la guerre froide, dont les réparations allemandes, le cas polonais et les crédits américains pour la reconstruction européenne. Cette perspective hériterait du courant révisionniste inauguré par Lippmann et Morgenthau (Laroche, 1975).

révisionniste, à savoir que les origines et les causes de la guerre froide sont à rechercher dans la politique américaine, un pas que Lippmann refuse pourtant de franchir dans *The Cold War*.

Ces analyses, bien qu'intéressantes, n'épuisent pas la question du rapport de Lippmann à la guerre froide qui ne peut être réduit à celui de critique, de commentateur politique, d'historien ou de journaliste. Selon Wasniewski, Lippmann porte simultanément six différents chapeaux, soit 1) celui du théoricien des relations internationales qui propose un cadre conceptuel original pour réfléchir la guerre froide; 2) celui du journaliste influent capable d'influencer l'agenda politique et médiatique (*agenda-setting*); 3) celui d'éducateur auprès du grand public; 4) celui d'artisan des politiques étrangères américaines; 5) celui d'agent de relations publiques pour le gouvernement des États-Unis (en publicisant pour le public national et étranger certaines politiques); 6) celui d'agent de liaison (« a private minister without portfolio ») de la Maison-Blanche auprès de différents gouvernements et politiques (2004, p. 13-14). Ces différents rôles sont extrêmement difficiles à concilier et sont dans une certaine mesure mutuellement exclusifs. Comment le critique de la doctrine Truman ou l'éducateur auprès du grand public peut-il, simultanément et tout à la fois, jouer le rôle d'agent de relations publiques pour le gouvernement? Comment le journaliste peut-il poursuivre l'idéal publicitaire propre à sa profession tout en s'impliquant dans les jeux de coulisses diplomatiques?

Comme j'ai essayé de le montrer précédemment, il est possible de considérer Lippmann comme un stratège dont les propositions politiques et les actions font partie d'une guerre d'un genre particulier. Dès lors, les interventions et les écrits de Lippmann doivent être compris en ce qu'ils s'inscrivent dans une situation stratégique donnée, qu'ils tentent d'infléchir. Lorsqu'il est explicitement question de stratégie, comme c'est le cas avec *The Cold War*, le problème est plus complexe. Les stratégies proposées dans *The Cold War* (les politiques à poursuivre vis-à-vis de l'URSS) s'inscrivent déjà dans des situations stratégiques données, dans des théâtres d'opérations multiples et incommensurables (par exemple, ses amitiés avec des leaders étrangers, la constitution d'une « œuvre », les intérêts du *Herald Tribune*, etc.). Dans ce jeu de poupées gigognes, les textes s'obscurcissent et les problèmes qu'ils posent sont d'une autre nature. Il ne s'agit pas de se demander si le cadre conceptuel et l'analyse proposés dans *The Cold War* sont valables ou éthiques mais plus fondamentalement

comment le livre opère, ce qu'il arrive à effectuer; bref, d'identifier les situations stratégiques qu'il infléchit.

Pur signifiant et souveraineté

À l'exception du titre, l'expression « guerre froide » est absente du texte de Lippmann. Paradoxalement, dans l'ouvrage même qui consacre l'expression,¹⁶⁹ la guerre froide est une idée floue, incomplète : rien de plus qu'une *simple expression*. Qu'est-ce que la guerre froide? Un constat dont il faudrait se désoler? Une critique du résultat anticipé des choix stratégiques proposés par Kennan? Le résultat escompté de la résolution de crise proposée par Lippmann? Dans ce contexte, l'expression « guerre froide » est susceptible d'être considérée à la lumière de la notion de « pur signifiant » puisque celle-ci, justement, est largement dépourvue de « contexte ». Le « signifié » et le « référent » de l'expression « guerre froide » ne sont pas différents de l'expression elle-même, qui fonctionne comme un pur signifiant, un concept amplement discuté dans les courants structuralistes et poststructuralistes (Deleuze et Guattari, 1980; Barthes, 1970; Lacan, 1966; Agamben, 1997). Le pur signifiant est en quelque sorte « détaché » de la triade classique de la signification (signifiant-signifié-référent), orphelin à la fois d'un concept correspondant et de réalité extralinguistique. Le pur signifiant participe à la signification en étant à la fois en dedans et en dehors, sur la limite indistincte du dedans et du dehors, dans les marges de la signification. À propos du pur signifiant, Deleuze et Guattari écrivent : « Du centre de la signifiance, du Signifiant en personne, il y a peu à dire, car il est pure abstraction non moins que principe pur, c'est-à-dire rien. Manque ou excès, peu importe [...] » (1980, p. 144). Ce manque (ce « rien ») ne saurait être que temporaire; il invite à être comblé, demande à accueillir du signifié, voire même à acquérir une réalité extralinguistique. L'excès implique un surcodage capable de réinventer le langage lui-même. Depuis le pur signifiant (ou la simple expression) s'initie un authentique mouvement de création : création

¹⁶⁹ Lippmann – et j'y reviendrai – n'est pas le premier à employer l'expression « guerre froide ». C'est néanmoins suite à son emploi par Lippmann que l'expression devient un terme historique et politique d'usage général (Stephanson, 2007, p. 4).

de nouveaux concepts, de nouvelles images du monde, création de mondes.¹⁷⁰ En ce sens, que la guerre froide définisse toute une époque ne devrait pas être une surprise.

Le pur signifiant, élément le plus parfait et puissant de la signification, s'effectue sans les contraintes habituelles d'un référent et d'un signifié. Il marque la frontière où la signification s'ouvre sur autre chose, sur un arbitraire qui n'est pas simplement celui du signe, mais également celui du pouvoir. Réfléchir au pur signifiant implique nécessairement de considérer les rapports de pouvoir qui informent la signification elle-même depuis sa frontière et son dehors. La question du pur signifiant est une question guerrière en ce qu'elle appartient au domaine des rapports de force perpétuels qui informent le langage. Pour Giorgio Agamben, cet excès de la fonction signifiante du langage renvoie à sa prétention à la souveraineté (1997, p. 33). En effet, la souveraineté, tout comme le pur signifiant, se définit par la structure paradoxale de l'exception : « ce qui ne peut être inclus dans le tout auquel il appartient et ne peut appartenir à l'ensemble dans lequel il est toujours déjà inclus » (p. 32). D'une part, le signifiant excessif ou pur signifiant établit « une zone d'indistinction dans laquelle la langue demeure en rapport avec ses dénotés en les abandonnant, en se retirant d'eux dans une pure langue ("état d'exception" linguistique) » (p. 33).¹⁷¹ D'autre part, la souveraineté se présente comme indistinction vis-à-vis l'ordre juridique, à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de l'ordre juridique (p. 23). Le souverain est ce pouvoir extérieur à la loi qui affirme qu'il n'y a pas de hors-loi (Agamben, 1997, p. 23; Schmitt, 1988, p. 17).

Cette analogie entre la structure exceptionnelle du pur signifiant et celle de la souveraineté ne saurait être réduite à une simple curiosité sans conséquence et le cas de la guerre froide est fort révélateur quant à celle-ci. L'état d'exception est intimement lié à l'état de guerre dans la mesure où la suspension du cadre normal de la loi par le pouvoir souverain se présente souvent comme un constat ou une décision quant à un état de guerre effectif : la loi martiale, l'état de siège et les mesures de guerre sont autant de noms de l'état d'exception dans la modernité. La guerre froide constitue précisément un état de guerre ou un état d'urgence

¹⁷⁰ C'est ce qu'avait compris Lévi-Strauss, pour qui « le terme *mana* fonctionne comme un signifiant excédentaire qui ne sert qu'à indiquer l'excès de la fonction signifiante sur les signifiés » (Agamben, 1997, p. 90).

¹⁷¹ Agamben attribue à Hegel la découverte de « cette structure présupposante du langage, grâce à laquelle celui-ci est simultanément à l'extérieur et à l'intérieur de soi-même, et l'immédiat (le non-linguistique) n'est rien d'autre qu'un présupposé du langage » (1997, p. 29).

permanent autorisant la suspension du cadre normal de la loi. À ce point, parler d'une simple analogie apparaît insuffisant. Il faut plutôt considérer la complicité des différents mécanismes d'exception (souveraine, linguistique) qui fonctionnent de pair, et non pas en parallèle.

L'état d'exception serait en voie de devenir un véritable « paradigme de gouvernement » (Agamben, 2003, p. 9-55). Ce n'est plus la politique mais la guerre – en tant que « relation sociale permanente » – qui est désormais en charge d'organiser l'ensemble de la vie sociale (Hardt et Negri, 2004, p. 26-27). Une telle conception, il va sans dire, est complètement étrangère à la conception clausewitzienne de la relation entre guerre et politique. Elle témoigne plutôt de la perversion de leurs rapports et de l'éclipse de la politique entrevue par Clausewitz. À juste titre, Agamben écrit que « l'état d'exception se présente dans cette perspective comme un seuil d'indétermination entre démocratie et absolutisme » (2003, p. 12).

En ce qui concerne le livre de Lippmann, le paradoxe est alors le suivant : tandis que la notion de guerre froide semble référer à une situation géopolitique ou stratégique – c'est après tout l'objet du livre de Lippmann – son théâtre d'opération privilégié est à chercher du côté des techniques de gouvernement et du rapport de celles-ci à la loi. Tandis que Lippmann accuse Kennan de proposer une politique absolument anti-démocratique – puisque les réponses militaires quasi-automatiques impliquent des décisions de l'exécutif sans consultation préalable du Congrès (CW, p. 15) – la notion de guerre froide, telle qu'elle fonctionne dans le livre de Lippmann, opère selon le mécanisme de l'exception caractéristique d'une souveraineté illimitée et ce, tout en redéfinissant l'environnement stratégique de manière à ce qu'une telle souveraineté puisse fonctionner.

*

Dans *L'Empire des signes*, Roland Barthes (1970) décrit la manière singulière à travers laquelle le pur signifiant est constitué. Si le pur signifiant « signifie purement », c'est qu'une opération l'a préalablement « absenté » des significations dans lesquelles il était auparavant inscrit. Prenant pour exemple un acteur japonais jouant un rôle féminin, Barthes présente le pur signifiant comme un travestissement :

Le travesti [...] n'est pas un garçon fardé en femme, à grand renforts de nuances, de touches véristes, de simulations coûteuses, mais pur signifiant dont le *dessous* (la vérité) n'est ni clandestin (jalousement masqué) ni subrepticement signé (par un clin d'œil loustic à la virilité du support, comme il arrive aux travestis occidentaux, blondes opulentes dont la main triviale ou le grand pied viennent infailliblement démentir la poitrine hormonale) : est simplement *absenté* (Barthes, 1970, p. 122, les italiques sont de Barthes).

« La Femme » (et non une femme en particulier) est ainsi signifiée mais non représentée (Barthes, 1970, p. 123). Le pur signifiant signifie une idée abstraite qui est réinvestie dans le jeu de différences propre au langage.¹⁷² Un tel mode de fonctionnement est tout à fait conséquent avec l'emploi lippmannien de l'expression guerre froide, laquelle arrive à réinvestir le langage suite à un important travestissement. Je propose de retracer succinctement les grandes lignes de cette opération.

Généalogies de la guerre froide

Quelques mois seulement avant Walter Lippmann, Bernard Baruch,¹⁷³ un financier de *Wall Street* et proche conseiller des Présidents Woodrow Wilson et Franklin Roosevelt, emploie l'expression « guerre froide » lors d'un discours sur les dangers de l'inflation et sur les mesures à employer pour la contrer (Stephanson, 2007; Steel, 1980, p. 445). Bien que Baruch et Lippmann se connaissent et participent à la même société newyorkaise, il semble peu probable que Lippmann emprunte l'expression à Baruch tant le contexte de leur usage est différent. Le discours de Baruch est en fait l'œuvre du rédacteur Herbert Bayard Swope qui revendiquera la paternité de l'expression en déclarant que son origine renvoie à la drôle de

¹⁷² Les approches de Barthes et de Foucault, en dépit de certains rapprochements possibles (par exemple sur la mort de l'auteur), sont différentes. Tandis que Barthes conçoit le langage comme un système, Foucault s'intéresse au discours dans ce qu'il a d'événementiel et de singulier. L'utilisation que je propose ici de la notion de pur signifiant vise à interroger le fonctionnement singulier de l'expression « guerre froide »; et ce, dans une perspective qui n'est pas fondamentalement barthienne.

¹⁷³ Bernard Baruch et Walter Lippmann étaient tous deux présents auprès du Président Wilson lors des négociations du traité de Versailles.

guerre (*phoney war*).¹⁷⁴ Mais dans la mesure où Swope et Lippmann se côtoient depuis des années, la question de la paternité de l'expression demeure ouverte.¹⁷⁵

Néanmoins, et malgré les prétentions de Swope et de Lippmann, l'*Oxford English Dictionary* affirme que le premier usage de l'expression « guerre froide » (*cold war*) remonte à 1945 et revient à George Orwell.¹⁷⁶ Dans un article paru dans le quotidien *Tribune*, « You and the Atomic Bomb », Orwell envisage l'avènement de deux ou trois *super-States* en contrôle de l'atome et, de ce fait, en mesure de dominer les autres États à condition d'un accord tacite quant à la non-utilisation de la bombe atomique.¹⁷⁷ Quelques mois seulement après Hiroshima et Nagasaki (et avant la mise au point de la bombe soviétique en 1949), Orwell tente pour une première fois d'esquisser les grandes lignes d'une géopolitique de l'ère atomique.

Dans ce texte, George Orwell déploie une grille de lecture selon laquelle l'histoire du monde doit être comprise à travers l'histoire des armes, dont le rôle est déterminant. Tandis que les armes simples sont essentiellement démocratiques – c'est la poudre à canon qui permet à la bourgeoisie de renverser le régime féodal – les armes complexes (tanks, avions, bombes nucléaires, etc.) et difficiles à produire sont tyranniques puisqu'elles contribuent à rendre plus forts les plus forts :

¹⁷⁴ On appelle « drôle de guerre » la période de « paix » entre la déclaration de guerre de la France et de l'Angleterre (septembre 1939) et le début de l'invasion allemande (mai 1940). La « drôle de guerre » est généralement traduite par *phoney war* qui signifie plutôt « fausse guerre ».

¹⁷⁵ Leur rencontre remonte aux négociations entourant le traité de Versailles; Herbert Bayard Swope et Walter Lippmann sont ensuite collègues au *World*, quotidien dont Swope est l'éditeur (Steel, 1980, p. 176). Dans une lettre à Lippmann, Swope affirme avoir inventé l'expression en 1939 ou en 1940 : « I thought the proper opposite of the so-called hot war was cold war [...] I may have been subconsciously by the term cold pogrom which was used to describe the attitude of the Nazis toward the Jews in the middle 30's ». Lippmann répond que l'expression est couramment utilisée en Europe depuis l'accession d'Hitler au pouvoir en 1933 (Swope à Lippmann, le 10 mai 1950; Lippmann à Swope, le 11 mai 1950, WLP, série III, 104/2036). Les explications de Lippmann sont invérifiables à ce jour (Stephanson, 2007, p. 4), bien que l'expression « guerre blanche » (qui est mentionnée ailleurs par Lippmann pour expliquer l'origine de « guerre froide ») soit avérée (en 1938, Georges Duhamel publie *Mémorial de la guerre blanche*).

¹⁷⁶ Il y aurait possiblement un usage antérieur de l'expression par Don Juan Manuel, un écrivain castillan du XIV^e siècle (voir Stephanson, 2007, p. 4-5).

¹⁷⁷ Cette image des trois *super-States* sera reprise trois ans plus tard, dans la nouvelle *1984*. Pour une discussion exhaustive sur la généalogie de l'expression « guerre froide », voir notamment le texte de Stephanson (2007).

Nevertheless, looking at the world as a whole, the drift for many decades has been not towards anarchy but towards the re-imposition of slavery. We may be heading not for general breakdown but for an epoch as horribly stable as the slave empires of antiquity. James Burnham's theory has been much discussed, but few people have yet considered its ideological implications –that is, the kind of world-view, the kind of beliefs, and the social structure that would probably prevail in a state which was at once *unconquerable* and in a permanent state of "cold war" with its Neighbors (Orwell, 1945, non paginé).¹⁷⁸

La notion de guerre froide, telle que développée par George Orwell ne saurait ainsi se limiter aux seules relations internationales. Les armes modifient également les structures sociales internes des États, au grand désespoir d'Orwell qui suggère que la bombe atomique pourrait bien achever de dépouiller les classes exploitées de tout leur potentiel de révolte :

We were once told that the aeroplane had "abolished frontiers"; actually it is only since the aeroplane became a serious weapon that frontiers have become definitely impassable. The radio was once expected to promote international understanding and co-operation; it has turned out to be a means of insulating one nation from another. The atomic bomb may complete the process by robbing the exploited classes and peoples of all power to revolt, and at the same time putting the possessors of the bomb on a basis of military equality. Unable to conquer one another, they are likely to continue ruling the world between them, and it is difficult to see how the balance can be upset except by slow and unpredictable demographic changes (Orwell, 1945, non paginé).

La guerre froide se présente ainsi chez Orwell comme un problème politique à deux dimensions. D'une part, c'est un problème de *high politics* en ce qu'il concerne la survie même de l'État et ses relations avec les autres États. D'autre part, c'est un problème politique au sens de son institution et de son événement, c'est-à-dire la subjectivation proprement politique en mesure de redécouper le champ de l'expérience. C'est la potentialité même de voir émerger de nouvelles formes politiques qui est menacée par la guerre froide. Avec

¹⁷⁸ La théorie de Burnham à laquelle Orwell fait allusion fait état d'un univers de plus en plus divisé en empires. Notons par ailleurs qu'Orwell utilise des guillemets lorsqu'il emploie l'expression *cold war*, ce qui évoque peut-être un usage antérieur de l'expression. Dans la mesure où Orwell considère que la bombe atomique intensifie une logique déjà à l'œuvre depuis une douzaine d'années et selon laquelle les capacités de faire la guerre se concentrent de plus en plus dans les mains d'un nombre toujours plus réduit d'États, la possibilité d'une origine « française » de l'expression – évoquée par Lippmann – demeure ouverte.

Orwell, la guerre froide est d'abord une menace à la politique moderne entendue comme création. En ce sens, son texte propose une pédagogie de la thèse de Clausewitz sur la relation entre guerre et politique. La « guerre absolue » qui s'annonce marque la fin de la politique moderne :

The great age of democracy and of national self-determination was the age of the musket and the rifle [...] Its combination of qualities made possible the success of the American and French revolutions, and made a popular insurrection a more serious business than it could be in our own day (Orwell, 1945, non paginé).

Le « dessous absenté » par Lippmann dans son usage de l'expression guerre froide est maintenant plus clair. En donnant comme seul contexte à l'expression une discussion sur la politique étrangère et la stratégie, les implications de la guerre froide sur l'exercice de la souveraineté et la capacité du peuple à se révolter – entrevues par Orwell – sont « absentes ». Avec Lippmann, le pur signifiant « guerre froide » réinvestit le langage en effectuant un déplacement important. Ce n'est plus un pouvoir souverain trop armé qui menace la capacité des peuples à réinventer leurs institutions politiques, mais un contexte géostratégique donné, un moment de l'histoire. Tandis qu'Orwell craint l'avènement de trois puissances, Lippmann ne cesse de faire la promotion d'une nouvelle « Communauté Atlantique » formée par les différentes nations américaines et d'Europe occidentale :

[...] there exist a vital connection founded upon their military and political geography, the common traditions of western Christendom, and their economic, political, legal, and moral institutions which, with all their variations and differences, have a common origin and have been shaped by much the same historic experience (CW, p. 24-25).

Il n'existe à ma connaissance aucune preuve d'un éventuel emprunt (par Lippmann à Orwell) de l'expression guerre froide : aucune correspondance entre eux, aucune trace d'une rencontre. Il pourrait s'agir d'un simple hasard, ou non. Un tel emprunt est tout de même vraisemblable. En bon cosmopolite, Lippmann voyage en Europe à chaque année, demeure très au fait de l'actualité britannique et proche des cercles littéraires et journalistiques. À l'époque où il rédige les articles qui constitueront *The Cold War*, la notoriété de George Orwell est à son

sommet suite au succès international d'*Animal Farm* (1945) et à la parution d'un de ses articles les plus célèbres, « Politics and the English Language » (1946, en deux parties).¹⁷⁹

Peut-être un jour une preuve documentaire viendra-t-elle valider les prétentions de Lippmann (qui affirme que « guerre froide » est une expression courante en Europe dans les années 1930) ou l'hypothèse que je soumets : le rapport compliqué, quasi-oppositionnel, entre Orwell et la FS est susceptible d'éclairer un éventuel emprunt de l'expression « guerre froide » par Lippmann. Pris dans le contexte des démêlés opposants Orwell à la FS, un tel emprunt participe à un règlement de comptes on ne peut plus orwellien dans lequel le langage est utilisé avec malhonnêteté afin d'obscurcir des enjeux politiques.

*

Écrivain en devenir, Orwell grandit en vouant une extraordinaire admiration à Bernard Shaw et H. G. Wells (Caldwell, 2002; Ingle, 2006). Étudiant à *Eton College*, Orwell se présente à ses camarades comme le nouveau Bernard Shaw (Ingle, 2006, p. 143). Orwell étudie avec grande attention l'œuvre considérable de Wells (plus d'une centaine de livres) et ses dystopies peuvent certainement être considérées comme des prolongements ou des critiques des utopies de Wells (Caldwell, 2002).¹⁸⁰ Mais certaines implications des politiques poursuivies par la FS troublent Orwell qui s'éloigne peu à peu des cercles fabiens. Orwell s'oppose au gradualisme et à l'élitisme fabien, lui préférant une authentique révolution menée par les classes opprimées (et non par une élite intellectuelle).¹⁸¹ Tandis que Bernard Shaw critique la confiance affichée par Karl Marx envers les classes laborieuses, Orwell considère plutôt que Marx n'est pas assez empathique envers elles (Fleagle, 2009, p. 53). Bref, « Shavian and Fabian elitism (sic) were

¹⁷⁹ L'article est ensuite republié dans le *New Republic*.

¹⁸⁰ À propos de Wells, Orwell écrit : « I doubt whether anyone who was writing books between 1900 and 1920, at any rate in the English language, influenced the young so much. The minds of all of us, and therefore the physical world, would be perceptibly different if Wells had never existed » (1941, p. 6).

¹⁸¹ Dans *The Lion and The Unicorn* (1941), Orwell écrit : « The difference between socialism and capitalism is not primarily a difference of technique. One cannot simply change from one system to the other as one might install a new piece of machinery in a factory, and then carry on as before, with the same people in positions of control. Obviously, there is also needed a complete shift of power. New blood, new men, new ideas – in the true sense of the word, a revolution (cité dans Fleagle, 2009, p. 53).

the very anti-thesis of Orwell's socialism » (Ingle, 2006, p. 155). Ces différences de vues entraîneront une série de critiques de la part d'Orwell à l'endroit de la FS, de ses membres et de ses institutions, notamment quant aux usages et aux effets politiques du langage. Les critiques d'Orwell à l'endroit de la FS font ainsi écho à sa préoccupation fondamentale, ce que Noam Chomsky appelle le « problème d'Orwell » : « how language is abused, tortured, distorted, in a way, to enforce political goals » (2004, p. 471)

Dans un article publié en août 1941, *Wells, Hitler and the World State*, Orwell critique durement H. G. Wells, affirmant que celui-ci banalise la menace représentée par Hitler. Wells aurait une vision du monde essentiellement binaire : d'un côté, la science, les avions, le futur, le progrès et l'internationalisme, et de l'autre, la guerre, le passé, le nationalisme, les paysans. Comme l'histoire de la modernité est celle de la victoire des forces de l'avenir sur celles du passé, Wells considère le nationalisme belliqueux d'Hitler comme un reliquat nécessairement appelé à disparaître (Orwell, 1941, p. 5). Selon Orwell une telle conception de l'histoire est incompatible avec les événements et conduit tout droit au désastre. La critique d'Orwell est ensuite généralisée à l'ensemble des « intellectuels de gauche » :¹⁸²

For the last twenty years the main object of English left-wing intellectuals has been to break [nationalism] down, and if they had succeeded, we might be watching the SS men patrolling the London streets at this moment. Similarly, why are the Russians fighting like tigers against the German invasion? In part, perhaps, for some half-remembered ideal of Utopian Socialism, but chiefly in defence of Holy Russia (the "sacred soil of the Fatherland", etc. etc.), which Stalin has revived in an only slightly altered form. The energy that actually shapes the world springs from emotions – racial pride, leader-worship, religious belief, love of war – which liberal intellectuals mechanically write off as anachronisms, and which they have usually destroyed so completely in themselves as to have lost all power of action (Orwell, 1941, p. 4).

¹⁸² Dans une émission diffusée par la BBC en 1942, Orwell amalgame les thèses historiques de Wells à celles de Shaw : « To Bernard Shaw, most of the past is simply a mess which ought to be swept away in the name of progress, hygiene, efficiency and what-not. H. G. Wells, though later on he was to write a history of the world, looks at the past with the same sort of surprised disgust as a civilised man contemplating a tribe of cannibals. All of these people, whether they liked their own age or not, at least thought it was better than what had gone before, and took the literary standards of their own age for granted. The basis of all Bernard Shaw's attacks on Shakespeare is really the charge – quite true, of course – that Shakespeare wasn't an enlightened member of the Fabian Society » (1998, vol. XIII, p. 212). L'émission suscite une controverse dans les pages du *Listener* où paraît notamment une réplique de Wells (1998, vol. XIII, p. 218).

Le 22 novembre 1941, Orwell prononce une conférence intitulée « Culture and Democracy » devant la FS. Orwell s'est par la suite opposé à toute réédition de ce texte, plaidant que celui-ci ait été considérablement modifié sans son accord, ce qui laisse présager certaines différences de vues importantes entre la FS et Orwell.¹⁸³ Cette version du texte (la seule disponible) combine un vibrant plaidoyer à l'encontre des totalitarismes au constat du déclin de la démocratie capitaliste.¹⁸⁴ Orwell vise spécifiquement l'intelligentsia de gauche – à qui, justement, il s'adresse – qu'il présente comme une classe parasitaire déconnectée de la réalité (1942, p. 83). Sans jamais nommer la FS, Orwell mentionne le *New Statesman*, le journal fabien fondé par Sydney et Beatrice Webb « with the aim of permeating the educated and influential classes with socialist ideas » (*New Statesman*, 2012). Il écrit :

The best place in which to study the English left-wing mind is the weekly paper, the *New Statesman*, which is a sort of crossing ground for the various intellectual currents of the Left. As a magazine, the *New Statesman* seems to me to have only symptomatic value. I have been a regular reader of it for many years and never once have I found in it any coherent policy or any constructive suggestion – anything, in fact, except a general gloom and an automatic discontent with whatever happens to be in progress at the moment. It expresses nothing except the fact that English left-wing intellectuals of all shades do not like the society they are living in but at the same time do not want to face the effort or the responsibility of changing it (Orwell, 1942, p. 84).

Il est nécessaire de replacer ces commentaires très durs à l'endroit du *New Statesman* dans leur contexte. À son retour d'Espagne en 1937, Orwell soumet un article au *New Statesman* dans lequel il aborde l'élimination du Parti ouvrier d'unification marxiste (POUM) – parti au côté duquel il a combattu – par des agents au service de Staline. Le texte est refusé, pour des raisons politiques. Après s'être expliqué avec Kingsley Martin, l'éditeur, Orwell refusa

¹⁸³ Les textes d'Orwell et des autres conférenciers ont été publiés en 1942 avec pour titre *Victory or Vested Interest?* Après être tombé sur le volume par hasard, Orwell écrivit une lettre à l'éditeur, l'accusant d'avoir modifié substantiellement son texte. L'éditeur répondit que la FS avait probablement modifié le texte (1998, vol XII, p. 423). En 1949, Orwell écrit cette note à l'intention de ses exécuteurs littéraires : « This was substantially altered and deformed all the way through without my knowledge or consent *after* I had corrected the proofs » (1998, vol XII, p. 67, les italiques sont d'Orwell).

¹⁸⁴ En clin d'œil à H. G. Wells, Orwell fait un parallèle entre la lutte contre le totalitarisme et la résistance planétaire contre une invasion de Martiens (voir l'analyse proposée par Ingle, 2006, p. 116).

d'écrire à nouveau dans les pages du *New Statesman* (Orwell, 1998, vol. XIV, p. 116-118; Labeledz, 1989, p. 158).

En juin 1946, Orwell publie son célèbre article « Politics an the English Language » dans le *New Republic* (en deux parties). Orwell affirme en substance que la majorité des écrits politiques publiés sont de mauvaise qualité et que le chaos politique est lié à cet état de fait. Entre autres, il pointe du doigt les tournures lourdes et alambiquées, les métaphores usées et l'emploi prétentieux de formules latines ou étrangères.¹⁸⁵ Ce texte semble dirigé tout droit contre la FS et sa stratégie de perméation, laquelle implique, rappelons-le, la dissimulation des objectifs et des idées politiques. Orwell écrit : « The great enemy of clear language is insincerity. When there is a gap between one's real and one's declared aims, one turns as it were instinctively to long words and exhausted idioms, like a cuttlefish squirting out ink » (Orwell, 1946b, p. 903).

Dans sa démonstration, Orwell prend appui sur quatre « mauvais » textes. Deux d'entre eux ne sont pas signés (un pamphlet communiste, un texte intitulé *Essay on Psychology in Politics* dont l'auteur n'est pas mentionné). Les deux autres textes sont signés par Harold Laski et Lancelot Hogben, ce qui m'apparaît significatif. Laski est un ami personnel de Lippmann (Steel, 1980, p. 205; Riccio, 1994, p. 98); c'est aussi un professeur à la LSE (où il succède à Graham Wallas comme titulaire d'une chaire de recherche en science politique en 1926) et un membre important de la FS (il est membre du comité exécutif de 1922 à 1936; il est également l'un des six conférenciers invités lors de la soirée où Orwell prononce sa conférence « Culture and Democracy »).

En 1943, le compte rendu très peu élogieux de *Reflections on the Revolution of Our Time* de Laski préparé par Orwell est refusé par le *Manchester Evening News*. Orwell y écrit notamment ceci :

All through his book there is apparent an unwillingness to admit that Socialism has totalitarian possibilities [...] Professor Laski is very unwilling to admit a

¹⁸⁵ Cette critique est tout à fait à propos dans le cas de Lippmann dont l'écriture constitue en quelque sorte le « paradigme » de ce qui est dénoncé par Orwell. À ce propos, Fred Rodell écrit : « What, then, is Walter Lippmann's unique talent? What is the secret of his huge success? Briefly stated, it is his almost uncanny knack of sing words in such an impressive way as to appear to be sapient and lucid and even liberal. He has mastered to an extraordinary degree a species of distinguished and high-grade double-talk. Nor has this been, in any sense, a mean or easy achievement » (1945, p. 268).

resemblance between the German and Russian systems [...] But he does defend the purges, the GPU, and the crushing of intellectual liberty by saying that they result from the U.S.S.R.'s backwardness and insecurity. Let Russia be really safe from foreign aggression, he says, and the dictators will relax » (Orwell, 1998, vol. XV, p. 270-271).¹⁸⁶

Laski est également mentionné sur une liste de 135 sympathisants communistes préparée par Orwell peu avant sa mort et remise aux services secrets britanniques.¹⁸⁷

Lancelot Hogben est également un membre de la FS, professeur à la LSE (où il occupe la chaire de biologie sociale) et créateur de l'*Interglossa*, une langue artificielle comptant 800 mots créée afin de faciliter l'avènement d'une démocratie mondiale. Dans un compte rendu d'*Interglossa* publié en 1943, Orwell observait qu'un langage artificiel devait permettre d'exprimer des subtilités avec un maximum de clarté, à défaut de quoi condamné à être un langage dépolitisé, purement technique. Or, selon Orwell, Hogben écrit si mal, que l'*Interglossa* ne permet pas l'expression claire de propositions subtiles (Orwell, 1998, vol. XVI, p. 33). Difficile de ne pas voir dans le *newspeak* de 1984 le prolongement d'une telle critique (Rai, 1990, p. 125; Ruthven, 1979, p. 46). D'ailleurs, à la demande d'Orwell, Hogben sera l'une des six personnes à recevoir une maquette de 1984 avant sa publication (Orwell, 1998, vol. XX, p. 36).¹⁸⁸

Dans une lettre envoyée à son ami Martin Sayers en décembre 1945, Orwell fait une fois de plus allusion à son rejet de la FS et se montre inquiet des implications des politiques qu'elle poursuit :

The danger as I see it is not our being conquered by Russia, which might happen

¹⁸⁶ L'année suivante, le compte rendu d'un autre livre de Laski, *Faith, Reason and Civilisation* (1944), est retourné à Orwell. À ce propos, il écrira (à un correspondant américain): « I have gone about as far as was consistent with ordinary honesty not to say what pernicious tripe the book is, and yet my remarks were too strong even for the *Manchester Evening News*. That will give you an idea of the kind of things you can't print in England nowadays » (Orwell cité dans Shelden, 1991, p. 401).

¹⁸⁷ Cette liste, intitulée « crypto-communists and fellow-travellers » a été transmise à une section du *Foreign Office* britannique chargée de la contre-propagande soviétique. En plus de Laski (simplement identifié « Laski! »), la liste comprend également G. D. H. Cole (un important membre de la FS, principal animateur d'une tendance minoritaire, le « Guild Socialism »), Bernard Shaw et Kingsley Martin, l'éditeur du *New Statesman* (Orwell, 1998, vol. XX, p. 245-255).

¹⁸⁸ Les autres sont Bertrand Russell, Aldous Huxley, Arthur Koestler, Edmund Wilson (critique littéraire américain) et Anthony Powell (écrivain britannique).

but depends chiefly on geography. The danger is that some native form of totalitarianism will be developed here, and people like Laski, Pritt, Zilliacus, the *News Chronicle* and all the rest of them seem to me to be simply preparing the way for this (Orwell, 2010, p. 275).

Harold Laski n'a plus besoin de présentation. Dennis Noel Pritt et Konni Zilliacus sont deux membres influents de la FS et grands admirateurs de Staline.¹⁸⁹ Pritt est célèbre pour avoir produit un rapport, présenté à la FS, sur le procès du dissident trotskyste Zinoviev (Rubin, 2012, p. 31). Dans *The Zinoviev Trial* (1936), Pritt, qui est avocat et membre du Parlement, réfute toutes les allégations d'irrégularités.¹⁹⁰ C'est bel et bien une parodie de ces procès que propose *Animal Farm*, publié pour la première fois en 1945 après avoir été refusé par plusieurs éditeurs (dont Victor Gollancz, qui avait publié le livre de Pritt). En mentionnant les noms de trois membres de la FS, l'allusion faite par Orwell à « the rest of them » pointe encore une fois droit vers la FS. En évoquant la menace d'un totalitarisme indigène, Orwell annonce un thème central de *1984* : la menace totalitaire représentée par l'« Ingsoc », c'est-à-dire par l'*english socialism*.¹⁹¹

*

En considérant les critiques dures et répétées d'Orwell à l'endroit de la FS et de ses membres, l'emploi par Lippmann de l'expression « guerre froide » et l'important travestissement qu'il implique prend un tout autre sens. L'expression « guerre froide » participe à une lutte entre le socialisme fabien et le socialisme d'Orwell. Que Lippmann ait lu Orwell ou non est finalement assez peu important puisque l'expression guerre froide, quoiqu'il en soit, opère bel et bien sur ce plan stratégique. Pour Orwell, la première règle d'un usage politique adéquat de

¹⁸⁹ Expulsés du *Labour* pour ces sympathies, Pritt et Zilliacus s'unissent à trois autres députés exclus du Parti pour former le *Labour Independent Group* en 1949. Pritt et Zilliacus se trouvent sur la liste des « crypto-communists and fellow-travellers » préparée par Orwell.

¹⁹⁰ Il est aujourd'hui acquis que le Komintern a effectué certains arrangements afin de permettre la publication et la diffusion du livre de Pritt (Romerstein et Breindel, 2000, p. 322). Pour une critique des grands procès organisés par Staline, voir Werth (1987).

¹⁹¹ Orwell aurait commencé à réfléchir à *1984* dès 1940 (J. Meyers, 2000, p. 279).

la langue consiste à ne jamais employer une métaphore déjà employée.¹⁹² La transgression était peut-être bien trop invitante pour Walter Lippmann?



Illustration 2 – De gauche à droite et de haut en bas : Walter Lippmann, Graham Wallas, une femme non identifiée et Harold Laski, États-Unis, vers 1920. *London School of Economics Archives*, image 1365.

¹⁹² « Never use a metaphor, simile or other figure of speech which you are used to seeing in print » (Orwell, 1946b, p. 904).

DEUXIÈME PARTIE

Le problème guerre-communication-public et les formations contemporaines de pouvoir

Introduction

L'objectif principal de cette deuxième et dernière partie de ma thèse est de préciser différents aspects de deux formations contemporaines de pouvoir, le « spectacle » (Debord, 1988, 1992) et ce que j'appelle la « société de contrôle biopolitique ». Pour ce faire, je propose d'interroger ces formations de pouvoir en tant qu'instanciations particulières du problème guerre-communication-public ainsi qu'à partir du renversement du rapport clausewitzien entre guerre et politique, lesquels m'apparaissent être au cœur de ces formations. Considérer le spectacle et la société de contrôle biopolitique à partir du problème guerre-communication-public – c'est-à-dire en s'attardant sur les articulations entre guerre, communication et public – permet de donner une intelligibilité particulière à ces formations de pouvoir et d'en préciser certains aspects, notamment quant à leurs événements historiques, leurs modes de fonctionnement, leurs ancrages dans la guerre et la stratégie ainsi que leurs rapports mutuels.

Cet angle d'analyse s'inspire de ce qui m'apparaît être une hypothèse centrale du travail de Michel Foucault (1997) qui propose de comprendre le pouvoir comme prolongement de la guerre; de considérer la guerre comme chiffre du pouvoir. Si le pouvoir, comme l'affirme Foucault, forme bien une constellation hétérogène, les différents concepts tentant de l'appréhender ne peuvent raisonnablement prétendre à l'exhaustivité. C'est pourquoi on ne trouve pas dans les textes de Michel Foucault quelque chose comme une « définition » du pouvoir : jamais il n'écrit : « Le pouvoir c'est... ». Les différentes conceptualisations du pouvoir peuvent tout au plus servir à éclairer un théâtre particulier de son action ou une

modalité spécifique de ses opérations. C'est donc toute une pédagogie du pouvoir¹⁹³ que vise cette partie de la thèse, et cela du point de vue de la productivité du problème qui apparaît avec Lippmann. Ce faisant, ce sont les bribes d'une constellation particulière du pouvoir qui sont ici précisées; une constellation qui ne serait pas étrangère à celle qui est aujourd'hui la nôtre dans les démocraties capitalistes (néo)libérales.

Il est nécessaire de préciser que si le problème guerre-communication-public peut constituer une matrice pour analyser ces différentes formations de pouvoir, le spectacle et la société de contrôle biopolitique sont des conceptualisations du pouvoir qui s'inscrivent dans des traditions spécifiques au sein desquelles la guerre, la communication et le public – mais également toute une série de concepts (l'image, l'expert, etc.) – ont des résonances différentes, qui ne sont pas non plus celles qu'elles ont dans le travail de Lippmann.¹⁹⁴ Par exemple, le concept d'opinion publique développé par Lippmann renvoie à la relation triangulaire entre l'environnement, les images singulières de celui-ci qui sont formées par les membres du public et les actions engagées à partir des ces images (PO). Ainsi, le problème du public, c'est d'abord et avant tout celui de l'intériorité des sujets qui le composent; Lippmann développe conséquemment une conception psychologisante de celui-ci. Debord propose une conception similaire du public, à la différence que les images ne se trouvent pas d'abord dans l'esprit des membres du public, mais dans une société de l'image qui a définitivement achevé sa conquête de l'environnement. Le problème épistémologique esquissé par Lippmann, qui consiste à différencier le vrai (l'environnement) du faux (les images) est alors complètement dépassé. C'est une conception du public tout autre qui est mobilisée par Maurizio Lazzarato lorsqu'il tente de préciser le fonctionnement de la biopolitique. Lazzarato reprend alors la conception du public de Gabriel Tarde : « le public est une foule dispersée où l'influence des esprits les

¹⁹³ Dans *Surveiller et punir*, Michel Foucault affirme que les supplices jouent un rôle éducatif essentiel, celui d'exposer et de rappeler le fonctionnement du pouvoir souverain (1975a, p. 41-83). En ce sens, il y a bien une « pédagogie du pouvoir » par le supplice, qui permet au pouvoir d'exposer son propre fonctionnement (Goblot-Cahen, 2002). Or, il me semble que le spectacle, la biopolitique et la société de contrôle sont des formations de pouvoir qui, contrairement au pouvoir souverain, ne s'assurent pas d'une telle publicité. Proposer une pédagogie du pouvoir consiste à illustrer le fonctionnement de pouvoirs qui, justement, ne font pas de l'exemple une dimension essentielle de leur action. Une telle pédagogie a notamment pour objectif d'informer les pratiques de résistance.

¹⁹⁴ Dans *Surveiller et Punir*, Foucault répudie très clairement la thèse de la société du spectacle : « Notre société n'est pas celle du spectacle, mais de la surveillance; sous la surface des images, on investit les corps en profondeur » (1975a, p. 252).

uns sur les autres est devenue une action à distance » (Tarde cité dans Lazzarato, 1997, non paginé). Pour Tarde, l'opinion publique n'a rien à voir avec l'invention, par un cogito particulier, d'images du monde qu'il considère vraies et qui motivent son action. Ce que Tarde décrit, c'est plutôt une logique de contamination : les esprits individuels sont de simples lieux où se rencontrent différentes forces, lesquelles permettent de cristalliser une opinion particulière, qui est elle-même considérée comme une force modulant la création de d'autres opinions (Reynié, 1989, p. 10). En ce sens,

on peut dire [...] que dans cette théorie de l'opinion, il n'y a pas d'intériorité du producteur. En découvrant l'idée, celui-ci manifeste simplement son adéquation à une extériorité, en fait à une *Nature*, qui le déborde largement, ou plutôt qui le traverse totalement et dont il n'est qu'un des éléments (Reynié, 1989, p. 11, les italiques sont de Reynié).

On voit bien comment cette conception de l'opinion publique s'inscrit en porte-à-faux avec celle proposée par Lippmann. Dans pareil processus de contamination, la question du vrai et du faux, centrale chez Lippmann, prend une consistance fort différente : le vrai et le faux peuvent en quelque sorte être considérés comme des moments particuliers d'un processus ni vrai ni faux dans lequel certains éléments ne concordent pas, puisqu'ils ne sont pas constitués simultanément par les mêmes forces; ces forces produisant une variété « d'effets de vérité ». ¹⁹⁵ Ajoutons que la publication de *L'opinion et la foule* (Tarde, 1901) se veut une réaction théorique face aux dénonciations de l'irrationalité de l'opinion publique qui étaient courantes à l'époque (Reynié, 1989, p. 8). En ce sens, il faut également opposer Lippmann et Tarde.

Il serait difficile à ce stade d'identifier toutes les différences conceptuelles entre Lippmann, Debord et les auteurs me permettant de réfléchir la société de contrôle biopolitique, de faire cet « inventaire des différences » qui est nécessaire à une histoire faisant appel aux concepts des sciences humaines (Veyne, 1976). Dans la mesure où ces différences constituent autant de mutations du problème-communication-public et attestent de son dynamisme, leur

¹⁹⁵ J'emprunte cette expression à Foucault dont les enquêtes visent à exposer les effets de vérités du pouvoir (1969, 1997). Foucault considère son travail sur le même plan : « Ce que je veux c'est opérer une lecture d'un certain réel, qui soit telle que, d'un côté, cette interprétation puisse produire des effets de vérité et que, de l'autre, ces effets de vérité puissent devenir des instruments au sein de luttes possibles » (Foucault cité dans Razac, 2008, p. 43).

inventaire sera ici central. Le problème guerre-communication-public est un fleuve dans lequel on ne peut se baigner deux fois.

L'objectif secondaire de cette partie de la thèse est de contribuer au développement d'une histoire des théories de la communication spécifique et singulière à la lumière du problème guerre-communication-public, entendu comme l'une des clés d'intelligibilité d'une telle histoire, et des formes contemporaines de pouvoir, comme l'une de ses conditions de possibilité. Pour ce faire, je tente d'esquisser des narratifs historiques qui mettent l'accent sur l'étroite relation entre le développement de théories et de concepts communicationnels canoniques (le « two-step flow », le public, l'image) et le développement des nouvelles formations de pouvoir que permet de préciser le problème guerre-communication-public. Dans la mesure où les rapports de pouvoir se déploient dans l'histoire et que l'écriture de l'histoire participe nécessairement à ces rapports, les deux objectifs de cette partie de la thèse sont intimement liés. Exposer les relations entre certaines des formations contemporaines de pouvoir et le développement des théories de la communication permet de contribuer à ce que certains appellent la « nouvelle histoire de la recherche en communication » (Pooley, 2008; Park et Pooley, 2008), un courant de recherches aujourd'hui en pleine effervescence; la communication, à la suite des autres sciences humaines et sociales, jetant enfin un regard critique et informé sur son propre passé.¹⁹⁶ Plus précisément, en abordant le développement des théories de la communication dans cette perspective particulière, cette partie de ma thèse s'inscrit dans la lignée de certains travaux pionniers de la nouvelle histoire de la recherche en communication qui ont en commun d'interroger le rapport guerre/communication dans l'histoire (Glander, 2000; Edwards, 1996; Buxton, 1996; Simpson, 1994). Bien que plusieurs de ces travaux comprennent le développement de la propagande (qu'on appellera bientôt la

¹⁹⁶ Selon Park et Pooley (2008, p. 5-9), la nouvelle histoire de la communication se distingue par ses méthodes et ses objectifs. Plus précisément, la nouvelle histoire est caractérisée par 1) un historicisme en mesure de témoigner de la singularité des contextes historiques et de leurs rationalités propres ; 2) un éclectisme qui table sur la coexistence de différentes méthodes et explications historiques ; 3) l'importance accordée au travail sur les archives ; 4) l'utilisation de bases de données et de techniques quantitatives ; 5) l'ouverture à des micro-histoires et aux histoires institutionnelles ; 6) le développement de perspectives internationales ou comparatives ; 7) le dialogue avec l'historiographie des autres sciences sociales.

communication)¹⁹⁷ à l'aune des impératifs de la guerre, aucun n'interroge le renversement de la formule de Clausewitz qu'implique nécessairement l'importance nouvelle de la communication dans la guerre (puisque la guerre emploie des moyens politiques). Également, si ces travaux décrivent certains reculs démocratiques et conçoivent le nouveau rôle de la communication dans différents processus de domination, ils négligent de confronter l'histoire de la recherche en communication à l'avènement du spectacle et de la société de contrôle biopolitique.

Les développements de ce chapitre poursuivent également les pistes ouvertes par différentes contributions qui tentent de réfléchir l'exercice du pouvoir contemporain depuis le travail de Lippmann, sans toutefois comprendre le pouvoir contemporain à partir de concepts de spectacle, de biopolitique ou de société de contrôle. Dans les textes de Noam Chomsky (2004, 2002; Chomsky et McChesney, 2000; Chomsky et Herman, 1998), le travail de Lippmann est associé au pouvoir contemporain des médias qui sont présentés comme des instruments de domination au service des élites et dont l'objet serait la « manufacture du consentement » :

Lippmann, qui avait pris part aux commissions de propagande, en avait reconnu l'impact. Ce qu'il appelait "une révolution dans l'art d'exercer la démocratie" devait pouvoir, disait-il, être utilisé pour "fabriquer le consentement", c'est-à-dire pour obtenir l'adhésion de la population à des mesures dont elle ne veut pas, grâce à l'application des nouvelles techniques de propagande. Lippmann pensait que c'était là une bonne idée et même une idée nécessaire, car, selon lui, "le bien commun est une notion qui échappe complètement à l'opinion publique". Il ne peut être compris et géré que par une "classe spécialisée" "d'hommes responsables", dotés des capacités requises pour donner un sens aux choses [...] Ce point de vue, dont l'origine remonte à des centaines d'années, est également caractéristique de la pensée de Lénine [...] Les prémisses idéologiques qu'ils partagent confèrent à la théorie de la démocratie libérale et au marxisme-léninisme une étroite parenté (Chomsky et McChesney, 2000, p. 21-22).¹⁹⁸

¹⁹⁷ Christopher Simpson décrit très bien le « rhetorical shift » au cours duquel, à partir de 1945, la propagande est devenue la communication internationale (1994, p. 86-93).

¹⁹⁸ La comparaison avec Lénine est également justifiée au niveau stratégique. Lénine, en cela tout à fait conséquent avec les principes fabiens, écrit « dans la guerre, la stratégie la plus saine consiste à différer les opérations jusqu'à ce que la désintégration morale de l'ennemi permette de lui asséner plus facilement le coup mortel » (cité dans Liddell Hart, 2007 p. 296).

Sur les traces des travaux de Chomsky, Slavoj Žižek (2008b, 2009) souligne quant à lui la complicité paradoxale du public dans la manufacture du consentement :

Walter Lippmann, l'icône du journalisme américain au XXe siècle, a joué un rôle clé dans la manière dont la démocratie américaine se comprend elle-même. Bien que progressiste au point de vue politique (il défendait une politique loyale à l'égard de l'Union soviétique, etc.) il a proposé une théorie des médias publics qui produit un glaçant effet de vérité. C'est lui qui a forgé le terme de "manufacture du consentement" (*manufacturing consent*) rendu célèbre ultérieurement par Chomsky; mais Lippmann l'entendait en un sens positif. Dans *Public Opinion* (1922), il écrit qu'une « classe gouvernante » doit se lever pour affronter le défi – comme pour Platon, le public n'est à ses yeux qu'un gros animal ou un troupeau affolé – qui s'agite dans le "chaos des opinions locales". Le troupeau des citoyens doit être gouverné par "une classe spécialisée dont les intérêts portent au-delà du local", cette élite devant agir comme une machine de savoir capable de pallier le principal défaut de la démocratie, soit l'impossible idéal du "citoyen omniscient". C'est ainsi que fonctionnent nos démocraties, et avec notre consentement: il n'y a rien de mystérieux à ce que disait Lippmann, c'est un fait évident. Le mystère réside en ce que, le sachant, nous jouons le jeu. Nous agissons *comme si* nous étions libres et décidions librement, non seulement acceptant en silence mais *exigeant* même qu'une injonction invisible (inscrite dans la forme même de notre libre discours) nous dise que faire et que penser. Comme le disait Marx il y a longtemps, le secret est dans la forme elle-même (Žižek, 2008b, p. 298-299, les italiques sont de Žižek).

Le premier chapitre de cette partie de la thèse tente de considérer le spectacle comme une mutation du problème guerre-communication-public, notamment à travers la médiation capitale de Daniel Boorstin. Ce faisant, il sera possible de préciser certains aspects du pouvoir spectaculaire, notamment quant à son mode de fonctionnement, son événement historique et ses rapports avec le développement des théories de la communication. Le deuxième chapitre interroge la société de contrôle biopolitique à l'aune des transformations du problème guerre-communication-public et du renversement de la formule de Clausewitz, ce qui permet de donner une intelligibilité spécifique à cette formation de pouvoir.

Chapitre VI

Le spectacle et le problème de l'image

Parce qu'il pense le monde sur un mode stratégique, Debord conçoit nettement ce que la platitude intellectuelle entend toujours voiler – la vraie guerre à l'œuvre au cœur d'une pseudo-paix.

– Stéphane Zagdanski, *Debord ou la diffraction du temps*, 2008.

Dans la phase de guerre civile où nous nous trouvons engagés, et en liaison étroite avec l'orientation que nous découvrirons pour certaines activités supérieures à venir, nous pouvons considérer que tous les moyens d'expression connus vont confluer dans un mouvement général de propagande qui doit embrasser tous les aspects, en perpétuelle interaction, de la réalité sociale.

– Guy Debord et Gil Wolman, *Mode d'emploi du détournement*, 1956.

Les célèbres thèses de Guy Debord sur la société du spectacle sont très souvent interprétées à l'aune des événements de Mai 68, dont Debord est devenu une figure emblématique. Or, bien que *La Société du spectacle*, un ouvrage publié en 1967, eut un retentissement important lors de ces événements, le règne des images critiqué par Debord n'est pas spécifique à Mai 68, ou même à la France d'après-guerre. Il est tout aussi incorrect de considérer le concept de spectacle comme une simple reprise des thèses marxistes sur la marchandise ou comme l'aboutissement d'une tradition dialectique/critique. Si cette tradition est effectivement mobilisée pour conceptualiser et critiquer le spectacle, c'est au prix de nombreux détours, « détournements », ¹⁹⁹ et bricolages, lesquels ont justement pour fonction de témoigner d'une rupture historique sans précédent. En effet, avec le concept de spectacle, Debord identifie une formation de pouvoir dont l'événement historique est précisable. Dans une lettre à Juvénal

¹⁹⁹ La pratique du détournement – j'y reviendrai plus en détail – est centrale au projet situationniste et a été théorisée dès 1956 par Gil Wolman et Guy Debord dans un article intitulé *Mode d'emploi du détournement*. Le détournement est une stratégie qui consiste à réutiliser subversivement des images et des textes à des fins politiques, sans mention de leurs origines : « il s'agit [...] de faire servir les paroles de l'adversaire contre lui » (1956, non paginé).

Quillet du 14 décembre 1971, Debord écrit que le spectacle « apparaît sous sa forme achevée vers 1914-1920 (avec le bourrage de crânes de la guerre, et les effondrements du mouvement ouvrier) » (cité dans Zagdanski, 2008, p. 70). Dans les *Commentaires sur la société du spectacle*, Debord confirme l'événement historique de la société du spectacle : « en 1967, elle [la société du spectacle] n'avait guère plus d'une quarantaine d'années derrière elle » (1988, p. 16).²⁰⁰

Debord situe donc l'avènement historique de la société du spectacle au moment même où Lippmann précise un nouveau problème, celui des rapports entre guerre, communication et public. Qui plus est, c'est la propagande, dont Lippmann est un théoricien et un praticien, qui, selon Debord, marque l'apparition du spectacle sous sa forme achevée. Le problème précisé par Lippmann et le spectacle tel qu'il est présenté par Debord semblent donc liés et ce sont ces liens que je propose ici d'étudier. Dans un premier temps, mon analyse considérera le spectacle comme une rupture historique, passage du temps historique au temps spectaculaire, en prenant soin d'exposer comment le problème guerre-communication-public permet de comprendre certaines des dimensions propres au temps spectaculaire. Pour Debord, la guerre est la métaphore déterminante pour comprendre l'action politique et la communication est le remède-poison qui, peut-être, pourrait permettre la formation d'un public éclairé et capable d'action, bien qu'il soit temporairement amorphe. Dans un deuxième temps, j'aborderai la question du rôle de l'image dans l'aliénation du public, laquelle est centrale chez Lippmann ainsi que chez Debord. Mais dans la mesure où leurs conceptions respectives de l'image et du problème guerre-communication-public divergent, Lippmann et Debord proposent des éléments de solution absolument opposés. Pour le dire autrement, Debord reprend le problème guerre-communication-public en modifiant ses coordonnées de manière substantielle et propose de nouvelles pistes de solutions à ce problème. Les éléments de solution proposés par Lippmann semblent alors au coeur de la société du spectacle critiquée par Debord.

²⁰⁰ Un autre indice de cette périodisation est le choix de l'image de couverture de l'édition Champ libre (1971) de la *Société du spectacle*; à ce propos Debord écrit : « J'avais trouvé la carte du développement économique du monde vers 1914 assez adaptée au sujet » (2005, p. 79).

La guerre du temps

Il est tout d'abord nécessaire de revenir sur la thèse fondamentale de Guy Debord, laquelle me semble d'abord et avant tout une thèse historique. Le spectacle est un renversement historique du temps, la victoire de ce que Debord appelle le « temps spectaculaire », lequel s'oppose au « temps historique ».²⁰¹ Le temps historique est révolutionnaire puisqu'il permet de faire l'histoire; c'est le temps dans lequel « l'homme » entretient une relation dialectique avec le monde qu'il ne cesse de modeler et qui ne cesse de le modeler. *A contrario*, le temps spectaculaire sépare « l'homme » de son être historique, c'est-à-dire de sa capacité de créer la texture même de son histoire, de faire un avec celle-ci : « Le temps reste immobile, comme un espace clos » (Debord, 1992, p. 81). Debord est assez clair sur les causes du passage du temps historique au temps spectaculaire. En inventant un « temps de travail » en mesure de transformer l'économie, la production et la totalité de l'organisation sociale, la bourgeoisie de la révolution industrielle s'est définitivement affranchie du temps cyclique propre aux sociétés agricoles pour inventer un nouveau temps historique :

Le travail est devenu, avec la bourgeoisie, travail qui transforme le temps historique [...] La victoire de la bourgeoisie est la victoire du temps profondément historique, parce qu'il est le temps de la production économique qui transforme la société, en permanence et de fond en comble (Debord, 1992, p. 91).

Or, le « temps profondément historique » bourgeois fonctionne dialectiquement. S'il permet de tourner la page sur le temps cyclique, il ne coïncide pas avec l'invention consciente de l'histoire. Le problème, c'est que le temps de travail confisque au prolétariat l'occasion de réaliser sa liberté dans le temps historique.²⁰² Plutôt qu'un temps d'invention et de liberté, le temps historique bourgeois, qui est également temps de travail, est un « temps consommable qui retourne vers la vie quotidienne de la société, à partir de cette production déterminée,

²⁰¹ Le sixième chapitre de *La Société du spectacle* s'intitule « Le temps spectaculaire » tandis que la notion de « temps historique » est développée tout au long du cinquième chapitre, « Temps et histoire ».

²⁰² Cette confiscation du temps, supposée par le mode de production capitaliste, est rejetée par Debord et les situationnistes. Debord considérait d'ailleurs son célèbre graffiti de 1953, « Ne travaillez jamais! », comme la plus belle de ses œuvres de jeunesse (2006, p. 92).

comme un temps pseudo-cyclique » (Debord, 1992, p. 95). Bref, le mode de production capitaliste a dialectiquement nié le temps historique qu'il a pourtant inventé. Le prolétariat est séparé de ce temps historique rempli de promesses par un temps faux, hostile à l'invention : « La réalité du temps a été remplacée par la publicité du temps » (p. 98).

Ce que Debord et les situationnistes appellent « situation », ce n'est rien d'autre que la création d'un nouveau fragment de temps historique, d'un temps libre et ressenti comme temps qui passe plutôt que comme temps cyclique (ou de ce que Debord appellera plus tard le « présent perpétuel » (1988)).²⁰³ En revanche, Debord appelle spectacle l'ensemble des procédés par lesquels le temps historique est aliéné, séparé, ainsi que le monde particulier qui est créé par ces procédés. Dans sa « totalité », le spectacle est « le résultat et le projet du mode de production existant » tandis que dans ses « formes particulières », le spectacle est incarné par l'information, la propagande, la publicité et la consommation de divertissements (Debord, 1992, p. 11).

Deux formes successives et rivales de domination spectaculaire se seraient succédées historiquement, soit le « spectaculaire concentré » (dans les sociétés totalitaires, en Union soviétique et en Allemagne nazie) et le « spectaculaire diffus » (dans les sociétés libérales, aux États-Unis). Debord affirmera par la suite que l'on assiste à l'épanouissement du « spectaculaire intégré » – notamment en France et en Italie – qui se serait constitué « par la combinaison raisonnée des deux précédentes, et sur la base générale d'une victoire de celle qui s'était montrée la plus forte, la forme diffuse » (1988, p. 21). Tandis que le spectaculaire concentré et le spectaculaire diffus laissaient quelques aspects de la vie exister hors de la domination du spectacle, le spectaculaire intégré est caractérisé par son emprise complète sur la réalité :

Car le sens final du spectaculaire intégré, c'est qu'il s'est intégré dans la réalité même à mesure qu'il en parlait; et qu'il la reconstruisait comme il en parlait. De

²⁰³ L'expression « les situationnistes » désigne ici les membres de l'Internationale situationniste, organisation révolutionnaire et mouvement artistique fondé par Debord en 1957 (et dissoute en 1972 à son initiative) et publiant une revue éponyme de 1958 à 1969. Pour un aperçu de l'histoire de l'Internationale situationniste, voir Marcolini (2012).

Les situationnistes, et Debord en particulier, n'ont cessé de chercher des manières d'intensifier le passage du temps. Par exemple, la consommation exacerbée d'alcool permet « une paix magnifique et terrible, le vrai goût du passage du temps » (Debord, 1993, p. 43).

sorte que cette réalité maintenant ne se tient plus en face de lui comme quelque chose d'étranger [...] Le spectaculaire s'est mélangé à toute réalité, en l'irradiant (Debord, 1988, p. 22-23).

Cinq traits principaux caractérisent le spectaculaire intégré, soit « le renouvellement technologique incessant; la fusion économique-étatique; le secret généralisé; le faux sans réplique; un présent perpétuel » (Debord, 1988, p. 25). Pour Debord, le secret généralisé est « la plus importante opération » du spectaculaire intégré qui a réussi à faire admettre que le secret est une exception nécessaire dans un monde où règne l'information (p. 26). L'avènement du spectaculaire intégré est également présenté par Debord comme le passage de « réseaux de promotion-contrôle » à des « réseaux de surveillance-désinformation » (p. 99). La nouveauté des réseaux de surveillance-désinformation est l'application dans la pratique des « observations d'une théorie formulée il y a près de trente ans, et dont l'origine se trouvait dans la sociologie américaine de la publicité : la théorie des individus qu'on a pu appeler les "locomotives", c'est-à-dire que d'autres dans leur entourage vont être portés à suivre et imiter; mais en passant cette fois du spontané à l'exercé » (p. 103). La rumeur serait désormais organisée, propagée stratégiquement sur le modèle de cette théorie particulière.

*

Debord et Lippmann ont en commun une fascination pour la guerre et la stratégie. J'ai préalablement exposé comment la référence à Clausewitz est déterminante pour Lippmann qui prolonge les thèses du stratège prussien jusqu'au renversement de la relation entre guerre et politique. Chez Debord, la guerre est un mode d'action historique, c'est-à-dire un moyen de réactiver le temps historique endormi, de faire un avec son temps. Plus précisément, la théorie de la stratégie de Clausewitz est comprise en parallèle avec les préoccupations existentielles des situationnistes, pour qui il est primordial de se reconnecter au flux indéterminé du temps historique (ou des situations).²⁰⁴ Dans cette perspective, la stratégie de Clausewitz se présente comme une théorie de l'action dans un contexte incertain, où la chance et la ruse interviennent

²⁰⁴ Clausewitz est d'ailleurs un des pseudonymes employés par Debord dans sa correspondance (Zagdanski, 2008, p. 155); Hegel en est un autre (Debord, 2005, p. 31).

nécessairement comme des composantes intégrales de l'action historique (Bunyard, 2011, p. 28-30). Debord en vient ainsi à comprendre le spectacle comme un authentique état de guerre, et à s'imprégner des grands théoriciens de la guerre afin d'agir négativement dans le temps spectaculaire.²⁰⁵ Dans cette guerre, Debord se considère essentiellement comme un stratège.²⁰⁶ Cette conception du spectacle comme guerre est particulièrement claire dans les *Commentaires* qui sont parsemés d'un vocabulaire militaire.²⁰⁷ Après avoir débuté son ouvrage par une longue citation de Sun Tzu,²⁰⁸ Debord écrit :

Puisque le spectacle, à ce jour, est assurément plus puissant qu'il l'était auparavant, que fait-il de cette puissance supplémentaire? Jusqu'où s'est-il avancé, où il n'était pas précédemment? Quelles sont, en somme, ses *lignes d'opérations* en ce moment? Le sentiment vague qu'il s'agit d'une sorte d'invasion, qui oblige les gens à mener une vie très différente, est désormais largement répandu [...] De plus, beaucoup admettent que c'est une invasion civilisatrice, au demeurant inévitable, et ont même envie d'y collaborer (Debord, 1988, p. 16-17, les italiques sont de Debord).

Les nombreuses références à la guerre et à la stratégie doivent ainsi être considérées comme autant de pistes d'actions dans une guerre contre le spectacle et la critique de Debord comme

²⁰⁵ « Le travail principal qui me paraît à envisager maintenant – comme contraire complémentaire de La Société du spectacle qui a décrit l'aliénation figée (et la négociation qui y était implicite) –, c'est la théorie de l'action historique. C'est faire avancer, dans son moment qui est venu, la théorie stratégique. À ce stade, et pour parler ici schématiquement, les théoriciens de base à reprendre et à développer ne sont plus tant Hegel, Marx, et Lautréamont que Thucydide – Machiavel – Clausewitz » (Debord, 2005, p. 127).

²⁰⁶ Debord a déclaré à Giorgio Agamben : « Je ne suis pas un philosophe, je suis un stratège » (Agamben, 1995, non paginé).

²⁰⁷ Le choix du titre est également révélateur dans la mesure où il fait référence à toute une tradition de « commentaires » stratégiques (Agamben, 1990), allant de Jules César (*Commentaires sur la Guerre des Gaules*) à Napoléon (*Commentaires*). Debord évoque très clairement cette tradition lorsqu'il écrit : « On conçoit la rigueur et la précision qu'auraient pu atteindre, au XIXe siècle, l'histoire des guerres et, par conséquent, les théoriciens de la stratégie si, afin de ne pas donner d'informations trop confidentielles aux commentateurs neutres ou aux historiens ennemis, on s'en était habituellement tenu à rendre compte d'une campagne en ces termes : "La phase préliminaire comporte une série d'engagements où, de notre côté, une solide avant-garde, constituée par quatre généraux et les unités placées sous leur commandement, se heurte à un corps ennemi comptant 13 000 baïonnettes [...]" » (1988, p. 54).

²⁰⁸ Général chinois du VIe siècle av. J.-C. et auteur de *L'Art de la guerre*, un ouvrage qui est généralement considéré comme le premier traité de stratégie.

l'avant-garde de celle-ci.²⁰⁹ En détournant de multiples films de guerre, *In girum imus nocte et consumimur igni*, film réalisé par Debord en 1978, expose la mobilisation de la stratégie comme action anti-spectaculaire. Sur les images d'une héroïque charge de cavalerie, la voix *off* de Debord précise le fonctionnement éminemment stratégique de ses théories :

Mais les théories ne sont faites que pour mourir dans la guerre du temps : ce sont des unités plus ou moins fortes qu'il faut engager au juste moment dans le combat et quels que soient leurs mérites ou leurs insuffisances, on ne peut assurément employer que celles qui sont là en temps utile (Debord, p. 1978, ma transcription).

La « guerre du temps » à laquelle Debord fait ici référence est double. D'une part, la guerre du temps fait référence à la guerre d'une époque particulière qui a ses propres exigences stratégiques « en temps utile ». C'est en adoptant une stratégie appropriée à un temps particulier, le temps spectaculaire, que le temps historique peut être reconquis, que « l'homme » peut espérer renouer avec son être historique. Voilà ce qui motive tout le travail pour décrire le fonctionnement du spectacle. D'autre part, la guerre du temps fait référence à la guerre entre le temps historique et le temps spectaculaire. La guerre est le mode d'action historique qui permet de passer d'un régime de temps à un autre.²¹⁰

Cette conception de la stratégie comme mode d'action historique est également présente dans le jeu de guerre inventé par Guy Debord, le *Kriegspiel*. Ce jeu de table²¹¹ oppose deux armées, « Nord » et « Sud », dans une guerre de mouvement inspirée des guerres

²⁰⁹ À propos de *La Société du spectacle* et des *Commentaires*, Giorgio Agamben écrit : « Ceux-ci doivent être utilisés plutôt comme des manuels ou des instruments pour la résistance ou pour l'exode, semblables à ces armes impropres dont le fugitif (selon la belle image de Deleuze) s'empare et qu'il glisse furtivement dans sa ceinture. Ou plutôt, comme l'oeuvre d'un stratège singulier [...] dont le champ d'action n'est pas tant celui d'une bataille où il s'agit de ranger des troupes, que la pure puissance de l'intellect » (1990, non paginé).

²¹⁰ Il est également possible de comprendre la guerre du temps comme l'histoire, au sens de Hegel. La guerre du temps est cette totalité incluant différents mouvements antagoniques en son sein. Que les théories, selon Debord, soient appelées à mourir dans cette guerre du temps implique tout simplement que l'histoire se chargera de dévoiler leurs destins.

²¹¹ Une version électronique du jeu a été développée en 2008 par Alexander Galloway (<http://r-s-g.org/kriegspiel/>).

napoléoniennes et des théories de Clausewitz.²¹² Selon McKenzie Wark, bien que le jeu rappelle effectivement la guerre de mouvement clausewitzienne ou moderne, il constitue plutôt une métaphore de la guerre entre le temps spectaculaire et le temps historique : « Game of War is really a diagram of the strategic possibilities of spectacular time [...] In Game of War, history is made mobile again, in an irresistible time where strategy can reverse the course of the events » (Wark, 2008, p. 29-30, c'est Wark qui souligne). Wark considère l'intérêt de Debord pour la guerre de mouvement à la suite de la distinction entre guerre de mouvement et guerre de position proposée par Antonio Gramsci (2000, p. 223). Selon Gramsci, la guerre de mouvement renvoie aux grandes manœuvres de Napoléon décrites par Clausewitz tandis que la guerre de position apparaît avec la Première Guerre mondiale : guerre de tranchées, guerre figée où les ennemis s'affrontent sur un terrain déterminé et dont l'impératif stratégique est d'occuper une position favorable. Gramsci fait un parallèle entre ces deux types de guerre et deux types de stratégie révolutionnaire. Face à un État centralisé en position hégémonique, toute attaque décisive est vouée à l'échec. Dans ces circonstances, Gramsci propose de mener une guerre de position afin de fragiliser la position hégémonique d'un tel État sans pour autant risquer ses forces dans une attaque à découvert. C'est seulement par la suite qu'une guerre de mouvement – c'est-à-dire un véritable passage à l'attaque – est envisageable (Piotte, 1970, p. 88-96).

Selon Wark, en préférant la guerre de mouvement à la guerre de position, Debord privilégie une conception particulière de la révolution et de la lutte contre le spectacle.²¹³ Plutôt que d'élaborer la tactique selon les impératifs d'une stratégie d'ensemble, la guerre de mouvement implique une tactique autonome, à la hauteur du champ de bataille; une tactique qui informe la stratégie (Wark, 2008, p. 32). Si on accepte l'interprétation de Wark quant aux rapports entre tactique et stratégie chez Debord, il faut conclure que ce dernier s'éloigne significativement de l'orthodoxie clausewitzienne pour laquelle la stratégie renvoie

²¹² « Il s'agit d'une guerre de mouvement (parfois momentanément figée sur un front local, dans la défense d'un col ou d'une forteresse) où le terrain n'a jamais vraiment d'intérêt que par les positions tactiques et stratégiques nécessaires à l'armée ou nuisibles à l'adversaire » (Debord cité dans Zagdanski, 2008, p. 36).

²¹³ On remarquera également que la périodisation de Gramsci quant au passage entre guerre de mouvement et guerre de position recouvre exactement la périodisation de Debord quant au passage entre le temps historique et le temps spectaculaire, ce qui est tout à fait cohérent avec l'analyse de Wark (2008).

directement aux objectifs politiques de la guerre, dont elle découle, tandis que la tactique concerne l'emploi des forces dans la bataille (Clausewitz, 2006, p. 113).²¹⁴ En ce sens, la primauté de la tactique sur la stratégie chez Debord implique le renversement de la relation clausewitzienne entre guerre et politique dans la mesure où la conduite des opérations n'est pas subordonnée aux visées politiques de la guerre. Or, comme le fait remarquer Eric Weil, l'originalité de Clausewitz est justement de refuser d'ancrer dès le départ sa réflexion « à l'intérieur de la guerre » pour essayer de réfléchir celle-ci dans sa totalité, dans sa relation avec la politique et « à partir de son principe » (Weil, 1955, p. 293). Paradoxalement, ce qui intéresse Debord chez Clausewitz serait essentiellement la tactique plutôt que la stratégie, ce qui est conséquent avec son intérêt pour de nombreux théoriciens de la guerre qui, contrairement à Clausewitz, se placent d'emblée à l'intérieur de la guerre (tels Ardant du Picq et Antoine-Henri Jomini) ainsi qu'avec ses démarches de longue haleine en vue de la publication des ouvrages « mineurs » de Clausewitz dans lesquels celui-ci délaisse la question de la nature de la guerre et de ses rapports au politique pour une critique stratégique « exactement au point de vue des acteurs » (Clausewitz cité dans Debord, 1993, p. 12).²¹⁵

Le problème des images

En affirmant que le spectacle est né après la Première Guerre mondiale, Debord précise le moment charnière où le temps historique disparaît de l'horizon du prolétariat, nié par le temps spectaculaire. Debord est assez obscur sur les modalités effectives de ce renversement, mais un terme est extrêmement important pour caractériser cet étrangeté du temps historique : l'image. *La Société du spectacle* s'ouvre par une épigraphe tirée de Ludwig Feuerbach : « Et sans doute notre temps... préfère l'image à la chose, la copie à l'originale, la représentation à la réalité, l'apparence à l'être... » (cité dans Debord, 1992, p. 9). Plus loin, Debord précise

²¹⁴ Debord reprend fidèlement la distinction clausewitzienne entre stratégie et tactique dans ses *Commentaires* mais comprend celle-ci comme une leçon tirée de la Révolution française plutôt que dans le cadre de la problématique des rapports entre guerre et politique initiée par Clausewitz (1988, p. 113-114).

²¹⁵ Les éditions Champ libre, propriété de Gérard Lebovici, un ami et mécène de Debord, publièrent sous l'impulsion de ce dernier les ouvrages *Campagne de 1914* (1972), *Campagne de 1815 en France* (1973), *Notes sur la Prusse dans sa grande catastrophe* (1976), *Campagne de 1799 en Italie et en Suisse* (1979) et finalement *De la guerre* (1989).

que le spectacle ne doit pas simplement être compris comme « un ensemble d'images », mais bien « comme un rapport social entre des personnes, médiatisé par des images » (p. 10). Après la Première Guerre mondiale, les images se seraient définitivement autonomisées, c'est-à-dire qu'elles auraient cessé de représenter des choses pour se suffire à elles-mêmes en tant qu'images (p. 10). Si le temps spectaculaire est « image de la consommation du temps » il est également « temps de la consommation des images » (p. 97).

La parenté entre le problème précisé par Debord et celui de Lippmann est *a priori* frappante. Lippmann décrit lui aussi des images (« the pictures in our heads ») qui sont autonomisées, c'est-à-dire qui ne représentent plus la réalité (« the world outside »). Tout comme Debord, Lippmann conçoit la Première Guerre mondiale comme un événement clé de cette autonomisation des images.²¹⁶ *Public Opinion* débute par une distinction entre deux différents types de temps. Lippmann y décrit une île sur laquelle vivent paisiblement Français, Britanniques et Allemands, jusqu'à ce qu'un bateau de ravitaillement amène de bien mauvaises nouvelles : la Première Guerre mondiale est commencée, depuis maintenant six semaines. Pour Lippmann, cet exemple expose une étrange disjonction du temps : « There was a time for each man when he was still adjusted to an environment that no longer existed » (PO, p. 3). Bref, pour reprendre Hamlet, « time is out of joint ».²¹⁷ Dans la perspective de Lippmann, il existe deux différents types de temps. D'une part, un temps faux, caractérisé par le règne d'images qui ne reflètent pas la réalité, et d'autre part, un temps vrai, par-delà l'image : « the direct exposure to the ebb and flow of sensation » (p. 10). Toutefois, un tel être-au-monde non médiatisé est impossible puisque selon Lippmann, et conséquemment avec le concept de « Great Society », le monde est trop mouvant, trop complexe et trop vaste, toujours-déjà médiatisé (p. 10). La situation des habitants de l'île doit être comprise comme une métaphore qui permet d'illustrer le rapport aux images et au temps propre à l'ensemble du public (p. 4-11). Ainsi, pour Lippmann, le problème n'est pas l'image en tant que telle, en ce

²¹⁶ Chez Lippmann, la non-correspondance entre les images et la réalité est un phénomène lié à la nature de la guerre moderne, laquelle implique une importante rupture épistémologique : il est désormais impossible de voir directement la réalité qui est accessible seulement à travers des images, c'est-à-dire des représentations inexactes de la réalité (LN; PO). Pour une discussion sur la rupture épistémologique de la Première Guerre mondiale, voir également Virilio (1988) et Jay (1995).

²¹⁷ Ces célèbres paroles d'Hamlet furent reprises à de nombreuses occasions, notamment par Philip K. Dick (1959) et Jacques Derrida (1993). Dans son exposé sur l'île où le « temps faux » règne, Lippmann cite un autre passage d'Hamlet, soit le meurtre, par méprise, de Polonius (PO, p. 5).

qu'elle se substitue au monde, mais sa non-correspondance, ses décalages, sa propension à conduire à des actions inconsidérées. Il est donc nécessaire de trouver des manières d'assurer la correspondance entre les images et le monde puisque « To traverse the world men must have maps of the world » (p. 11). Pour ce faire, Lippmann proposera tour à tour la création de corps d'experts, une éthique journalistique renouvelée, une « méthode », le concours des spécialistes des sciences sociales, etc. (LN; PO; PF). Mais en reconnaissant et en acceptant la nécessaire médiation des images, Lippmann précise clairement la cible de sa critique : les fausses images, les cartes inexactes du monde.

A contrario, Debord n'est nullement intéressé à traquer les fausses images ou à les différencier des « vraies » images. Pour lui, le problème n'est pas tant l'effet dévastateur des fausses images que la prépondérance des images qui, dans leur nature même, séparent l'humain du temps historique. Dans cette mesure, il est vain de discriminer le vrai du faux puisque « dans le monde *réellement renversé*, le vrai est un moment du faux » (Debord, 1992, p. 12, les italiques sont de Debord). Pour le dire autrement, la distinction entre le vrai et le faux n'a plus cours dans un monde spectaculaire où le faux a complètement effacé le vrai, et du même coup, est devenu vrai.²¹⁸ Dans ce monde, la seule vérité à énoncer est celle du spectacle : « Le spectacle est la carte de ce nouveau monde, carte qui recouvre exactement son territoire » (p. 21). Au lieu de poser le problème des images, comme le fait Lippmann, en termes épistémologiques, Debord formule un problème métaphysique qui n'est pas sans rappeler le problème hégélien de l'unité de l'être humain et de l'histoire ainsi que la critique marxiste qui propose le renouvellement d'un tel problème.²¹⁹

Pour bien cerner les différences profondes entre ces deux conceptions du problème de

²¹⁸ « Les images existantes ne prouvent que les mensonges existants » (Debord, 1978, ma transcription).

²¹⁹ Cette question dépasse évidemment les limites de cette thèse mais en somme, pour Hegel, la condition humaine est historique, c'est-à-dire prise dans le cours des événements à travers lesquels la raison se réalise dans l'histoire. Cette perspective est également celle de Marx qui critique toutefois la perspective bourgeoise et conservatrice de l'histoire chez Hegel. À ce propos, voir Lagueux (2001). Selon Tom Bunyard, le concept hégélien de *Vorstellung* est déterminant pour comprendre le fonctionnement du spectacle et des images chez Debord (2011, p. 21) En anglais, *Vorstellung* se traduit par « picture thought », ce qui est très proche de « pictures in our heads ». Après Hegel, le concept est notamment repris par Freud; le concept freudien de *Vorstellung* constituant pour plusieurs une des sources de la notion de stéréotypes (ou « pictures in our heads ») chez Lippmann (Clave, 2005, p. 86; De Sola Pool, 2000, p. 43-61).

l'image – lesquelles, nous le verrons, impliquent des projets politiques complètement divergents – je propose de considérer l'ouvrage séminal de Daniel Boorstin, *The Image* (1961), comme un moment pivot ou un lieu de médiation permettant d'exposer une filiation entre le travail de Lippmann et celui de Debord. Dans la mesure où cette filiation est largement ignorée par l'historiographie lippmannienne et la littérature disciplinaire, ma démarche vise également à contribuer à ces dernières.

The Image saisisrait mieux que tout autre livre le constat d'une société incapable de faire l'expérience d'elle-même prononcé par Lippmann dans *Public Opinion* (Whitfield, 1981, p. 64). Boorstin situe d'ailleurs explicitement son livre dans le sillage ouvert par Lippmann. Selon lui, le fonctionnement des stéréotypes tel qu'il est décrit par Lippmann était utile et visionnaire pour son temps, mais les développements techno-médiatiques intervenus depuis la publication de *Public Opinion* (1922) impliquent de revisiter certaines de ses thèses (Boorstin, 1961, p. 37). En 1922, il n'y avait ni radio ni télévision, et les actualités filmées avaient seulement été introduites aux États-Unis depuis une dizaine d'années (p. 38). L'abondance d'images auxquelles est confronté Boorstin le conduit à rejeter le concept de stéréotypes – qui est associé à une entreprise de simplification du réel et au fonctionnement de la propagande – pour lui préférer le nouveau concept de « pseudo-événement », lequel a pour objectif de rendre compte d'événements planifiés et artificiellement créés dans le but d'être rapportés par les médias (p. 38). Boorstin propose un exemple tiré du travail d'Edward Bernays, un des pionniers des relations publiques qui, dans son livre *Crystallizing Public Opinion* (1923), raconte comment un hôtelier désirent stimuler ses affaires engagea un expert en relations publiques et, sur ses conseils, au lieu de repeindre les chambres ou d'engager un nouveau cuisinier, forma un comité de personnes influentes afin d'organiser une fête visant à souligner les trente ans de l'hôtel. C'est l'ambiguïté d'un tel événement qui est la clé du pseudo-événement : ni complètement « faux », puisque si l'hôtel n'avait rien apporté à la communauté, la formation d'un comité aurait été impossible et l'intérêt des médias difficile à éveiller; ni complètement « vrai », puisque si l'hôtel était à ce point populaire et prestigieux, il aurait été inutile de faire appel aux services d'un conseiller en relations publiques : « Once the celebration has been held, the celebration itself becomes evidence that the hotel really is a distinguished institution. The occasion actually gives the hotel the prestige to which it is pretending » (Boorstin, 1961, p. 10).

À la différence du pseudo-environnement décrit par Lippmann, le pseudo-événement n'a pas de lien spéculaire (le titre du livre est contre-intuitif) avec la réalité préexistante qu'il ne reflète pas, ni ne déforme. Le propre du pseudo-événement est plutôt de se substituer aux événements qui, de plus en plus, ressemblent aux pseudo-événements qui en deviennent les modèles : « Nature imitates art » (Boorstin, 1961, p. 44). S'il est toujours possible de confronter les stéréotypes décrits par Lippmann à l'épreuve de la réalité pour ainsi les désamorcer (c'est ce que suppose le recours aux experts), en revanche, les détails sur l'organisation artificielle du pseudo-événement ont plutôt pour effet d'ajouter à la fascination qu'il exerce (p. 38).²²⁰ Selon Boorstin, ce que le pseudo-événement implique par rapport au monde des faits correspond à ce que l'image implique par rapport aux valeurs, c'est-à-dire que toute discussion sur les valeurs ou les idéaux prend désormais place dans un univers où l'image a irrémédiablement remplacé ceux-ci par « the language of images » et l'« image-thinking » (p. 183-197).

Dans *La Société du spectacle*, Boorstin occupe un rôle similaire à celui de Lippmann dans *The Image*. En effet, malgré les quelques critiques adressées à Boorstin, Debord poursuit résolument la problématique initiée dans *The Image* et, par le fait même, celle de *Public Opinion*. Significativement, Boorstin est un des rares auteurs contemporains discutés par Debord, et celui dont le traitement est le plus substantiel.²²¹ Le concept de spectacle proposé par Debord évoque la multiplication des images et des pseudo-événements²²² jusqu'à la disparition des événements qui, dans le temps historique, constituaient encore la vie. Debord fait principalement deux reproches à l'endroit de Boorstin.²²³ Premièrement, son concept de pseudo-événements et sa description du règne des images supposent encore une extériorité, une vie « normale », notamment sous la forme de la vie privée et de « l'honnête marchandise »

²²⁰ On peut par exemple songer à la multiplication des *making of*, aux parcs d'attraction de *Disney* et à la mise en abyme typique de la télé-réalité qui nous entraîne toujours plus loin dans le dévoilement de son propre fonctionnement.

²²¹ Parmi ses contemporains, Debord mentionne également, sans véritablement discuter leurs travaux, les sociologues David Riesman et William Foote Whyte en plus de proposer de courtes discussions des travaux de Lewis Mumford et de Joseph Gabel.

²²² L'expression est employée par Debord qui généralise l'emploi du préfixe « pseudo », évoquant entre autres la pseudo-nature, les pseudo-besoins, les pseudo-vedettes, les pseudo-valeurs, les pseudo-fêtes, etc.

²²³ En plus de ces critiques, il faut souligner que Debord, contrairement à Boorstin, lie le phénomène de la prolifération des images à des dynamiques de domination économique et politique.

(Debord, 1992, p. 119-120). Or, pour Debord, un tel contrepoint au pseudo-événement « n'a aucune réalité, ni dans son livre ni dans son époque », si bien que Boorstin « ne peut comprendre toute la profondeur d'une société de l'image » (p. 120). Deuxièmement, Debord reproche à Boorstin de concevoir comme seule cause de la généralisation des images « la malheureuse rencontre, quasiment fortuite, d'un trop grand appareil technique de diffusion des images et d'une trop grande attirance des hommes de notre époque pour le pseudo-sensationnel » (p. 120). Debord situe plutôt cette prolifération des pseudo-événements dans la dépossession des possibilités d'action caractéristique au temps spectaculaire :

C'est parce que l'histoire elle-même hante la société moderne comme un spectre, que l'on trouve de la pseudo-histoire construite à tous les niveaux de la consommation de la vie, pour préserver l'équilibre menacé de l'actuel *temps gelé* (Debord, 1992, p. 121, les italiques sont de Debord).

En décrivant des images qui n'ont pas seulement pour effet de déformer la réalité mais bien d'en créer une toute nouvelle, Boorstin, quelques années avant Debord, annonce la formation d'un problème qui n'est pas seulement d'ordre épistémologique et politique mais également historique. D'ailleurs, bon nombre des réflexions proposées par Boorstin, un historien de formation, font état d'un rapport au passé toujours plus opaque et d'une action historique toujours plus impossible.²²⁴ En revanche, la réduction de la politique à la guerre est un élément clé commun aux problèmes respectivement définis par Lippmann et par Debord, tout comme une compréhension proprement politique du problème des images qui est tantôt épistémologico-politique (Lippmann), tantôt historico-politique (Debord). Ces conceptions divergentes du problème des images conduiront Lippmann et Debord à proposer des solutions complètement opposées.

²²⁴ Boorstin décrit par exemple l'inaccessibilité croissante des auteurs « classiques » pour une portion grandissante de la population et la généralisation d'une posture spectatorielle face aux événements (1961, p. 118-190).

Lippmann : D'une critique à une apologie de l'image

Pour Lippmann, le problème épistémologique des images a de graves implications politiques. Dans les démocraties libérales où l'opinion publique a une influence déterminante sur les décisions politiques, l'opinion publique n'est pas formée à partir d'un examen des faits, mais bien à partir d'images qui reflètent plus ou moins la réalité : « We do not first see, and then define, we define first and then see » (PO, p. 54-55). Puisqu'elles reposent sur une image déformée de la réalité, les décisions politiques motivées par l'opinion publique sont condamnées à l'inefficacité. Dès 1920, Lippmann diagnostique cette crise de la démocratie libérale, un problème qui ne le quittera plus jusqu'à son dernier ouvrage majeur, *Crépuscule des démocraties* (1955). Durant les années 1920, soit au moment où le problème guerre-communication-public est précisé, Lippmann propose deux pistes de solutions divergentes afin de dénouer la crise de la démocratie libérale.

La première solution est esquissée dès *A Test of the News* (1920) et *Liberty and the News* (1920), deux essais dans lesquels Lippmann tente de différencier l'information de la propagande afin de permettre la formation d'une opinion publique sur la base de la première. Après avoir exposé les nombreuses inexactitudes dans la couverture journalistique de la Révolution d'Octobre (TN), Lippmann attribue aux journalistes la responsabilité de la disjonction entre les images et la réalité : « Since the war, especially, editors have come to believe that their highest duty is not to report but to instruct, not to print news but to save civilization [...] Like the Kings of England, they have elected themselves Defenders of the Faith » (LN, p. 3). La crise de la démocratie est alors plus profondément comprise comme une crise du journalisme (p. 2). Définissant de manière très originale la liberté comme la construction d'un système d'information indépendant de l'opinion (p. 57-61), Lippmann assigne aux journalistes le rôle de composer une information concordant avec les faits.²²⁵ Dans cette optique, Lippmann propose une série de mesures, dont une meilleure formation des journalistes, une revalorisation de la profession, une réflexion éthique renouvelée et un apport plus important de la recherche pour l'établissement des faits (p. 46-49).

²²⁵ Le danger d'un tel argument est de réduire le journalisme à sa seule fonction informative (voir à ce propos Zask, 1999a, p. 97-98).

Mais dans ce même livre, Lippmann émet des doutes quant à sa propre thèse en affirmant que le problème est peut-être plus profond, lié non pas à l'information journalistique en tant que telle mais à la manière dont cette information est perçue. Bref, le problème n'est peut-être pas « mécanique » mais « organique » (Steel, 2008, p. XVIII). Il faut rappeler que les livres précédents, surtout *A Preface to Politics*, étaient caractérisés par de nombreuses références à Freud et à la place de l'irrationnel en politique. Paradoxalement, l'argument de Lippmann est tout à la fois ancré dans l'anthropologie libérale classique (l'individu autonome et rationnel capable d'émettre un jugement informé, qui fait des choix selon des analyses coût/bénéfice, etc.) et dans la critique de celle-ci que suppose la psychologie freudienne.

Dans *Public Opinion* et *Phantom Public*, Lippmann abandonne définitivement la solution esquissée dans *Liberty and the News* pour une proposition en deux volets. Premièrement, Lippmann propose la constitution de corps d'experts – qui remplacent les journalistes – en mesure de différencier les images de la réalité. Les recherches menées par les experts, notamment par des spécialistes en sciences sociales, doivent remplacer l'opinion publique dans la prise de décision politique. Il faut comprendre cette solution dans le nouveau cadre psychologique du problème de l'opinion publique adopté par Lippmann qui, poursuivant le développement d'une théorie politique conforme à la nature humaine entrepris par Graham Wallas (DM), cherche dans la psychologie les fondements scientifiques de celle-ci. Les références à la psychologie de James et de Freud qui caractérisaient *A Preface to Politics* laissent alors place à des références à l'ensemble des courants psychologiques de l'époque, en dépit des problèmes épistémologiques que cela suppose. Selon Joëlle Zask, « ce n'est que si la multiplicité des écoles de psychologie est gommée que la Psychologie (sic) peut fournir des fondements anthropologiques fiables, rigoureusement établis et vérifiables » (1999a, p. 86). À travers cette conception psychologisante de la nature humaine, l'opinion est comprise comme le produit de subjectivités incommensurables dont « la Psychologie » propose un schéma général de fonctionnement (p. 87). Étrangement, Lippmann n'explique jamais comment les experts échappent aux stéréotypes et aux images qui sont pourtant constitutifs de toute expérience (Curtis, 1991, p. 26; PF, p. 147). Cette question est paradoxalement abordée de manière « mécanique » plutôt qu'« organique »; Lippmann se contentant de proposer une série de mesures afin de garantir la neutralité des experts et de distinguer la recherche de la décision politique :

But the experts will remain human beings. They will enjoy power, and their temptation will be to appoint themselves censors, and so absorb the real function of decision. Unless their function is correctly defined they will tend to pass on the facts they think appropriate, and to pass down the decisions they approve. They will tend, in short, to become a bureaucracy. The only institutional safeguard is to separate as absolutely as it is possible to do so the staff which executes from the staff which investigates. The two should be parallel but quite distinct bodies of men, recruited differently, paid if possible from separate funds, responsible to different heads, intrinsically uninterested in each other's personal success (PO, p. 242).²²⁶

Une autre conséquence de cette problématisation psychologique est la réduction de l'information à la propagande. En effet, puisque le problème des images dans la (mal)formation de l'opinion publique n'est plus présenté comme un constat lié à l'exercice du journalisme et à l'explosion de la propagande durant la Première Guerre mondiale, mais bien comme une loi de « la Psychologie » et donc, comme un trait de la nature humaine (Zask, 1999a, p. 94), toute opinion est nécessairement formée à partir d'une image partielle et orientée de la réalité. Dès lors, la production d'images n'est plus ce qui entrave la formation « d'opinions libres » et menace la démocratie, mais bien le contexte minimal de son exercice dans la « Great Society » :

For the real environment is altogether too big, too complex, and too fleeting for direct acquaintance. We are not equipped to deal with so much subtlety, so much variety, so many permutations and combinations. And although we have to act in that environment, we have to reconstruct it on a simpler model before we can manage with it (PO, p. 11).

C'est parce que toute opinion est comprise comme le résultat d'un processus de manipulation que Lippmann substitue les experts au public dont le rôle est désormais fort réduit et consiste

²²⁶ Notons que les expressions employées par Lippmann pour décrire cette agence – « organized intelligence », « intelligence bureaus » – évoquent très clairement le fonctionnement de *The Inquiry*, une filiation qui est également remarquée par Gary (1999, p. 33). Sherman Kent, le célèbre historien et haut responsable de la CIA considéré par plusieurs comme le père de l'analyse de renseignement (Johnson, 2007, p. 195), reprend la distinction lippmannienne entre « the staff which executes » et « the staff which investigates » dans *Strategic Intelligence for American World Policy* (1949), un livre prescriptif qui aurait significativement informé la création et l'organisation de la CIA (Davis, 1991; Olcott, 2009).

essentiellement à voter et à intervenir sur des questions que les experts n'arrivent pas à trancher (PF, p. 69-82). Or, pour Lippmann, si l'opinion publique est effectivement et facilement manipulable, il est crucial de s'assurer que celle-ci s'aligne derrière les politiques élaborées par les experts (à tout le moins lorsque ceux-ci s'entendent). Lippmann, et c'est le deuxième volet de sa solution, propose donc de manipuler l'opinion publique, une entreprise qu'il appelle « the manufacture of consent » (PO, p. 158).²²⁷ Lippmann situe son argument dans le prolongement de *At the Supreme War Council* (P. E. Wright, 1921), un livre qui fait l'apologie du secret, de la décision centralisée et de l'unité du commandement dans la conduite de la guerre. Reprenant la rhétorique de l'efficacité et de l'urgence proposée dans ce livre, Lippmann écrit :

When quick results are imperative, the manipulation of masses through symbols may be the only quick way of having a critical thing done. It is often more important to act than to understand. It is sometimes true that the action would fail if everyone understood it. There are many affairs which cannot wait for a referendum or endure publicity, and there are times, during war for example, when a nation, an army, and even its commanders must trust strategy to a very few minds; when conflicting opinions, though one happens to be right, are more perilous than one opinion which is wrong. The wrong opinion may have bad results but the two opinions may entail disaster by dissolving unity (PO, p. 151).

Au service d'une noble cause et dans des circonstances exceptionnelles, la propagande gouvernementale serait donc acceptable et nécessaire.²²⁸ Mais la compréhension de la politique en tant que guerre – au cœur de toute la réflexion de Lippmann – implique un état d'urgence permanent, une exception généralisée. Quelques pages après avoir justifié la manipulation de l'opinion publique dans certaines circonstances exceptionnelles, Lippmann affirme plutôt que la manipulation est une dimension centrale et nécessaire des régimes démocratiques dont elle assure le bon fonctionnement : « Every official is in some degree a censor. And since no one can suppress information, either by concealing it or forgetting to

²²⁷ Noam Chomsky propose une critique de ce concept (Chomsky et Herman, 1998; Chomsky et McChesney, 2000).

²²⁸ Comme le souligne Gary, il est difficile de ne pas voir dans cet argument une justification des activités de propagande auxquelles Lippmann a participé durant la Première Guerre mondiale (1999, p. 32).

mention it, without some notion of what he wishes the public to know, every leader is in some degree a propagandist » (PO, p. 158). La propagande et les fausses images, c'est-à-dire les fléaux que Lippmann désirait identifier et éradiquer dans *Liberty and the News*, sont désormais considérées comme des dimensions normales des démocraties dans lesquelles elles se développent rapidement par le concours de la recherche en psychologie et l'avènement des nouvelles techniques de communication :

The creation of consent [...] improved enormously in technic, because it is now based on analysis rather than on rule of thumb. And so, as a result of psychological research, coupled with the modern means of communication, the practice of democracy has turned a corner. A revolution is taking place, infinitely more significant than any shifting of economic power. Within the life of the generation now in control of affairs, persuasion has become a self-conscious art and a regular organ of popular government (PO, p. 158).

La problématisation psychologisante offerte par Lippmann est cruciale pour comprendre le processus de banalisation et de normalisation de la propagande à une époque où celle-ci est la cible de nombreuses critiques et suscite une importante anxiété collective (Gary, 1999). Conjugué au statut de leader d'opinion dont jouit Lippmann, l'ancrage scientifique de sa démonstration contribuera à rendre socialement acceptable la manipulation de l'opinion publique par une classe spécialisée. En effet, il ne faut pas oublier qu'au tournant des années 1920, notamment sous l'impulsion de la psychologie behavioriste de John Watson – laquelle fait du « contrôle du comportement » son objectif pratique et théorique –, les sciences sociales américaines adoptent une toute nouvelle orientation « scientifique » dans laquelle le contrôle social est une valeur cardinale (Ross, 1992, p. 311; Zask, 1999a).²²⁹ C'est dans ce contexte que le projet d'une opinion publique contrôlée par des spécialistes, c'est-à-dire la solution

²²⁹ Joëlle Zask remarque à juste titre que la notion de « comportement », qui a fait son entrée dans les sciences sociales par l'intermédiaire de Watson, est déterminante dans cette révolution. En effet, d'un point de vue behavioriste, le comportement est nécessairement lié au contrôle : « le comportement n'est pas la conséquence d'une interaction entre l'organisme et son environnement – ce que les habitudes seront pour John Dewey, qui n'utilisera d'ailleurs le terme "behaviour" qu'incidemment. La connexion entre la stimulation et la réaction équivaut strictement à un effet soit réflexe, soit conditionnant, de l'environnement sur l'organisme; elle est toujours unilatérale. Les relations entre l'environnement et l'organisme relèvent de la manipulation; le behaviorisme est une psychologie de la réaction » (1999a, p. 22).

finale de Lippmann au problème des images, sera poursuivi par de nombreux praticiens et chercheurs qui reprendront l'essentiel de sa démonstration psychologisante.

Edward Bernays, le célèbre et controversé pionnier des relations publiques, est probablement celui qui a contribué le plus significativement à développer et à vanter la solution de Lippmann en présentant les relations publiques comme une dimension intégrale d'une démocratie renouvelée. Bernays, qui considérait Lippmann comme son maître à penser (Baillargeon, 2008), popularisa la thèse de Lippmann dans *The Engineering of Consent* (1947), un essai dans lequel il écrit que la manufacture du consentement constitue « the very essence of the democratic process » (cité dans Ewen, 1996, p. XIV). La méthode préconisée par Bernays consiste essentiellement à modifier l'image sociale (stéréotype) d'un produit afin de le rendre acceptable et désirable. Loin de constituer une simple technique de vente, la manufacture du consentement implique une redéfinition complète de la démocratie qui est réfléchie comme un vaste processus de manipulation des masses par une élite que Bernays, reprenant une expression de Lippmann, appelle « the invisible government » : « La manipulation consciente, intelligente, des opinions et des comportements des masses joue un rôle important dans une société démocratique. Ceux qui manipulent ce mécanisme secret de la société forment un gouvernement invisible qui exerce véritablement le pouvoir » (Bernays, 1928, p. 1).²³⁰

Durant l'entre-deux-guerres, Harold Lasswell, qui est couramment considéré comme un des quatre « pères fondateurs » de la communication (Schramm, 1959), ne voit pas de contradiction à employer l'expression « propagande démocratique ». La propagande est alors comprise comme une technique de contrôle qui peut être employée à des fins positives, par exemple pour faire la promotion des valeurs démocratiques ou pour amoindrir certaines tensions politiques (Gary, 1999, p. 55-84). Selon Lasswell :

In the Great Society it is no longer possible to fuse the waywardness of individuals in the furnace of the war dance; a new and subtler instrument must weld thousands and even millions of human beings into one amalgamated mass of hate and will and hope. A new flame must burn out the canker of dissent and temper the steel of bellicose enthusiasm. The name of this new hammer and

²³⁰ Le prochain chapitre détaillera plus spécifiquement la contribution d'Edward Bernays à la pratique du marketing et à la psychanalyse.

anvil of social solidarity is propaganda. Talk must take the place of drill; print must supplant the dance. War dances live in literature and at the fringes of the modern earth; war propaganda breathes and fumes in the capitals and provinces of the world (Lasswell, 1927, p. 221).

Durant ces années, Lasswell s'emploie donc à explorer les problèmes techniques inhérents à la propagande, « standardizing the civilian mind » étant un objectif impossible à remettre en question (cité dans Gary, 1999, p. 63). L'approche préconisée par Lasswell, à l'instar de celle de Lippmann, trouve dans la psychologie la clé pour comprendre le fonctionnement de la propagande qui est dès lors comprise comme un objet scientifique neutre.²³¹ Après le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, Lasswell devient l'un des membres du *select Communications Group* de la *Rockefeller Foundation*; groupe dont la formation et le travail sont considérés par plusieurs comme l'événement fondateur de la communication en tant que discipline (Proulx, 2001, p. 473; Gary, 1996, p. 126). Le groupe est chargé de réfléchir à la contribution de la communication à l'effort de guerre, et dans cette perspective, de dégager les grandes lignes d'un paradigme communicationnel pertinent à cet égard (Czitrom, 1982; Gary, 1996, p. 126).²³² Le groupe reprend très fidèlement différents pans de la solution de Lippmann au problème des images. Par exemple, dans un document de travail de décembre 1939, *Public Opinion and Emergency*, on peut lire, dix-sept ans après que Lippmann ait inauguré cet argument, que l'état d'urgence justifie la formation et le contrôle de l'opinion publique par des experts (Gary, 1996, p. 130).²³³ Tout comme Lippmann, le groupe, qui fait du développement de la conformité des opinions son objectif principal, propose la création d'une « central coordinating agency » afin de coordonner les différentes recherches en communication (Glander, 2000, p. 43-47).

²³¹ À partir de 1928, Lasswell entreprend un vaste projet de recherche dans les hôpitaux psychiatriques afin de distinguer différents types de personnalité quant à leurs réactions à des messages politiques (Lasswell, 1930). Le groupe est surtout célèbre pour avoir accouché de la « formule de Lasswell » (Who (says) What (to) Whom (in) What Channel (with) What Effect?).

²³² En plus de Lasswell, le groupe comprend entre autres John Marshall (officier de la Fondation Rockefeller), Paul Lazarsfeld, Lloyd A. Free (éditeur de *Public Opinion Quarterly*), Robert Lynd (un sociologue spécialiste des sondages d'opinion) et Hadley Cantril. À propos des participants du *Communications Group*, voir Gary (1996) et Buxton (1994).

²³³ « A state of full emergency necessitates the deliberate formation and control of public opinion » (cité dans Glander, 2000, p. 41).

Après la Seconde Guerre mondiale, Hadley Cantril,²³⁴ un membre du *Communications Group* qui est souvent considéré comme un « père fondateur » de la communication (Simpson, 1994, p. 80), poursuit de son côté l'étude des stéréotypes en tentant de mesurer comment différents facteurs (classe sociale, ethnicité, nationalité) modifient les stéréotypes au sein d'une population. Il est aujourd'hui acquis que la CIA finançait substantiellement les recherches menées par Cantril et son équipe de l'*Institute for International Social Research* (dont faisait notamment partie Lloyd A. Free), lesquelles s'intéressaient entre autres à l'opinion publique en Union soviétique, au vote d'extrême gauche en France et en Italie ainsi qu'à l'appui populaire à l'endroit de la révolution cubaine (Simpson, 1994; Thomas, 1996).

Les travaux de « l'École de Columbia »²³⁵ peuvent également être compris dans le sillage de la solution proposée par Lippmann. Une des études classiques de cette École, *Voting* (Berelson, Lazarsfeld et McPhee, 1954), reprend la distinction de Lippmann entre « the pictures in our heads » et le « world outside » en insistant sur le désintérêt et l'irrationalité des citoyens (Berelson, Lazarsfeld et McPhee, 1954, p. 216-235; Glander, 2000, p. 107-108). La célèbre théorie communicationnelle du « two-step flow » et des « leaders d'opinion » (Lazarsfeld, Berelson et Gaudet, 1944; Katz et Lazarsfeld, 1955) apparaît tout à la fois comme une solution à ce problème – les leaders d'opinion, mieux informés, jouant le rôle qui, chez Lippmann, est dévolu tour à tour aux journalistes et aux experts – et comme un conseil stratégique à l'endroit des propagandistes et des publicitaires chargés de contrôler l'opinion publique (Pooley, 2006, p. 132).²³⁶ Souvent présentée comme une rupture avec les recherches précédentes sur les effets de la communication médiatique –

²³⁴ Cantril (1982) a notamment publié une étude sur la célèbre radiodiffusion, en 1938, de *The War of the Worlds*. Son étude atteste la thèse d'un « vent de panique », laquelle est aujourd'hui remise en question (Socolow, 2008; Campbell, 2010). Il serait intéressant d'interroger la fonction politique de ce mythe qui, à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, invite le public à se méfier des médias et plaide en faveur du financement de la recherche portant sur les effets de la communication de manière tout à fait conséquente avec le paradigme dégagé par la *Rockefeller Foundation*, qui finance l'étude de Cantril.

²³⁵ L'expression renvoie aux travaux s'inscrivant dans la tradition de recherche inaugurée par Paul Lazarsfeld et son équipe du *Bureau of Applied Social Research (Columbia University)* à partir du milieu des années 1940.

²³⁶ « And yet, it is only a secret to historians of mass communications research that Lazarsfeld and Katz's 1955 text *Personal Influence* was essentially an attempt to refine the means by which propaganda could be aimed at opinion leaders; these historians continue to argue that *Personal Influence* present an attempt to understand the larger social effects of the mass media » (Glander, 2000, p. 209).

les énigmatiques « magic bullet theory » et « hypodermic needle »²³⁷ – la thèse des « effets limités » de Lazarsfeld doit plutôt être considérée dans une généalogie qui pointe vers les développements théoriques de Lippmann et les pratiques antérieures de la propagande.²³⁸ Les activités du CPI et du G-2-D supposent en effet l'influence déterminante des leaders et une conception de la communication comme processus « par étages », tout comme chez Lippmann, à propos de qui Joëlle Zask affirme avec justesse qu'il élabore une « stratification des médiations » (1999a, p. 80). Stuart Ewen résume ainsi le fonctionnement du CPI :

If it was assumed that people in America's communities followed the viewpoints of their local leaders, local leaders were simultaneously expected to echo the viewpoints of regional leaders (even more prominent business and professional men), and these men, in turn, were expected to follow leaders of the national organization. In short, the Division of the Four-Minute Men was predicated on a hierarchical sociology of influence, a judgment that informal patterns of human interaction might be identified and exploited on behalf of the war (Ewen, 1996, p. 117).

Le G-2-D de Lippmann, en cela tout à fait cohérent avec la théorie du « two-step flow » développée ultérieurement, planifie ses opérations en tenant compte du primat du niveau local dans la persuasion. Les *leaflets* abordent des thèmes locaux, à la hauteur du champ de bataille (traitement des prisonniers de guerre, augmentation des troupes américaines en sol français, informations sur les rations alimentaires, etc.), évitant généralement les thèmes politiques. À propos des effets des campagnes menées par le G-2-D, Heber Blankenhorn écrit : « propaganda was uneven as regards to immediate effects », en spécifiant bien que la propagande est néanmoins utile « in creating the atmosphere of defeat which... was the decisive factor in lowering enemy morale » (Blankenhorn cité dans Laurie, 1995, p. 478). Dans un chapitre de *Public Opinion* intitulé « Leaders and the Rank and File », Lippmann

²³⁷ J. M. Sproule expose très bien comment la « magic bullet theory » – une conception de la toute-puissance des médias devant un public faible et passif – résulte d'une lecture *a posteriori* et fallacieuse des travaux sur l'influence des médias publiés dans l'entre-deux-guerres. Cette lecture permettait alors de discréditer les recherches portant sur la propagande et sur rôle des médias en démocratie. À partir de 1940, le problème n'est plus d'éduquer le public à interpréter les contenus médiatiques mais bien d'aider le gouvernement à gagner les batailles domestiques et étrangères de l'opinion (1989, p. 237).

²³⁸ Dès 1951, un manuel confidentiel du Département d'État intitulé *Are We Hitting the Target?* (Bigman, 1951) développe l'essentiel des thèses de *Personal Influence* (Simpson, 1994, p. 73).

décrit l'utilisation des « symboles » par les « leaders » d'une manière qui évoque très clairement le concept de leader d'opinion :²³⁹

But the leader knows by experience that only when symbols have done their work is there a handle he can use to move a crowd [...] Because of its power to siphon emotion out of distinct ideas, the symbol is both a mechanism of solidarity, and a mechanism of exploitation. It enables people to work for a common end, but just because the few who are strategically placed must choose the concrete objectives, the symbol is also an instrument by which a few can fatten on many, deflect criticism, and seduce men into facing agony for objects they do not understand (PO, p. 150-151).

On remarquera que lorsque Guy Debord détaille le passage de réseaux de promotion-contrôle à des réseaux de surveillance-désinformation – c'est-à-dire l'avènement du spectaculaire intégré – en affirmant que celui-ci est intelligible dans l'application nouvelle, dans la pratique, « d'une théorie formulée il y a près de trente ans, et dont l'origine se trouvait dans la sociologie américaine de la publicité » et qu'il mentionne les individus qui agissent comme des « locomotives », il fait très clairement allusion à l'emploi stratégique et délibéré des travaux de Lazarsfeld et de l'École de Columbia (Debord, 1988, p. 103). Or, il est désormais établi que cette théorie avait été éprouvée bien avant Lazarsfeld et que pour ce dernier, elle constituait tout autant une stratégie de persuasion suggérée au propagandiste (selon laquelle il faut cibler les locomotives) qu'une théorie de la communication; le développement d'opinions conformes constituant l'objectif normatif de son travail (Glander, 2000, p. 47). Si, d'une part, ce constat invite à reconsidérer l'argument de Debord quant à l'avènement historique du spectaculaire intégré, d'autre part, la solution au problème des images proposée par Lippmann apparaît dans cette perspective comme une opération menée par l'avant-garde du spectacle.

*

De nombreux développements quant à l'extraordinaire postérité de la solution proposée par Lippmann seraient envisageables. Si je me concentre ici sur des recherches canoniques ayant

²³⁹ Edward Bernays a d'ailleurs affirmé que Lazarsfeld lui avait « volé » le concept de leader d'opinion (Glander, 2000, p. 210).

joué un rôle essentiel dans la cristallisation de la communication en tant que discipline scientifique très profondément habitée par l'idéal du contrôle de l'opinion publique, bon nombre de projets contemporains participant d'une gouvernementalité libérale avancée impliquent qu'il est normal, banal ou nécessaire qu'une classe spécialisée soit en charge de la formation de l'opinion publique.²⁴⁰ En ce sens, la solution proposée par Lippmann au problème de la disjonction entre les images et la réalité apparaît incontestablement comme le véritable paradigme dominant des études en communication telles qu'elles se sont développées en Amérique du Nord et en Europe de l'Ouest (Gary, 1999, p. 29-34), lequel constitue également un paradigme de la domination qui consacre le rôle d'une certaine élite en contrôle de la communication (Simpson, 1994, p. 62).

C'est ce même paradigme dominant qui est l'objet de la virulente critique de la communication proposée par Guy Debord qui dénonce la séparation du monde induite par les images et par les experts ainsi que les techniques employées à cette fin. Les solutions qu'il propose au problème des images s'opposent complètement à celles de Lippmann qui ont pour effet de consacrer le phénomène « d'étrangement du monde » (Zask, 2006), qu'il ne cesse pourtant de dénoncer, en séparant toujours davantage « l'homme ordinaire » (c'est-à-dire qui n'est pas un expert) et le public d'une réalité et d'une action historique accessibles seulement à une classe spécialisée. La séparation du monde que dénoncera ultérieurement Debord apparaît dans cette perspective comme un état de fait – sinon un idéal – impossible à dépasser.

Debord : L'image retournée contre le spectacle

Le projet révolutionnaire de Guy Debord, auquel est subordonné l'ensemble de « l'œuvre »²⁴¹ et du travail théorique, consiste à renouer avec la vie directement vécue, à se réapproprier une

²⁴⁰ Songeons par exemple aux recherches menées afin de maximiser les effets des campagnes gouvernementales faisant la promotion de « saines habitudes de vie », de l'abandon du tabac, du respect du code de la route, etc.

²⁴¹ La notion toujours problématique d'œuvre l'est particulièrement dans le cas de Debord qui rejette explicitement la notion traditionnelle d'œuvre (Agamben, 1995); Debord choisissant néanmoins le titre *Œuvres cinématographiques complètes 1952-1978* pour la publication des scénarios de ses films chez Gallimard. De manière tout à fait idoine quant au projet d'une révolution de la vie quotidienne, Debord propose sa propre vie comme œuvre non médiatisée (A. Trudel, 2010).

vie quotidienne-historique confisquée par le spectacle.²⁴² Ce projet d'une vie non médiatisée implique l'élimination des spécialistes du pouvoir – les « experts médiatiques-étatiques »²⁴³ – et du règne des images qu'ils initient : « Il faut mener à leur destruction extrême toutes les formes de pseudo-communication, pour parvenir un jour à une communication réelle directe (dans notre hypothèse d'emploi de moyens culturels supérieurs : la situation construite) » (Debord, 1958a, p. 21).²⁴⁴ La séparation du monde – la société du spectacle – est comprise comme une fabrication volontairement orientée et scientifiquement réfléchie d'images au service de la société marchande. À ce propos, Debord écrit :

Sur le plan des techniques, quand l'image construite et choisie par *quelqu'un d'autre* est devenue le principal rapport de l'individu au monde qu'auparavant il regardait par lui-même, de chaque endroit où il pouvait aller, on n'ignore évidemment pas que l'image va supporter tout; parce qu'à l'intérieur d'une même image on peut juxtaposer sans contradiction n'importe quoi. Le flux des images emporte tout, et c'est également quelqu'un d'autre qui gouverne à son gré ce résumé simplifié du monde sensible; qui choisit où ira ce courant, et aussi le rythme de ce qui devra s'y manifester, comme perpétuelle surprise arbitraire, ne voulant laisser nul temps à la réflexion, et tout à fait indépendamment de ce que le spectateur peut en comprendre ou en penser. Dans cette expérience concrète de la soumission permanente, se trouve la racine psychologique de l'adhésion si générale à ce qui est là; qui en vient à lui reconnaître *ipso facto* une valeur suffisante (Debord, 1988, p. 44-45, les italiques sont de Debord).

Afin de reconquérir le temps historique, Debord propose une réarticulation radicale du rapport

²⁴² Cette conception particulière de la révolution, en rupture avec le modèle léniniste de la conquête armée de l'État, aura une importante postérité, notamment au sein de la nouvelle gauche et des mouvements hippies (A. Trudel, 2010, p. 8-9).

²⁴³ Les experts critiqués par Debord doivent être distingués des experts vantés par Lippmann. Pour Lippmann, les experts sont des spécialistes qui possèdent un savoir désintéressé sur une certaine question – un contact avec l'environnement qui n'est pas médiatisé pas les images – dont le rôle est de formuler des recommandations dans la formulation des politiques publiques. Debord tente plutôt de décrire les mutations de l'expertise dans une société de l'image coupée de la connaissance historique : « Tous les experts sont médiatiques-étatiques, et ne sont reconnus experts que par là [...] Tout expert sert son maître, car chacune des anciennes possibilités d'indépendance a été à peu près réduite à rien par les conditions d'organisation de la société présente. L'expert qui sert le mieux, c'est, bien sûr, l'expert qui ment [...] Là où l'individu n'y reconnaît plus rien par lui-même, il sera formellement rassuré par l'expert. Il était auparavant normal qu'il y ait des experts de l'art des Étrusques; et ils étaient toujours compétents, car l'art étrusque n'est pas sur le marché » (1988, p. 31-32).

²⁴⁴ Sur la critique de la communication et sur l'utilisation de celle-ci par les pouvoirs, voir notamment *All the King's Men* (Debord, 1963) et *Correspondance avec un cybernéticien* (Debord, 1964).

entre le public et les images. D'une part, plutôt que de conforter des opinions prédéterminées par les spécialistes et d'inhiber l'action historique, l'image doit agir négativement dans le temps spectaculaire en exposant la perte de l'unité du monde. Le public, qui est épiphénoménal au développement du spectacle, doit conséquemment être provoqué et c'est la provocation par l'image qui permettra de lui révéler l'étendue de son asservissement. D'autre part, l'image détournée peut être mise au service de la construction de situations, c'est-à-dire d'unités de temps historique constituant le négatif du spectacle. Ce double emploi stratégique de l'image à des fins anti-spectaculaires est au cœur de la guerre menée par Debord qui, en plus d'en décrire le fonctionnement dans différents textes théoriques, la met en œuvre dans son cinéma.²⁴⁵ Ce sont ces deux théâtres d'opérations de l'image que je propose ici d'aborder.²⁴⁶

L'usage subversif de l'image est théorisé par Guy Debord et Gil Wolman dès 1956 dans un texte intitulé *Mode d'emploi du détournement*. La pratique du détournement implique la réutilisation de « l'héritage artistique et littéraire de l'humanité [...] à des fins de

²⁴⁵ Cet emploi stratégique de l'image hérite de la tradition des avant-gardes, notamment du surréalisme qui considérait que l'image devait créer un « choc » permettant d'initier l'action (Apostolidès, 1990, p. 729).

²⁴⁶ Il existe tout un débat autour de la division de « l'œuvre » de Debord (à ce propos, voir A. Trudel, 2010, p. 13-23). Par exemple, Philippe Sollers (2001, p. 56) distingue le théoricien marxiste à la tête de l'Internationale Situationniste de l'écrivain mémorialiste de *Panegyrique*. En décidant d'intituler le recueil des scénarios de ses films *Oeuvres cinématographiques complètes 1952-1978*, Debord suggère lui-même une division de son œuvre; le cinéma constituant en quelque sorte une partie autonome de celle-ci. Si je reprends ces distinctions aux fins de mon analyse, je considère que cette division de « l'œuvre » est problématique dans la mesure où celle-ci est secondaire à l'unité du projet révolutionnaire, à la « guerre du temps » menée par Debord. Alexandre Trudel propose un découpage en termes de « posture stratégique » qui a l'intérêt de rendre compte de l'unité de la guerre livrée par Debord : « ou bien le texte compose une arme directement orientée vers l'*offensive* (on parle alors surtout des ouvrages théoriques et des manifestes programmatiques), ou bien elle est plus *défensive* dans le cas des mémoires » (2010, p. 21, les italiques sont de A. Trudel). Cet emploi anti-spectaculaire de l'image est également présent dans l'« œuvre » mémorielle de Debord qui, notamment dans *In girum* et *Panegyrique*, se produit lui-même comme une image – comme mythe – capable de traverser le temps. Dans la perspective du dépassement de l'art qui est la sienne, Debord propose sa vie non-spectaculaire et sans compromis aucun comme son œuvre unique, sinon la plus importante. Dans cette mesure, la vie menée par Guy Debord fait très certainement écho à une forme de résistance que Foucault appelle « art de l'existence » ou « technique de soi », c'est-à-dire « des pratiques réfléchies et volontaires par lesquelles les hommes, non seulement se fixent des règles de conduite mais cherchent à se transformer soi-même [...] et à faire de leur vie une œuvre qui porte certaines valeurs esthétiques et répond à certains critères de style » (1984, p. 18). Paradoxalement, proposer sa vie directement vécue en exemple implique la médiation nécessaire de celle-ci (A. Trudel, 2010).

propagande » (non paginé). Plus spécifiquement, le détournement consiste à effectuer de nouveaux rapprochements, à mettre en relation des éléments qui, d'emblée, semblent disjoints. Une telle pratique serait conséquente avec « les découvertes de la poésie sur la structure analogique de l'image [qui] démontrent qu'entre deux éléments d'origines aussi étrangères qu'il est possible, un rapport s'établit toujours ». La recombinaison des images spectaculaires, loin d'intensifier la séparation du monde, permettrait la négation véritable (négation de la négation) du spectacle – par-delà les échecs et les insuffisances de la critique bourgeoise – c'est-à-dire la création d'un nouvel espace-temps authentique : la situation. Contrairement à la citation, le détournement implique une transformation substantielle du sens des éléments repris dans le décalage entre le sens premier de la « citation », qui est partiellement conservé, et le sens nouveau qui est produit dans le contexte particulier du détournement : « la principale force d'un détournement étant fonction directe de sa reconnaissance, consciente ou trouble, par la mémoire ». Ainsi, le détournement efficace ne constitue pas une réplique rationnelle à la citation qu'il « retournerait »; son travail consistant plutôt à réinscrire l'élément détourné dans un contexte inusité et poétique. Bien que le texte se concentre surtout à expliciter les possibilités de la pratique du détournement dans « divers secteurs actuels de la communication », dont le cinéma (où « le détournement peut atteindre à sa plus grande efficacité ») et l'écriture métagraphique, Debord et Wolman mentionnent l'horizon d'un « ultra-détournement », c'est-à-dire d'un détournement généralisé de la vie quotidienne spectaculaire qui consisterait à créer des situations. Cette conception de la situation comme ultra-détournement de l'image et de ses techniques sera développée ultérieurement dans le premier texte programmatique de l'Internationale Situationniste intitulé *Rapport sur la construction des situations et sur les conditions de l'organisation et de l'action de la tendance situationniste internationale* dans lequel Debord écrit :

En plus des moyens directs qui seront employés à ses fins précises, la construction de situations commandera, dans sa phase d'affirmation, une nouvelle application des techniques de reproduction. On peut concevoir, par exemple, la télévision projetant, en direct, quelques aspects d'une situation dans une autre, entraînant de la sorte des modifications et des interférences. Mais plus simplement le cinéma dit d'actualités pourrait commencer à mériter son nom en formant une nouvelle école du documentaire, attachée à fixer, pour des archives situationnistes, les instants les plus significatifs d'une situation, avant que

l'évolution de ses éléments n'ait entraîné une situation différente. La construction systématique de situations devant produire des sentiments inexistantes auparavant, le cinéma trouverait son plus grand rôle pédagogique dans la diffusion de ces nouvelles passions (Debord, 1957, non paginé).

Ce texte est beaucoup plus explicite quant à la notion de situation en ce qu'elle s'oppose à celle de spectacle. Tandis que la situation appartient en propre aux artisans qui la construisent en réorganisant des matériaux épars, c'est plutôt le public qui appartient au spectacle. Les situations sont ainsi comprises comme des processus d'intensification de la vie dont l'objectif est de saboter la relation spectatorielle du public au spectacle :

La situation est ainsi faite pour être vécue par ses constructeurs. Le rôle du "public", sinon passif du moins seulement figurant, doit y diminuer toujours, tandis qu'augmentera la part de ceux qui ne peuvent être appelés des acteurs mais, dans un sens nouveau de ce terme, des viveurs (Debord, 1957, non paginé).²⁴⁷

Le cinéma de Guy Debord se présente d'emblée comme une critique du règne de l'image ainsi que forme extrême de détournement. Le premier film de Guy Debord, *Hurlements en faveur de Sade* (1952), ne contient aucune image. Écrans noirs et écrans blancs se succèdent au rythme d'une trame sonore discontinue composée d'extraits du code civil lus sur un ton monocorde, de divers bruits de bouche, de passages tirés d'obscurs romans d'amour et de quelques considérations de Debord sur l'avenir du cinéma. Le film se termine par une séquence silencieuse (écran noir) longue de vingt-quatre minutes. La stratégie du détournement est à l'œuvre de différentes manières dans *Hurlements*, que ce soit par la juxtaposition d'extraits sonores sans relations ou logiques apparentes – ce qui a notamment pour effet d'en exposer le ridicule²⁴⁸ – mais surtout par l'absence d'images, laquelle constitue un détournement « négatif » du médium cinématographique en refusant son unité élémentaire,

²⁴⁷ Bien que Debord préfère ici le concept de viveur à celui d'acteur, l'opposition traditionnelle entre acteurs et spectateurs est au cœur de la notion de spectacle (Jappe, 1998, p. 126); le projet révolutionnaire de Debord impliquant la fin de cette séparation. Significativement, Lippmann fait la promotion d'une opposition stricte entre acteurs et spectateurs dans un chapitre de *Phantom Public* (PF, p. 69-76).

²⁴⁸ Par exemple, trois voix déclament successivement : « Article 516 : Tous les biens sont meubles ou immeubles/Pour ne plus jamais être seul/Elle est la laideur et la beauté. Elle est comme tout ce que nous aimons aujourd'hui » (Debord, 1952, ma transcription).

l'image (Field, 1999, p. 63-64).²⁴⁹

La première projection du film, le 30 juin 1952 au ciné-club d'avant-garde du Musée de l'Homme de Paris, doit être interrompue après quelques minutes seulement suite à l'indignation du public et du responsable de la salle (Field, 1999, p. 58). C'est que bien avant la séquence silencieuse de vingt-quatre minutes, le public a durement éprouvé le temps qui passe, ce que le cinéma spectaculaire, dont Debord dénonce « la tendance à constituer l'anti-construction de situation (la construction d'ambiance de l'esclave, la succession des cathédrales) » tente à tout prix d'éviter (1958b, p. 8). Peut-être plus importante que le film lui-même du point de vue de Debord, la réaction hostile du public peut être comprise comme une situation, c'est-à-dire un moment singulier lors duquel la vie se réconcilie avec le temps historique de l'action et de l'événement. Les images, qui autrement séparent la vie du temps historique, servent paradoxalement à la création d'un « contre-cinéma » situationniste,²⁵⁰ « sciemment conçu [...] pour assassiner le cinéma » (Zagdanski, non daté, p. 4). Si, dans *Hurlements*, rien (ou presque) ne se passe à l'écran, tout peut arriver dans la salle.²⁵¹ En effet, le rejet de la relation spectatorielle propre au cinéma « traditionnel » est un trait central du cinéma de Debord qui considère le public comme un simple effet du spectacle, le reflet d'un reflet. La première scène d'*In girum* est une photographie d'un public ayant les yeux rivés sur

²⁴⁹ Le cinéma fait l'objet d'une critique très explicite dans *Hurlements* dans lequel la voix *off* d'Isidore Isou, principal animateur du lettrisme et auteur du *Manifeste du cinéma discrédant* (1951), déclare : « Au moment où la projection allait commencer, Guy-Ernest Debord devait monter sur la scène pour prononcer quelques mots d'introduction. Il aurait dit simplement : "Il n'y a pas de film... Le cinéma est mort. Il ne peut plus y avoir de film. Passons, si vous voulez, au débat" » (Debord, 1952, ma transcription). Dans le même extrait, il est question d'une bande de lettristes en quête d'un scandale et déambulant sur la Croisette; un passage qui évoque l'interruption d'une conférence de presse de Charlie Chaplin par les lettristes quelques semaines après la sortie du film.

²⁵⁰ *Contre le cinéma* est le titre choisi par Guy Debord en 1964 pour chapeauter la publication des scénarios de ses trois premiers films. Notons également un court texte, « Avec et contre le cinéma », publié dans le premier numéro de *L'Internationale Situationniste* en juin 1958).

²⁵¹ Lors de la seconde projection – payante – du film, le 13 octobre 1952, un commando lettriste investit la salle, lançant différentes invectives – « L'érotisme doit se faire dans la salle! » –, ainsi que des bombes puantes et des préservatifs gorgés d'eau (Danesi, 2011, p. 46). Lors de la projection de *La Société du spectacle*, à l'affiche dans un seul cinéma de Paris, le public, essentiellement composé d'ouvriers, perpète de nombreux actes de vandalisme, ce qui conduit à son retrait de la salle après une seule semaine. À ce propos, Debord écrit : « Jamais tant de violences directes n'avaient accompagné si dignement un film, lui-même sans doute le plus violent qu'on ait jamais pu voir » (Debord cité dans Danesi, 2011, p. 125).

le public du film, lequel y trouve en quelque sorte un miroir ou sa négation. La voix *off* de Debord harangue le public :

Je ne ferai dans ce film aucune concession au public [...] quelle que soit l'époque, rien d'important ne s'est communiqué en ménageant un public [...] dans le miroir glacé de l'écran, les spectateurs ne voient présentement rien qui évoque les citoyens respectables d'une démocratie. Voilà bien l'essentiel, ce public, si parfaitement privé de liberté, et qui a tout supporté mérite moins que tout autre d'être ménagé [...] Le public du cinéma ayant donc, avant tout, à penser à des vérités si rudes, et qui le touchent de si près, et qui lui sont si généralement cachées, on ne peut nier qu'un film qui, pour une fois, lui rend cet âpre service de lui révéler que son mal n'est pas si mystérieux qu'il le croit, et qu'il n'est peut-être même pas incurable pour peu que nous parvenions un jour à l'abolition des classes et de l'État, on ne peut nier, dis-je, qu'un tel film n'ait, en ceci au moins, un mérite. Il n'en aura pas d'autre (Debord, 1978, ma transcription).

Contrairement à Lippmann, pour qui le public doit nécessairement être créé et modulé par des images choisies à cette fin, Debord, malgré un mépris certain envers le public tel qu'il est constitué, espère quant à lui libérer le public de l'image et ce, à travers un usage négatif (ou dialectique) de l'image et du cinéma : « Voici par exemple un film où je ne dis que des vérités sur des images qui, toutes, sont insignifiantes ou fausses; un film qui méprise cette poussière d'image qui le compose » (Debord, 1978, ma transcription).²⁵²

La pénétrante analyse proposée par Giorgio Agamben (1995) expose bien le fonctionnement négatif de l'image dans le cinéma de Guy Debord. Selon Agamben, c'est le rôle absolument central du montage qui donne un caractère spécifique au cinéma de Debord. D'une part, rappelons que la plupart des films de Debord ne contiennent aucune – sinon très peu – image originale et sont constitués de matériaux filmiques divers (extraits de films, de reportages, d'actualités télévisées, etc.), lesquels sont sélectionnés et ordonnés – détournés – par Debord pour constituer un tout nouveau film, lequel est complètement redevable au montage, c'est-à-dire à la relation entre les images plutôt qu'aux images elles-mêmes. D'autre

²⁵² Debord suggère l'existence pré-spectaculaire d'une opinion publique qui constitue peut-être l'horizon normatif de sa propre démarche « Le faux sans réplique a achevé de faire disparaître l'opinion publique, qui d'abord s'était trouvée incapable de se faire entendre; puis très vite par la suite, de seulement se former » (Debord, 1988, p. 27).

part, le montage de Debord est toujours en coupes franches, sans fondu ni enchaînement, ce qui expose la séparation préalable (les images séparées les unes des autres, les images qui séparent de la vie) des images réunies par Debord ainsi que la fausse magie opérée par un cinéma spectaculaire qui s'applique à créer un monde unitaire factice à l'intention du spectateur (Leandro, 2006, p. 5-6). Dans le cinéma de Debord, c'est davantage le commentaire que les images qui mène la narration quand narration il y a (Milan, 2009, p. 7).²⁵³ Agamben considère cette pratique singulière et radicale du montage à partir du concept d'image-mouvement développé par Gilles Deleuze (1983). Contrairement à l'image entendue au sens prémoderne du terme ou à l'image non mécanisée, c'est-à-dire l'image immobile et « hors de l'histoire », l'image-mouvement est une image réconciliée avec l'histoire : « c'est une coupe mobile, une image-mouvement, chargée en tant que telle d'une tension dynamique [...]. L'expérience historique se fait par l'image, et les images sont elles-mêmes chargées d'histoire » (Agamben, 1995, non paginé).²⁵⁴ C'est le montage qui permet de charger les images d'histoire en les réarticulant, c'est-à-dire en liant des passés particuliers à d'autres, au présent, ainsi qu'à des futurs potentiels. En répétant les images d'un cinéma spectaculaire qui contribue à l'étrangement de l'histoire, Debord, paradoxalement, redynamise l'histoire qui n'est plus figée et monolithique mais, par sa répétition, à nouveau possible et pleine de potentialités :

La répétition restitue la possibilité de ce qui a été, le rend à nouveau possible. Répéter une chose, c'est la rendre à nouveau possible [...] On comprend alors pourquoi un travail avec des images peut avoir une telle importance historique et messianique, parce que c'est une façon de projeter la puissance et la possibilité vers ce qui est impossible par définition, le passé. Le cinéma fait donc le contraire de ce que font les médias. Les médias nous donnent toujours le fait, ce qui a été, sans sa possibilité, sans sa puissance, ils nous donnent donc un fait par rapport auquel on est impuissant. Les médias aiment le citoyen indigné, mais impuissant. C'est même le but du journal télévisé (Agamben, 1995, non

²⁵³ Cette prépondérance du son sur l'image dans le cinéma de Debord doit être comprise en continuité avec le cinéma *discrépant* promu par Isidore Isou qui proposait de disjoindre complètement le son et l'image, un héritage particulièrement évident dans *Hurlements* (Coppola, 2006, p. 87-90).

²⁵⁴ « Il faut donc détourner le cinéma vers une étude du présent comme problème historique » (Coppola, 2006, p. 26).

paginé).²⁵⁵

Mais quel est ce passé que le cinéma de Debord tente de rendre à nouveau possible par la répétition et le détournement d'images? Prenons par exemple *They died with their boots on* de Raoul Walsh (1941) qui est détourné une première fois dans *La Société du spectacle* (1973) puis à nouveau dans *In girum*. Pour Debord, ce film dans lequel les troupes du Général Custer livrent un combat désespéré (et éventuellement fatal) aux Lakotas de Crazy Horse « veut évoquer toutes les luttes des classes du XIXe siècle; et même leur avenir » (cité dans Milan, 2009, p. 7). L'exemple de Custer est significatif dans la mesure où la lutte contre le spectacle est elle aussi désespérée, bien qu'elle ne saurait souffrir d'attendre que des conditions favorables se présentent. Selon Jacques Rancière, en proposant ces images de la charge de Custer,

[Debord] demande que nous prenions à notre compte l'héroïsme du combat, que nous transformions cette charge cinématographique, jouée par des acteurs, en assaut réel contre l'empire du spectacle. C'est la conclusion apparemment paradoxale de la dénonciation du spectacle : si toute image montre simplement la vie inversée, devenue passive, il suffit de la retourner pour déclencher le pouvoir actif qu'elle a détourné (Rancière, 2008, p. 97).

Cette interprétation semble tout à fait appropriée dans la mesure où, tout juste avant les images de la charge du Général Custer, le texte suivant apparaît à l'écran :

Il serait évidemment fort commode de faire l'histoire si l'on ne devait engager la lutte qu'avec des chances infailliblement favorables. Pour détruire complètement cette société, il faut évidemment être prêts à lancer contre elle, dix fois de suite ou davantage, des assauts d'une importance comparable à celui de mai 1968, et tenir pour des inconvénients inévitables un certain nombre de défaites et de guerres civiles. Les buts qui comptent dans l'histoire universelle doivent être affirmés avec énergie et volonté (Debord, 1973, ma transcription).

²⁵⁵ Dans une perspective semblable à celle d'Agamben, qui propose un rapprochement entre les conceptions de l'image et de l'histoire de Walter Benjamin et de Guy Debord, Danesi affirme que le cinéma de Debord est messianique en ce qu'il propose de « libérer les forces non réalisées contenues dans le passé » (2011, p. 124). Le style du montage est significatif quant à ce projet : « la fugacité des plans indique tout aussi bien une brisure du temps, comme si les révolutions du passé surgissaient à nouveau pour interrompre le présent éternel du spectacle » (p. 123).

Conséquemment avec la pratique du détournement, les images empruntées par Debord prennent leur sens dans leurs rapports avec les autres images ainsi qu'avec la narration : sans les cadrages fixés par ces rapports, les images de Custer n'ont évidemment pas le même sens. Dans *La Société du spectacle*, la charge de Custer prend un tout autre sens alors qu'elle est suivie par un extrait des *Marins de Cronstadt* d'Efim Dzigal (1936), un film de propagande soviétique réalisé pour souligner le vingtième anniversaire de l'Armée rouge qui raconte la défense désespérée de la ville de Petrograd contre l'Armée blanche. L'héroïsme de l'Est et l'héroïsme de l'Ouest sont alors renvoyés dos à dos, tout comme leurs propagandes et leurs idéologies respectives (Danesi, 2011, p. 121-122), ce qui est tout à fait cohérent avec la thèse du spectaculaire intégrée développée ultérieurement par Debord. Ainsi, les images du film de Walsh servent tour à tour les deux objectifs du cinéma « stratégique » de Debord (p. 122) définis dès 1958, soit, d'une part, en exposant la totalité du spectacle (au-delà du clivage idéologique Est-Ouest), « son emploi comme forme de propagande » et, d'autre part, en incitant à une charge héroïque contre le spectacle, ici et maintenant, « son emploi direct comme élément constitutif d'une situation réalisée » (Debord, 1958b, p. 9). Si le cinéma de Debord fonctionne dialectiquement par la négation de la négation de l'image,²⁵⁶ le montage lui-même est tout autant dialectique : du combat des troupes de Custer et du combat des marins du Cronstadt, seul un héroïsme abstrait est conservé comme l'élément authentique d'images spectaculaires et d'idéologies autrement bonnes à jeter.

*

Le problème guerre-communication-public tel qu'il apparaît avec Lippmann permet de donner une intelligibilité particulière au concept de spectacle. Lippmann et Debord font un constat similaire quant à l'explosion d'images lors de la Première Guerre mondiale. Dans un premier temps, il apparaît crucial pour Lippmann de différencier ces images de la réalité qu'elle déforme afin de sauver la démocratie libérale. Par la suite, une conception psychologique du

²⁵⁶ « Ces films de fiction volés, étant étrangers à mon film mais transportés là, sont chargés, quel qu'ait pu être leur sens précédent, de représenter, au contraire [des documentaires et des actualités], le renversement du "renversement de la vie" (Debord cité dans Milan, 2009, p. 5).

problème de l'image conduira Lippmann à se faire l'avocat de la manipulation de l'image par une classe spécialisée. Ce projet, qui sera au cœur du développement de la communication comme discipline scientifique, m'apparaît absolument central au déploiement du pouvoir spectaculaire tel qu'il est décrit par Debord. Le cinéma de Debord, par son usage négatif de l'image, tente de confronter le public à cette réalité afin que ce dernier puisse reprendre l'initiative de ses choix et de ses actions.

Le renversement de la relation clausewitzienne entre guerre et politique permet de bien cerner ce qui rapproche mais également ce qui distingue Lippmann et Debord. Pour Lippmann, que la politique ne soit rien d'autre que la poursuite de la guerre signifie que le problème des images et de l'incompétence du public qui apparaît avec la Première Guerre mondiale est le cadre dans lequel il est possible de construire une théorie politique qui prend acte de ce problème. La paix reconduit les conditions épistémologiques et politiques propres à la guerre qui permet de les révéler. Pour Debord, le renversement de la relation entre guerre et politique implique plutôt que c'est du côté de la stratégie qu'il faut chercher les possibilités d'une révolution prochaine. Dans cette perspective, le monde est compris comme un vaste jeu de guerre dont les déterminations demeurent incertaines, ouvertes. Si on trouve bien chez Lippmann une conception guerrière du politique, celle-ci doit se comprendre dans le cadre de l'approche « réaliste » des relations internationales selon laquelle il est possible d'objectiver les forces en présence.²⁵⁷

La recherche en communication a jusqu'ici considéré le spectacle comme un concept critique en marge de ses activités. Si différents facteurs épistémologiques et institutionnels peuvent expliquer cela, cette étrange inclusion en tant qu'exclusion du spectacle peut être comprise dans le cadre de l'adoption généralisée de la solution de Lippmann au problème des images par les « Pères fondateurs » de la discipline. Une nouvelle histoire de la communication sensible aux rapports entre savoir et pouvoir devrait plutôt considérer le spectacle comme une formation de pouvoir historiquement située dont la généalogie demeure encore à faire et dont la recherche en communication serait tout à la fois un des lieux d'élaboration et de déploiement. Un des points de départ pour un tel projet m'apparaît être la

²⁵⁷ La conception fabienne de la politique comme guerre est tout à fait soluble dans cette conception. En effet, la stratégie de l'attente qui est préconisée par la FS suppose que le rapport de force objectif est déterminant (et non la stratégie elle-même), ce qui est à l'opposé des conceptions de Debord.

critique de la communication proposée par Debord, notamment dans ses textes moins connus (1958b, 1963, 1964).²⁵⁸

²⁵⁸ Dans *Commentaires sur la société du spectacle*, Debord affirme que ses textes « pourront servir à écrire un jour l'histoire du spectacle » (1988, p. 99).

Chapitre VII

La société de contrôle biopolitique et l'art libéral de gouverner

Nous ne savons pas si la distinction entre "société disciplinaire" et "société de contrôle" est suffisante pour saisir les transformations du capitalisme, une fois que nous introduisons le problème du temps; une fois que le temps n'est plus seulement la matière-mesure du travail et des marchandises mais qu'il investit la vie dans sa totalité. En effet, cette distinction risque de ne pas appréhender, à sa juste mesure, la dimension du "spectacle" dont le concept de "public-opinion", proposé par Tarde, n'en définit d'ailleurs que les prémisses.

– Maurizio Lazzarato, *Pour une redéfinition du concept de "Biopolitique"*, 1997.

En 1976, à l'occasion de son cours intitulé *Il faut défendre la société* ainsi que dans les pages de *La volonté de savoir*, Michel Foucault propose de réfléchir le pouvoir comme la reconduction des rapports de force dans la paix, c'est-à-dire comme multiplicité de relations stratégiques instables. Cela permet à Foucault de rompre avec les conceptions juridiques, économiques et répressives du pouvoir, mais également de préciser les transformations contemporaines de l'exercice du pouvoir politique :

L'enjeu de toutes ces généalogies, vous le connaissez, à peine ai-je besoin de le préciser, est celui-ci : qu'est-ce que ce pouvoir, dont l'irruption, la force, le tranchant, l'absurdité sont concrètement apparus au cours de ces quarante dernières années, à la fois sur la ligne d'effondrement du nazisme et sur la ligne de recul du stalinisme? [...] l'enjeu est de déterminer quels sont, dans leur mécanismes, dans leurs effets, dans leur rapports, ces différents dispositifs de pouvoir qui s'exercent, à des niveaux différents de la société, dans des domaines et avec des extensions si variés (Foucault, 1997, p. 13-14).

Avec l'hypothèse du pouvoir comme continuation de la guerre, Foucault propose l'ultime développement de son projet d'une généalogie du pouvoir et des modes de subjectivation. Il s'avance alors jusqu'à la ligne de crête – jusqu'au « seuil épistémologique » – séparant le travail généalogique de l'action politique (Veyne, 2008, p. 172-182). Dans cette foulée,

Foucault proposera le concept de biopolitique – lequel est associé au déploiement d’une « gouvernementalité libérale » et de différents « mécanismes de sécurité » – (Foucault, 2004a; 2004b). Toutefois, selon Gilles Deleuze, l’approche de Foucault demeure essentiellement généalogique. Si son travail permet effectivement d’identifier l’émergence historique des dispositifs contemporains de pouvoir, leurs développements actuels et futurs demeurent obscurs. En effet, si Foucault expose les lignes de stratification et de sédimentation de ces dispositifs, il néglige, « par souci de rigueur » et « par volonté de ne pas tout mélanger », leurs lignes d’actualisation et de créativité (Deleuze, 2003, p. 324).²⁵⁹

Avec le concept de « société de contrôle », Gilles Deleuze (1990a, 1990b, 1990c) tente de décrire les mutations contemporaines des formations de pouvoir dont Foucault esquisse tout juste l’émergence historique.²⁶⁰ Après la Deuxième Guerre mondiale, on assisterait à la mise en place de techniques de contrôle en continu « qui ne sont plus exactement disciplinaires » et dont le propre est de moduler les individus en permanence en s’adaptant à leurs ondulations spécifiques : c’est la formation continue plutôt que l’école, la médecine à domicile plutôt que les hôpitaux et les peines de substitution plutôt que la prison (Deleuze, 1990c). Les milieux ouverts se substituent aux espaces clos; le pouvoir investissant le temps plutôt que le territoire. Deleuze emprunte aux cybernéticiens la notion de contrôle, laquelle désigne un processus informationnel continu, le *feedback*, permettant à l’animal humain et à son environnement de s’adapter en temps réels, à l’image de « moules auto-déformants » qu’il évoque²⁶¹. C’est un tel contrôle par l’information et son traitement, par les ordinateurs et les

²⁵⁹ Le lecteur attentif trouvera tout de même quelques pistes quant aux lignes d’actualisation et de créativité entrevues par Foucault. Par exemple, Foucault distingue deux types de discipline dans *Surveiller et punir*. La « discipline-blocus » semble concerner les lignes de sédimentation du dispositif et fonctionne négativement : « arrêter le mal, rompre les communications, suspendre le temps ». *A contrario*, la « discipline-mécanisme » implique un pouvoir « plus rapide, plus léger, plus efficace, un dessin des coercitions subtiles pour une société à venir » (1975, p. 244).

²⁶⁰ C’est également la perspective de Philippe Zarifian qui considère qu’il y a « poussée des sociétés de contrôle au sein des sociétés disciplinaires, avec des effets de tension, de fractures, d’éclatements, mais non de substitution » (non daté, p. 2-3).

²⁶¹ L’utopie cybernétique du contrôle n’est pas sans rappeler l’idéal de contrôle social porté par les sciences humaines dans les années 1920. D’une part, dans les deux cas, la folie guerrière constitue la toile de fond d’un tel idéal. D’autre part, Norbert Wiener reprend la notion behavioriste de comportement (Wiener, 1948; Rosenblueth, Wiener et Bigelow, 1943); le contrôle cybernétique et le contrôle behavioriste du comportement témoignant d’une profonde solidarité épistémologique et historique (Lafontaine, 2004, p. 29-33).

machines cybernétiques ou bref, par la communication, qui remplace ou transforme les vieilles institutions et les vieilles machines disciplinaires. Aux moyens coercitifs des institutions disciplinaires (exclusion, punition) se substitue un pouvoir résolument positif s'exerçant virtuellement « sur des comportements possibles dont elle limite l'apparition par le découragement ou incitation » (Razac, 2008, p. 114). Au lieu de s'adresser au couple masses-individus, le contrôle a pour objets et pour projets des banques de données et des « dividiuels », c'est-à-dire des êtres divisés (et divisibles) et extériorisés sur différents réseaux; une conception étrangère à celle de Lippmann qui décrit plutôt l'intériorisation des images. Selon Deleuze – et j'y reviendrai – il faut comprendre les sociétés de contrôle dans le cadre plus général des mutations du capitalisme. Au capitalisme de production et à l'usine succède un capitalisme de service et de vente dont le service marketing est désormais l'âme véritable (1990c).

Dans *Avec Foucault, après Foucault*, Olivier Razac (2008) résume le passage de la société disciplinaire à la société de contrôle en quatre points, suggérant au passage un lien entre spectacle et société de contrôle :

Premièrement, c'est moins le corps qui est mis en jeu que l'affect. Il s'agit moins de produire des habitudes corporelles par le jeu de la peine et du plaisir que de susciter des besoins et des envies. Le contrôle des représentations grâce aux outils de communication, ceux du spectacle en particulier, permet de susciter et de proposer des formes utiles de jouissance. Deuxièmement, l'énergie utilisée pour assurer le contrôle émane de l'individu contrôlé plus que de l'institution. Les dispositifs de contrôle ne produisent pas l'énergie de leur propre fonctionnement. Ils émettent des informations, dont le coût énergétique est très faible, pour guider les dépenses d'énergie de leurs composants [...] Troisièmement, les règles du contrôle sont intériorisées et revendiquées. Les contraintes sociales sont moins vécues comme émanant d'institutions dogmatiques, fixes et situables qu'appréhendées comme des conséquences naturelles d'un état de fait, comme les données inévitables du monde. Obéir, ce n'est plus s'assujettir à une norme centrale, c'est jouer un rôle parmi les multiples individualités compatibles avec les dispositifs [...] Et quatrièmement, les objectifs d'un dispositif de contrôle tendent à être les mêmes que ceux de ses membres. Les intérêts personnels s'alignent réellement sur les intérêts fonctionnels [...] Dans la mesure où toutes les formes d'existence tendent à dépendre directement des dispositifs de contrôle, il suffit de vouloir vivre pour être un collaborateur (Razac, 2008, p. 112-113, je souligne).

Poursuivant le travail de Foucault et de Deleuze, Michael Hardt et Antonio Negri (2000), à l'instar de Razac, soulignent la nature biopolitique des sociétés de contrôle. Selon Hardt et Negri, le contrôle implique un pouvoir de production et de reproduction de la vie sans précédent – c'est-à-dire un pouvoir biopolitique – « qui envahit les profondeurs des consciences et des corps de la population – et qui s'étend dans le même temps, à travers l'intégrité des relations sociales » (p. 50-51).²⁶²

En employant l'expression « société de contrôle biopolitique », je tente de poursuivre ces différents efforts pour préciser les modalités contemporaines de fonctionnement du pouvoir à partir des travaux pionniers de Foucault, notamment dans leurs points de convergence avec le pouvoir spectaculaire (Lazzarato, 1997; Razac, 2008). Plus précisément, il s'agira de comprendre comment le développement de la société de contrôle biopolitique est intelligible dans la refondation du libéralisme économique et politique proposée par Lippmann qui situe explicitement celle-ci dans le cadre du renversement de la relation clausewitzienne entre guerre et politique. Ce chapitre propose finalement d'explorer comment la notion de public permet de développer l'hypothèse de Maurizio Lazzarato selon laquelle le public (plutôt que la population) est l'objet privilégié de la biopolitique.

Un libéralisme de guérilla

Il faut rappeler que selon Foucault, les dispositifs biopolitiques sont inséparables de la montée d'une gouvernementalité libérale (2004a, p. 24), c'est-à-dire d'une rationalité particulière de gouvernement selon laquelle l'action gouvernementale doit s'autolimiter. La gouvernementalité libérale est caractérisée par un arbitrage constant entre les libertés et les intérêts divergents qu'elle cherche à préserver et à maintenir en équilibre. L'objectif est de dégager un espace de liberté pour le commerce : un marché. Le corrélat de la production

²⁶² Une telle lecture rencontrera nécessairement des critiques dans la mesure où la biopolitique n'est pas considérée strictement dans le sens que lui donne Foucault comme extension des disciplines ou comme nouveau pôle de l'exercice du pouvoir disciplinaire (Foucault, 1976, p. 213-217; Macmillan, 2010).

d'espaces de liberté est une friction constante entre ces différents espaces de liberté – toujours menacés – qu'il s'agit de préserver. La gouvernementalité libérale est ainsi caractérisée par un « jeu » sans cesse arbitré entre liberté et sécurité. Paradoxalement, « c'est la formidable extension des procédures de contrôle, de contrainte, de coercition qui vont constituer comme la contrepartie et le contrepoids des libertés » (p. 68). Bref, « pas de libéralisme sans culture du danger » (p. 67). C'est dans ce cadre que se développent les dispositifs biopolitiques qui, selon Foucault, sont chargés de produire et de réguler la vie des populations, de sécuriser, d'optimiser et de normaliser la vie dans ce qu'elle a d'aléatoire : « La souveraineté faisait mourir et laissait vivre. Et voilà que maintenant apparaît un pouvoir que j'appellerais de régularisation, qui consiste, au contraire, à faire vivre et à laisser mourir » (Foucault, 1997, p. 219-220).

Dans *La Naissance de la biopolitique*, Michel Foucault se livre à une longue analyse du *Colloque Walter Lippmann* qui est organisé à Paris en août 1938 suite à la publication de *La Cité libre*.²⁶³ L'objectif du colloque, calqué sur celui du livre de Lippmann, est de réhabiliter la doctrine libérale. En plus de Lippmann, vingt-six éminents participants sont présents, dont les Français Raymond Aron et Louis Rougier ainsi que les plus célèbres économistes de la nébuleuse néolibérale et ordolibérale : Friedrich Hayek, Wilhelm Röpke, Alexander Rüstow et Ludwig von Mises. Outre Lippmann, le seul américain présent au colloque est l'un de ses proches amis, Bruce Hooper, un spécialiste de la stratégie militaire (Audier, 2008, p. 28). Pour Louis Rougier, l'organisateur du colloque,²⁶⁴ l'apport fondamental de *La Cité libre* est

²⁶³ On lira également l'analyse complémentaire de Denord (2001) qui expose comment un appareil faisant la promotion du néolibéralisme se met en place parallèlement au colloque, notamment les Éditions de Médicis (qui éditent le livre de Lippmann), la Société du Mont-Pèlerin, le Centre International d'Études pour la Rénovation du Libéralisme (C.I.R.L.), etc. Pour Denord, le néolibéralisme est un mouvement réactionnaire des élites traditionnelles du XVI^e arrondissement qui tentent de réaffirmer leur position sociale. Le *Colloque Walter Lippmann* est d'abord le « Colloque de la peur », selon l'expression de Pierre Dieterlen : « La naissance du néo-libéralisme témoigne de la manière dont les élites traditionnelles, concurrencées par la montée en puissance des techniciens [...] doivent accepter de faire des compromis face à une critique sociale qui sous des aspects multiformes conteste non seulement le mode de production économique en vigueur, mais aussi les mécanismes qui président à la désignation des responsables politiques » (Dieterlen cité dans Denord, 2001, p. 33).

²⁶⁴ Rougier, un personnage assez obscur, a acquis une certaine notoriété pour avoir joué les intermédiaires entre la France de Vichy et la Grande-Bretagne. Après la guerre, il publiera un ouvrage dans lequel il affirme que le Maréchal Pétain jouait un savant double jeu, préservant ce qu'il pouvait de la France à l'encontre de l'envahisseur (Denord, 2001, p. 9).

de dépasser l'alternative intolérable entre fascisme et communisme : « c'est dans un tout autre choix, celui entre le libéralisme et le totalitarisme, que réside la seule et grande alternative pertinente » (cité dans Audier, 2008, p. 92). Foucault affirme que le *Colloque Walter Lippmann* est un événement fondamental du « régime de vérité » libéral qu'il bouscule et transforme : « C'est au cours de ce colloque que, alors, on définit [...] les propositions spécifiques et propres au néolibéralisme » (2004a, p. 138).²⁶⁵ À la différence du libéralisme classique, le néolibéralisme ne formule pas de balises claires à l'action gouvernementale. La question n'est plus de déterminer *a priori* les domaines d'actions sur lesquels il faut intervenir (et ceux dont il faut se garder de toute intervention) mais bien de déterminer « comment on y touche [...] la manière de faire, c'est le problème, si vous voulez, du style gouvernemental » (p. 139). La forme particulière de néolibéralisme élaborée lors du colloque, contrairement au libéralisme classique, ne se contente pas du laissez-faire. Au contraire, il s'agit d'un « libéralisme constructeur » (Rougier), d'un « libéralisme positif » (Marlio), « d'une politique active et extrêmement vigilante » (Röpke) en mesure de promouvoir et de garantir la liberté de marché (Denord, 2001, p. 12; Foucault, 2004a, p. 138-139). Bref, il s'agit de dégager une troisième voie entre le « laissez-faire » et le « planisme » (Denord, 2001, p. 11), de baliser un « art du laissez-faire "juste assez" » (Gagnon, 2006) qui est positif et productif. Toutes les sphères de l'activité sont désormais des domaines potentiels d'actions gouvernementales, de modulations futures et subtiles à déterminer selon le critère vague à souhait de la nécessité. Lors de la séance plénière concluant le colloque, Lippmann est très clair à ce sujet : « La question la plus importante est celle des interventions nécessaires ou non » (Audier, 2008, p. 352).

D'importants débats ont lieu lors du colloque, notamment quant à la politique monétaire : faut-il diriger la monnaie ou la laisser flotter? Cette question est au cœur du néolibéralisme dont elle constitue un point d'indécidabilité radical. Si la monnaie est un moyen du marché (puisque'elle permet le commerce, c'est l'élément universel nécessaire afin de s'entendre sur un prix), celle-ci doit être contrôlée par l'État qui doit s'assurer de produire

²⁶⁵ D'autre part, comme le remarque Brett Gary, le libéralisme américain se développe et se fragmente en plusieurs courants durant l'entre-deux-guerres (1999, p. 5). La propagande est une des questions au cœur de ces déchirements puisqu'elle remet en question les dogmes libéraux de la liberté individuelle et du libre arbitre.

des conditions de marché optimales. C'est la position de Lippmann qui propose un contrôle de la monnaie par l'État et rejette le retour à l'étalon-or, une position opposée à celle de Mises qui est favorable à un retour à l'étalon-or, notamment afin de limiter les possibilités d'interventions politiques sur la monnaie.²⁶⁶ L'histoire retiendra la solution de Lippmann, soit l'abandon de l'étalon-or et un flottement des monnaies dirigé par les banques centrales.

Selon Gilles Deleuze, l'adoption généralisée de la monnaie fiduciaire (non convertible en or) est au cœur de la logique immanente, immatérielle et déterritorialisée de la société de contrôle :

C'est peut-être l'argent qui exprime le mieux la distinction des deux sociétés, puisque la discipline s'est toujours rapportée à des monnaies moulées qui renfermaient de l'or comme nombre étalon, tandis que le contrôle renvoie à des échanges flottants, modulations qui font intervenir comme chiffre un pourcentage de différentes monnaies échantillons. La vieille taupe monétaire est l'animal des milieux d'enfermement, mais le serpent est celui des sociétés de contrôle (Deleuze, 1990c, non paginé).

Pour Foucault, la montée d'une gouvernementalité néolibérale – et « nous sommes en train d'y baigner » (2004a, p. 139) – vise en définitive à produire une « société d'entreprise »,²⁶⁷ c'est-à-dire une société de la concurrence complètement imbibée par la logique de marché. Il s'agit « de projeter sur un art général de gouverner les principes formels d'une économie de marché » (p. 137). Foucault écrit :

C'est cette démultiplication de la forme entreprise à l'intérieur du corps social qui constitue, je crois, l'enjeu de la politique néo-libérale. Il s'agit de faire du

²⁶⁶ L'étalon-or fut abandonné une première fois pendant la Grande Guerre, puis de nouveau durant la Grande Dépression. La suspension de l'étalon-or fut très souvent liée à l'état de guerre, les pays belligérants étant forcés de financer l'effort de guerre au-delà de leurs réserves en or. Pour une analyse de l'émergence de cette idée chez Lippmann, notamment de l'influence des milieux d'affaires sur Lippmann, voir le texte d'Amos Pinchot (1933b, p. 127).

²⁶⁷ La question du rapport entre la « société d'entreprise » de Foucault et la « business civilization » (J. T. Adams, 1929) américaine des années 1920 demeure ouverte. En 1984, les étudiants américains de Foucault mentionnent le *progressive era* (environ de 1900 à 1925; à propos de la *progressive era*, voir Forcey (1961), McNaught (1966) et Mann (1956)) et la mise en place du *Welfare State* (après 1930) aux États-Unis comme des terrains potentiels pour l'analyse des transformations de la gouvernementalité (Foucault, 2001a, p. 88-90).

marché, de la concurrence, et par conséquent de l'entreprise, ce qu'on pourrait appeler la puissance informante de la société » (2004a, p. 154).

*

La refondation du libéralisme proposée par Lippmann doit être comprise dans le cadre du renversement de la relation entre guerre et politique caractérisant sa démarche. Si la politique n'est rien d'autre que la poursuite de la guerre sous une autre forme, cela implique nécessairement un changement substantiel de ce que l'on entend par « politique ». Mais qu'est-ce qu'une politique poursuivant la guerre dans la paix? La réponse la plus claire à cette question est donnée par Lippmann dans *La Cité libre* (1937), un ouvrage dans lequel sont décrites deux formes concurrentes de rationalités gouvernementales poursuivant « dans la paix » la Première Guerre Mondiale. Il y a, d'une part, les régimes totalitaires ou collectivistes – ces doctrines « intolérables » qui « demandent aux hommes de choisir entre la sécurité et la liberté » (CL, p. 14) – dans leurs versions fascistes ou staliniennes :

Le fascisme n'est qu'une mobilisation [...] le fascisme, c'est la préparation de la guerre [...] C'est en fonction des besoins de l'État-major général que l'on détermine les objectifs et la marche du plan, d'après lesquels sont fixés les exportations, les importations, les investissements, les prix et les salaires. On a la loi martiale, l'état de siège, la conscription des capitaux et du travail [...] Le fascisme n'est rien de moins [...] que la forme la plus récente et la plus développée de la nation armée. C'est, sous un autre nom, un militarisme qui prépare la guerre totale [...] Les communistes prétendent également qu'ils sont en train de créer une civilisation nouvelle dans laquelle la diversité des intérêts humains disparaîtra. C'est là l'hypothèse fondamentale de la philosophie collectiviste [...] Les communistes et sympathisants [...] refusent d'admettre que la dictature, la terreur, la conscription de la vie et du travail qui règnent en Russie depuis dix-huit ans font partie intégrante d'un ordre collectiviste, et que leur ressemblance frappante avec la loi martiale sous un état de siège n'est nullement superficielle ni passagère [...] Je prétends que tout collectivisme, qu'il soit communiste ou fasciste, se révèle comme étant militaire dans ses méthodes, ses buts et son esprit, et qu'il ne saurait être autre chose (CL, p. 90-92).

D'autre part, Lippmann comprend le libéralisme comme un autre style de politique poursuivant un autre type de guerre. Aux images de guerre totale et de sociétés militarisées de part en part se substitue une guerre de mouvement capable d'intervenir modestement mais

efficacement afin de préserver l'équilibre entre liberté et sécurité au sein d'une « Great Society » toujours plus complexe :

La complexité politique [...] doit être en raison inverse de la complexité des affaires. On peut diriger beaucoup un petit nombre de choses, mais on ne peut administrer que peu un grand nombre de choses. Ce principe essentiel apparaît clairement dans la stratégie. Si l'on compare par exemple la campagne du colonel Lawrence en Arabie à celle des Alliés sur le front occidental, on constate qu'une guerre de mouvement n'est possible que pour des troupes peu nombreuses et légèrement équipées. Au fur et à mesure que les armées deviennent plus grandes et que leurs équipements s'alourdit (sic), elles perdent leur capacité de manœuvre stratégique, et sont réduites à se grignoter tactiquement en rampant. Leur inertie devient telle qu'elles ne peuvent pousser que dans la direction dans laquelle elles sont parties, et qu'essayer stoïquement de durer plus longtemps que l'ennemi. Dans la période finale, toute mobilité peut disparaître, lorsque les services de ravitaillement deviennent si compliqués qu'ils arrivent tout juste à se ravitailler eux-mêmes. À ce moment-là, une armée devient stationnaire, et ne peut avoir d'autre objectif que celui de se maintenir à l'endroit où elle est, où qu'elle soit. On peut observer ce principe de la diminution de la mobilité concurremment à la croissance et à la complexité dans toutes les organisations humaines. M. Henry Ford, par exemple, ne peut pas changer le modèle de la voiture à bon marché qu'il produit en série comme il pourrait changer celui d'une voiture faite presque entièrement à la main (CL, p. 58-59, je souligne).

Que le libéralisme de Lippmann soit modelé sur la guerre de guérilla et ses stratégies est intéressant à plusieurs égards.²⁶⁸ Soulignons deux choses. D'une part, c'est un élément que manque Michel Foucault dans son analyse qui s'attarde davantage au *Colloque Walter Lippmann* que sur *La Cité Libre*. Dans la mesure où la biopolitique est caractérisée par la montée d'une nouvelle forme de gouvernementalité libérale, que la guerre de guérilla serve de modèle au libéralisme de Lippmann permet de comprendre la biopolitique comme une des formations de pouvoir spécifiques qui poursuit la guerre, ce qui suggère une solidarité profonde entre l'hypothèse du pouvoir comme continuation de la guerre formulée en 1976 et les travaux sur la biopolitique qui débutent à la même époque. Pour le dire autrement, le

²⁶⁸ Par exemple, il serait intéressant – bien que hors des limites de cette thèse – 1) de se pencher sur les liens entre ce libéralisme de guérilla et la conception de la politique de la FS et 2) de considérer les implications d'un tel libéralisme dans le débat herméneutico-historique opposant un Lippmann démocrate à un Lippmann élitiste.

renversement de la relation clausewitzienne entre guerre et politique, qui est au cœur du problème guerre-communication-public tel que précisé par Lippmann, permet de donner une intelligibilité particulière à la biopolitique en tant que poursuite de la guerre de guérilla dans la paix et plus généralement, de « la guerre comme matrice des techniques de domination » (Foucault, 1997, p. 40). D'autre part, le modèle de la guérilla bouleverse l'identification de l'État et du politique : la guérilla lutte contre le pouvoir central de l'État, est insaisissable sur son territoire; bref, est extérieure à l'État. En prenant pour modèle la guerre de guérilla et ses stratégies, le libéralisme de Lippmann implique un gouvernement hors de l'État, un gouvernement de guérilla qui ne se réduit pas à la forme État et qui envisage tous les aspects de la vie comme des champs d'actions potentielles. Pour Foucault, un des éléments clés du néolibéralisme est d'ailleurs la « phobie de l'État » (Foucault, 2004a, p. 193). Un tel gouvernement n'aspire pas à diriger ou à contrôler l'État (c'est une guérilla qui doit demeurer une guérilla) autant qu'à produire des conditions de marché, qu'à assurer que le gouvernement puisse à tout moment excéder le cadre de l'État : « Les hommes s'abusent lorsqu'ils croient pouvoir assumer la direction de l'ordre social. Tout ce qu'ils peuvent faire, c'est ouvrir une brèche sur un point et créer une diversion » (CL, p. 54, je souligne). Joëlle Zask observe avec justesse que les thèses de Lippmann impliquent :

[La] réduction de la politique à l'action urgente des politiciens [une réduction qui] transforme les gouvernants en chefs militaires – qui, parce qu'ils "agissent", endossent seuls la responsabilité de leurs actes. De même, elle justifie l'autonomie et la force de l'exécutif par des situations de crise qui, comme de nombreux auteurs l'ont montré, sont toujours marquées par un recul considérable des méthodes démocratiques de gouvernement (Zask, 1999a, p. 147).

L'excès du gouvernement hors de l'État qu'implique le libéralisme de guérilla proposé par Lippmann éclaire une dimension absolument centrale de ce que Giorgio Agamben (1997; 2003) appelle « l'état d'exception ». Pour Agamben, l'état d'exception est « la structure de la souveraineté » (1997, p. 36). Dans cette perspective, la souveraineté est définie par sa capacité à excéder le cadre juridique de l'État; il s'agit du pouvoir en mesure de suspendre la loi et par le fait même, de donner à son action force de loi (Schmitt, 1988, p. 16-22; Agamben, 1997, p. 36-40). La thèse défendue par Agamben (2003) est que l'exception souveraine est un

véritable « paradigme de gouvernement » à l'intérieur duquel se confondent la règle et l'exception.²⁶⁹ Les thèses d'Agamben sur l'exception souveraine s'inscrivent dans une réflexion plus vaste sur la biopolitique. Si l'exception et la règle se confondent, cela implique que la « vie nue », le domaine qui, selon Agamben, est situé en marge du politique – dans son exception –, est désormais incluse dans la sphère politique; la vie nue constituant l'objet premier du pouvoir politique qui inclut celle-ci comme exclusion (1997, p. 15-17). Comprise comme l'inclusion/exclusion de la vie nue dans le politique, la biopolitique « constitue le noyau originaire – quoique occulté – du pouvoir souverain. On peut dire en fait que la production d'un corps biopolitique est l'acte originel du pouvoir souverain » (p. 14).

Cette compréhension de la biopolitique s'éloigne résolument de celle de Foucault qui distingue très clairement souveraineté et biopolitique, à la fois dans leurs rationalités propres et dans leurs événements historiques. Que le libéralisme de guérilla de Lippmann implique un gouvernement agissant hors du cadre législatif de l'État – dans l'état d'exception – suggère des rapprochements possibles entre ces conceptions de la biopolitique. Le libéralisme de guérilla préconisé par Lippmann permet de considérer la biopolitique comme l'inclusion de la vie nue dans une action gouvernementale excédant le cadre de l'État tout autant que la rationalité économique qui est désormais au cœur de cette action gouvernementale et des dispositifs de pouvoir biopolitique. En ce sens, le problème guerre-communication-public et le renversement de la formule de Clausewitz permettent de donner une intelligibilité particulière au concept de biopolitique, ce qui invite à des analyses supplémentaires considérant le problème guerre-communication-public comme grille d'intelligibilité de la société de contrôle biopolitique.

²⁶⁹ Agamben remarque à juste titre que « la Première Guerre mondiale – et les années qui suivirent – apparaît dans cette perspective comme le laboratoire où ont été expérimentés et mis au point les mécanismes et les dispositifs fonctionnels de l'état d'exception comme paradigme de gouvernement » (2003, p. 19).

Capitalisme affectif et psychanalyse

Lippmann formula une série de thèses novatrices sur le fonctionnement du capitalisme et du marketing. Je propose de revisiter succinctement le compte rendu des bouleversements du capitalisme et du développement du marketing proposé par Lippmann afin d'éclairer certaines des mutations du capitalisme qui sont au coeur de la société de contrôle biopolitique. Si Lippmann n'est pas du tout enthousiasmé par ces mutations, les éléments de solution qu'il propose afin de renverser la situation, qu'il puise essentiellement dans la psychanalyse, semblent paradoxalement caractéristiques de l'exercice du pouvoir dans la société de contrôle biopolitique qui est caractérisée par l'émergence d'un capitalisme affectif et d'un pouvoir environnemental.

Dans *Drift and Mastery* (1914), Lippmann prend à contrepied la théorie économique classique d'Adam Smith et lui oppose un capitalisme « liquide » et « mobile » (DM, p. 47). Pour Smith, la demande varie en fonction de l'offre (des bas prix stimulent la demande, des prix excessifs la freinent); le prix moyen de l'échange constituant un juste prix, c'est-à-dire un marché « équilibré ». Lippmann est l'un des premiers observateurs à dénoncer la rationalité que suppose ce modèle.²⁷⁰ Loin d'être « rationnel », le consommateur est guidé par la publicité qui se charge de produire et de stimuler la demande :

The consumer is sometimes represented as the person whose desires govern industry. Actually, he is an ignorant person who buys in the dark [...] He is told what he wants, and then wants it [...] Advertising, in fact, is the effort of business men to take charge of consumption as well as production. They are not content to supply a demand, as the text-books say; they educate the demand as well. In the end, advertising rests upon the fact that consumers are a fickle and

²⁷⁰ Lippmann critique également, dès 1914, la conception libérale classique d'un marché complètement autorégulé. La compétition, loin de garantir le développement d'une production optimale (meilleur produit au moindre coût), génère plutôt la production de produits de moindre qualité et de surplus : « To cheapen the quality, subtract value that does not appear on the surface, lower the standards or workmanship, to adulterate, in short, was a more "natural" method of competition than the noble Platonic method which economist talked about » (Lippmann cité dans Donohue, 2003, p. 117). Cette critique anticipe clairement les propositions proprement néolibérales avancées par Lippmann dans les années subséquentes.

superstitious mob, incapable of any real judgment as to what it wants or how it is to get what it thinks it would like (DM, p. 52).

Un tel diagnostic, bien qu'il soit aujourd'hui répandu, est éminemment avant-gardiste dans la mesure où le monde décrit par Lippmann, lequel est caractérisé par la production et la consommation de masse ainsi que par le développement des nouvelles techniques de la publicité et de l'opinion publique, commence alors tout juste à se mettre en place. La chaîne de montage des usines Ford vient d'être mise sur pied (1910) et la publicité ne deviendra une grande industrie qu'une dizaine d'années plus tard (Ewen, 1976, p. 32).

C'est dans la psychanalyse²⁷¹ que Lippmann trouvera une solution au problème de l'irrationalité des consommateurs; la psychanalyse devant en quelque sorte produire une autre forme de marché et de consommateurs. Si le consommateur ne gouverne pas le marché, c'est d'abord parce qu'il ne se gouverne pas lui-même, ce que la psychanalyse pourrait bientôt lui permettre de faire :

The massive part of man's life has always been, and still is, subconscious. The influence of his intelligence seems insignificant in comparison with attachments and desires, brute forces, and natural catastrophes. Our life is managed from behind the scenes : we are actors in dramas that we cannot interpret [...] That, I think, is the beginning of what we call reflection : a desire to realize the drama in which we are acting, to be awake during our own lifetime. When we cultivate reflection by watching ourselves and the world outside, the thing we call science begins. We draw the hidden into the light of consciousness, record it, compare phases of it, note its history, experiment, reflect on error, and we find that our conscious life is no longer a trivial iridescence, but a progressively powerful way of domesticating the brute (DM, p. 147-148, je souligne).

²⁷¹ Il faut souligner l'extraordinaire contribution de Lippmann à la diffusion de la psychanalyse en Amérique. Suite à l'introduction de la psychanalyse en Amérique par le Dr. A. A. Brill (1908) et au voyage de Freud en Amérique (1909), le Dr. Brill fait publier les premières traductions anglophones de Freud et organise la *New York Psychoanalytic Society* (1911) en plus d'aider Ernest Jones à mettre sur pied l'*American Psychoanalytic Association* la même année. L'été suivant, Lippmann débute l'écriture de *A Preface to Politics* dans un petit chalet qu'il partage avec son ami Alfred Booth Kuttner, un patient du Dr. Brill qui travaille alors à la traduction de *L'Interprétation des rêves*. La référence à Freud est centrale dans *A Preface to Politics* qui sera d'ailleurs l'objet d'un compte rendu élogieux rédigé par Ernest Jones dans *Imago* (1913). Lippmann introduira bientôt le Dr. Brill dans les cercles progressistes new-yorkais, notamment au salon tenu par Mabel Dodge (Eulau, 1951, p. 300; Leuchtenburg, 1961, p. 3-4, Fishbein, 1981). À Vienne, Lippmann aurait rencontré Freud ainsi que Carl Jung et Alfred Adler (Steel, 1980, p. 48).

En un mot, la solution préconisée par Lippmann consiste à rendre conscient l'inconscient, à mettre en place un dispositif en mesure de domestiquer la « brute » qui se cache dans les tréfonds de la psyché afin de renouer une action consciente et rationnelle. Dans cette perspective, la psychanalyse constitue une technique de résistance dirigée contre la nouvelle production de la demande par la publicité. Il s'agit de confronter l'inconscient à la conscience, de canaliser consciemment nos désirs plutôt que d'être l'esclave de désirs aliénés.

Comme le souligne Everett Rogers (1994, p. 134-137), l'opposition et l'articulation entre « the pictures in our heads » et « the world outside » proposée par Lippmann est largement redevable à l'*Interprétation des rêves* de Freud et à l'opposition entre conscient (« the world outside ») et inconscient (« the pictures in our heads »). À ce titre, la formule citée ci-haut, « to be awake during our lifetime », est révélatrice quant au projet de transparence, de connaissance et de contrôle de la psyché cher à Lippmann qui écrit : « Instead of tabooing our impulses, we must re-direct them » (PtP, p. 49-50). Les deux concepts principaux développés dans *A Preface to Politics*, « routineer » et « inventor », témoignent d'un tel projet – que Stow Persons appelle singulièrement « politicoanalysis » (1975, p. 402-413). Le *routineer* agit par habitude, sur la base des traditions. Il est happé par la mécanique bien huilée d'un « gouvernement invisible » aussi solidement installé que mystérieux (PtP, p. 21). Il est sceptique envers les nouveautés et son imagination est stérile : « He is the slave of routine » (p. 5). Bref, le *routineer* n'arrive pas à canaliser ses désirs afin de transformer son environnement puisqu'il réprime puissamment tout ce qui est étranger à l'ordre rigide déjà en place. Ainsi, la production de tabous et d'une moralité conservatrice multipliant les interdits sont les principales contributions du *routineer* à la société (p. 37). *A contrario*, l'*inventor* est le créateur de son environnement plutôt qu'une de ses créatures : « What they initiate, others imitate [...] These are the natural leaders of men, whether it be as head of the gang or as founder of a religion » (p. 12).²⁷² Pour caractériser l'action de l'*inventor*, Lippmann reprend la catégorie freudienne de sublimation qui est comprise comme la faculté de canaliser les désirs et les énergies dans la perspective d'une transformation éclairée de la société (p. 51).

²⁷² Notons au passage comment cette figure de l'*inventor* est proche de ce que l'on appellera ensuite « leaders d'opinion ».

Cette description des mutations du capitalisme et la solution proposée par Lippmann permettent d'éclairer un tournant historique important vers l'adoption d'un mode de production qui, selon Gilles Deleuze, est au cœur de la société de contrôle. Au capitalisme de production du XIXe siècle se serait désormais substitué « un capitalisme de surproduction » qui vend des services et transige des actions : « Ce n'est plus un capitalisme pour la production, mais pour le produit, c'est-à-dire pour la vente ou pour le marché. Aussi est-il essentiellement dispersif [...] » (1990c, non paginé). Deleuze abhorre particulièrement le rôle central du marketing dans le nouveau capitalisme : « La marketing est maintenant l'instrument du contrôle social, et forme la race impudente de nos maîtres »; une critique qui est récurrente chez lui.²⁷³

En produisant les choix potentiels des consommateurs, un tel capitalisme n'est pas disciplinaire mais *affectif*. Il agit sur la formation même des goûts, sur des actions futures, sur des phénomènes qu'il anticipe et façonne dans leurs développements. Un tel capitalisme ne vise pas l'homogénéité des comportements d'achats; il cherche plutôt à créer de nouvelles niches, de nouvelles identités, de nouvelles situations. Comme l'écrit Brian Massumi, « ce n'est plus le pouvoir institutionnel disciplinaire qui définit tout, c'est le pouvoir du capitalisme de produire de la variété » (Massumi cité dans Žižek, 2008a, p. 46). Avec le concept d'affect, Gilles Deleuze cherche à identifier un domaine qui n'est pas de l'ordre de l'expérience subjective. L'affect est plutôt « pré-personnel » et « non conscient »; une zone d'indistinction entre « l'individuel » et « l'environnemental » (Shouse, 2005). Selon Brian Massumi (1995), l'affect est un concept clé pour réfléchir au fonctionnement contemporain du pouvoir qui n'est pas en premier lieu idéologique et dont le propre est de conditionner l'émergence des phénomènes (plutôt que de réprimer ou de déformer). La notion d'affect permet à la fois de rendre compte du fonctionnement proprement biopolitique d'un pouvoir en mesure de façonner la vie ainsi que de l'action modulatoire d'un pouvoir qui préside à la formation de subjectivités libres et variées.

En accordant autant d'importance à la canalisation des désirs, à la domestication de

²⁷³ Par exemple, dans *Qu'est-ce que la philosophie?*, le marketing et la publicité sont critiqués pour s'être arrogés le domaine du concept, qui appartiendrait en propre à la philosophie (Deleuze et Guattari, 1991, p. 15).

l'inconscient et à l'invention, Lippmann, qui tente pourtant de trouver une solution aux excès d'un capitalisme qui prend en charge la production des désirs et des subjectivités, nous permet paradoxalement de cerner les mécanismes proprement affectifs qui sont constitutifs d'un tel capitalisme. C'est peut-être ce qui explique tout le succès des stratégies de marketing développées par Edward Bernays à la même époque, lesquelles peuvent être considérées comme un développement pervers de l'argument de Lippmann. Pour Bernays, double neveu de Sigmund Freud et grand lecteur de Lippmann,²⁷⁴ le rôle essentiel de la publicité n'est pas d'informer ni de séduire mais, comme l'a très bien compris Lippmann avant lui, de produire un marché. Dans *Crystallizing Public Opinion* (1923), qui paraît un an après *Public Opinion*, Bernays propose d'agir sur le rapport des consommateurs à leur environnement en modifiant directement celui-ci : il est nécessaire et possible de créer de toutes pièces des circonstances, lesquelles auront des effets.²⁷⁵ Une campagne réalisée par Bernays pour une association d'éditeurs constitue un exemple aussi simple que brillant de ce type d'intervention : « We urged contractors and architects to build bookshelves in houses and apartments. Empty bookshelves induced book purchases » (1971, p. 310). Bien que le choix des livres soit « libre », la nouveauté d'une telle stratégie est de cibler la constitution même de l'environnement; un environnement particulier stratégiquement conçu « demande » des livres,

²⁷⁴ La mère d'Edward Bernays, Anna Freud (une des filles de Freud est également prénommée Anna), est la sœur de Sigmund Freud tandis que son père, Ely Bernays, est le frère de Martha Bernays, l'épouse de Freud. Dans *Crystallizing Public Opinion*, Lippmann est de loin l'auteur le plus cité par Bernays – davantage que Freud – qui remercie Lippmann à la première page pour lui avoir permis de dégager les principes de la profession de consultant en relations publiques (Bernays, 1923, p. VII). Ces remerciements ne semblent pas une simple réaction à lecture de *Public Opinion*. Dès 1919, alors que les deux hommes cessent tout juste de servir le CPI (Bernays) et le G-2-D (Lippmann), Bernays écrit à Lippmann afin de solliciter ses conseils pour l'organisation d'une campagne visant à stimuler l'embauche des anciens combattants (Bernays à Lippmann, le 7 août 1919, WLP, série I, 31/1221). Il est intéressant de noter que Bernays formule une critique du capitalisme d'État qui est tout à fait conséquente avec celle de Lippmann et lie la démocratie à l'économie de marché. Il écrit : « In the United States and in many parts of the world today there is a definite drift towards state capitalism – towards the control of private enterprise by the state [...] the very nature of our economic system demands that it shall be handled with the greatest speed of action » (Bernays, 1938, p. 125-126).

²⁷⁵ À titre d'exemple, Bernays raconte l'anecdote suivante : « One method of changing people's ideas has been often used, and that is to substitute new ideas for old by changing *clichés*. The evacuation hospitals during the war came in for a certain amount of criticism because of the summary way in which they handled their wounded. The name was changed to "evacuation post," thus changing the *cliché*. No one expected more than adequate emergency treatment of an institution so named. This story, which was told me by a reliable authority, is a clear illustration of the principle » (Bernays, 1928, p. 970, les italiques sont de Bernays).

produit une demande et une offre de livres.

Ce type d'intervention peut certainement éclairer ce que Foucault appelle « environnementalité »; une nouvelle « technologie environnementale » de pouvoir (2004a, p. 264-266).²⁷⁶ Foucault donne comme exemple d'environnementalité une certaine forme de lutte contre la drogue qui tente de contrôler « le milieu de marché », c'est-à-dire d'agir directement sur l'offre et la demande. Il distingue deux types de demande, l'une est élastique (usage récréatif), l'autre inélastique (toxicomanie). Pour les cartels, il s'agit de vendre à bas prix à la demande élastique afin de produire une demande inélastique et d'augmenter les prix tandis que les autorités tentent au contraire d'augmenter le prix d'entrée afin de décourager les nouveaux utilisateurs tout en s'assurant que les toxicomanes puissent avoir accès à de la drogue à bon prix afin « que leur consommation de drogue soit le moins criminogène possible » (p. 263). Ce que les autorités et les cartels ont en commun, c'est toutefois de tenter de construire un environnement favorable à leurs intérêts, de se livrer une véritable bataille environnementale. L'environnement n'est plus ce monde extérieur complexe mais objectivable – « the world outside » – décrit par Lippmann (PO), mais bien cela même qui est créé par un pouvoir produisant ce monde. Pour Foucault, l'horizon d'une telle gouvernementalité environnementale n'est rien de moins qu'une toute nouvelle forme de société post-disciplinaire :

[...] à l'horizon d'une analyse comme celle-là, ce qui apparaît, ce n'est pas du tout l'idéal ou le projet d'une société exhaustivement disciplinaire dans laquelle le réseau légal, enserrant les individus, serait relayé et prolongé de l'intérieur par des mécanismes, disons, normatifs. Ce n'est pas non plus une société dans laquelle le mécanisme de la normalisation générale et de l'exclusion du non-normalisable serait requis. On a au contraire, à l'horizon de tout cela, l'image ou l'idée d'une société dans laquelle il y aurait optimisation des systèmes de différence, dans laquelle le champ serait laissé libre aux processus oscillatoires, dans laquelle il y aurait une tolérance accordée aux individus et aux pratiques minoritaires, dans laquelle il y aurait une action non pas sur les joueurs du jeu, mais sur les règles du jeu, et enfin dans laquelle il y aurait une intervention qui ne serait pas du type assujettissement interne des individus, mais une intervention de type environnemental (Foucault, 2004a, p. 265).

²⁷⁶ Foucault emploie également l'expression « psychologie environnementale » (2004a, p. 265).

Bref, tandis que Lippmann propose au consommateur de canaliser ses désirs inconscients, Bernays, avec le concours notable du Dr. A. A. Brill,²⁷⁷ instrumentalise les enseignements de Freud à des fins commerciales. Selon lui, le problème n'est pas de canaliser des désirs inconscients mais bien de libérer des désirs qui sont refoulés par les excès du surmoi :

Mr. Lippmann says propaganda is dependent upon censorship. From my point of view the precise reverse is more nearly true. Propaganda is a purposeful, directed effort to overcome censorship – the censorship of the group mind and the herd reaction. The average citizen is the world's most efficient censor. His own mind is the greatest barrier between him and the facts. His own "logic-proof compartments," his own absolutism are the obstacles which prevent him from seeing in terms of experience and thought rather than in terms of group reaction (Bernays, 1923, p. 122).²⁷⁸

Pour Bernays, le pseudo-environnement n'est donc pas une simple représentation fantasmatique ou erronée de la réalité qu'il faudrait éliminer. C'est plutôt l'objet même de l'action du professionnel des relations publiques qui est un « creator of news » (1923, p. 195). L'objectif des relations publiques est de créer des images permettant au consommateur de cristalliser des désirs réels et légitimes dont il ignorait auparavant l'existence et ce faisant, de libérer son désir plutôt que de le réprimer. Ainsi, pour Bernays, le « consommateur »²⁷⁹ peut enfin vivre dans un monde auquel il rêve sans le savoir. Plutôt que de domestiquer la brute,

²⁷⁷ En 1929, Bernays, dans le cadre d'un contrat avec l'*American Tobacco Company*, tentait de faire grimper la proportion de femmes fumant la cigarette. C'est le Dr. Brill qui expliqua à Bernays qu'une femme fumant en public constituait un tabou dont la transgression constituerait un puissant symbole d'émancipation. Bernays réussit à convaincre une militante féministe de l'époque, Ruth Hale, d'organiser une manifestation « des torches de la liberté » lors de laquelle des suffragettes fumeraient (Ewen, 1976, p. 160).

²⁷⁸ Cette lecture de Freud n'est pas sans rappeler l'interprétation hérétique de Wilhelm Reich. Pour simplifier, tandis que pour Freud la fonction du « super-ego » est essentielle puisqu'elle permet de réguler les pulsions primaires, Reich, tout comme Bernays, propose de laisser les pulsions s'exprimer pleinement (voir le documentaire *Century of the Self* (Curtis, 2002), notamment l'épisode « There Is A Policeman Inside all Our Heads : He Must be Destroyed »).

²⁷⁹ Pour Bernays comme pour Lippmann, la figure du consommateur est très proche du concept de public et se substitue parfois à ce dernier pour réfléchir la politique. Dès 1914, Lippmann propose une première conceptualisation du public qui est alors compris comme une association de consommateurs : « But we are finding, I think, that the real power emerging to-day in democratic politics is just the mass of people who are crying out against the "High cost of living." That is a consumer's cry » (DM, p. 54).

comme le suggère Lippmann, Bernays propose de lui construire un royaume fait pour ses désirs, de laisser la brute guider le consommateur dans l'ensemble de ses actions.

*

Ces deux manières de concevoir le rôle de la psychanalyse freudienne dans le capitalisme exposent son fonctionnement proprement affectif. Pour Bernays comme pour Lippmann, la psychanalyse permet une véritable création de soi et des autres; une authentique rencontre avec le désir. Avec eux, la psychanalyse apparaît comme un dispositif de pouvoir central dans la société de contrôle biopolitique dans laquelle il ne faut pas être aliéné (étranger à soi-même) puisqu'« il suffit d'être soi pour être un bon élément » (Razac, 2008, p. 113).²⁸⁰ Une telle fonction affective de la psychanalyse est décrite par Gilles Deleuze :

[...] *la psychanalyse empêche toute formation de désir*. La psychanalyse est inséparable du péril politique qui lui est propre, et qui se distingue des dangers impliqués dans le vieil hôpital psychiatrique. Celui-ci constituait un lieu d'enfermement localisé. La psychanalyse au contraire fonctionne à l'air libre [...] Le fait est que la psychanalyse nous parle beaucoup de l'inconscient; mais d'une certaine façon, c'est toujours pour le réduire, le détruire, le conjurer. L'inconscient est conçu comme une contre-conscience, un négatif, un parasitage de la conscience (Deleuze, 2003, p. 72, les italiques sont de Deleuze).

Cette critique de la psychanalyse dans le fonctionnement du pouvoir trouve un certain écho dans le travail de Michel Foucault (1976) qui conçoit celle-ci comme un dispositif produisant d'une part l'analyste comme « maître de la vérité » et d'autre part, l'analysé comme sujet assujetti.²⁸¹ Toujours selon Foucault, la psychanalyse constituerait une version moderne et laïcisée du dispositif judéo-chrétien de l'aveu (de la confession), lequel enjoint à produire la

²⁸⁰ Un bon exemple de cette injonction est la campagne mondiale lancée par *Reebok* en 2005 intitulée « I am What I am » à propos de laquelle le *Comité invisible* écrit : « Jamais domination n'avait trouvé mot d'ordre plus insoupçonnable [...] non un simple mensonge, une simple campagne de publicité, mais une campagne *militaire*, un cri de guerre dirigé contre tout ce qu'il y a *entre* les êtres, contre tout ce qui circule indistinctement, tout ce qui les lie invisiblement, tout ce qui fait obstacle à la parfaite désolation » (2007, p. 15-16, les italiques sont du *Comité invisible*).

²⁸¹ Lippmann et Bernays occupent implicitement ce rôle de « maître de la vérité » dans les dispositifs qu'ils décrivent. C'est à eux que revient la tâche de juger de l'utilité et de l'authenticité du désir, de valider la vérité d'un « moi » qui n'est pas le leur.

« vérité du moi » :

L'obligation de l'aveu nous est maintenant renvoyée à partir de tant de points différents, elle nous est désormais si profondément incorporée que nous ne la percevons plus comme l'effet d'un pouvoir qui nous contraint; il nous semble au contraire que la vérité, au plus secret de nous-même, ne "demande" qu'à se faire jour; que si elle n'y accède pas, c'est qu'une contrainte la retient, que la violence d'un pouvoir pèse sur elle, et qu'elle ne pourra s'articuler enfin qu'au prix d'une sorte de libération (Foucault, 1976, p. 80).

Ce qui caractérise l'aveu, dans la confession chrétienne comme dans la psychanalyse, c'est la coïncidence entre le « sujet qui parle » et le « sujet de l'énoncé » (Foucault, 1976, p. 82). Ce double sujet, enfin égal à lui-même et libéré de ses contradictions, est compris comme une production du dispositif de l'aveu dont *La volonté de savoir* propose toute une discussion (p. 78-94). Dans sa version psychanalytique-laïque, ce dispositif connaît une véritable explosion à l'époque où écrit Lippmann. Dans le contexte d'une popularité croissante de la psychanalyse, un célèbre historien de la psychiatrie observe le déploiement de nouveaux dispositifs de confession qui sont au cœur de certaines des mutations du capitalisme et des médias :

One of the striking developments of the 1920's was the culmination on a mass scale of public interest in personal, introspective accounts of private experiences. A mass market for popularized personal document grew primarily out of two sources : the lovelorn column of the newspaper and the cult of physical, that is, bodily development. As a matter of fact, it was the editors of *Physical Culture*, the McFadden Company's health and exercise magazine, who initiated the phenomenon. Their offices had been flooded by unsolicited letters of an essentially confessional nature that contained the details of intimate secrets. The editors got the idea of publishing them, and *True Story Magazine* was born. Its success was immediate and unbelievable, and a host of imitators sprang up (Burnham, 1968, p. 368).²⁸²

²⁸² À l'époque apparaissent de nombreux magazines et ouvrages (*True Confessions*, 1922; *Unmasking Our Minds*, 1924) aux noms évocateurs quant au déploiement de dispositifs de l'aveu.

Le public comme objet d'un pouvoir à rotation rapide

Après avoir proposé une redéfinition de la vie en tant que vie « a-organique », c'est-à-dire comme « source de création continue d'imprévisibles nouveautés », Maurizio Lazzarato pose l'hypothèse que « l'objet de la bio-politique doit comprendre non seulement la "population" mais aussi le "public" [...] le public de la presse, de la télévision ou des réseaux informatiques (1997, non paginé).²⁸³ Contrairement aux foules et aux corps organiques, qu'il est possible de freiner ou d'enfermer par des technologies disciplinaires de régulation de l'espace, le public, en tant que forme dispersée dans l'espace, requiert un tout autre type de dispositif de régulation dans le temps. Pour Lazzarato, seule la notion de public donne tout son sens « à la dimension temporelle que Foucault introduit dans la définition des relations sociales ». Ce qui distinguerait la discipline de la biopolitique, c'est que la première se déploie dans l'espace (quadriller, séparer) tandis que la seconde agit dans et sur le temps (calcul des probabilités, action en continu). Le public, en ce qu'il constitue « une variation, une tendance, un devenir », en ce qu'il est « aléatoire et imprévisible », résiste par nature aux milieux d'enfermement désuets, qui ne peuvent le discipliner.²⁸⁴ Par conséquent, les publics peuvent seulement être contrôlés dans un espace ouvert, c'est-à-dire « à travers les éléments qui les constituent : le temps, la vitesse, "l'action à distance" ». La biopolitique des publics serait une action dans « le temps et ses virtualités », une modulation de l'émergence de la vie dans le temps. Selon Lazzarato, il faut comprendre ce fonctionnement temporel/virtuel du pouvoir biopolitique dans le cadre plus général des reconfigurations du travail initiées par le fordisme et le post-fordisme, lesquelles transforment les formes de contrôle concernant le public.²⁸⁵ Dans le fordisme, l'implantation de techniques de régulation et de surveillance dans le temps

²⁸³ Comme nous le rappelle Lazzarato (1997), l'exigence de « contrôler le public » est inséparable de la notion même de public dont la généalogie serait « directement liée à la nécessité de contrôler les pratiques subversives (anarchistes et syndicales) qui explosent en France à la fin du XIXe siècle ».

²⁸⁴ Une telle conception du public doit donc être distinguée de la conception habermassienne d'espace public (Habermas, 1993).

²⁸⁵ Le fordisme est une forme paradigmatique d'organisation du travail qui se développe sur le modèle de la chaîne de montage à partir de l'exemple des usines Ford. À partir des années 1970 se développe le post-fordisme, c'est-à-dire une organisation flexible du travail dans laquelle l'information devient capitale.

a permis la « constitution d'un ouvrier collectif » et la constitution d'un public « expert » et « connaisseur », c'est-à-dire participant à la création ou à l'interprétation des œuvres ou de l'information. Le passage au post-fordisme, c'est-à-dire à un mode de production « dirigé par l'économie de l'information », voit se généraliser cette nouvelle forme de public; « tous les groupes sociaux tendent à se constituer en public ». Lazzarato affirme que lorsque le public devient la forme sociale prédominante, le public entre nécessairement en crise. C'est ce qui se produit lorsque l'information créant les publics devient vraiment fluide, que les processus de surveillance, de *feedback* et de contamination opèrent en continu. Le spectateur de cinéma (membre d'un public) écrit une critique d'un film qu'il a aimé, dynamisant un nouveau flux d'information autour duquel sont appelés à se former différents publics dans le temps.²⁸⁶ Telle serait la piste de la résistance ouverte par la notion de « public », celle d'un « public-auteur » ou d'un « public-expert », la piste d'un renversement qui pourrait bien être en train de se produire. Il suffit de songer un instant aux reconfigurations récentes de l'expertise. Si, chez Lippmann, l'expert s'oppose au public dont il est distinct à la fois au niveau psychologique (puisque l'expert n'est pas séparé de la réalité par des images) et dans sa participation aux processus politiques (ce sont les experts plutôt que les publics qui doivent informer les décisions politiques), les formes d'expertise contemporaines sont caractérisées par la sollicitation du public en tant qu'experts ou par l'inclusion des experts dans le public. Bon nombre de télé-réalités délèguent au public le pouvoir de juger de la performance des candidats et de déterminer le dénouement de l'émission et lorsqu'il appartient à des « experts » de se prononcer, ceux-ci sont le plus souvent positionnés dans le public, avec lequel leur expertise est liée. De la même manière, certains DVD permettent aujourd'hui aux membres de public de choisir parmi une série de trames narratives ou de fins alternatives (peut-on parler d'un « public-réalisateur »?). Songeons également au développement du Web 2.0 et à la multiplication de dispositifs permettant au public d'évaluer ou de recommander restaurants, hôtels, produits ménagers, livres, professeurs, etc. Peut-être plus significatif encore, on assiste présentement à ce type de renversement dans la sphère politique, par exemple avec la rédaction de la nouvelle constitution islandaise (à laquelle le public a

²⁸⁶ Walter Benjamin affirme que le cinéma, par sa complexité technique, autorise « la participation du public en tant qu'expert » (cité dans Lazzarato, 1997).

participé via une plateforme internet participative; un processus encore en cours au moment d'écrire ces lignes).

Si certains éléments de la célèbre conception du public proposée par Lippmann permettent de développer l'hypothèse de Lazzarato (le public comme objet d'un pouvoir temporel), la critique du public formulée par Lippmann s'attache paradoxalement à dénoncer ce que Lazzarato et bien d'autres considèrent un élément constitutif du public : son caractère imprévisible, évasif, difficile à contrôler; bref, ce qu'il y a d'aléatoire dans les publics. La conception du public esquissée par Lippmann a ainsi comme conséquence d'obscurcir les possibilités de résistance du public qui sont décrites par Lazzarato.

Pour Lippmann, le public est inconsistant, un « fantôme »; il n'est pas unitaire et n'a pas de volonté organique (PF, p. 143). Le public est mobilisé autour d'une question ou d'un événement bien qu'il soit par nature incapable d'agir par rapport à ceux-ci, contrairement à une foule. Le public est un spectateur (PF); il est extérieur à l'événement et aux enjeux qui lui permettent de se former. Lippmann plaide en faveur d'un rôle politique très restreint pour le public, celui de « s'aligner » derrière une proposition qu'il ne lui appartient pas de formuler (PF).²⁸⁷ Si le public est appelé à avoir un rôle si restreint, c'est parce qu'il se forme à partir d'images inexactes de la réalité, de stéréotypes. L'opinion publique, plutôt que d'émerger de la discussion publique et raisonnée d'enjeux collectifs, n'est que la somme désorganisée des fictions particulières : « We are concerned in public affairs, but immersed in our private ones » (PO, p. 36).

Deux chapitres de *Public Opinion*, « Time and Attention » et « Speed, Words and Clearness » décrivent en détail les raisons pour lesquelles des publics compétents ne peuvent se former. Lippmann cite des recherches pionnières sur l'opinion publique²⁸⁸ décrivant l'exposition limitée et différenciée aux journaux, la principale source d'information de l'époque. Lippmann expose également l'insuffisance du langage à rendre compte de situations complexes et la simplification outrancière de la réalité par les journaux; cette information

²⁸⁷ Cette passivité du public est un élément assez singulier de la conception de Lippmann, bien que d'autres penseurs des années 1920 – pensons notamment à Carl Schmitt et à Harold Lasswell – partagent le scepticisme de Lippmann quant aux capacités du public.

²⁸⁸ Lippmann cite notamment les travaux de G. B. Hotchkiss, un pionnier de la *business communication* (Hagge, 1989; Carbone, 1994) et de W. D. Scott dans le domaine de la psychologie industrielle et de la psychologie appliquée à la publicité (Lynch, 1968).

appauvrie étant paradoxalement trop complexe pour bon nombre de lecteurs. Voilà en somme le constat lippmannien de l'incompétence du public.

Ces critiques témoignent de la relation ambiguë de Lippmann avec le libéralisme et l'anthropologie qui la sous-tend. D'une part, il s'agit de l'idéal naïf des penseurs démocrates qui croient au « citoyen omniscient » ; d'une fausse image de la politique. Mais d'autre part, c'est un horizon normatif qui n'est jamais questionné en soi. En effet, le travail de Lippmann se présente très explicitement sous l'angle d'une rénovation du libéralisme (Forcey, 1961; Riccio, 1994). L'organisation de l'opinion publique par des experts, la professionnalisation et la réforme du journalisme, le recours à la psychanalyse afin de canaliser les désirs : toutes les mesures proposées par Lippmann visent à assurer la liberté et l'autonomie du citoyen et cela, malgré l'emploi de moyens qui semblent parfois en porte-à-faux avec un idéal dont Lippmann constate la non-réalisation plutôt que d'en critiquer le bien-fondé. En somme, la critique du public formulée par Lippmann viserait à donner à la démocratie libérale les moyens de ses ambitions, à mettre en place les conditions dans lesquelles ses idéaux pourraient être sauvegardés. À cet effet, la question de l'information est absolument centrale. Une opinion publique parfaitement organisée, c'est-à-dire dans laquelle coïncideraient enfin les faits et les stéréotypes, – l'immédiateté d'une transmission parfaite de l'information – apparaît comme la solution de Lippmann à la crise du libéralisme.²⁸⁹ Tout le problème, encore une fois, c'est cette disjonction psychologique, spatiale, mais également *temporelle*, entre « the world outside » (le présent, impossible à appréhender) et « the images in our heads » (le passé, qui informe la perception du présent). Telle est la situation vécue par les habitants de l'île décrite par Lippmann dans les premières lignes de *Public Opinion* : les stéréotypes qui guident leurs actions sont *en retard* sur les événements, ne coïncident plus avec la réalité. Or, seule une opinion publique dans laquelle les stéréotypes (les images du passé) coïncident avec l'environnement serait compétente quant aux affaires publiques. Le présent est en retard sur le passé. Les actions prennent place dans le présent mais sont informées par les images d'un monde qui, dans l'intervalle temporel, s'est modifié.

²⁸⁹ Rappelons que Lippmann conçoit la liberté comme la construction d'un système d'information indépendant de l'opinion (LN).

Cet ajustement continu des images du monde au monde lui-même nous permet de comprendre le fonctionnement proprement temporel du pouvoir dans la société de contrôle biopolitique dont l'horizon n'est rien d'autre que l'immédiateté. Gilles Deleuze, reprenant Paul Virilio, évoque des « formes ultra-rapides de contrôle à l'air libre », un pouvoir en continu qui est toujours à bout de souffle (Deleuze, 1990c). Une telle biopolitique des publics est ainsi caractérisée par d'importantes variations en intensité du pouvoir, par la présence d'interruptions temporelles qui sont autant d'occasions de résistances ou de fuites, d'opportunités de se reconnecter avec la puissance du temps et de ses virtualités.

Or, Lippmann déplore que l'information soit nécessairement en retard et imparfaite, que les publics soient fondamentalement instables, évanescents, des fantômes. Les thèses de Lippmann sur le public impliquent que le « devenir-expert » ou le « devenir-auteur » du public n'est possible que dans de rares occasions, seulement lorsqu'un membre du public est parfaitement informé sur une question particulière, que les stéréotypes coïncident avec le monde. La critique formulée par John Dewey à l'encontre des thèses de Lippmann aborde spécifiquement ce problème d'une réversibilité somme toute limitée : « L'essentiel de l'argument repose sur la distinction qu'établit l'auteur entre les citoyens compétents sur un dossier – peu nombreux par définition – et les autres. Les premiers sont acteurs, les seconds spectateurs » (Dewey, 2008, p. 175). Pour Lippmann c'est l'éternel retard du présent sur le passé qui est en cause. S'il est possible de garder le rythme quant à un certain nombre de questions, il est impossible, faute de temps, de s'informer suffisamment pour être un expert sur un grand nombre de questions. Avec Lippmann, le mode d'existence particulier des publics – qui ne sont pas créés par des processus de contamination mais bien par l'introjection d'images – n'ouvre pas la porte à cette puissance des virtualités contenues dans le temps qui est décrite par Lazzarato, mais bien sur un monde figé dans lequel les publics sont dépourvus des capacités d'action qui pourraient être les leurs.

*

Le problème guerre-communication-public permet de préciser différents aspects de la société de contrôle biopolitique. Premièrement, ce problème permet de comprendre le déploiement de la biopolitique dans le cadre des transformations de la gouvernementalité libérale, qui peuvent

être considérées comme une transposition de la guerre de guérilla et de ses stratégies dans la pratique gouvernementale; une hypothèse permettant de solidariser l'analytique du pouvoir en tant que guerre et la biopolitique ainsi que les conceptions différentes de la biopolitique proposées par Michel Foucault et Giorgio Agamben. Deuxièmement, en proposant la psychanalyse comme remède à l'irrationalité du public, Lippmann expose le fonctionnement d'un pouvoir affectif (ou modulateur) dont l'objet est la production d'une subjectivité libre, égale à elle-même et capable de faire ses propres choix, et cela, tout en trahissant le rôle du marketing et de la psychanalyse dans la production de l'environnement comme ensemble des choix possibles. Enfin, la conception particulière du public de Lippmann a pour effet d'obscurcir le potentiel de résistance qui est pourtant inhérent à la forme « public ».

Si les développements des deux derniers chapitres ont tenté de préserver la spécificité des conceptualisations du pouvoir en tant que spectacle, biopolitique et contrôle, le problème guerre-communication-public révèle certains ancrages communs à ces formations de pouvoir, notamment quant à l'implication des théories, des pratiques et des techniques de la communication dans l'exercice contemporain du pouvoir. Des analyses ultérieures pourraient se concentrer à analyser les déploiements contemporains du pouvoir à partir de ces théories, de ces pratiques et de ces techniques – dans une perspective plus proche que ce que Foucault appelle généalogie – afin de compléter cette analyse.

Chapitre VIII - Conclusion

En guise de conclusion, j'aimerais dans un premier temps esquisser deux pistes de recherches qui se sont dégagées des analyses de cette thèse et dans lesquelles je souhaite prochainement m'engager. La première piste consiste à mobiliser le problème guerre-communication-public comme grille d'analyse pour interroger certains enjeux contemporains de l'opinion publique et de la pratique du journalisme. La seconde piste concerne la participation de Walter Lippmann aux agences de propagande de la Seconde Guerre mondiale. Cet aspect des activités de Lippmann, longtemps demeuré secret, n'est pas abordé dans l'historiographie et ce, bien qu'il soit susceptible d'éclairer certains des débats qui animent ses développements. Dans un deuxième temps, j'aimerais exposer comment les analyses et l'orientation théorique de cette thèse pourraient contribuer à renouveler et enrichir l'étude du pouvoir en communication. Comment cette thèse peut-elle contribuer à faire avancer les analyses du pouvoir qui s'inscrivent dans ce champ d'études? Comment cette thèse s'inscrit-elle dans ce champ spécifique, et l'infléchit-il dans une direction particulière?

Pistes de recherches dégagées par la thèse

Comme je l'ai souligné précédemment, la critique de l'opinion publique formulée par Lippmann dans *Public Opinion* est inséparable du contexte de la guerre (chapitre I). Si Lippmann considère alors que l'opinion publique est irrationnelle, inconséquente, faite de stéréotypes et non de faits, c'est d'abord à cause des conditions épistémologiques propres à la guerre. En effet, si la vaste majorité des exemples proposés par Lippmann font explicitement référence à la guerre, cela ne saurait constituer un simple hasard. C'est l'impossibilité de *voir* clairement « the world outside », caractéristique du « temps de guerre », qui empêche l'opinion publique de se former de manière satisfaisante. Quant à cet aveuglement propre à la guerre, Lippmann écrit :

Most people seem to believe that, when they meet a war correspondent or a special writer from the Peace Conference, they have a man who has seen the things he wrote about. Far from it. Nobody, for example, saw this war. Neither

the men in the trenches nor the commanding general. The men saw their trenches, their billets, sometimes they saw an enemy trench, but nobody, unless it be the aviators, saw a battle. What the correspondents saw, occasionally, was the terrain over which a battle had been fought, but what they reported day by day was what they were told at press headquarters, and of that only what they were allowed to tell (LN, p. 26).

Lippmann s'intéresse plus spécifiquement à la dimension médiatique de ce problème épistémologique. En temps de guerre, la presse, plutôt que de contribuer à révéler « the world outside », l'obscurcit. C'est du moins ce que suggère l'enquête menée par Lippmann et Charles Merz, son collègue du NR, quant à la couverture médiatique de la Révolution d'Octobre. Trois ans après la révolution et sur la base des informations disponibles, leur enquête conclut que le *New York Times* a proposé une version systématiquement faussée des événements. L'enquête s'intéresse plus précisément aux événements jugés politiquement significatifs. Par exemple, durant l'hiver 1917-1918, il était crucial de savoir si les Soviétiques préparaient une paix séparée avec l'Allemagne puisque cela avait des conséquences directes sur la participation militaire américaine à la guerre sur le front de l'Ouest. Dans ce contexte, ignorer la conclusion prochaine d'une paix séparée privait le public américain des critères essentiels pour juger adéquatement des politiques poursuivies par son gouvernement. Un autre problème soulevé par Lippmann et Merz est celui de la vérification des atrocités et des actes de terreur. Confrontés à des versions absolument divergentes des événements, Lippmann et Merz ont simplement abandonné l'idée de vérifier des récits qui, de toute manière, induiraient un climat de panique et de terreur incompatible avec la formation libre de l'opinion publique.

Selon l'enquête de Lippmann et Merz, le *New York Times* aurait prédit à trente reprises l'effondrement de la révolution. À vingt reprises, le NYT aurait affirmé qu'une importante menace contre-révolutionnaire planait. Dans les pages du NYT, Lénine s'est enfui quatre fois, est allé en prison trois fois, a abdiqué deux fois, est mort une fois (TN, p. 10-11). Bref, le plus réputé des quotidiens américains n'aurait pas su présenter les faits politiquement importants de manière satisfaisante. La propagande en faveur de l'engagement militaire américain se serait substituée à l'information (p. 5).

L'analyse de Lippmann et Merz a ceci d'intéressant que, bien qu'elle repose sur une distinction épistémologique opposant le vrai et le faux, elle implique paradoxalement que la guerre constitue un contexte épistémologique particulier dans lequel la question du « vrai » et

du « faux » se pose difficilement. Dans l'opacité de la guerre, même les journaux les plus réputés ne peuvent distinguer le vrai et le faux. Tout particulièrement en ce qui concerne les récits d'atrocités, la vérification semble peine perdue, même après la guerre. Dans cette perspective, et dans le contexte actuel, caractérisé par un certain discours sur le journalisme citoyen et les médias sociaux présupposant un accès privilégié aux événements, l'approche de Lippmann et Merz me semble pertinente pour aborder de manière critique la pratique du journalisme de guerre sous l'angle de ses effets, de ses orientations politiques et des questions épistémologiques particulières qu'elle soulève. Une telle analyse ne se limiterait toutefois pas au journalisme de guerre. Si, comme l'affirme Lippmann, la politique poursuit la guerre, ne faudrait-il pas généraliser ces observations sur le journalisme en temps de guerre à la pratique du journalisme politique, voire à l'ensemble des pratiques journalistiques?

Dans la mesure où la pratique et le discours de la vérification sont redoutablement efficaces, et dans cette mesure seulement, la vérification pourrait contribuer à une critique originale du journalisme. Cette dernière précision est cruciale. L'analyse de Lippmann et Merz conduit à relativiser la conception binaire du vrai et du faux et la démarche; une conception auxquelles ils adhèrent pourtant. Le problème de leur analyse consiste à supposer que la vérification puisse s'effectuer « hors de la guerre » et dépasser les conditions épistémologiques qui caractérisent à celle-ci. C'est pour éviter cet écueil que Lippmann et Merz suggèrent de vérifier les faits après la guerre (et dans cette mesure, hors des conditions épistémologiques qui lui sont propres) et proposent de considérer « vrais » les « faits » à propos desquels il y a consensus. Une telle démarche semble éminemment contradictoire. D'une part, en limitant le problème épistémologique du journalisme au temps de guerre, Lippmann semble contredire sa propre thèse quant au continuum entre guerre et politique. D'autre part, cette conception de la vérité comme consensus est incompatible avec le primat épistémologique accordé à la vision par Lippmann. Enfin, un autre problème de la perspective de Lippmann et Merz est de concevoir le consensus en termes épistémologiques (le consensus refléterait les « faits ») plutôt que politiques (le consensus serait produit dans des rapports de pouvoir qui ne sont ni vrais ni faux) ou médiatiques (le consensus « vrai » serait produit par des images « fausses »). Pour ces raisons, l'aspect qui me semble particulièrement intéressant dans l'analyse de Lippmann et Merz, c'est davantage cette intuition quant au problème épistémologique particulier que pose la guerre – un problème qui ne serait pas étranger à la

paix – que la méthode de vérification (et l'épistémologie qui sous-tend celle-ci) qu'elle suggère.

Les dernières guerres ont été caractérisées par de nombreux récits d'atrocités²⁹⁰ mais également par l'emploi d'une rhétorique de la vérification. Cette rhétorique fut particulièrement évidente dans le cas de la dernière guerre d'Irak. La décision de déclarer la guerre fut alors présentée comme la seule alternative qui permettrait d'attester de la présence d'armes de destruction massive à l'intérieur des frontières irakiennes. La perspective de Lippmann et Merz implique d'interroger le fonctionnement politique de ces récits d'atrocités et de ces prétentions à la vérification ainsi que de questionner la possibilité même d'une vérification factuelle dans les conditions épistémologiques propres à la guerre. La guerre d'Irak a également été marquée par la prégnance, aux États-Unis, d'un discours médiatique ressassant sans cesse cette question : « Why do they hate us so? » (Massumi, 2007a, non paginé). Cette haine supposée, qui est invérifiable et à propos de laquelle n'existe aucun consensus, doit également être abordée sous l'angle de son fonctionnement politique. Si un tel angle d'analyse n'est évidemment pas complètement neuf, en insistant sur les conditions épistémologiques propres à la guerre, Lippmann et Merz nous invitent 1) à dépasser la question du vrai et du faux pour faire une lecture exclusivement politique du journalisme de guerre, 2) à interroger les mutations des conditions épistémologiques propres à la guerre et 3) à réfléchir à une éthique journalistique qui ne ferait pas appel aux catégories traditionnelles de vérification et d'objectivité.

*

²⁹⁰ Par exemple, lors de la guerre civile en Libye (2011), les atrocités suivantes ont été rapportées : les soldats de Kadhafi auraient assassiné les patients d'un hôpital (CBS News, 2011); Kadhafi distribuerait du Viagra à ses troupes afin de commettre des viols (AFP, 2011a); Kadhafi mentirait à ses propres soldats, leur jurant qu'ils se battent seulement contre des étrangers (AFP, 2011b); des jeunes refusant de participer à un rassemblement pro-Kadhafi auraient été fusillés (AFP, 2011c), etc. Un article du *Figaro* résume bien le tout : « Arrestations massives, rafles nocturnes, pillages, exécutions sommaires en pleine rue, consignes de viols données à haut niveau, disparitions en grand nombre, fosses communes : en l'absence de témoins étrangers, c'est un véritable drame humanitaire à huis clos qui serait en train de se jouer à Tripoli » (Barluet, 2011, non paginé).

Au cours de mes recherches doctorales, j'ai découvert qu'un aspect des activités de Lippmann avait été complètement passé sous silence dans l'historiographie. Dans *Spies : The Rise and Fall of the KGB in America* (Haynes, Klehr et Vassiliev, 2009), Alexander Vassiliev, un ancien agent du KGB ayant eu un accès privilégié aux archives de l'agence, affirme que Lippmann avait été ciblé par les espions du KGB. Le KGB s'intéressait spécifiquement à sa participation aux différentes agences de propagande de la Seconde Guerre mondiale, et notamment à la correspondance qu'il avait entretenue avec William S. Donovan, qui dirigeait alors l'*Office of the Coordinator of Information* (p. 174). Avant les révélations de Vassiliev, il avait déjà été établi que Lippmann avait fait l'objet d'un intérêt particulier de la part du KGB. La secrétaire de Lippmann, Mary Price, avait d'ailleurs, dès 1944, été identifiée par le FBI comme une espionne au service du KGB. En revanche, ce sont les révélations de Vassiliev qui ont permis de préciser la nature de l'intérêt du KGB envers Lippmann et de révéler l'implication de ce dernier dans les agences de propagande de la Seconde Guerre mondiale.

Une analyse de la correspondance disponible entre Lippmann et différents acteurs de la « psychological warfare bureaucracy » (Pooley, 2008, p. 48) permettrait de détailler plus avant l'implication de Lippmann dans ces agences.²⁹¹ En plus de contribuer à la connaissance historique au sujet de ces agences et à l'élaboration du problème guerre-communication-public, une telle analyse permettrait également de reconsidérer tout un ensemble de questions et d'oppositions qui structurent encore aujourd'hui l'historiographie, au sein de laquelle la question de la participation de Lippmann aux agences de propagande de la Première Guerre mondiale est absolument centrale. Par exemple, certains commentateurs voient en Lippmann un apôtre de la manipulation de l'opinion publique (Chomsky et Herman, 1998; Baillargeon, 2008) tandis que d'autres interprètent plutôt *Public Opinion* comme une critique de la propagande (Jansen, 2008, p. 86); ces lectures divergentes s'appuyant sur des appréciations différentes de la participation de Lippmann aux agences de propagande de la Première Guerre mondiale. Également, certains voient dans la dernière partie de *Public Opinion*, « Organized

²⁹¹ Voici une liste préliminaire des personnes avec qui Lippmann a entretenu une correspondance qui pourrait s'avérer digne d'intérêt : Elmer Davis (qui dirige l'*Office of War Information*), Elmo Roper (qui dirige une firme de sondage sous contrat avec l'OWI), John J. McCloy (qui dirige la *Psychological Branch* du *War Department General Staff*), Archibald MacLeish (Directeur de l'*Office of Facts and Figures*) et Dewitt Poole (fondateur de *Public Opinion Quarterly* à l'emploi de l'*Office of Strategic Services*).

Intelligence », un programme visant l'établissement d'agences gouvernementales de renseignement (Glander, 2000, p. 30-62), lesquelles sont pourtant fréquemment critiquées par Lippmann (Steel, 1980, p. 529-530).

Contribution à l'analyse du pouvoir en communication

En abordant l'exercice du pouvoir à travers le prisme des mutations du problème guerre-communication-public, cette thèse propose un déplacement théorique important vis-à-vis certaines analyses contemporaines du pouvoir, à savoir le champ interdisciplinaire d'inspiration foucauldienne souvent appelé *governmentality studies*. En communication, le concept de gouvernementalité serait effectivement au cœur d'un véritable paradigme de recherche critique (Briggs, 2005).

Avec le concept de gouvernementalité, qu'il définit comme la « conduite des conduites », Michel Foucault désigne une forme particulière de pouvoir liée aux transformations de l'art de gouverner initiées à partir du XVI^e siècle, moment où le pouvoir commence à prendre pour objets des populations ainsi que la conduite des libertés individuelles (2004a, p. 182). Une analyse du pouvoir en termes de gouvernementalité implique d'interroger tout à la fois les « techniques de domination exercées sur les autres et les techniques de soi » (Foucault cité dans Revel, 2002, p. 40). Ainsi, le concept de gouvernementalité désigne également une certaine grille de lecture du pouvoir.

Comme Foucault précise le concept de gouvernementalité à la suite de son analytique du pouvoir comme continuation de la guerre, certains commentateurs, à l'instar de Bröckling, Krasmann et Lemke (2011), considèrent que ce concept lui permettait de réviser, voir de se distancier de ses analyses antérieures et, tout particulièrement, de sa conceptualisation du pouvoir comme poursuite de la guerre, laquelle est souvent jugée incompatible avec la notion de gouvernementalité. Dans cette perspective, les analyses sur la gouvernementalité constitueraient un « progrès » dans la démarche de Foucault :

Foucault's interest in studying government signals a far-reaching correction and refinement of his analysis of power. Up through the publication of *Discipline and Punish* (1978) [...] he had used "Nietzsche's hypothesis" against the juridical concept of power, approaching power above all in terms of struggle,

war, and confrontation. But in the mid-1970s, it became clear that in its initially conceived form "the micro-physics of power" had two serious problems. On the one hand, the analytic accent lay mainly on the individual body and its disciplinary formation, and there was no consideration of more comprehensive processes of subjectivation [...] On the other hand, in the critique of state-centered approaches, focusing only on local practices and specific institutions like the hospital and prison turned out to be insufficient. It was, it seemed, necessary to analyze the state's strategic role in the historical organization of power relationships and the establishment of global structures of domination. What was needed, then, was a double expansion of the analytic apparatus, in order to appropriately account for both processes of subjectivation and state formation (Bröckling, Krasmann et Lemke, 2011, p. 1-2).

Une telle lecture m'apparaît, d'une part, exagérer la rupture opérée dans la pensée foucauldienne par le concept de gouvernementalité et, d'autre part, négliger les intersections possibles entre celui-ci et « l'hypothèse nietzschéenne ». Cette interprétation suggère également, à tort, que l'hypothèse de la guerre comme analyseur des rapports de pouvoir renvoie strictement au pouvoir disciplinaire. Or, il me semble que le renversement de la formule Clausewitz constitue un angle général d'analyse consistant à déchiffrer la guerre sous la paix, à interroger le pouvoir politique comme poursuite de la guerre en temps de paix. Un tel angle d'analyse ne s'oppose pas nécessairement à une analyse du pouvoir en termes de gouvernementalité puisque les transformations dans l'art de gouverner peuvent être appréhendées à partir des mutations de la guerre et en tant que champ d'application de la pensée stratégique.²⁹² À ce propos, Julian Reid écrit :

The conjunctive relation of war to politics, by which Clausewitz defines the art of strategy, was significant for Foucault in its representation of the basic principle upon which the strategic model of power operates within modern society. That is to say, as far as Foucault was concerned, Clausewitz's theory did not apply primarily to war or practices of states in relation to other states. Its primary significance was its outline of the principle upon which a new form of political power had emerged, that which he sometimes called "governmentality" (Reid, 2003, p. 2).

²⁹² Par exemple, il est possible de comprendre la surveillance généralisée caractéristique des sociétés disciplinaires tout à la fois comme une migration politique des transformations de la guerre – c'est la généralisation du modèle du camp militaire (Foucault, 1975a, p. 201-208) – ainsi qu'en tant que gouvernementalité spécifique.

Conséquemment quant à cette dernière appréciation de la discussion de Clausewitz proposée par Foucault, cette thèse a entre autres tenté d'exposer comment certains développements de l'art de gouvernement libéral sont intelligibles en tant qu'appropriations par l'État des tactiques de guérilla (chapitre VII). Qui plus est, interroger le pouvoir en tant que guerre permet très précisément de rendre compte de la formation d'un État par conquête militaire et des rapports entre la mise en forme particulière d'un État et les formes de guerre qu'il investit et réinscrit dans ses institutions (Foucault, 1997, p. 44-45). En ce sens, l'hypothèse de la guerre comme analyseur des rapports de pouvoir peut contribuer aux analyses qui visent à élucider la formation et les mutations de l'État.

Le fait de réintroduire l'analytique du pouvoir en tant que guerre dans le champ de la communication permet de multiplier les possibilités d'analyses foucaaldiennes du pouvoir et de compléter les analyses en termes de gouvernementalité; analyses dont la popularité actuelle laisse paradoxalement craindre une certaine ossification et ce, alors même que Foucault modifiait continuellement l'angle de ses propres analyses (Walters, 2012, p. 8). Je ne voudrais surtout pas suggérer de remplacer les analyses en termes de gouvernementalité par la guerre comme analyseur des rapports de pouvoir, mais seulement souligner que les développements des *governmentality studies*, surtout lorsqu'ils se présentent comme les produits d'une soi-disant conceptualisation définitive et exclusive du pouvoir, ont pour effet pervers, malgré la diversité des analyses qu'elles proposent, d'écarter certaines des pistes proposées par Foucault.

À partir du cadre théorique et des analyses de ma thèse, j'aimerais m'attarder plus précisément sur trois contributions potentielles de l'hypothèse du pouvoir en tant que continuation de la guerre dans le champ de la communication.

1) Dans la mesure où cette hypothèse n'évoque pas spécifiquement une des formations de pouvoir décrites par Foucault et que celle-ci repose sur une prémisse conceptuelle (le renversement de la formule de Clausewitz) largement disséminée, cette hypothèse permet d'interroger le fonctionnement du pouvoir en mettant à contribution des traditions qui n'ont rien de foucaaldiennes. L'hypothèse du pouvoir comme poursuite de la guerre invite à des bricolages conceptuels, à des emprunts inattendus, à des analyses qui refusent d'*appliquer* une théorie sur un objet mais proposent plutôt de construire des théories et des objets dont l'unité demeure problématique. Cette thèse propose certaines pistes en vue d'une telle démarche,

notamment en abordant le renversement de la formule de Clausewitz qui est au cœur du spectacle, une formation de pouvoir partiellement intelligible en tant que mutation du problème guerre-communication-public (chapitre VI). Si « le » pouvoir, comme l'affirme Foucault, implique en réalité une multitude de mécanismes et de rationalités hétérogènes, alors pourquoi l'interroger exclusivement à partir d'un ou des concepts foucauldien(s)? La pertinence de ces concepts ne devrait-elle pas être remise en question pour l'analyse de certaines formes d'exercice du pouvoir? Par exemple, comment interroger le fonctionnement d'un pouvoir qui ne relève pas d'une rationalité libérale de gouvernement? Comment réfléchir, par exemple, aux effets de pouvoir de la télévision nord-coréenne exclusivement à partir du concept de gouvernementalité?²⁹³

2) Avec l'hypothèse du pouvoir comme continuation de la guerre, Foucault met l'accent sur le rôle prépondérant de l'histoire dans l'exercice du pouvoir politique (chapitre II). Plus généralement, Foucault cherche systématiquement à établir les rapports entre le développement de savoirs (ou de « disciplines ») spécifiques – la psychiatrie, la médecine, les sciences humaines – et les mutations de l'exercice du pouvoir. Les études en communication gagneraient à poursuivre simultanément ces deux pistes d'analyses. D'une part, il s'agirait d'élaborer une histoire de la communication en tant que discipline participant à différents pouvoirs et ayant différents effets de pouvoir. Pour reprendre un vocabulaire évoquant davantage la gouvernementalité, il s'agit de considérer la communication comme un dispositif de savoir/pouvoir dans lequel s'inscrivent un ensemble de techniques de domination et de techniques de soi à travers lesquelles se constitue le sujet (post)moderne.²⁹⁴ Par exemple, le développement du concept de public et des techniques de l'opinion publique (sondages, *focus group*, etc.) pourrait être envisagé sur le plan de leurs effets. Dans cette perspective, on pourrait se demander dans quelle mesure le concept de public transforme-t-il l'exercice de la citoyenneté, notamment en établissant différentes formes normatives de participation à la vie publique? De quelles manières les techniques de l'opinion publique contribuent-elles à

²⁹³ Complètement contrôlée par l'État, la première mission de la télévision nord-coréenne est de faire la promotion du régime en place (Schwekendiek, 2011, p. 74-77; Hassig et Oh, 2009, p. 133-171).

²⁹⁴ Dans *Governing the Soul: The Shaping of the Private Self* (1990), Nikolas Rose propose un traitement semblable de la psychologie, exposant comment celle-ci s'est historiquement développée comme une technique permettant de réguler le « soi » dans différents contextes (dans les milieux de travail, dans les groupes, dans la famille, etc.).

normaliser les comportements de consommation et ce, tout en offrant la possibilité aux consommateurs d'exprimer librement leurs goûts singuliers? Plus généralement, comment l'explosion de « l'idéologie de la communication » (Breton et Proulx, 1988) a-t-elle contribué à redéfinir la figure du bon professeur, du bon père de famille, du bon milieu de travail, du bon politicien?

D'autre part, un tel projet permettrait de formuler une critique de l'histoire disciplinaire (puisqu'elle est partie prenante de ces dispositifs de savoir/pouvoir) et d'explicitier les précautions méthodologiques nécessaires afin d'élaborer une histoire alternative de la communication. S'il est rassurant de constater que la « nouvelle histoire de la communication » est caractérisée par de nouvelles préoccupations méthodologiques ainsi que par une critique véhémente à l'endroit d'une certaine historiographie dont l'objet semble se limiter à célébrer les progrès accomplis depuis l'éclair de génie des pères fondateurs, il est en revanche inquiétant de constater que cette nouvelle histoire, à ce jour, demeure discrète quant au rôle joué par l'historiographie et la communication dans l'exercice du pouvoir (une question qui, à ma connaissance, n'a encore jamais été abordée dans une perspective foucaldienne).

3) Une autre manière de prolonger les analyses présentées dans cette thèse serait de s'attarder aux mutations de la communication en lien avec la guerre, c'est-à-dire à la manière dont les mutations des médias, des technologies et des théories de la communication ont transformé la guerre, et ce, afin d'interroger les mutations corollaires de l'exercice du pouvoir politique en temps de paix.²⁹⁵ Comment, aujourd'hui, les drones téléguisés, les avancées des nanotechnologies et des biotechnologies, les médias sociaux ou le concept communicationnel de « réseau » participent-ils à transformer la guerre ainsi que l'exercice du pouvoir politique? Un tel programme constitue davantage qu'une perspective générale d'analyse; il est également solidement ancré dans différentes enquêtes historiques. Dans ma thèse, j'expose par exemple comment l'irruption d'une certaine conception du public (en l'occurrence, celle de Lippmann), dans la guerre modifie dramatiquement la conduite de celle-ci, pour ensuite être reprise dans une stratégie ayant pour effets d'exclure le public de la décision politique et de constituer le public comme objet du pouvoir.

²⁹⁵ Les analyses de Virilio (1991) constituent assurément les prolégomènes à une telle démarche.

Un autre événement, bien connu, permet également de témoigner de ce genre de mutations. Durant la Seconde Guerre mondiale, Norbert Wiener et ses collègues ont inventé le premier canon anti-aérien « intelligent », le *Anti-Aircraft Predictor*. Comme le souligne Peter Galison, il n'était pas dans l'intention de Wiener et de ses collaborateurs d'attribuer à ce canon des qualités humaines, mais plutôt de déployer un regard scientifique « neutre » sur la guerre (1994, p. 251). Dans ce contexte particulier, il n'était pas nécessaire de différencier les avions à abattre des pilotes les manoeuvrant : la notion d'*ennemi* suffisait. Or, l'avènement de la cybernétique est caractérisé par une généralisation de ce postulat. Ces figures hybrides, mi-homme mi-machine, de l'ennemi et de l'*AA Predictor* migrent alors au cœur des sciences humaines dont elles révolutionnent les postulats anthropologiques : « under the gaze of scientific inquiry, human intentionality did not differ from the self-regulation of machines [...] Wiener had, within two years of the end of the war, elevated his AA predictor to the symbol for a new age of man » (p. 251-253). Le déploiement de l'hypothèse cybernétique correspond à l'invention d'un nouveau type de pouvoir politique, s'appuyant sur cette avancée des sciences « humaines », qui « propose de concevoir les comportements biologiques, physiques, sociaux comme intégralement programmés et programmables. Plus précisément [la cybernétique] se représente chaque comportement comme "pilote" [...] par la nécessité de survie d'un "système" qui le rend possible et auquel il doit contribuer » (Tiqun, 2001, p. 4).

Références bibliographiques

- Adams, J. T. (1929). *Our Business Civilization : Some Aspects of American Culture*. New York : Albert and Charles Boni.
- Adams, L. (1977). *Walter Lippmann*. Boston : Twayne.
- AFP. (2011a). Kadhafi distribuerait du Viagra à ses soldats. *Cyberpresse*. Publié le 28 avril. Repéré à <http://www.cyberpresse.ca/international/dossiers/crise-dans-le-monde-arabe/libye/201104/28/01-4394389-kadhafi-distribuerait-du-viagra-a-ses-soldats.php>.
- AFP. (2011b). Kadhafi lies pushed us to fight, captured soldiers say. *The Sydney Morning Herald*. Publié le 28 mars. Repéré à <http://news.smh.com.au/breaking-news-world/kadhafi-lies-pushed-us-to-fight-captured-soldiers-say-20110328-1cc75.html>.
- AFP. (2011c). Libye : des jeunes fusillés pour avoir boycotté un défilé pro-Kadhafi. *Tribune de Genève*. Publié le 27 mars. Repéré à <http://www.tdg.ch/actu/monde/libye-jeunes-fusilles-boycotte-defile-pro-kadhafi-2011-07-03>.
- Agamben, G. (2008). *Signatura rerum. Sur la méthode*. Paris : Vrin.
- Agamben, G. (2007). *Qu'est-ce qu'un dispositif?* Paris : Rivages.
- Agamben, G. (2003). *État d'exception*. Paris : Seuil.
- Agamben, G. (1997). *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*. Paris : Seuil.
- Agamben, G. (1995). Le cinéma de Guy Debord. Repéré à <http://www.egs.edu/faculty/giorgio-agamben/articles/le-cinema-de-guy-debord/>.
- Agamben, G. (1990). Gloses marginales aux Commentaires sur la société du spectacle. *Futur Antérieur*, 2. Repéré à <http://multitudes.samizdat.net/Gloses-marginales-aux-Commentaires.html>.
- Aptheker, H. (1955). *History and Reality*. New York : Cameron.
- Apostolidès, J-M. (1990). Du surréalisme à l'Internationale situationniste. *Modern Language Notes*, 105(4), 727-749.
- Arendt, H. (1995). *Qu'est-ce que la politique?* Paris : Seuil.
- Aron, R. (1987). *Sur Clausewitz*. Paris : Complexe.

- Arquilla, J. et Ronfeldt, D. (2002). *Networks and Netwars : The Future of Terror, Crime and Militancy*. Santa Monica : RAND.
- Audier, S. (2008). *Le Colloque Walter Lippmann : Aux origines du néo-libéralisme*. Paris : Bord de l'eau.
- Baillargeon, N. (2008). Préface. Dans E. Bernays, *Propaganda*. Montréal : Lux.
- Barluet, A. (2011). La France accuse Kadhafi d'avoir tué 10.000 Libyens. *Le Figaro*. Publié le 1^{er} juin. Repéré à <http://www.lefigaro.fr/international/2011/05/31/01003-20110531ARTFIG00782-paris-denonce-le-regne-de-la-terreur-a-tripoli.php>.
- Barthes, R. (1970). *L'Empire des signes*. Paris : Albert Skira.
- Bassford, C. (1994). *Clausewitz in English. The Reception of Clausewitz in Britain and America 1815-1945*, New York : Oxford University Press.
- Bates, E. S. (1933). Walter Lippmann : The Career of "Comrade Fool". *The Modern Monthly*, 7(6), 266-274.
- Baudrillard, J. (1991). *La guerre du Golfe n'a pas eu lieu*. Paris : Galilée.
- Beer, M. (1921). *A History of British Socialism, Volume II*. New York : Harcourt, Brace and Howe.
- Benjamin, W. (2000). *Œuvres III* (traduit par M. de Gandillac, R. Rochlitz et P. Rusch). Paris : Gallimard.
- Berelson, B., Lazarsfeld, P. et McPhee, W. (1954). *Voting*. Chicago : University of Chicago Press.
- Bergès, M. (2008). *Penser les relations internationales*. Repéré à http://classiques.uqac.ca/contemporains/berges_michel/penser_relations_internationales/penser_rel_inter.html.
- Bergman, M. (2008). The New Wave of Pragmatism in Communication Studies. *Nordicom Review*, 29(2), 135-153.
- Bergson, H. (1907). *L'Évolution créatrice*. Repéré à http://www.ac-nice.fr/dumont/CPGE_Litteraires/file/PHILOSOPHIE/evolution_creatrice.pdf.
- Bernays, E. (2008). *Propaganda* (traduit par O. Bonis). Montréal : Lux.
- Bernays, E. (1971). Emergence of the Public Relations Counsel : Principles and Recollections. *The Business History Review*, 45(3), 296-316.

- Bernays, E. (1947). The Engineering of Consent. *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 250, 113-120.
- Bernays, E. (1942). The Marketing of National Policies : A Study of War Propaganda. *Journal of Marketing*, 6(3), 236-244.
- Bernays, E. (1938). Public Education for Democracy. *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 198, 124-127.
- Bernays, E. (1928). Manipulating Public Opinion : The Why and The How. *American Journal of Sociology*, 33(6), 958-971.
- Bernays, E. (1923). *Crystallizing Public Opinion*. New York : Liveright.
- Bernstein, B. J. (1971). Walter Lippmann and the Early Cold War. Dans T. G. Peterson (dir.), *Cold War Critics*. Chicago : Quadrangle Books.
- Berten, A. et Foucault, M. (1988). Entretien avec Michel Foucault. *Les Cahiers du GRIF*, 37(1), 8-20.
- Bigman, S. (1951). *Are We Hitting the Target? : A Manual for Methods for Evaluating the Effectiveness of the U.S. Information Service Programs*. Washington : U.S. Department of State.
- Binger, C. (1959). A Child of the Enlightenment. Dans M. Childs et J. Reston (dir.), *Walter Lippmann and His Times*. New York : Harcourt, Brace and Company.
- Blankenhorn, H. (1919). *Adventures in Propaganda : Letters From an Intelligence Officer in France*. Cambridge : Riverside Press.
- Blum, J. M. (1992). Introduction to the Transaction Edition. Dans W. Lippmann, *The Method of Freedom*. New Brunswick : Transaction.
- Blum, J. M. (1985). *Public Philosopher. Selected Letters of Walter Lippmann*. New York : Ticknor and Fields.
- Blum, D. S. (1984). *Walter Lippmann : Cosmopolitanism in the Century of Total War*. Ithaca et Londres : Cornell University Press.
- Boorstin, D. J. (1961). *The Image : A Guide to Pseudo-Events in America*. New York : Atheneum.
- Bourke, P. F. (1974). The Status of Politics 1909-1919 : The New Republic, Randolph Bourne and Van Wyck Brooks. *Journal of American Studies*, 8(2), 171-202.
- Bowser, E. (1994). *The Transformation of Cinema, 1907-1915*. New York : Scribner.

- Breton, P. et Proulx, S. (1988). L'idéologie de la communication : Une alternative à la barbarie. *Quaderni*, 5(5), 67-74.
- Briggs, R. (2005). Power, Consent, Responsibility : Governmentality and the Rationales of Analysis. *Southern Review : Communication, Politics & Culture*, 37(3), 46-57.
- Britain, I. (1982). *Fabianism and Culture : A Study in British Socialism and the Arts 1884-1918*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Bröckling, U., Krasmann, S. et Lemke, T. (2011). From Foucault's Lectures at the Collège de France to Studies of Governmentality : An Introduction. Dans U. Bröckling, S. Krasmann et T. Lemke, *Governmentality : Current Issues and Future Challenges*. New York : Routledge.
- Bruntz, G. G. (1938). Allied Propaganda and the Collapse of German Morale in 1918. *Public Opinion Quarterly*, 2(1), 61-76.
- Bunyard, T. (2011). *A Genealogy and Critique of Guy Debord's Theory of Spectacle* (Thèse de doctorat, Goldsmiths). Repéré à http://eprints.gold.ac.uk/6393/1/CCS_thesis_Bunyard_2011.pdf.
- Burnham, J. C. (1968). The New Psychology : From Narcissism to Social Control. *Change and Continuity in Twentieth-Century America : The 1920's*. Columbus : Ohio State University Press.
- Buxton, W. (1996). The Emergence of Communication Study – Psychological Warfare or Scientific Thoroughfare? *Canadian Journal of Communication*, 21(4). Repéré à <http://www.cjc-online.ca/index.php/journal/article/view/961/867>.
- Buxton, W. (1994). From Radio Research to Communications Intelligence : Rockefeller Philanthropy, Communications Specialists and the American Policy Community. Dans S. Braman, *Communications Researchers and Policy-Making*. Cambridge : MIT Press.
- Caldwell, L. W. (2002). Temporal Compression, Fractious History : H. G. Wells, George Orwell, and the Mutiny of "Historical Narrative". Dans G. Westfal *et al.* (dir.), *Worlds Enough and Time : Explorations of Time in Science Fiction and Fantasy*. Westport : Greenwood Press.
- Campbell, J. (2010). *Getting it Wrong : Ten of the Greatest Misreported Stories in American Journalism*. Berkeley et Los Angeles : University of California Press.
- Cantril, H. (1982). *The Invasion from Mars : A Study in the Psychology of Panic*. Princeton : Princeton University Press.

- Carbone, M. (1994). The History and Development of Business Communication Principles : 1776-1916. *Journal of Business Communication*, 31, 73-193.
- Carey, J. (1996). The Chicago School and Mass Communication Research. Dans E. Dennis et E. Wartella (dir.), *American Communication Research – The Remembered History*. Mahwah : Lawrence Erlbaum.
- Carey, J. (1989). *Communication as Culture*. New York : Routledge.
- Carson, C. B. (1980). The Imitation of England. *The Freeman/Ideas on Liberty*, 470-483.
- Carson, C. B. (1965). The Flight from Reality. *The Freeman/Ideas on Liberty*, 29-43.
- Cary, F. C. (1967). *The Influence of War on Walter Lippmann 1914-1944*. Madison : Logmark.
- Castoriadis, C. (2008). *Ce qui fait la Grèce : Tome 2, la Cité et les lois*. Paris : Seuil.
- CBS NEWS. (2011). Libyan : Qaddafi forces shoot hospital patients. Publié 24 février. Repéré à http://www.cbsnews.com/8301-503543_162-20035969-503543.html.
- Chomsky, N. (2004). *Language and Politics*. Oakland : AK Press.
- Chomsky, N. (2002). *Propaganda*. Montréal : Éditions du Félin / Danger Public.
- Chomsky, N. et Herman, E. S. (1998). *Manufacturing Consent : The Political Economy of the Mass Media*. New York : Pantheon Books.
- Chomsky, N. et McChesney, R. (2000). *Propagande, médias et démocratie*. Montréal : Écosociété.
- Clarke, R. A. et Knake, R. (2010). *Cyber War : The Next Threat to National Security and What to Do About It*. New York : HarperCollins.
- von Clausewitz, C. (2006). *De la guerre*. Paris : Perrin.
- Clave, F. U. (2005). Walter Lippmann et le néolibéralisme de la Cité libre. *Cahiers d'économie politique*, (1)48, 79-110.
- Cole, M. I. (1961). *The Story of Fabian Socialism*. Londres : Heinemann.
- Comité invisible. (2007). *L'Insurrection qui vient*. Paris : La Fabrique.
- Coppola, A. (2006). *Introduction au cinéma de Guy Debord et de l'avant-garde situationniste*. Cabris : Éditions Sulliver.

- Creel, G. (1920). *How We Advertised America*. New York : Harper and Brothers.
- Cuddy, D. L. (2008). *The Road to Socialism and the New World Order*. Bethany : Bible Belt Publishing.
- Curtis, A. (2002). *The Century of the Self*. Londres : BBC.
- Curtis, M. (1991). Walter Lippmann Reconsidered. *Society*, 28(2), 23-31.
- Czitrom, D. J. (1982). *Media and the American Mind*. Chapel Hill : University of North Carolina Press.
- Danesi, F. (2011). *Le cinéma de Guy Debord ou la négativité à l'œuvre (1952-1994)*. Paris : Éditions Paris Expérimental.
- Davis, J. (1991). The Kent-Kendall Debate of 1949. *Studies in Intelligence*, 35(2), 37-50.
- De Sola Pool, I. (2000). *Humane Politics and Methods of Inquiry*. New Brunswick : Transaction Publishers.
- Debord, G. (2006). *Œuvres*. Paris : Gallimard.
- Debord, G. (2005). *Correspondance volume 5, janvier 1973 – décembre 1978*. Paris : Librairie Arthème Fayard.
- Debord, G. (1993). *Panegyrique*. Paris : Gallimard.
- Debord, G. (1992). *La Société du spectacle*. Paris : Gallimard.
- Debord, G. (1988). *Commentaires sur la société du spectacle*. Paris : Gallimard.
- Debord, G. (1978). *In girum imus nocte et consumimur igni*. Paris : Simar Films.
- Debord, G. (1973). *La Société du spectacle*. Paris : Simar Films.
- Debord, G. (1967). Le point d'explosion de l'idéologie en Chine. *L'Internationale Situationniste*, 11. Repéré à http://classiques.uqac.ca/contemporains/debord_guy/point_explosion_ideologie_chine/explosion_ideologie_chine.pdf.
- Debord, G. (1964). Correspondance avec un cybernéticien. *L'internationale Situationniste*, 9. Repéré à <http://debordiana.chez.com/francais/is9.htm#correspondance>.
- Debord, G. (1963). All the King's Men. *L'Internationale Situationniste*, 8. Repéré à <http://debordiana.chez.com/francais/is8.htm#all>.

- Debord, G. (1958a). Thèses sur la révolution culturelle. *L'Internationale Situationniste*, 1, 20-21.
- Debord, G. (1958b). Avec et contre le cinéma. *L'Internationale Situationniste*, 1, 8-9.
- Debord, G. (1957). Rapport sur la construction des situations. Repéré à http://wikilivres.ca/wiki/Rapport_sur_la_construction_des_situations.
- Debord, G. (1952). *Hurllements en faveur de Sade*. Paris : Films Lettristes.
- Debord, G. et Wolman, G. (1956). Mode d'emploi du détournement. *Les Lèvres Nues*, 8. Repéré à http://sami.is.free.fr/Oeuvres/debord_wolman_mode_emploi_detournement.html.
- Defert, D. (2001). Le dispositif de guerre comme analyseur des rapports de pouvoir. Dans J-C. Zancarini (dir.), *Lectures de Michel Foucault*. Paris : ENS Éditions.
- Deleuze, G. (2003). *Deux régimes de fou*. Paris : Minuit.
- Deleuze, G. (1990a). Contrôle et devenir. Entretien avec Toni Negri. Repéré à <http://lesilencequiparle.unblog.fr/2009/03/07/controle-et-devenir-gilles-deleuze-entretien-avec-toni-negri/>.
- Deleuze, G. (1990b). Le devenir révolutionnaire et les créations politiques. Repéré à <http://multitudes.samizdat.net/Le-devenir-revolutionnaire-et-les>.
- Deleuze, G. (1990c). Post-scriptum sur les sociétés de contrôle. Repéré à http://infokiosques.net/imprimersans2.php?id_article=214.
- Deleuze, G. (1986). *Foucault*. Paris : Minuit.
- Deleuze, G. (1984). Cinéma et pensée, cours 67. Repéré à http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=7.
- Deleuze, G. (1983). *Cinéma 1 : L'Image-Mouvement*. Paris : Minuit.
- Deleuze, G. et Guattari, F. (1991). *Qu'est-ce que la philosophie?* Paris : Minuit.
- Deleuze, G. et Guattari, F. (1980). *Mille plateaux*. Paris : Minuit.
- Denord, F. (2001). Aux origines du néo-libéralisme en France : Louis Rougier et le Colloque Walter Lippmann de 1938. *Mouvement Social*, 195(2), 9-34.
- Derrida, J. (1993). *Spectres de Marx*. Paris : Galilée.

- Dewey, J. (2008). Review of *The Phantom Public*. Dans W. Lippmann, *Le public fantôme*. Paris : Démopolis.
- Dewey, J. (1923a). Ethics and International Relations. *Foreign Affairs*, 1(3), 85-95.
- Dewey, J. (1923b). What Outlawry of War Is Not. *The New Republic*, 36(461), 149-152.
- Dewey, J. (1923c). War and a Code of Law. *The New Republic*, 36(464), 224-226.
- Dewey, J. et Boydston, J. A. (1983). *The Middle Works of John Dewey, Volume 15, 1899-1924 : Human Nature and Conduct*. Carbondale : Southern Illinois University Press.
- Dick, P. K. (1959). *Time is Out of Joint*. Philadelphie : J. B. Lippincott Company.
- Diggins, J. P. (1995). *The Promise of Pragmatism : Modernism and the Crisis of Knowledge and Authority*. Chicago : The University of Chicago Press.
- Diggins, J. P. (1991). From Pragmatism to Natural Law : Walter Lippmann's Quest for the Foundations of Legitimacy. *Political Theory*, 19(4), 519-538.
- Diggins, J. P. (1989). *The Proud Decades : America in War and Peace, 1941-1960*. New York : W. W. Norton & Company.
- Diggins, J. P. (1982). Introduction to A Preface to Morals. Dans W. Lippmann, *A Preface to Morals*. New Brunswick : Transaction Books.
- Dobbs, Z. (1960). *Keynes at Harvard : Economic Deception as a Political Credo*. West Sayville : Probe Research.
- Dobbs, Z. (1958). *Red Intrigue and Race Turmoil*. New York : Alliance.
- Dodd, S. C. (1958). Formulas for Spreading Opinions. *The Public Opinion Quarterly*, 22(4), 537-554.
- Donohue, K. G. (2003). *Freedom from Want. American Liberalism and the Idea of the Consumer*. Baltimore et Londres : John Hopkins University Press.
- Douglas, R. M. (2004). *The Labour Party, Nationalism and Internationalism 1939-1951*. Londres : Routledge.
- Duff, A. S. (2006). "Laying a Foundation of Fact" : Fabianism and the Information Society Thesis. *Information, Communication & Society*, 9(4), 515-536.
- Easley, R. M. (1905). The Origin of the "Intercollegiate Socialist Society" Disclosed. *The National Civic Federation Review*, 2(4), 11-20.

- Edwards, P. (1996). *The Closed World : Computers and the Politics of Discourse in Cold War America*. Cambridge : MIT Press.
- Eulau, H. (1956). From Public Opinion to Public Philosophy : Walter Lippmann's Classic Reexamined. *American Journal of Economics and Sociology*, 15(4), 439-451.
- Eulau, H. (1954). Wilsonian Idealist : Walter Lippmann Goes to War. *The Antioch Review*, 14(1), 87-108.
- Eulau, H. (1951). Mover and Shaker : Walter Lippmann as a Young Man. *The Antioch Review*, 11(3), 291-312.
- Ewen, S. (1996). *PR! A Social History of Spin*. New York : Basic Books.
- Ewen, S. (1976). *Captains of Consciousness : Advertising and the Social Roots of the Consumer Culture*. New York : McGraw-Hill.
- Federal Bureau of Investigation. (1958). Subject : Walter Lippmann. Repéré à http://www.podmonkeyx.com/files/walterlippmann_fbi_file.pdf.
- Feldstein, M. (2006). A Muckraking Model : Investigative Reporting Cycles in American History. *The Harvard International Journal of Press/Politics*, 11(2), 105-120.
- Field, A. (1999). Hurlements en faveur de Sade : The Negation and Surpassing of "Discrepant Cinema". *SubStance*, 28(3), 55-70.
- Fishbein, L. (1981). Freud and the Radicals : The Sexual Revolution Comes to Greenwich Village. *Canadian Review of American Studies*, 12(2), 173-190.
- Fisher, J. J. (1965). A Conflict of Views on Philosophy. *American Philosophical Quarterly*, 2(1), 67-73.
- Fleagle, M. (2009). *Socialist Sacrilege : The Provocative Contributions of George Bernard Shaw and George Orwell to Socialism in the 20th Century* (Mémoire de maîtrise, University of Akron. Repéré à <http://etd.ohiolink.edu/send-pdf.cgi/Fleagle%20Matthew.pdf?akron1248383758>.
- Forcey, C. (1961). *The Crossroads of Liberalism : Croly, Weil, Lippmann and the Progressive Era 1920-1925*. New York : Oxford University Press.
- Foucault, M. (2004a). *Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France 1978-1979*. Paris : Gallimard/Seuil.
- Foucault, M. (2004b). *Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France 1977-1978*. Paris : Gallimard/Seuil.

- Foucault, M. (2001a). *Dits et Écrits, tome II, 1976-1988*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (2001b). *L'herméneutique du sujet. Cours au Collège de France 1981-1982*. Paris : Gallimard/Seuil.
- Foucault, M. (1997). *Il faut défendre la société. Cours au collège de France 1975-1976*. Paris : Gallimard/Seuil.
- Foucault, M. (1994a). *Dits et écrits, tome II, 1970-1975*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1994b). *Dits et écrits, tome IV, 1980-1988*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1984). *Histoire de la sexualité II : L'usage des plaisirs*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1976). *Histoire de la sexualité I : La volonté de savoir*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1975a). *Surveiller et punir*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1975b). Michel Foucault : Entretien avec Roger-Pol Droit. *Le Point*, 1659, 82.
- Foucault, M. (1969). *L'Archéologie du savoir*. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1968). Sur l'archéologie des sciences. Réponse au Cercle d'épistémologie. Repéré à <http://1libertaire.free.fr/MFoucault238.html>.
- Foucault, M. (1966). *Les mots et les choses*. Paris : Gallimard.
- Fredette, G. (1968). *La notion de guerre chez Hegel dans ses œuvres de maturité* (Mémoire de maîtrise). Université de Montréal.
- Fremantle, A. (1960). *This Little Band of Prophets*. New York : Mentor Books.
- Friedman, H. A. (2004). Project Revere. Repéré à <http://www.psywarrior.com/Revere.html>.
- Fuchs, J. (1926). *The Socialism of Shaw*. New York : Vanguard Press.
- Gaddis, J. L. (2005). *Strategies of Containment : A Critical Appraisal of American National Security Policy during the Cold War*. New York : Oxford University Press.
- Gagnon, F. (2006). *L'art du laissez-faire "juste assez" la circulation automobile à Montréal : Généalogie d'un régime de gouvernement libéral avancé* (Thèse de doctorat). Université de Montréal.
- Galison, P. (1994). The Ontology of the Enemy : Norbert Wiener and the Cybernetic Vision. *Critical Inquiry*, 21(1), 228-266.

- Garcia, C. (2010). Rethinking Walter Lippmann's Legacy in the History of Public Relations. *PRism*, 7(1), 1-10.
- Gary, B. (1999). *The Nervous Liberals : Propaganda Anxieties from World War I to the Cold War*. New York : Columbia University Press.
- Gary, B. (1996). Communication Research, the Rockefeller Foundation, and Mobilization for the War of the Words, 1938-1944. *Journal of Communication*, 46(3), 124-148.
- Gayon, J. et Wunenburger, J-J. (1995). *Le paradigme de la filiation*. Paris : L'Harmattan.
- Gelfand, L. (1963). *The Inquiry*. New Haven : Yale University Press.
- Girard, R. (2007). *Achever Clausewitz*. Paris : Carnets Nord.
- Gitlin, T. (1978). Media Sociology : The Dominant Paradigm. *Theory and Society*, 6(2), 605-653.
- Glander, T. (2000). *Origins of Mass Communications Research During the American Cold War*. Mahwah : Lawrence Erlbaum.
- Goblot-Cahen, C. (2002). Qu'est-ce que punir? *Hypothèses*, 1, 87-97.
- Gramsci, A. (2000). *The Antonio Gramsci Reader : Selected Writings 1916-1935*. New York : New York University Press.
- Greenhalgh, E. (2012). The Viviani-Joffre Mission to the United States, April-May 1917 : A Reassessment. *French Historical Studies*, 35(4), 627-659.
- Gros, F. (2004). Michel Foucault, une philosophie de la vérité. Repéré à <http://1libertaire.free.fr/IntroPhiloFoucault.html>.
- Guattari, F. (1981). Le Capitalisme Mondial Intégré et la révolution moléculaire. Repéré à <http://1libertaire.free.fr/Guattari4.html>.
- Hassig, R. et Oh, K. (2009). *The Hidden People of North Korea : Everyday Life in the Hermit Kingdom*. Lanham : Rowman & Littlefield.
- Habermas, J. (1993). *L'espace public*. Paris : Payot.
- Hagge, J. (1989). The Spurious Paternity of Business Communication Principles. *Journal of Business Communication*, 26(1), 33-55.
- Hamilton, M. A. (1933). *Sidney and Beatrice Webb. A Study in Contemporary Biography*. Boston et New York : Houghton Mifflin Company.

- Hardt, M. et Negri, A. (2004). *Multitude. Guerre et démocratie à l'âge de l'Empire*. Montréal : Boréal.
- Hardt, M. et Negri, A. (2000). *Empire*. Paris : Exils.
- The Harvard Crimson. (1953). *Unable to Get Ten Members, Local Fabian Society Ends 45-Years Life*. Repéré à <http://www.thecrimson.com/article/1953/3/12/unable-to-get-ten-members-local/>.
- Haynes, J. E., Klehr, H. et Vassiliev, A. (2009). *Spies : The Rise and Fall of the KGB in America*. New Haven : Yale University Press.
- Hegel, G. W. F. (1987). *Science de la logique : L'Être*. Paris : Aubier.
- Hobsbawm, E. (2008). *L'âge des extrêmes*. Bruxelles : André Versaille.
- Holeindre, J-V. (2008). Violence, guerre et politique. Étude sur le retournement de la "Formule" de Clausewitz. *Res Militaris*, 1(3), 1-14.
- Hollinger, D. A. (1977). Science and Anarchy : Walter Lippmann's Drift and Mastery. *American Quarterly*, 29(5), 463-475.
- Humphrey, R. (1951). *Georges Sorel, Prophet Without Honor : A Study in Anti-Intellectualism*. Cambridge : Harvard University Press.
- Husson, L. (1947). *L'intellectualisme de Bergson. Genèse et développement de la notion d'intuition*. Paris : PUF.
- Ingle, S. (2006). *The Social and Political Thought of George Orwell : A Reassessment*. Londres : Routledge.
- James, W. (1910). The Moral Equivalent of War. *The Popular Science Monthly*, 77, 400-410.
- James, W. (1909). *The Meaning of Thruth : A Sequel to Pragmatism*. Londres : Longman, Green, and Co.
- Jansen S. C. (2009). Phantom Conflict : Lippmann, Dewey, and the Faith of the Public in Modern Society. *Communication and Critical/Cultural Studies*, (6)3, 221-245.
- Jansen, S. C. (2008). Walter Lippmann, Straw Man of Communication Research. Dans D. W. Park et J. Pooley (dir.), *The History of Media and Communication Research*. New York : Peter Lang.
- Jappe, A. (1998). *Guy Debord*. Marseille: Éditions Sulliver/Via Valeriano.
- Jay, M. (1995). *Downcast Eyes*. Berkeley : University of California Press.

- Jenkin, T. (1948). The American Fabian Movement. *Political Research Quarterly*, 1(2), 113-123.
- Johnson, L. K. (2007). *Handbook of Intelligence Studies*. New York : Routledge.
- Jones, E. (1913). Review of Walter Lippmann's Preface to Politics. *Imago*, 2(4), 452-456.
- Katz, E. et Lazarsfeld, P. (1955). *Personal Influence : The part played by the people in the flow of mass communications*. Glencoe : Free Press.
- Kennan, G. (1947). The Sources of Soviet Conduct. *Foreign Affairs*, 25(4). Repéré à <http://www.historyguide.org/europe/kennan.html>.
- Kent, S. (1949). *Strategic Influence for American World Policy*. Princeton : Princeton University Press.
- Kinsley, M. (1981). Walter Lippmann and the American Sycophancy. *The Washington Monthly*, 42-46.
- Kober, A. (2003). Attrition in Modern and Post-Modern War. Dans B. A. Lee et K. F. Walling (dir.), *Strategic Logic and Political Rationality*. Londres : Frank Cass Publishers.
- Labeledz, L. (1989). *The Use and Abuse of Sovietology*. New Brunswick : Transaction.
- Lacan, J. (1966). *Écrits*. Paris: Seuil.
- Lafontaine, C. (2004). *L'Empire cybernétique. Des machines à penser à la pensée machine*. Paris : Seuil.
- Lagueux, M. (2001). *Actualité de la philosophie de l'histoire*. Québec : Presses de l'Université Laval.
- Laroche, J. (1975). Controverses sur l'origine et les causes de la guerre froide. *Études internationales*, 6(1), 47-65.
- Lasch, C. (1991). *The True and Only Heaven. Progress and Its Critics*. New York : W. W. Norton & Company.
- Laski, H. (1944). *Faith, Reason and Civilisation*. New York : Viking Press.
- Laski, H. (1943). *Reflections on the Revolution of Our Time*. Londres : Frank Cass and Company.
- Lasswell, H. (1930). *Psychopathology and Politics*, Chicago. The University of Chicago Press.

- Lasswell, H. (1927). *Propaganda Technique in the World War*. New York : Peter Smith.
- Latour, B. (2008). Préface – Des illusions de la démocratie aux réalités de ses apparitions. Dans W. Lippmann, *Le public fantôme*. Paris : Demopolis.
- Laurie, C. D. (1995). The Chanting of the Crusaders : Captain Heber Blankenhorn and AEF Combat Propaganda in World War I. *Journal of Military History*, 59(3), 457-481.
- Lavigne, A. (2002). Journalisme, relations publiques et publicité : produits et médias d'hybridation dans l'univers de l'écrit. *Les Cahiers du journalisme*, 10, 182-197.
- Lawrence, T. E. (1935). *Seven Pillars of Wisdom*. Londres : Jonathan Cape.
- Lawrence, T. E. (1920). The Evolution of a Revolt. Repéré à http://disgu.st/~jon/books/t_e_lawrence-the_evolution_of_a_revolt.pdf.
- Lazarsfeld, P., Berelson, B. et Gaudet, H. (1944). *The People's Choice. How the Voter Makes up his Mind in a Presidential Campaign*. New York : Duell, Sloan and Pearce.
- Lazzarato, M. (2000). Du biopouvoir à la biopolitique. *Multitudes*. Repéré à http://multitudes.samizdat.net/article.php3?id_article=207.
- Lazzarato, M. (1997). Pour une redéfinition du concept de "Biopolitique". *Multitudes*. Repéré à <http://multitudes.samizdat.net/Pour-une-redefinition-du-concept>.
- Leandro, A. (2006). Politiques du montage chez Guy Debord. Repéré à http://www.pos.eco.ufrj.br/docentes/publicacoes/aleandro_5.pdf.
- Lemke, T. (2002). Foucault, Governmentality and Critique. *Rethinking Marxism : A Journal of Economics, Culture & Society*, 14(3), 49-64.
- Lénine, V. (1945). *Les fondements théoriques de la guerre et de la paix en U.R.S.S.* suivi du *Cahier de Lénine No. 18074* (traduit par B. C. Friedl). Paris : Librairie de Médicis.
- Leuchtenburg, W. E. (1961). Walter Lippmann's *Drift and Mastery*. Dans W. Lippmann, *Drift and Mastery*. Englewood Cliffs : Prentice-Hall.
- Levinson, H. S. (1992). *Santayana, Pragmatism, and the Spiritual Life*. Chapel Hill : University of North Carolina Press.
- Liddell Hart, B. H. (2007). *Stratégie*. Paris : Perrin.
- Lippmann, W. (2010). *The Political Scene : An Essay on the Victory of 1918*. New York : Henry Holt/Nabu Public Domain Reprints.

- Lippmann, W. (2008). *Le Public fantôme* (traduit par L. Decréau). Paris : Demopolis.
- Lippmann, W. (2008). *Liberty and the News*. Princeton : Princeton University Press.
- Lippmann, W. (1997). *Public Opinion*. New York : Simon and Schuster.
- Lippmann, W. (1976). *Public Persons*. New York : Liveright.
- Lippmann, W. (1970). *Early Writings*. New York : Liveright.
- Lippmann, W. (1962). *A Preface to Politics*. Ann Arbor : University of Michigan Press.
- Lippmann, W. (1961). *Drift and Mastery*. Englewood Cliffs : Prentice-Hall.
- Lippmann, W. (1956). *Crépuscule des démocraties?* (traduit par M. Luz). Paris : Fasquelle.
- Lippmann, W. (1947). *The Cold War*. New York : Harper Brothers.
- Lippmann, W. (1940). *Some Notes on War and Peace*. New York : The Macmillan Company.
- Lippmann, W. (1938). *La Cité libre* (traduit par G. Blumberg). Paris : Librairie de Médicis.
- Lippmann, W. (1930). Notes for a Biography. *The New Republic*, 63(815), 250-251.
- Lippmann, W. (1928). The Political Equivalent of War. *The Atlantic Monthly*, 142, 181-187.
- Lippmann, W. (1927). *Men of Destiny*. New York : The Macmillan Company.
- Lippmann, W. (1923). The Outlawry of War. *The Atlantic Monthly*, 132, 245-253.
- Lippmann, W. (1916). Trotter and Freud. *The New Republic*, 9(107), 16-18.
- Lippmann, W. (1915a). *The Stakes of Diplomacy*. New York : Henry Holt.
- Lippmann, W. (1915b). Insiders and Outsiders. *The New Republic*, 5(54), 35-36.
- Lippmann, W. et Merz, C. (1920). A Test of the News. *The New Republic*. 23(296), 1-42.
- Lippmann, W., Rossiter, C. et Lare, J. (1982). *The Essential Lippmann. A Political Philosophy for Liberal Democracy*. Cambridge : Harvard University Press.
- Littlejohn, S. (1978). *Theories of Human Communication*. Columbus : Merrill.
- Lofland, L. (1983). Understanding Urban Life : The Chicago Legacy. *Journal of Contemporary Ethnography*, 11(4), 491-511.

- Lubken, D. (2008). Remembering the Straw Man : The Travels and Adventures of *Hypodermic*. Dans D. W. Park et J. Pooley (dir.), *The History of Media and Communication Research*. New York : Peter Lang.
- Ludendorff, E. (2010). *La guerre totale*. Paris : Perrin.
- Luskin, J. (1972). *Lippmann, Liberty and the Press*. Tuscaloosa : University of Alabama Press.
- Lynch, E. C. (1968). Walter Dill Scott : Pioneer Industrial Psychologist. *The Business History Review*, 42(2), 149-170.
- MacKenzie, N. et Mackenzie, J. (1977). *The Fabians*. New York : Simon and Schuster.
- Macmillan, A. (2010). La biopolitique et le dressage des populations. *Cultures & Conflits*, 78, 39-53.
- Mann, A. (1956). British Social Thought and American Reformers of the Progressive Era. *The Mississippi Valley Historical Review*, 42(4), 672-692.
- Manson, J. M. (2007). Leonard Woolf as an Architect of the League of Nations. *The South Carolina Review*, Repéré à http://www.clemson.edu/cedp/cudp/scr/woolf/woolf_league.pdf.
- Manson, J. M. (2001). Practical Idealists : The League of Nations and the 1923 American Tour of Lord Robert Cecil and Ray Strachey. Repéré à <http://www.shafr.org/passport/2001/jun/league.htm>.
- Manton, K. (2003). The Fellowship of the New Life : English Ethical Socialism Reconsidered. *History of Political Thought*, 24(2), 282-304.
- Marcolini, P. (2012). *Le mouvement situationniste : Une histoire intellectuelle*. Paris : L'Échappée.
- Markwick, M. (2010). *Terror and Democratic Communication* (Thèse de doctorat, Simon Fraser University). Repéré à https://theses.lib.sfu.ca/sites/all/files/public_copies/ETD5897_MMarkwick_etd5897_pdf_20741.pdf.
- Martin, R. L. (1966). *Fabian Freeway : High Road to Socialism in the U.S.A. 1884-1966*. Chicago : Heritage Foundation.
- Marx, K. (1851). *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*. Chicoutimi : Les classiques des sciences sociales. Repéré à http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx_karl/18_brumaine_louis_bonaparte/18_brumaine_louis_bonaparte.pdf.

- Massumi, B. (2008). Perception Attack. *Multitudes*, 34(3), 74-83.
- Massumi, B. (2007a). Potential Politics and the Primacy of Preemption. *Theory & Event*, 10(2). Repéré à <http://www.brianmassumi.com/english/essays.html>.
- Massumi, B. (2007b). Vers une pragmatique de l'inutile. Dans D. Debaise (dir.), *Vie et expérimentation : Peirce, James, Dewey*. Paris : Vrin.
- Massumi, B. (1995). The Autonomy of Affect. *Cultural Critique*, 31(2), 83-106.
- Massumi, B. et Rice, C. (2010). The Space-Time of Pre-emption. *Architectural Design*, 80(6), 32-37.
- May, H. F. (1956). The Rebellion of the Intellectuals 1912-1917. *American Quarterly*, 8(2), 114-126.
- McBriar, A. M. (1962). *Fabian Socialism and English Politics*. Londres : Cambridge University Press.
- McCarran, M. P. (1954). *Fabianism in the Political life of Britain 1919-1931*. Chicago : Heritage Foundation.
- McCombs, M et Reynolds, A. (2002). News Influence on Our Pictures of the World. Dans J. Bryant, et D. Zillman (dir.), *Media Effects : Advances in Theory and Research*. Mahwah : Lawrence Erlbaum.
- McNaught, K. (1966). American Progressives and the Great Society. *The Journal of American History*, 53(3), 504-520.
- Meyers, J. (2000). *Orwell*. New York : W. W. Norton & Company.
- Meyers, P. A. (2008). *Civic War and the Corruption of the Citizen*. Chicago : University of Chicago Press.
- Milan, S. (2009). In girum imus nocte et consumimur igni. L'étendard de Guy Debord. *Cahiers de narratologie*, 16, 1-10.
- Mock, J. et Larson, C. (1939). *Words that Won the War : How the Creel Committee on Public Information Mobilized American Opinion Toward Winning the World War*. Londres : Humphrey Milford Oxford University Press.
- Murrakut. (1985). *To Mould the World : The Story of The Fabians*. North Sydney : Centre 2000.

- Napoli, P. (1993). Michel Foucault et les passions de l'histoire. *Multitudes*. Repéré à http://multitudes.samizdat.net/article.php3?id_article=537.
- The New Statesman. (2012). About the New Statesman. Repéré à <http://www.newstatesman.com/page/about>.
- Nietzsche, F. (1913). *Par delà le bien et le mal. Prélude d'une philosophie de l'avenir* (traduction de H. Albert). Paris : Mercure de France.
- Noble, D. W. (1951). The New Republic and the Idea of Progress, 1914-1920. *The Mississippi Valley Historical Review*, 38(3), 387-402.
- Olcott, A. (2009). Revisiting the Legacy : Sherman Kent, Willmoore Kendall, and George Pettee – Strategic Intelligence in the Digital Age. *Studies in Intelligence*, 53(2), 21-32.
- Orwell, G. (2010). *A Life in Letters*. Londres : Harvill Secker.
- Orwell, G. (1998). *Complete Works, vol. I-XX*. Londres : Secker & Warburg.
- Orwell, G. (1950). *1984* (traduit par A. Audiberti). Paris : Gallimard.
- Orwell, G. (1946). Politics and the English Language. *The New Republic*, 24(144), 872-874.
- Orwell, G. (1942). Culture and Democracy. Dans *Victory or Vested Interest?* Londres : Routledge.
- Orwell, G. (1941). Wells, Hitler and the World State. Repéré à <http://gutenberg.net.au/ebooks03/0300011h.html>.
- Osborne, T. (1999). The ordinariness of the archive. *History of the Human Sciences*, 12(2), 51-64.
- Park, D. W. et Pooley, J. (2008). Introduction. Dans D. W. Park, et J. Pooley (dir.), *The History of Media and Communication Research*. New York : Peter Lang.
- Parrinder, P. (1985). Utopia and Meta-Utopia in H. G. Wells. *Science Fiction Studies*, 12(2), 115-128.
- Pease, E. R. (1916). *The History of the Fabian Society*. New York : E. P. Dutton & Company Publishers.
- Perry, E. et Smith, K. (2006). *The Gilded Age and Progressive Era : A Student Companion*. New York : Oxford University Press.
- Persons, S. (1975). *American Minds : A History of Ideas*. New York : R. E. Krieger Pub. Co.

- Peters, J. D. (1989). Democracy and Mass Communication Theory : Dewey, Lippmann, Lazarsfeld. *Communication*, 11(3), 199-220.
- Pinchot, A. (1933a). Walter Lippmann I. "The Great Elucidator". *The Nation*, 137(3548), 7-10.
- Pinchot, A. (1933b). Walter Lippmann IV. On Democracy. *The Nation*, 137(3552), 126-131.
- Pinkerton, A. *et al.* (2011). Postcards from Heaven : Critical Geographies of the Cold War Military-Industrial-Academic Complex. *Antipode*, 43(2), 820-844.
- Piotte, J-M. (1970). *La pensée politique de Gramsci*. Chicoutimi : Les classiques des sciences sociales. Repéré à http://classiques.uqac.ca//contemporains/piotte_jean_marc/pensee_de_gramsci/pensee_p_ol_gramsci.pdf
- Pitkin, W. (1910). James and Bergson : Or, Who is Against Intellect? *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Method*, 7(2), 225-231.
- Pons, S. et Romero, F. (2005). *Reinterpreting the End of the Cold War : Issues, Interpretations, Periodizations*. New York : Routledge.
- Pooley, J. (2008). The New History of Mass Communication Research. Dans D. W. Park et J. Pooley (dir.), *The History of Media and Communication Research*. New York : Peter Lang.
- Pooley, J. (2007). Daniel Czitrom, James W. Carey, and the Chicago School. *Critical Studies in Media Communication*, 24(5), 469-472.
- Pooley, J. (2006). Fifteen Pages that Shook the Field : Personal Influence, Edward Shils, and the Remembered History of Mass Communication. *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, 608, 130-156.
- Pritt, D. N. (1936). *The Zinoviev Trial*. Londres : Victor Gollancz.
- Proulx, S. (2001). Les recherches américaines sur la communication : L'institutionnalisation d'un champ d'étude. *L'Année sociologique*, 51, 467-485.
- Pugh, P. (1984). *Educate, Agitate, Organize. 100 Years of Fabian Socialism*. Londres : Methuen.
- Qualter, T. (1980). *Graham Wallas and The Great Society*. Londres : The Macmillan Press.
- Quigley, C. (1981). *The Anglo-American Establishment*. New York : Book in Focus.
- Quigley, C. (1966). *A History of the World in our Time*. New York : Macmillan.

- Quint, H. H. (1964). *The Forging of American Socialism*. Indianapolis : Bobbs-Merrill.
- Rabinow, P. (2000). *Le déchiffrement du génome: l'aventure française*. Paris : Odile Jacob.
- Rai, A. (1990). *Orwell and the Politics of Despair*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Rancière, J. (2008). *Le Spectateur émancipé*. Paris : La Fabrique.
- Razac, O. (2008). *Avec Foucault, après Foucault. Disséquer la société de contrôle*. Paris : L'Harmattan.
- Reid, J. (2003). Foucault on Clausewitz : Conceptualizing the Relationship Between War and Power. *Alternatives : Global, Local, Political*, 28(1), 1-28.
- Revel, J. (2002). *Le vocabulaire de Foucault*. Paris : Ellipses.
- Reynié, D. (1989). Introduction. Dans G. Tarde, *L'opinion et la foule*. Paris : PUF.
- Riccio, B. (1994). *Walter Lippmann : Odyssey of a Liberal*. New Brunswick : Transaction.
- Rodell, F. (1945). Walter Lippmann. *The American Mercury*, 60(255), 263-273.
- Rogers, E. M. (1994). *A History of Communication Study : A Biographical Approach*. New York : Free Press.
- Romerstein, H. et Breindel, E. (2000). *The Venona Secrets: Exposing Soviet Espionage and America's Traitors*. Washington : Regnery.
- Rose, N. (1990). *Governing the Soul : The Shaping of the Private Self*. Londres et New York : Routledge.
- Rosenblueth, A., Wiener, N. et Bigelow, J. (1943). Behavior, Purpose and Teleology. *Philosophy of Science*, 10(1), 18-24.
- Ross, D. (1992). *The Origins of American Social Sciences*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Roth, M. S. (1981). Foucault's "History of the Present". *History and Theory*, 20(1), 32-46.
- Rubin, A. N. (2012). *Archives of Authority : Empire, Culture, and the Cold War*. Princeton : Princeton University Press.
- Rumsfeld, D. (2002). DoD News Briefing. Repéré à <http://www.defense.gov/transcripts/transcript.aspx?transcriptid=2636>.

- Russell, J. E. (1912). Bergson's Anti-Intellectualism. *The Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Method*, 9(5), 129-131.
- Russill, C. (2008). Through a Public Darkly : Reconstructing Pragmatist Perspective in Communication Theory. *Communication Theory*, 18(4), 478-504.
- Ruthven, K. K. (1979). *Critical Assumptions*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Sayer, J. (1988). Arts and Politics, Dissent and Repression : The Masses Magazine versus the Government, 1917-1918. *The American Journal of Legal History*, 32(1), 42-78.
- Schwekendiek, D. (2011). *A Socioeconomic History of North Korea*. Jefferson : MacFarland & Company.
- Schapsmeier, E. L. et Schapsmeier, F. H. (1969). *Walter Lippmann Philosopher-Journalist*. Washington : Public Affairs Press.
- Schmitt, C. (1992). *La notion de politique*. Paris : Flammarion.
- Schmitt, C. (1988). *Théologie politique*. Paris : Gallimard.
- Schramm, W. (1963). *The Science of Communication*. New York : Basic Books.
- Schramm, W. (1959). Comments on "The State of Communication Research". *Public Opinion Quarterly*, 23(1), 6-9.
- Schramm, W. (1949). *Mass communications : A book of readings selected and edited for the Institute of Communications Research in the University of Illinois*. Urbana : University of Illinois Press.
- Schudson, M. (2008). The "Lippmann-Dewey" Debate and the Invention of Walter Lippmann as an Anti-Democrat 1985-1996. *The International Journal of Communication*, 2, 1031-1042.
- Seideman, D. (1986). *The New Republic : A Voice of Modern Liberalism*. New York : Praeger.
- Seymour, C. (1928). *The Intimate Papers of Colonel House. Into the World War*. Boston et New York : Houghton Mifflin Company.
- Shaw, G. B. (1929). *The League of Nations*. Londres : Fabian Society.
- Shaw, G. B. (1907). *A Nation of Villagers*. New York : Ridgeway Corp.
- Shaw, G. B. (1906). *The Fabian Society : Its Early History*. Londres : Fabian Society.
- Shelden, M. (1991). *Orwell – The Authorized Biography*. New York : HarperCollins.

- Shouse, E. (2005). Feeling, Emotion, Affect. *M/C Journal*, 8(6). Repéré à <http://journal.media-culture.org.au/0512/03-shouse.php>.
- Simondon, G. (1964). *L'individu et sa genèse physico-biologique*. Paris : PUF.
- Simonson, P. (2009). Varieties of Pragmatism and Communication : Visions and Revisions from Peirce to Peters. Dans D. K. Perry (dir.), *American Pragmatism and Communication Research*. Mahwah : Lawrence Erlbaum.
- Simpson, C. (1994). *Science of Coercion. Communication Research and Psychological Warfare 1945-1960*. New York et Oxford : Oxford University Press.
- Socolow, M. (2008). Hyped panic over War of the Worlds. *The Chronicle of Higher Education*. Repéré à <http://chronicle.com/article/The-Hyped-Panic-Over-War-of/19341>.
- Sollers, P. (2001). Debord est un métaphysicien. *Magazine littéraire*, 399, 56-59.
- Sproule, J. M. (1989). Progressive propaganda critics and the magic bullet myth. *Critical Studies in Mass Communication*, 6(3), 225-46.
- Steel, R. (2008). Foreword. Dans W. Lippmann, *Liberty and the News*. Princeton : Princeton University Press.
- Steel, R. (1980). *Walter Lippmann and the American Century*. Boston : Little, Brown and Company.
- Stephanson, A. (2007). Fourteen Notes on the Very Concept of the Cold War. Repéré à <http://www.h-net.org/~diplo/essays/PDF/stephanson-14notes.pdf>.
- Stone, W. F. et Smith, D. C. (1983). Human Nature in Politics : Graham Wallas and the Fabians. *Political Psychology*, 4(4), 693-712.
- Thibault, J-F. (2007). La politique comme pur acte de guerre. *Monde Commun*, 1(1), 114-129. Repéré à <http://www.mondecommun.com/uploads/PDF/Thibault.pdf>.
- Thomas, R. (1996). Lloyd A. Free, 88, Is Dead; Revealed Political Paradox. *New York Times* (14 novembre). Repéré à <http://www.nytimes.com/1996/11/14/us/lloyd-a-free-88-is-dead-revealed-political-paradox.html>.
- Tiqqun. (2001). L'Hypothèse cybernétique. *TIQQUN*, 2, 40-83.
- Trevelyan, G. M. (1922). *British History in the Nineteenth Century (1782-1901)*. Londres : Longmans, Green and Co.
- Trotter, W. (1916). *Instincts of the Herd in Peace and War*. Londres : T. Fisher Unwin.

- Trudel, A. (2010). *Une sagesse qui ne vient jamais : esthétique, politique et personnalité dans l'œuvre de Guy Debord* (Thèse de doctorat). Université de Montréal.
- Trudel, D. (2012). Quelle nouvelle histoire pour la recherche en communication ? Le cas de Walter Lippmann. *Communication*, 29(2). Repéré à <http://communication.revues.org/index2719.html>.
- Vaughn, S. (1983). Prologue to Public Opinion : Walter Lippmann's Work in Military Intelligence. *Prologue*, 15(3), 151-163.
- Vaughn, S. (1980). *Holding Fast the Inner Lines. Democracy, Nationalism, and the Committee on Public Information*. Chapel Hill : University of North Carolina Press.
- Veyne, P. (2008). *Foucault. Sa pensée, sa personne*. Paris : Albin Michel.
- Veyne, P. (1976). *L'inventaire des différences*. Paris : Minuit.
- Vigneault, K. (2011). *Rapport à soi et citoyennetés alimentaires. Diagnostic d'une politique des plaisirs* (Thèse de doctorat). Université de Montréal.
- Virilio, P. (1991). *Guerre et cinéma I*. Paris : Cahiers du cinéma.
- Virilio, P. (1988). *La Machine de vision : Essai sur les nouvelles techniques de représentation*. Paris : Galilée.
- Virilio, P. (1976). *L'insécurité du territoire*. Paris : Galilée.
- Wallas, G. (1921). *Our Social Heritage*. Freeport : Books for Libraries Press.
- Wallas, G. (1914). *The Great Society*. Londres : The Macmillan Company.
- Wallas, G. (1908). *Human Nature in Politics*. Londres : Archibald Constable.
- Walters, W. (2002). *Governmentality : Critical Encounters*. New York : Routledge.
- Wark, M. (2008). *50 Years of Recuperation of the Situationist International*. New York : Princeton University Press/The Temple Hoyne Buell Center for the Study of American Architecture.
- Wasniewski, M. (2004). *Walter Lippmann, Strategic Internationalism, the Cold War, and Viet-Nam, 1943-1967* (Thèse de doctorat, University of Maryland). Repéré à <http://www.lib.umd.edu/drum/bitstream/1903/1763/1/umi-umd-1741.pdf>.
- Webb, S. (1889). *Socialism in England*. Londres : Swan Sonnenschein.

- Weil, E. (1955). Guerre et politique selon Clausewitz. *Revue française de science politique*, 5(2), 291-314.
- Weizman, E. (2006). *Hollow Land*. New York : Verso.
- Wells, H. G. (1934). *Experiment in Autobiography, volume II*. Londres : Victor Gollancz/The Cresset Press.
- Wells, H. G. (1928). *The Open Conspiracy*. Garden City : Doubleday, Doran and Co.
- Wells, H. G. (1919). *The New Machiavelli*. New York : Duffield & Company.
- Wells, H. G. (1908). The War in the Air. Repéré à <http://www2.hn.psu.edu/faculty/jmanis/hgwells/War-Air.pdf>.
- Wells, H. G. (1901). *Anticipations*. Londres : Chapman & Hall.
- Werth, N. (1987). *Les Procès de Moscou : 1936-1938*. Bruxelles : Complexe.
- Westbrook, R. (1991). *John Dewey and American Democracy*. Ithaca : Cornell University Press.
- White, H. V. (1973). Foucault Decoded : Notes from Underground. *History and Theory*, 12(1), 23-54.
- White, M. (1976). *Social Thought in America. The Revolt Against Formalism*. Londres : Oxford University Press.
- Whitfield, S. (1981). Walter Lippmann : A Career in Media's Rays. *Journal of Popular Culture*, 15(2), 68-77.
- Wiener, M. J. (1971). *Between Two Worlds. The Political Thought of Graham Wallas*. Oxford : Clarendon Press.
- Wiener, N. (1948). *Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine*. Cambridge : MIT Press.
- Wilson, C. P. (1983). Sinclair Lewis and the Passing of Capitalism. *American Studies*, 24(2), 95-108.
- Winkler, H. R. (1948). The Development of the League of Nations Idea in Great Britain, 1914-1919. *The Journal of Modern History*, 20(2), 95-112.
- Wolfe, C. (2009). Devant la loi. Les animaux dans le contexte de la biopolitique. *Critique*, 748(9), 702-715.

- Wright, P. E. (1921). *At the Supreme War Council*. New York et Londres: G. P. Putnam's sons.
- Wright, B. F. (1973). *Five Public Philosophies of Walter Lippmann*. Austin : University of Texas Press.
- Zagdanski, S. (2008). *Debord ou la diffraction du temps*. Paris : Gallimard.
- Zagdanski, S. (non daté). Debord contre le cinéma. Repéré à <http://parolesdesjours.free.fr/debordcinema.pdf>.
- Zarifian, P. (non daté). Des sociétés disciplinaires aux sociétés de contrôle. Repéré à <http://pagesperso-orange.fr/philippe.zarifian/page111.htm>.
- Zask, J. (2006). Walter Lippmann, journaliste ou philosophe. Repéré à <http://Joëlle.zask.overblog.com/article-31804269.html>.
- Zask, J. (1999a). *L'opinion publique et son double. Livre I. L'Opinion sondée*. Paris : L'Harmattan.
- Zask, J. (1999b). *L'opinion publique et son double. Livre II. John Dewey, philosophe du public*. Paris : L'Harmattan.
- Žižek, S. (2009). Berlusconi in Tehran. *London Review of Books*, 31(14), 3-7.
- Žižek, S. (2008a). Mao Tsé-Toung, seigneur marxiste du désordre. Dans S. Žižek (dir.), *Mao – De la pratique et de la contradiction*. Paris : La Fabrique.
- Žižek, S. (2008b). Réponse de Slavoj Zizek à Alain Badiou. Dans S. Žižek (dir.), *Mao – De la pratique et de la contradiction*. Paris : La Fabrique.